

- h - 1.2. 85:

- jo - Desc. de Santos e de
S. Paula

2 v. 5/57 - Completo com a

75/491 famosa noite da Cid. do Salvador.

liv. Kasner, cat 250 1961

n. 126 com 28.600,00.

2ª ed. de 1738.

¹⁷²² Eodem anno 1722 erit Anselm. alic editio, hinc
tribus constans; at sine figuris, & sine augmento
hinc editioni Directo ad fidem hinc ferendi p. 390
- 406.

Ph

- 1
- d

8
C
N

8
A
12

VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES,
CONTENANT

Ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son
séjour depuis 1666. jusqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAÑOL.

AVEC UNE RELATION
de la Guiane de Walter Raleigh, & le Voyage
de Narbrough à la Mer du Sud par le Déroit
de Magellan, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée, & augmentée d'une nouvelle Découverte
des Indes Meridionales & des Terres Australes,
enrichie de figures.

TOME PREMIER.



A PARIS, Place de Sorbonne,
Chez ANDRÉ CAILLEAU, au coin de la rue
des Maçons, à Saint André.

M D C C X X I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

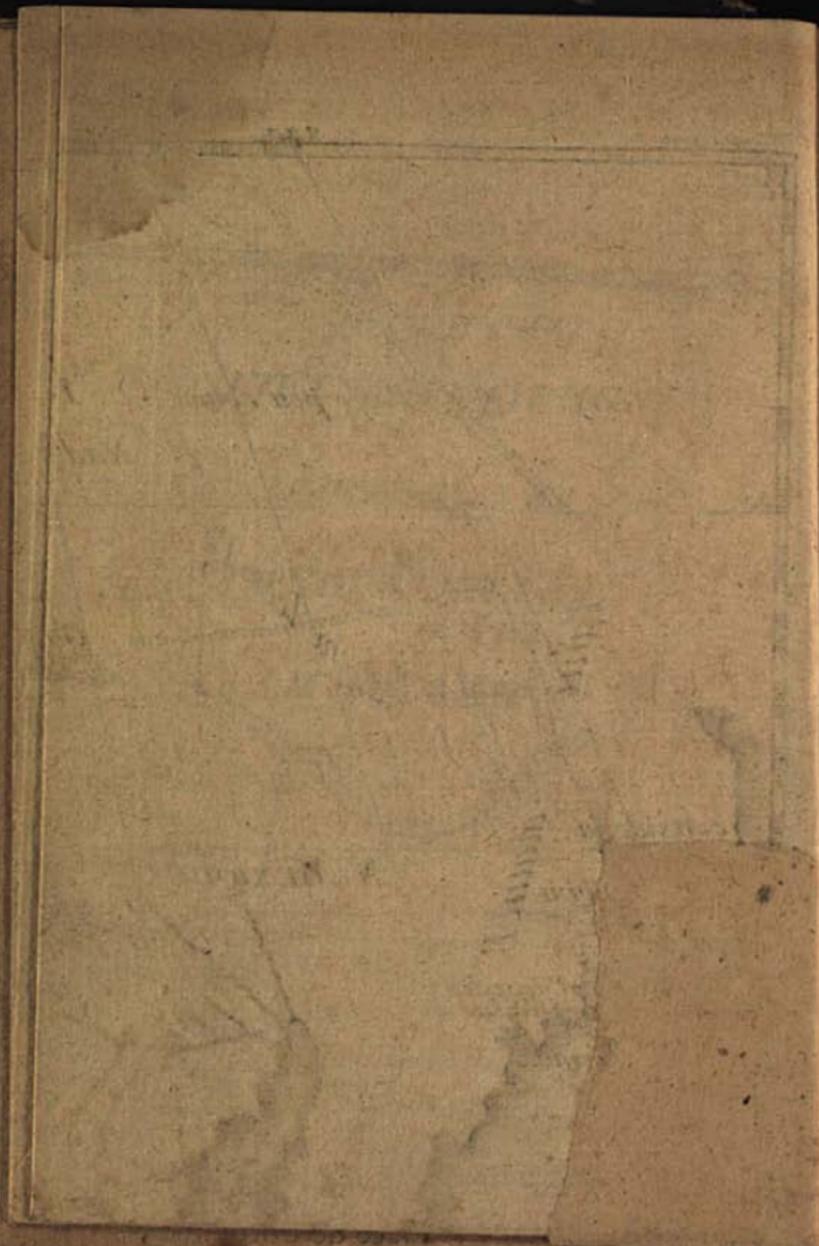
8
C
N

PARIS, Place de la Bourse,
chez ANGE, au Salon de la rue
des Mages, à Saint-Jacques.

M. DE LA...
avec l'approbation de l'Académie...



AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
ou Partie des
INDES OCCIDENTALES
Par J.B. Nolin



Georg Augustus, King of Great Britain
and Elector of Hanover

Warrant

Under the Great Seal of Great Britain

8
C
M



RELATION
DES
VOYAGES
DE FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES;

*Contenant une Description exacte de ce
qu'il y a vû de plus remarquable pen-
dant son séjour, depuis 1666. jusques
en 1697.*

CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur, après avoir déclaré le sujet
de son Voyage aux Indes Occiden-
tales, donne la Description des prin-
cipales Isles Antilles.*



E quitterai Cartagene ma patrie
à l'âge de dix-huit ans, plein
de passion pour Voyager, &
Tome I. A

*Dessin que
l'Auteur a de
voyager.*

2 *Voyages de François Coreal*

animé de cette curiosité assez ordinaire aux jeunes gens, mais qui n'étant pas soutenuë par la prudence & par les biens dégénere facilement en libertinage. Mes Parens voyant qu'ils ne gagneroient rien à contraindre mes volontez, & qu'au contraire ils ne feroient qu'irriter la passion, me laisserent à ma destinée. Ils me firent pourtant mettre sur un Gallion à la faveur de quelques petites recommandations, qui ne m'éleverent presque pas au-dessus du rang de petit apprentif Marinier, tel que je l'étois. Nous nous embarquâmes donc à la garde de Dieu en 1666. le 19 May, & fîmes voiles de *Cadix* deux jours après. Je ne puis assez dire av. c quelle facilité je m'accoutumai pendant cette Navigation à la vie libertine des gens de Mer; ce qui peut-être contribua beaucoup à me faire oublier mon pays natal, & à me faire supporter la fatigue de ce voyage. Il faut ajouter à cela les raisonnemens des Equipages, qui se promettoient de faire bonne vie en *Amérique*, où il n'est question que de piller aux dépens du Roi, & des Indiens, comme je l'ai remarqué plus d'une fois dans mes courses, & comme je le dirai dans cette relation.

Le 3. Juin nous mouillâmes à *sainte*

Cassave



Croix, d'où nous repartîmes le 8. nous étant passablement rafraîchis. On trouve toujours toute sorte de bons fruits dans les *Canaries* & sur tout à *sainte Croix*: mais je ne m'arrêterai pas à décrire ces Isles, qui sont à present très-connuës & fréquentées d'une infinité de Navigateurs Européens.

Ayant passé la hauteur de *Gomera*, nous fîmes d'abord le Sud, pour éviter d'être pris des calmes, après quoi nous sillames Ouest-Sud-Ouest jusqu'à 23. degrés de hauteur, où nous prîmes l'Ouest jusqu'aux isles du *Vent*; sans qu'il se passât rien d'extraordinaire dans notre Navigation depuis le 8. Juin jusqu'au 25. que nous mouillâmes l'ancre à la *Desirada* qui est une Isle gisant à 18. lieües de la *Guadeloupe*.

Je laisse là le reste de la route de notre Flotte, pour venir à la Description des Isles où j'ai été; & je crois que l'on ne trouvera pas mauvais que j'épargne ainsi aux Lecteurs la peine de relire des choses qui se trouvent dans toutes les relations. Mon dessein est de n'écrire ici que des choses nouvelles & utiles.

Cette Isle *Desirada* peut avoir vingt *Desirada.* lieües de tour, sa beauté justifie son nom: elle est à l'Orient de la *Guade-*

* *Voyages de François Coreal*
Ioupe , & n'est pas éloignée de *Marie galante* , autre Isle fort bonne , où il croît quantité d'arbres odoriferans , de racines , &c.

On trouve encore à l'Orient de la *Guadeloupe* six petites Isles nommées de *los Santos* & *sainte Barbe* ; mais on ne tient pas compte de ces Isles , qui ne sont que des écueils infertiles. Il est dangereux pour les Mariniers de les reconnoître de trop près.

Dominica

La *Dominica* , ainsi nommée à cause qu'elle fut découverte un Dimanche , git un peu plus loin. C'étoit une Isle de Canibales au tems de nos premières Navigations , & si pleine d'arbres , qu'à peine pouvoit-on y passer. Les Canibales y sont en partie détruits , mais cette Isle est encore aujourd'hui couverte de bois. On dit qu'autrefois l'Isle *Mandanina* ou *Martinique* , qui est dans le voisinage , n'étoit habitée que par des femmes *Amazones* , & que les Canibales les venoient voir de tems en tems , & enmenaient les enfans mâles qu'ils en avoient , laissant les filles aux Meres : mais je tiens que ce sont des contes.

Il y a quarante lieuës de là à l'Isle de *Monferrat* , & l'on voit ici , outre les

fusdites Isles, & sans compter plusieurs rochers; *Saint Vincent*, *Grenade* & *sainte Lucie*, les *Grenadilles*, &c.

Mais *Cuba* est une Isle tout autre-*Cuba.*
ment considerable, que celles dont j'ai parlé; c'est une des plus grandes *Antilles* que *Christophe Colomb* découvrit en 1492. & que l'on nomme aussi quelquefois *Ilha de Sant Jago* du nom de la Ville de *San Jago*. L'Isle de *Cuba* du côté de l'Est celles de *San Domingo*, à l'Ouest *Yucatan*, au Nord la grande pointe de *la Floride* & les Isles *Lucayes*, au Sud l'Isle de *la Jamaïque*. Ainsi la situation est très-avantageuse soit pour la sortie, soit pour l'entrée de nos Flottes. *Cuba* s'étend plus en longueur qu'en largeur, & a d'un bout à l'autre près de trois cent lieues d'étendue; de Nord à Sud soixante & dix; en largeur quinze, & en quelques endroits dix-neuf. Le milieu de l'Isle est à 91. degrés de longitude & à 20. de latitude.

On a tenu autrefois cette Isle pour une partie du Continent, à cause de sa grandeur, & ses habitans même ne croyoient pas qu'elle en fut separée par la Mer. Le terroir y est rude & montagneux, la mer brise en plusieurs endroits, les rivières sont petites, mais

de bonne eau. On trouve dans l'Isle de l'or & du cuivre. Les Montagnes y renferment des mines très - riches , & l'on trouve aussi du cuivre à *Sierras de Cobre*. L'air y est temperé , mais quelquefois un peu froid. On y trouve encore la matière des couleurs pour teindre des draps & des peaux. Il y a aussi quantité de bois & d'eau douce , outre plusieurs viviers dont l'eau est naturellement salée. Les Bois ont quantité de Bœufs , de Taureaux sauvages & de Sangliers , & les rivières y donnent souvent de l'or , à ce qu'on assure.

Il y a six Villes considerables habitées des Espagnols en cette Isle de *Cuba*. *San-Jago* siège de l'Evêque est la principale. Le port de cette ville est fort beau , ce qui lui procure un grand négoce de sucre , de cuirs & de tabac. Mais *la Havana* est la première ville marchande de toute l'Isle , & où se construisent les Navires. C'est une grande & belle ville , où l'on compte 25000 habitans. Tous les Vaisseaux qui navigent d'*Espagne* en *Amerique* y viennent mouiller. Son commerce s'étend dans tout le Continent , à *Campêche* , à *la Nouvelle Espagne* , à *la Floride* &c. Elle a sous son district plusieurs petites vil-

les, bourgs & villages. Il y a toujours bonne garnison dans la ville & à trois forts, dont deux défendent le port, & l'autre domine sur la ville & sur le port.

La Havana est renommée pour ses cuirs, dont les meilleurs sont ceux que les coureurs de bois vont prendre à la chasse dans les *Materias*. Le commerce du reste de l'Isle, comme de *Baracoa*, *Los Caios* *Trinidad*, *sainte Marie*; consiste en cuirs, sucres, tabac & confitures sèches.

Notre *Gonsale Ovetano* a observé deux choses singulieres en l'Isle; l'une, qu'entre deux Montagnes il s'y trouve une vallée de trois lieues d'*Espagne* en longueur, en laquelle il y a certaines pierres naturellement si rondes, qu'on ne sauroit les arrondir davantage. Elles y sont en telle quantité, qu'elles pourroient servir de lest aux Bâtimens, & de boulers à canon au lieu de plomb ou de fer. L'autre, qu'assés près de la Mer, il s'y trouve une Montagne d'où la poix découle abondamment jusques dans la Mer, où elle flotte. On s'en sert fort bien au lieu de *bray* pour calfeutrer les Navires.

A l'égard des habitans naturels qui

y font encore en fort petit nombre , ils n'ont pas tout à fait le même langage que ceux des autres *Antilles*. Ils vont tous nus , tant les hommes que les femmes. C'étoit une coutume inviolable parmi eux , que l'Epoux ne couchoit pas avec son Epouse la premiere nuit des ses Nôces. Si c'étoit un *Cacique* qui se marioit , il invitoit d'autres chefs à cette expedition amoureuse ; si c'étoit une personne de moindre rang , elle y invitoit ses pareils. Les *Caribes* de la plus basse classe empruntoient en cette occasion les soins charitables de leurs *Caciques* & de leurs Prêtres. Nous autres Europeens ne sommes pas de ce goût-là. Les hommes abandonnoient leurs femmes pour de très - legeres occasions , mais les femmes ne pouvoient abandonner leurs maris pour quelque cause que ce fût ; ce qui rendoit les hommes luxurieux & adonnés aux vices , aussi-bien que les femmes. D'ailleurs , ces peuples n'avoient ni pudeur , ni vertu ; ce qui paroît assés dans ceux qui restent encore aujourd'hui : car on les a presque tous exterminés par le fer , par le travail aux mines , & de plusieurs autres manieres. La faim & la misere en ont consumé plusieurs dans les

bois & dans les rochers.

Il y a dans cette Isle beaucoup de vermine, des serpens & des couleuvres, que les Sauvages mangent hardiment. Ces serpens se nourrissent de certains petits Animaux que les Caribes ou Canibales appellent *Guaniquinaz*, & l'on en trouve quelquefois sept ou huit dans le ventre de ces couleuvres: bien que ces bêtes soient aussi grandes que des lievres. Le *Guaniquinaz* ressemble de la tête à une belette, de la queue au renard, & du poil aux daims. Sa couleur est un peu rousse, & sa chair de bon goût & saine.

Le séjour que j'ai fait à la *Jamaïque*, pendant tout le tems que j'ai été parmi les Flibustiers Anglois, m'a donné occasion de la connoître assez exactement. Cette Isle gir à l'opposite de *Cuba*, à 17. & 18. degrés de Latitude Septentrionale. Nous l'avons nommée *saint Jacques*, & possédée jusqu'en 16.... que les Anglois nous l'enleverent. Depuis ce tems-là ils s'y sont si bien multipliés, qu'il y a au delà de seize-mille habitans Anglois. Cette isle leur est d'une très-grande utilité, & ils y font des profits considerables; à quoi contribué aussi la situation avantageuse pour le

commerce des *Indes Occidentales*, & du Continent, d'où les Espagnols viennent pour y échanger leurs Marchandises pour des habits, des bas, des chapeaux, des serges & autres étoffes, des rubans, du safran, du cuivre, des ouvrages d'acier & de fer, &c. & ce trafic, qui est très-avantageux aux Anglois, l'est aussi beaucoup à nos gens.

La *Jamaïque* a à l'Est l'Isle de *saint Domingo*, qui en est à 25. lieuës, à l'Ouest la pointe de *Jucatan*, au Nord *Cuba* dont je viens de parler, & d'où elle est éloignée de 20. à 25. lieuës. Elle a une autre petite Isle au Sud. *Christophe Colomb* la decouvrit en sa deuxième Navigation, & son fils qui étoit à *San Domingo* s'en rendit maître dans la suite. La largeur de l'Isle excède sa longueur, car elle a de l'Est à l'Ouest environ cinquante lieuës, & du Nord au Sud autour de vingt, mais comme elle est ovale, elle perd de son étendue, à mesure qu'elle se resserre vers ses deux extrémités. Elle étoit, comme j'ai dit, habitée autrefois par nos gens qui en détruisirent les habitans naturels, comme ils firent ceux des *Lucaies* & des autres Isles.

On voit à la *Jamaïque* une Montagne

Élevée de tous cotés, mais d'ailleurs une chaîne de hautes montagnes la coupe en 2. par le milieu, & il en descend des sources qui forment des ruisseaux fort utiles aux habitans. Les *Caribes* de cette Isle étoient les plus habiles & les plus industrieux de tous les Insulaires de ces parages, à ce qu'on assure dans nos Histoires. La principale ville de l'Isle se nommoit *Seville* au tems que les Espagnols y étoient encore Maîtres, à cause d'un certain *Pierre Martyr*, qui y érigea une Abbaye de ce nom, dont il fut le premier Abbé. Elle porte encore aujourd'hui le même nom, mais outre * *Port-Royal*, *San Jago* est présentement la ville la plus considérable. Le Gouverneur Anglois y réside & elle se peuple de jour en jour par les bons soins des Anglois & par l'avantage du commerce qui s'y fait avec les Espagnols de la Terre Ferme. On a partagé toute cette Isle en . . . Paroisses.

Le Sol y est bon & fertile, la Terre en est noirâtre, excepté du côté du Sud, où elle est rouge & sablonneuse. On croit qu'il y a quelques mines d'or, mais du moins il est sûr, qu'il y a quantité de *Savanas* ou terres à Maiz.

Cette Colonie a été presque toute renversée en 1692. par un ouragan.

que les Espagnols convertirent en pâturages, pour y nourrir le Bétail qui y fut amené d'Espagne, & qui s'y multiplia bientôt extraordinairement. De sorte qu'on trouve dans les bois de grands troupeaux de chevaux & d'autre bétail devenu sauvage. Outre ces Animaux, les ânes, les mulets, les chevres & les cochons tant sauvages que domestiques y abondent, & la chair de ceux-ci est meilleure, plus nourrissante & moins pesante à l'estomac, qu'en aucun autre endroit. Il n'y manque ni poissons, ni oiseaux privés & sauvages.

A l'égard des productions de l'Isle, on y trouve du *Gaiac*, de la *Racine China*, de la *Sarsapareille*, *Cassé*, *Tamarins*, *Vanille*, *Achiote* &c, diverses Gommés, du *Contra yerva*, du *Sumac*: Le *Sucre* y abonde; il y a beaucoup d'*Indigo*, de même que du *Coton*, des *Tortues*, & du *Tabac* qui ne vaut pas celui de la *Havana*. On y fait aussi des cuirs. La *Jamaïque* est un nid d'Avanturiers & d'écumeurs de Mer, d'autant plus fâcheux pour nous, que les Gouverneurs Anglois & autres Officiers de l'Isle s'entendent presque toujours avec eux, & font par ce moïen de grosses fortunes. Du tems que j'étois avec ces

gens-là, en 1680. & 1681. quelques principaux *Jamaïcains*, & peut-être le Gouverneur étoient si visiblement en société avec ces pirates, qu'il y eut même des Anglois qui menacerent d'en porter des plaintes en *Angleterre* alléguant avec raison, que de pareilles voleries ruinoient la sûreté du commerce, la bonne foi que l'on se doit entre Chrétiens & même les devoirs de l'humanité. Car en ces occasions les Anglois ne sont ni les moins ardents à piller, ni les moins cruels à maltraiter les Espagnols qui tombent entre leurs mains : & ils allèguent pour justifier leur procédé, que les Espagnols ne les épargnent pas non plus. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en ces occasions l'innocent paye presque toujours pour le coupable.

Les Marées sont ordinairement d'un pied à la *Jamaïque*. Les tempêtes y sont plus rares que dans les autres Isles, de même que les ouragans, qui cependant sont terribles quand une fois ils commencent.

L'Isle Espagnole est pour la grandeur la plus considérable des *Antilles* après l'Isle de *Cuba*. Les *Caribes* ou *Canibales* l'appelloient autrefois *Quisqueia*, *Haiti* & *Cipanga*. *Haiti* en langue *Caribe*

14. *Voyages de François Coreal*
signifie rude, & *Quisqueia* terre étenduë. *Christophe Colomb* qui la découvrit lui donna le nom d'*Espagnole*; mais elle est plus connue sous le nom de *San Domingo*, qui est la Capitale de l'Isle Espagnole.

Cette Isle qui fut découverte en 1493, a à l'Orient l'Isle de *saint Jean de Porto-Rico* & quelques autres, à l'Ouest *Cuba* & la *Jamaïque*, au Nord plusieurs des Isles *Caribes*, & au Sud la Terre Ferme du Cap de *La Vela*, de *Venezuela* &c. Elle a, dit-on, trois cent cinquante lieues de tour & même beaucoup plus, suivant quelques Mariniers. Elle s'étend plus en longueur qu'en largeur, car elle a de l'Est à l'Ouest cent cinquante lieues, & du Nord au Sud en largeur quarante lieues seulement en quelques endroits. Le milieu de l'Isle git au 19. degré de Latitude. Elle a plusieurs bons havres & de fort bonnes Rivieres, comme *Nayva*, *Niqua*, *Vaques*, & autres qui se rendent à la Mer, & ces rivieres abondent en poisson. Quelques unes ont même de l'or. Il y a deux Lacs, dont l'un vient des Montagnes, d'où la riviere de *Nizao* prend la source; l'autre qui se nomme *Xaraca* est salé, bien

que plusieurs rivieres & ruisseaux d'eau douces s'y viennent rendre, & qu'il abonde en poisson, surtout en grandes tortuës & en *Hays* ou *Rèquiems*. *Xaragua* est près de la Mer & à onze lieues de tour. Il croît beaucoup d'Indigo en cette Isle, & il y a en abondance du Bois connu sous le nom de *Bois de Bresil*, & une espece de Cotoniers, dont on ne fait pas grand cas. On y trouve de l'Ambre, & de l'or. La pêche, ainsi que je l'ai déjà dit, est assés bonne dans les lacs & dans les rivieres. Cette Isle produit aussi de l'argent & quelques autres métaux, beaucoup de sucre, diverses sortes de racines, herbes & plantes Medicinales & potageres. Le sol y est très-fertile, les laitues, choux & raiforts sont bons à manger quinze jours après y avoir été semés. Il n'en faut que trente-six aux melons, aux concombres & aux citrouilles pour les meurir & les rendre de bon goût.

Cette Isle a la figure d'une feuille de *Chataignier*. Une rangée de montagnes rudes & pierreuses s'étend au milieu, & lui donne la forme d'un dos élevé; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *Cipangi* en langage *Caraibe*. On en a

16 *Voyages de François Coreal*
tiré autrefois quantité d'or. Quatre
grandes rivieres qui en découlent divi-
sent l'Isle en quatre quartiers, dont
l'un s'étend à l'Est, où est le Cap de
saint Raphaël, l'autre à l'Ouest, le troi-
sième au Midi, où est *San Domingo*,
& le dernier au Nord où il y a beau-
coup de *piment* & de *Bois de Bresil*.

On y voit sur la montagne de *Ciba-
vos*, un château que les Espagnols ont
appelé *saint Thomas*. Il y a aussi plu-
sieurs villes & villages, mais la Capitale
de l'Isle est *San-Domingo*, bâtie par *Bar-
thelemi Colomb*, qui lui donna ce nom à
l'honneur de *saint Dominique*: car il y
arriva le jour de la fête de ce Saint. Cer-
te ville est située au bord de la Mer en
une plaine, & ses maisons sont toutes
bâties à notre maniere. Elle est le siège
d'un Archevêque qui a de bons revenus
& quatre Evêchés suffragans. La riviere
Ozama, ou *Ozonca* a son embouchure au
côté Occidental de la ville, & il y a un
bon havre, où plusieurs navires le peu-
vent tenir à l'abry. On voit aux envi-
rons de grands bois assez épais. L'or, le
tabac, le sucre, l'Indigo & les Cuirs y
font le principal trafic; & toutes sortes
de bêtes à quatre pieds qui y ont été
amenées d'*Espagne*, y multiplient de

telle sorte, qu'il se trouve là des habitans possédant sept à huit mille bêtes. Mais les choses y ont bien changé pour le négoce, depuis plusieurs années; soit par les établissemens des *François*, qui peu à peu ont trouvé le secret de profiter de notre nonchalance, soit par les avanies des guerres, & des *Avanturiers*. Les *François* surtout nous ont fait beaucoup de tort. Ils se sont glissés de la *Tortue* & de la *Vache* dans l'Isle, à leur maniere ordinaire, par la ruse & par la douceur. Ensuite ils s'y sont maintenus par la force & ont envahi le trafic avec cette premiere fougue qui leur est si naturelle.

Au reste, quelque grand que soit le trafic des cuirs à *San Domingo*, ceux de *Buenos-Ayres* sont encore plus estimables chez les connoisseurs: ainsi que je le dirai dans ma relation de *Buenos-Ayres*. Nos gens n'ont soin d'y chasser qu'aux bêtes d'une bonne taille, afin d'avoir des cuirs qui soient grands & forts; au lieu qu'à *San-Domingo* les coureurs y chassent indifferemment à vaches & veaux, sans y regarder de trop près.

On trouve ici une espece de mouche, ou de petits vers ailés & luifans, que

18 *Voyages de François Coreal*
les habitans appellent *Cucuios*, ou
Cuyeros. Ces Insectes, qui sont de la
grosseur du bout du doigt ont quatre
ailes, & luisent de tout le corps pen-
dant la nuit. Ils donnent plus de lueur
en volant, & leurs aîles étant étenduës,
que quand ils se tiennent sans mouvement:
car alors ils n'éclairent que de leurs
deux yeux qui sont extrêmement lumi-
neux. On peut même lire & écrire à
cette lumiere vivante, & les *Caribes*
s'en attachent quelquefois au bras &
aux jambes, pour aller de nuit à la
chasse. Il y a entre l'*Espagnole* & *saint*
Jean de Porto-Rico la petite Isle de
Mona, dont l'étenduë est de trois
lieuës, le terroir plat, les eaux bonnes,
& où le poisson & les bonnes écrevisses
abondent.

Saint Jean de Porte Rico est une des
meilleurs Isles. Elle a *sainte Croix* à l'Est,
& *San Domingo* à l'Ouest & au Nord.
Elle s'étend plus en long qu'en large,
ayant cinquante lieuës de l'Est à l'Ouest
& dix-huit du Nord au Sud. On la di-
vise en deux quartiers, celui du Nord
& celui du Sud. Le milieu de l'Isle est
à dix-huit degrés de Latitude, & il n'y
manque ni havres, ni bois. Les habi-
tans ont eu autrefois des guerres rudes

& continuelles avec les *Canibales*. Le Nord est riche en or, & le Sud abonde en grains, fruits, pâturages & poissons.

Les *Canibales* de cette Isle étoient semblables à ceux des autres Antilles, mais ils avoient plus de courage; aussi nous ont-ils fait meilleure guerre. On trouve à *Porto-Rico* une gomme que les *Caraiibes* appelloient *Tabanuco*, qui est calcineuse & qui étant détrempee avec de l'huile, leur servoit à calfeutrer leurs barques. Cette gomme garantit le bois des vers, par son amertume. Il croit aussi à *Porto-Rico* quantité de *Bois de Guaiac*, qui est un souverain Antidote contre la Vérole. Les Indiens m'ont dit quelquefois, que quand ce ne seroit que pour l'amour de ce Bois, on devroit être bien aise de la découverte de l'*Amerique*. En effet, il est très-sûr que les débauches que l'on y fait avec les femmes en rendent l'usage souverainement nécessaire. Il y a même tel Convent dans le *Nouveau Monde* qui seroit bien-tôt un désert, si après Dieu les *Indes* n'avoient pourvû par d'excellens préservatifs à la guerison de ceux qui y habitent, dont le libertinage n'est pas un secret: puisqu'ils disent quelquefois aux-mêmes, qu'il faut aimer les In-

diennes chrétiennement, & pour gagner des ames à Dieu, abusant ainsi de la Religion, par un privilege qu'ils ne permettroient pas aux autres. Les *Indiens* m'ont demandé quelquefois, s'il croît en *Europe* des drogues contre la vérolle : & comme je leur disois que beaucoup d'excellens remedes *Anti-Vénériens* viennent des *Indes Occidentales* ; ils me répondoient avec bon sens, quoique d'une air d'ironie, que Dieu avoit eu beaucoup de bonté pour les *Castillans*, de leur avoir donné leur Or, & leurs femmes, & en même tems du *Guaiac*.

Cette Isle a été découverte par *Christophe Colomb*, à sa deuxième expédition aux *Indes Occidentales*. Les Historiens racontent des habitans de *Porto-Rico*, qu'à la premiere arrivée des *Espagnols* ils les tenoient pour immortels, & que pour le sçavoir par expérience, *Vragoa de Vacara*, un de leurs *Caciques*, fit plonger dans la riviere un de ses prisonniers *Espagnols*, Et l'y tint quelque tems, pour voir s'il demeureroit en vie ou non ; mais comme il vint à mourir, le *Cacique* s'enhardit à résister à ces nouveaux hôtes & en fit périr en une fois cent cinquante occupés à chercher de l'Or. Car en ces premiers tems de nos découvertes la

fois de l'Or étoit d'autant plus extraordinaire, qu'aucune abondance ne la pouvoit appaiser.

L'Isle de *Sainte Croix* est voisine de *Sainte Croix.* *saint Jean de Porto-Rica*. Elle étoit habitée des *Caribes* avant qu'on les eût presque tous exterminés, & ils la nommoient *Hay*, & la *Guadeloupe Quiera*. L'une & l'autre appartiennent aux *François*. De là on vient à plusieurs autres Isles, qui font comme un *Archipelage*, & qui ont pour la plûpart des noms qui se rapportent à leur forme, comme *Anguilla*, qui est une Isle longue & étroite comme une Anguille, *Redonda*, qui est fort ronde, *Monte-Serrate* ou *Mont-serrat*, qui est entourrée de hautes montagnes. D'autres, portent des noms de Saints & de Saintes, comme *saint Martin*, *sainte Barbe*, *saint Barthelemi*, *saint Vincent*, & *saint Christophe*. On fait beaucoup d'honneur à tous ces Saints, mais c'est de nom seulement.

La *Guadeloupe* est près d'*Antigoa*. *Guade-*
C'est une des plus grandes Isles *Caribes*, *loupe.*
à 16 Degrés de hauteur. Elle peut être de cent trente lieues de tour, & elle est divisée par deux Courans, comme l'*Angleterre* & l'*Ecosse*: de sorte qu'il semble qu'il y ait deux Isles. Elle a divers

bons havres, des bourgs, des villages de vingt, trente, quarante maisons, & de bonne plantations. La *Guadeloupe* a sept belles rivieres. Il s'y trouve entre autres oiseaux, des perroquets fort beaux & fort differens des autres; car leur plumage est diversifié agréablement, & leurs ailes marquetées de rouge, de jaune & de bleu. Il croît à la *Guadeloupe* une gomme blanche, qui est un remede contre les Rhumatismes & les humeurs froides: & l'arbre d'où elle découle produit un fruit assés semblable aux dates: mais ce n'est pas là le seul fruit de l'Isle, car ils en ont quantité d'autres communs par toutes les Indes, & que toutes les relations ont assés décrit. On assure que cette Isle a souvent pourvû de ses fruits les Isles voisines, tant l'abondance en est grande. Les *Caribes* de cette Isle, tant hommes que femmes, passioient pour vaillans & pour habiles à tirer de l'arc & se servoient de flêches empoisonnées. Quand les hommes alloient en course, les femmes tenoient leur place & se défendoient fort courageusement au logis contre toute insulte.

C'est là ce que j'ai eu occasion de remarquer plus particulièrement dans les

différentes occasions qui m'ont conduit à ces Isles.

CHAPITRE SECOND.

De la Floride.

EN 1669. J'allai à la *Floride*, & j'y séjournai quelques mois. Pendant ce tems-là je tâchai d'apprendre le plus exactement qu'il me fut possible, l'état de ce grand País qui n'est pas à beaucoup près si connu que le *Méxique* & le *Pérou*, & dont l'intérieur, non plus que les parties de l'Oüest & du Nord, n'est pas en notre pouvoir.

On sçait assés que la *Floride* a été nommée ainsi, parce qu'elle fut découverte le jour de *Pâques Fleuries*, par *Jean Ponce de Léon* en l'année 1512. Les François s'y établirent aussi autrefois & y bâtirent alors *Charlefort*, la *Caroline* &c. La *Floride* s'étend bien avant en pointe ou langue de terre dans la Mer, & l'étendue de cette pointe est de cent lieuës; sa largeur de vingt, trente, trente-cinq lieuës & plus. Elle a au côté de l'Est la Mer du Nord & les Isles de *Cichora*, *Bahama*, qui donne le nom au Canal, *Lucaionec*, *Bimini*, très-dangereuse &

24 *Voyage de François Coréal*
très-fameuse par ses sables, ses écueils
& les naufrages qui s'y font; à l'Occi-
dent, du côté de la *Nouvelle Espagne*
& du Golfe de *Méxique*, elle a le País
d'*Anavaca*, au Nord & au Nord Est
elle est bornée par des terres peu con-
nuës & par la *Virginie*. L'Isle de *Cuba*
en est éloignée de 25 lieuës. Toute la
Mer depuis *Jucatan* s'appelle *Golfe de*
Méxique, & plus près de la *Floride*.
mer de la *Floride*. Celle qu'il y a depuis
le milieu du *Cuba* jusqu'aux pointes exte-
rieures de la *Floride* devers *saint Augus-*
tin & delà aux Isles *Lucaies* s'appelle le
Canal de Bahama.

La *Floride* est arrosée de plusieurs ri-
vieres qui la rendent fertile & agrea-
ble: mais du côté de la Mer le País y est
sablonneux. On y voit quantité de pins,
de chêne, de cerisiers sauvages, de gro-
seilliers, châtaigniers, de lauriers, de
cedres, de ciprès, de mastic & de
vignes sauvages, &c.

Il y a toutes sortes de bêtes à quatre
pieds, sauvages & autres en quantité;
comme des cerfs, des daims, des che-
vreuils, des ours, des léopards, des lions,
des loups de plusieurs sortes, des chiens
sauvages, & des lièvres. A l'égard des
oiseaux, on y voit des pans, des per-
dris

aris, diverses especes de perroquets, des pigeons, des tourterelles, des corneilles, des faucons, des merles, des gerfauts, des grües, des cigognes, des vautours, des herons, & diverses especes d'Oiseaux de Riviere. Il y a des *Alligadors* ou Crocodiles, & plusieurs sortes de serpens. Il y a enfin quelque chose de meilleur que tout cela; c'est de l'or & de l'argent, sur tout vers les *Apalaches*: mais les Indiens évitent de découvrir les tresors que renferment ces Montagnes. La racine China fort en usage dans la Medecine, & le *Saffras* ou *Bois de Canelle* y croissent en abondance; outre plusieurs autres plantes, semences & herbes utiles, dont il y en a que les *Floridiens* mettent en usage pour la teinture de leurs habillemens & de leur corps, qu'ils se peignent de diverses couleurs.

Mais il faut entrer plus particuliere-ment dans le détail à l'égard de ces Peuples, dont je ne dirai presque autre chose que ce que j'ai vu. Ils sont de couleur jaune & olivâtre, fort vigoureux & ayant les membres bien proportionnés. Ils sont ordinairement nuds, excepté qu'ils portent une peau de cerf qui tombant à moitié cuisse couvre leurs

parties naturelles. Ils se peignent le corps de plusieurs couleurs qu'ils font penetrer de telle sorte dans la peau, qu'avec le tems on ne peut plus les effacer. Ils ont la chevelure noire & longue qui leur tombe sur les épaules, mais qu'ils sçavent tresser proprement pour la noier autour de la tête, quand il leur plaît. Au reste, ces Peuples sont fourbes, hardis, dissimulés & trompeurs. Ils souffrent impatiemment les Europeans, qu'ils haïssent à mort, & ils sont fort attachés à leurs superstitions, de sorte que je les tiens pour difficiles à convertir, quoiqu'on en puisse dire en Espagne. Je ne pense pas même que la prévention où ils sont contre nous, puisse contribuer à faire jamais de bons Chretiens de ces Peuples.

Les Floridiens Montagnars se coupent les cheveux du côté droit & laissent croître les autres. Ils sont tous si jaloux de leur chevelure, que pour rien au monde ils ne voudroient pas la perdre; c'est une honte de l'avoir perduë, & de là vient peut-être que dans les combats contre l'ennemi, ils se piquent de lui enlever la chevelure; ce qui est pour eux la plus grande marque de bravoure. Les plus civilisés de

ces Peuples, s'habillent aujourd'hui honnêtement, mais ils aiment les étofes bigarrées & ils ajustent ensemble plusieurs pieces de différentes couleurs. Cela leur paroît aussi magnifique qu'à nous tout l'appareil des Modes nouvelles. Il n'y a que l'opinion en toutes choses. Ils ont pour armes l'arc & la fleche.

Ils font les cordes de leurs arcs de boyaux de cerfs, & rien n'est mieux peint que ces arcs. Ils se servent au lieu de fer, de dents de poissons ou de pointes de bois aigus. Ils dressent leurs enfans à la course & à tirer de l'arc dès la plus tendre jeunesse. Pour eux ils s'occupent sans cesse à la chasse & à la pêche. Leurs Rois ou leurs Chefs, qu'ils appellent *Paraoustis* se font entre eux des guerres continuelles & ils n'épargnent pas les ennemis qu'ils ont vaincus; car après les avoir assommés, ils leur enlèvent la peau de la tête & la chevelure, ce qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, la marque de leur victoire & le trophée des guerriers. Ils épargnent cependant assés souvent les femmes & les enfans des vaincus, les nourrissant & les élevant à leur maniere. Revenus de cette Guerre, ils assemblent le canton victorieux & font des festins à

28 *Voyages de François Coreal*
leurs mode pendant trois jouts & trois
nuits , qu'ils passent à se divertir à
boire , manger , danser & chanter.
Après cela ils remettent ces chevelures
à de vieilles femmes , qu'ils honorent
fort , & que je crois être une espece de
sorcières. Elles reçoivent ces chevelures
en dansant & en chantant des chan-
sons à l'honneur du Soleil , qu'ils re-
gardent comme l'Auteur de leurs vic-
toires , & de leur felicité.

Les *Floridiens* adorent le Soleil & la
Lune comme font aussi quantité d'autres
Peuples sauvages des deux *Indes*. Ils res-
pectent beaucoup leurs Prêtres & ils
leur sont fort soumis , parce qu'ils les
tiennent pour de grands devins & pour
des gens inspirés qui connoissent l'ave-
nir. Ces mêmes Prêtres , qui leur ser-
vent de Medecins , & de Chirugiens ,
portent toujours avec eux un sac plein
d'herbes medecinales pour guerir ceux
qui sont malades. On tient que ces
Peuples sont fort sujets à la verole ,
& il est bien vrai qu'ils sont extrême-
ment adonnés aux femmes , qu'ils ap-
pellent *Enfans du Soleil*. Chaque Flori-
dien a sa femme , mais il est permis au
Paraousti d'en avoir trois ou quatre ;
cependant la premiere épousee est tou-

jours plus honorée que les autres, & ses enfans sont heritiers & successeurs du *Paraousti*. Les femmes ont soin du ménage & des enfans. On assure que les maris n'ont point de commerce avec elles, du moment qu'elles sont enceintes, jusqu'à ce qu'elles soient accouchées. Le scrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur grossesse. Les hommes sont fort enclins à la sodomie; mais les garçons qui s'abandonnent ainsi sont exclus de la société des hommes, & envoyés à celle des femmes, comme étant des effeminés. Ils y sont confondus parmi les *Hermaphrodites*, qu'on dit se trouver en quantité chez les *Floridiens*. Je crois que ces *Hermaphrodites* ne sont autres que des garçons effeminés, qui en un sens sont de véritables *Hermaphrodites*. Quoiqu'il en soit, on les emploie tous à divers ouvrages de femmes, à des fonctions serviles & à porter les munitions de bouche & les provisions de guerre. Ils sont aussi distingués des hommes & des femmes par la couleur des plumes qu'ils se mettent sur la tête, & par le mépris qu'on fait d'eux.

Ils font du pain avec des racines. Ils

ont de la farine de Maiz : mais ils mangent quelquefois leur bled rôti, & quand ils veulent le garder pour la provision, ils le gardent toujours rôti. Ils le font aussi bouillir pour en tirer substance & ils s'en servent pour breuvage. En quelques endroits ils se nourrissent beaucoup de poisson, bien que généralement ils vivent de chasse, outre qu'ils ont aussi quantité de miel & de bons fruits; sur tout vers les Mont d'*Apalaché*.

Lors qu'ils vont à la guerre, leur Chef ou *Paraousti* marche à la tête des Guerriers, tenant d'une main le dard & de l'autre l'arc, le carquois sur l'épaule & un javelot dans les tresses des cheveux, avec une couronne de grandes plumes de plusieurs couleurs, dont ils trempent le bout dans du miel ou dans quelque autre composition, pour les faire mieux tenir. Après cela les Guerriers suivent, portant leurs flèches dans les cheveux, ou le carquois sur l'épaule. On dit qu'à l'approche de leurs ennemis ils jettent des cris effroyables: cependant ils n'entreprennent rien sans un Conseil général, qui s'assemble tous les matins. L'assemblée se tient en forme de Croissant autour du *Paraousti*, qui est au milieu sur une espee de siegé plus

élevé que les autres, & fait de plusieurs piéces de bois arrondies. Tous les Guerriers & les Conseillers, qui sont les anciens du canton viennent avec beaucoup de respect saluer leur Chef, à commencer par le plus ancien des Vieillards, qui élève ses mains sur sa tête avec de grans cris. Le reste des assistans fait la même cérémonie, en répondant sur le même ton. Ensuite chacun prend sa place, & lors qu'il y a quelque affaire d'importance, le Roi ou le *Paraousti* fait appeller les *Jaouïnas*, (ce sont leurs Prêtres,) & les Anciens, afin que chacun dise son avis. Les *Jaouïnas* ont grande influence sur ces délibérations, & sur l'esprit des Guerriers. Le resultat de ces avis vaut la décision d'un Concile. Après ces Délibérations, les vieilles femmes apportent un breuvage fort, qui est le jus qu'elles ont épreint, & fait infuser de quelques herbes. Ce breuvage a cela de dégoûtant qu'il est fait par de vieilles erasseuses, qui ont l'air de sorcieres ou de Démons incarnés : mais pour eux ils n'y trouvent rien de désagréable, & pour dire la vérité, lorsqu'il a infusé & bouilli, il est clair & n'est désagréable ni au goût, ni à la vue. J'en ai goûté au Fort *Augustin* & je n'eus aucune répugnance à en boire, avant que de sçavoir

comment il étoit composé. Une espèce d'Echanfon le presente au *Paraousti* en élevant les mains sur la tête, & celui-ci boit le premier dans la coupe, après quoi la Troupe Guerriere & les Vieillards boivent à leur tour.

Ce breuvage est fort estimé chez les *Floridiens*, & il n'y a que les Guerriers & ceux qui ont fait des exploits de guerre, qui soient jugés dignes d'en boire. Il fait suer ceux qui en ont bu, & il anime extrêmement; car, comme je l'ai dit, ce breuvage est fort. On en fait boire une certaine quantité à ceux qui sont destinés à être Guerriers: mais si leur temperament ne resiste pas à la force de cette liqueur, on les juge inhabiles aux grands exploits militaires, & on ne se fie point à eux pour les affaires d'importance; car ces sauvages jugent de la capacité de l'esprit, par la force de la constitution du corps. Ils disent que cette boisson leur est fort utile à la guerre, où il faut jeûner quelquefois deux ou trois jours: & alors ce breuvage corroboratif ne leur vient pas mal. Aussi les Hermaphrodites dont j'ai parlé, suivent-ils les Guerriers, munis d'une bonne provision de cette liqueur.

Ils sement le *Mais* deux fois l'année,

aux mois de Mars & de Juillet; de sorte qu'ils font récolte au bout de trois mois, & la terre se repose les autres cinq, c'est-à-dire, depuis Octobre à Février inclusivement. Pendant ce tems-là ils ne fument point la terre, mais ils y brûlent les herbes, & les cendres fervent à l'engraisser; comme cela se pratique aussi en plusieurs terres d'*Italie*. Ils labourent, ou plutôt ils fouillent & remuent la terre avec de certaines pieces de bois pointuës, & jettent tout à la fois dans les ouvertures qu'ils font en bêchant ainsi, deux ou trois grains de *Mais*. Au tems des semailles, les Chefs ordonnent aux Vieillards d'assembler les peuples, pour labourer ou fouir. On prépare alors de quoi boire, pour s'animer & se réjouir dans cette cérémonie; ce qui se pratique aussi au tems des moissons. Les *Paraoustis*, font partager à chacun selon son rang une portion de *Mais*. Ils ne sement que pour leurs provisions de quatre ou cinq mois, sans songer plus loin, & ils se moquent de nos soucis pour l'avenir, & de l'ardeur avec laquelle nous amassons des richesses. Plus avant dans le Pays, & vers le Nord - Ouest, ils se retirent dans les bois, où ils demeurent trois ou qua-

tre mois d'hyver dans des Cabanes couvertes de feuilles & de branches d'arbre, & y vivent de racines, de cerfs, de poissons, d'huitres, d'oiseaux & autre gibier. Ils mangent aussi de la chair d'*Alligadors*, [c'est une espece de Crocodiles.]

Ils ne se font pas ouvrir la veine, lorsqu'ils sont malades, ainsi que cela se pratique par deça : mais ils appellent leurs *Jaoïnas*, qui sont Prêtres & Medecins. Ceux-ci sucent l'endroit du corps qui fait le plus de mal aux Malades, & cela de la bouche, quelquefois aussi avec une espece de chalumeau, après avoir fait une petite incision près de quelque veine. Ils font aussi des incisions aux parties affligées de ceux qui se mettent entre leurs mains. Avant la cérémonie, le *Jaoïna* prononce quelques paroles, de même qu'après l'opération. Que le Malade meure ou guerisse, le *Jaoïna* ne perd rien de la gravité, qui fait une partie de son art; ni les Sauvages de l'estime & de la confiance qu'ils ont pour ces gens.

Les *Jaoïnas* savent aussi provoquer le vomissement à leurs malades avec une poudre qu'ils font de coquillages calcinés. Il faut être *Floridien* ou Diable,

pour résister à la violence de ce vomitif, car je doute qu'il se pût trouver de remede plus efficace pour envoyer un *Européan* à l'autre monde. Ils baignent aussi leurs malades, & quand il n'y a plus de remede ni d'esperance, ils les exposent au Soleil levant, à la porte de leurs cabanes, priant & conjurant le Soleil de les guérir. Dans toutes les Maladies l'ordre des remedes est toujours le même. Ils commencent d'abord par suçer & faire des incisions, ils continuent par le vomitif, par le bain, &c. jusqu'à ce que la guérison ou la mort s'ensuive. En tout cela ils conservent bien leur présomption, qui demeure cachée à ces pauvres Peuples sous une modestie affectée, & dans une abstinence apparente. Il est bien vrai pourtant qu'ils font un rude & long apprentissage sous les vieux *Jaoïnas*, qui sont les chefs de la Secte: ce qui contribuë sans doute à la confiance que les *Floridiens* ont pour ces Prêtres - Médecins. Ces *Jaoïnas* sont vêtus de longues robes, faites de diverses peaux coupées en bandes inégales. Ces robes sont attachées avec des ceintures de peau de cerf, auxquelles il attachent leurs sachets pleins d'herbes. Sur la robe ils portent en guise de man-

reau , la peau de quelque bête sauvage. Ils vont les pieds & les bras nuds , & portent sur la tête un bonnet de peau qui finit en pointe.

Les femmes sont grandes , fortes & de couleur olivâtre comme les hommes. Elles ont aussi les bras , les jambes & le corps peints de plusieurs couleurs , qui ne sçauroient s'effacer , parce qu'elles sont imbibées dans les chairs , par le moyen des piquûres , si bien qu'elles y restent toujours. Cette couleur olivâtre des uns & des autres ne vient pas tant de l'ardeur du Soleil , que de certaines huiles , dont , pour ainsi dire , ils se vernissent la peau. Elles vont nuës , excepté quelques parties du corps qu'elles couvrent. Ces femmes *Floridiennes* sont fort agiles , & passent fort bien à la nage les grandes Rivieres , même en tenant leurs enfans d'un bras. Elles sçavent grimper avec une pareille agilité sur les plus hauts arbres du Pays.

Les Provinces que les Espagnols ont découvertes en la *Floride* , sont celles-ci : *Panuco* , qui est la plus voisine de la *Nouvelle Espagne*. *François de Garay* la découvrit en 1518. & y laissa plusieurs de ses gens , que les Sauvages massacrerent , écorcherent & mangerent après

avoir séché leurs peaux , qu'ils pendent pour trophée au Soleil. Ceux-ci se percent le nés & les oreilles , pour y mettre des plaques & des anneaux. On dit qu'ils se marient tard , & cependant on assure que les filles de dix à douze ans ont déjà perdu leur pucelage à cet âge. Cette partie de la *Floride* , qui avoisine la *Nouvelle Espagne* , est bonne & fertile. Elle s'étend jusqu'à *Rio Panuco* , Riviere qui a de bons havres pour les vaisseaux. Nos gens ont aussi découvert les *Apalaches* & *Jaquaza* , qui est proprement la *Floride* : mais en général , le Pays est encore aux Naturels , excepté du côté de la *Caroline* , vers les Fortresses de *saint Mathieu* , & de *saint Augustin* , deux Places assez dégarnies , qui assurent en quelque façon nos établissemens sur les Côtes , vers la Mer du Nord , dans la presqu'Isle de la *Floride* ou de *Tegeste*.

Les Mers qui environnent la *Floride* sont remplies d'Isles , de bancs , d'écueils & de bas fons dangereux. Pour ce qui est des Islets , on en compte bien quatre cent , sans parler des Isles *Lucaies* & de quelques autres qu'on trouve au Nord de *Cuba* & de *San - Domingo* , & au débouquement du Canal de *Babama*.

Les Isles *Lucaies*, sont présentement en assés mauvais état, & presque desertes, parce qu'on en a fait périr autrefois les habitans, & qu'on a transporté en divers tems la plus grande partie de ces malheureux Sauvages, pour les employer à chercher l'or & l'argent dans les Mines, où ils ont péri misérablement. Cependant, pour dire un mot de ces Insulaires, ils sont plus blancs & mieux proportionnés que ceux de *Cuba* & de *Hispaniola*, sur-tout les femmes. Les hommes y vont nus, excepté qu'en tems de guerre & de réjouissance, ils portent un habillement de coton & de plumes de diverses couleurs. Ils portent aussi de ces plumes sur la tête, comme nous l'avons dit des Indiens de la *Floride*. Les femmes mariées portent une espece de tablier de coton, qui les couvre par devant & par derrière, depuis la ceinture jusqu'aux genoux: mais les filles vont nues, avant que d'être nubiles. Quand elles ont atteint l'âge de l'être, on invite les amis & l'on se réjouit comme il faut. En même tems les filles prennent le tablier, qui marque qu'elles peuvent & doivent devenir femmes, & qu'il est tems de les marier.

Tous ces Peuples sont très-soumis à leurs Capitaines ou *Caciques*, & exécutent ponctuellement ce que ceux-ci leur commandent, sans demander la raison de ce commandement, & sans se soucier d'aucun péril. Les *Floridiens* ne sement, ne plantent & ne prennent rien ni à la chasse, ni à la pêche, qui ne soit à la disposition de leurs Chefs, qui distribuent, & donnent comme ils leur plaît, & selon qu'ils jugent à propos. Ils font porter les provenus de leurs terres dans un seul endroit, où la distribution se fait. A dire la vérité, ils me paroissent assés heureux, car ils vivent tranquillement, sans soucis & sans convoitise, (au moins en apparence,) mêlans les jeux aux travaux, & toujours appliqués à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Ils n'ont ni querelles, ni procès, ni Procureurs, ni Advocats; & s'il y a quelque chose où ils ne puissent s'accorder, on a recours à l'arbitrage & au jugement des Capitaines, dont la décision sert de Loi, sans appel, & sans mécontentement des parties.

On trouve sur les Côtes de la *Floride* & près des *Lucaies*, certains coquillages d'où les Naturels du Pays tirent de petites pierres rouges, qu'ils pendent à

leurs oreilles. Ils en ont d'autres encore, qu'ils tirent de la tête d'une espece d'escargot qu'ils appellent Cohobo, dont la chair est de fort bon goût. La couleur de ces pierres approche de celle des rubis. On trouve encore dans les sables du rivage diverses petites pierres transparentes, noires, jaunes & de plusieurs autres couleurs, dont ils font des carquans & des bracelets.

Outre le maiz, les *yucas* & autres racines, le poisson & le gibier, ils ont encore plusieurs bons fruits pour se nourrir : mais la plus grande partie des habitans des *Lucaies*, que nos gens transporterent aux Isles de *Cuba*, de *San-Domingo* & ailleurs, y moururent en mangeant de la chair. En quelques-unes de ces Isles & à la *Floride*, il y a si grande quantité de pigeons sauvages, de perroquets & autres oiseaux, qui font leurs nids sur les arbres, que l'on en emporte souvent des bateaux pleins d'œufs & d'oiseaux. Les arbres où ces oiseaux se nichent ordinairement, sont fort rous, & semblables aux Grenadiers ; l'écorce tient beaucoup du goût de la canelle, de même que l'odeur, qui a pourtant aussi du rapport aux cloux de gerosle. Elle est chaude & amere com-

me le
conn
fras
bam
que
a plu
re eu
lent J
sain-
& il
Parbr
mais
Les f
guéri
le Cop
Vo
vide
sept
Le
grés.
grand
droit
voit
de cé
bêtes
Rivie
deux
& l'a
viere
nomm

me le gingembre. Le bois de cet arbre connu en Europe sous le nom de *Sassafras*, & que les Indiens appellent *Pambamve*, est jaunâtre & âcre, de même que l'écorce dont je viens de parler, qui a plus de vertu que le bois. Il y a encore eu ces Pays-là un fruit qu'ils appellent *Jaruma*, qui est de très-bon goût & sain. Il a un pan & demi de longueur, & il est mol comme nos figues. Aussi l'arbre a-t'il du rapport avec le figuier, mais il est de la grosseur d'un peuplier. Les feuilles de cet arbre sont propres à guérir des blessures. On trouve aussi là le *Copal*, le *Cacaotier*, &c.

Voici le gisement des Côtes de la *Floride* & les distances, depuis les Parties septentrionales.

Le *Capo Sant Helena*, git à 32. degrés. C'est là qu'il y a une assez belle & grande Rivière, qui a en plusieurs endroits dix brasses de profondeur. On y voit aux environs des bois de chêne & de cédres, abondans en cerfs & autres bêtes sauvages. L'embouchure de cette Rivière a trois lieues de largeur, & deux pointes, dont l'une s'étend à l'Ouest, & l'autre au Nord. (C'est sur cette Rivière, que les François bâtirent leur Fort, nommé par eux *Charlesfort*.) Cette Ri-

viere aboutit à une autre, & va dans la mer. Entre les deux pointes susdites & au devant de l'embouchure, git une Isle assés agréable & remplie d'arbres.

De *sainte Helene* à *Rio secco*, on compte quarante lieuës d'Espagne. *Rio Secco* a 31. degrés de hauteur.

De *Rio secco* à *sancta Crux*, il y a vingt lieuës, & de là à la pointe de *Canaveral*, à 28. degrés, il y a autour de quarante lieuës.

De *sainte Helene* faisant route au Sud le long de la Côte jusqu'à *Rio Grande*, ou de *saint Pierre*, il y a cinq ou six lieuës.

De là à *Guade*, & plus loin à la Riviere de *san Matteo* il y a . . . lieuës, ou à peu près. De là à *Rio Agostino*, à peu près autant.

Laiſſant *Rio Agostino*, ou la Riviere de *saint Augustin*, & tournant encore au Sud le long de la Côte, on passe la petite Riviere de *Serravahi*, puis on vient à *Matanca*. (C'est la Riviere de *May*, que l'Auteur nomme *Mantanca*.) On voit autour de cette Riviere beaucoup de mûriers rouges & blancs, où se tiennent quantité de vers à soye.

De cette Riviere on vient à un Golfe qui s'étend un peu dans le Pays. (C'est-là

qu'
ver.
D
vie
ph

Ca
ain
te
gra

ver
là,
il
fea

y a
25.

van
les
à n
re.

lieu
en
lieu
la

I
auf

I
qua

qu'arriva pour la premiere fois Laudonier, venant de France, ayant vû plusieurs Dauphins près de l'embouchure d'une Riviere, il la nomma la Riviere des Dauphins.)

Au côté Méridional de ce Golfe, git Cabo Francés, à 30. degrés de hauteur, ainsi nommé des François. C'est une pointe basse, mais qui est bordée d'arbres grands & hauts.

Du Cap François, on vient à Canaveral, autre Cap à trente-cinq lieuës de là, & qui est ainsi nommé, parce qu'il y a quantité de cannes & de roseaux.

De Canaveral au Cap de la Floride il y a quarante lieuës. Le Cap susdit est à 25. degrés de hauteur. On trouve au devant plusieurs écueils que l'on appelle les Martyrs, & de petites Isles que l'on a nommées Tortuës à cause de leur figure. Le Cap de la Floride est de vingt lieuës de large. De là à Ancon baxo il y en a cent. Cet endroit git à cinquante lieuës de Rio Secco Est & Ouest, qui est la largeur de la Floride.

D'Ancon baxo à Rio de Nieves il y a aussi cent lieuës.

De là à Rio de Flores il y en a vingt-quatre.

De *Rio de Flores* à *Bahia de Spirito Sancto*, soixante & quinze. Cette Riviere que l'on appelle aussi la *Culara*, a trente lieuës de large.

De *Bahia de Spirito S.* (qui git à 29. degrés,) à *Rio de Pescadores*, il y a soixante & dix lieuës.

De *Rio de Pescadores*, qui git à 28. degrés, jusqu'à *Rio de las Palmas*, cent lieuës & plus.

De *Rio de las Palmas* à *Rio Panuco*; trente lieuës, & de là à *Vera Cruz*, soixante & douze lieuës. *Almeria de Vera Cruz* est à 19. degrés de hauteur. Il y a trente lieuës jusqu'à *Rio d'Alvarada*, que les Indiens nomment *Papa Loapon*.

La *Vera Cruz* est bâtie dans des sables, sous le fort de S. Jean d'Ullua. Elle a des marais au Sud; de sorte que l'air y est fort mauvais & dangereux pour les nouveaux venus d'Espagne: avec cela les chaleurs y sont si extraordinaires, que si l'on n'a soin de s'y ménager, on tombe infailliblement dans des maladies mortelles. On compte que cette Ville a environ quatre mille habitans, dont il y en a de fort riches, par le moyen du grand commerce qu'ils font dans la terre ferme des environs & dans les Is-

les voisines. Cependant les maisons de la *Vera Cruz* ne sont que de bois. Cette Ville est exposée aux insultes des aventuriers & des ennemis en tems de guerre. Le havre y est fort difficile d'entrée. Il n'y a de garnison pour la défense de la Ville, qu'une douzaine de Soldats dans une forteresse assés mauvaise, & qui n'a d'autre mérite que d'être sur un Rocher. Enfin je ne sçaurois guères dire autre chose de cette Ville, sinon que l'air y est dangereux, & le havre fort mauvais. L'ancienne *Vera Cruz* est tout-à-fait au bord de la mer, & n'est habitée que des Indiens. Il y a cinq ou six lieuës de la vieille à la nouvelle.

De *Rio d'Alvarada* à *Rio Cazocalco*, on compte cinquante bonnes lieuës. De là à *Gritalva* on compte quarante plus ou moins : après quoi de *Cabo redondo* au *Cap de Cotoche* ou de *Jucatan*, on en met quatre-vingt-dix, c'est-à-dire, jusqu'à vingt & un degrés de hauteur. Ainsi il y a neuf cent lieuës d'étendue des Côtes Septentrionales de la *Floride* jusqu'à *Jucatan*. Cette pointe de *Jucatan* s'étend vers la terre au Nord, & plus elle s'avance en mer, plus elle va en tournant & en s'élargissant. Elle git à soixante lieuës de l'Isle *Cuba*, qui,

46 *Voyages de François Coreal*
pour ainsi dire, ferme la porte de la
Mer qui est entre la *Floride* & le *Ju-*
catan. Cette Mer s'appelle d'un côté
Golfe de Mexique, & vers la *Floride*,
Mer ou Golfe de la *Floride*. Les Courans
sont fort rapides dans ce Golfe entre
Jucatan & *Cuba*, jusqu'à leur issuë en-
tre la *Floride* & *Cuba*.

CHAPITRE TROISIÈME.

Du *Mexique* que l'on appelle
Nouvelle Espagne.

JE viens maintenant à la *Nouvelle Es-*
pagne, que l'on peut dire la partie
la plus florissante de l'*Amérique*, & celle
qui, à mon avis, est la plus utile au Roi
d'*Espagne*, à cause de sa situation. J'y
ai séjourné & voyagé pendant quelques
années avec beaucoup d'agrément; (sur
tout en 1674,) parce qu'outre la jeunesse
que j'avois encore, je me trouvois alors
de l'argent, beaucoup de respect &
beaucoup de vénération héréditaire pour
nos saints Peres spirituels.

Il faut ces trois choses à *Mexico*, si
l'on veut y vivre avec plaisir & sans in-
quiétude. La magnificence & le luxe
de cette fameuse Ville demandent que
ceux qui y sont dépensent & fassent fi-

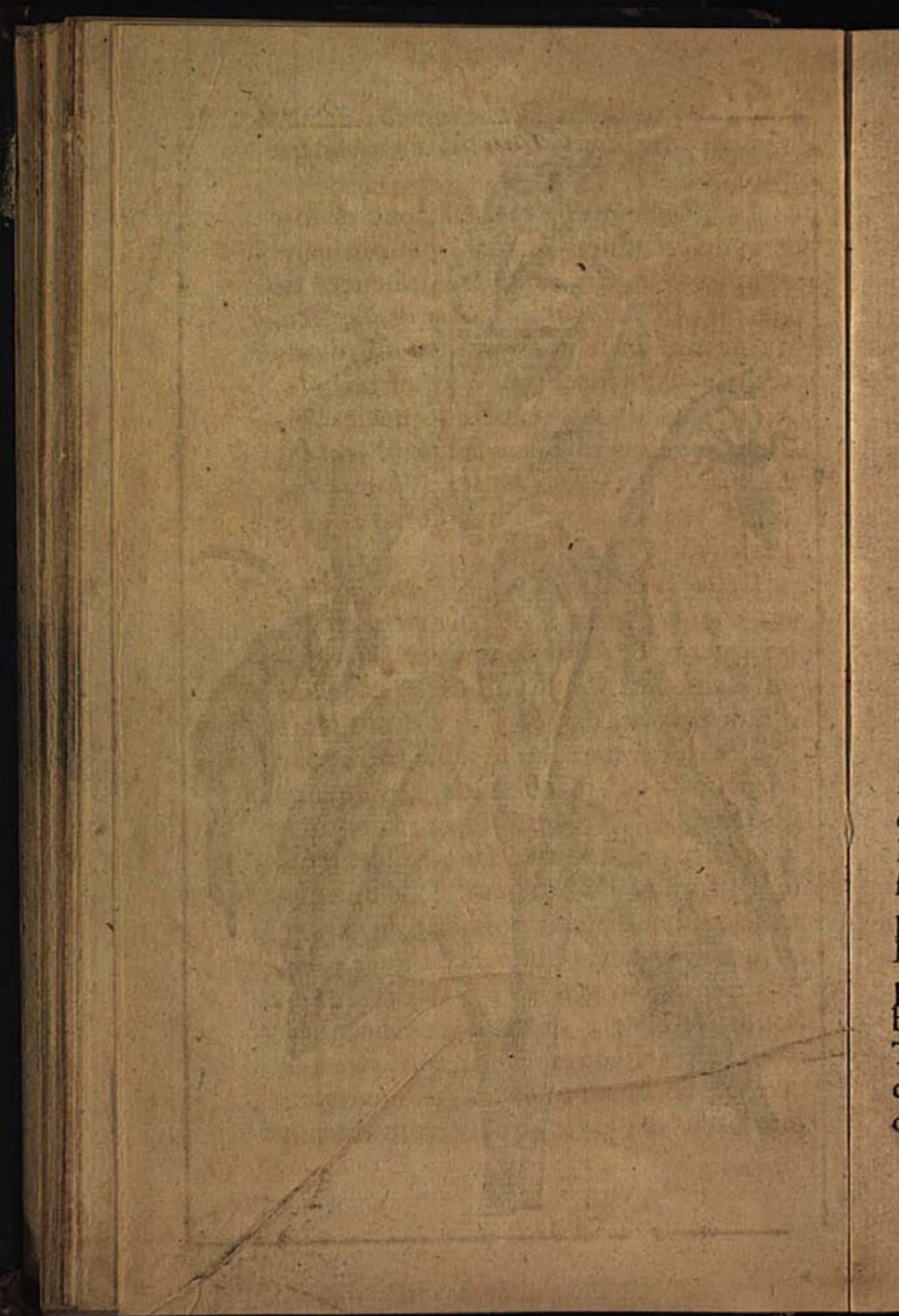
gure : sur tout, s'ils veulent voir les femmes, qui sont aussi voluptueuses, & aussi amoureuses au *Mexique*, malgré la garde des maris, qu'en aucun endroit d'*Espagne*: quoique cependant les maris de *Mexico* ne soient pas tout à fait si jaloux que ceux de Madrid. Le respect & la vénération pour les Religieux & pour les autres Ecclésiastiques y sont aussi absolument nécessaires; sans quoi il est impossible que la plus chétive *Peccadille* ne devienne un péché si mortel, que le feu sera seul capable de l'effacer. Pour justifier ce que je dis, il faut sçavoir que les Ecclésiastiques & les Moines sont tout puissans aux *Indes Occidentales*, & qu'ils dirigent toutes les affaires temporelles; de sorte que la plus grande hérésie & la plus digne du feu, c'est de contredire leurs volontez, & de s'opposer à leurs sentimens & à leurs passions. Ce qui regarde les débauches n'est qu'une bagatelle. Il est facile d'en avoir l'absolution, moyennant une petite censure *pro forma* & quelques offrandes. Il en est de même pour avoir fait mourir son esclave sous le bâton, ou pour avoir tué quelque Indien: car ce sont là des choses comptées pour rien. La fornication est encore une faute fort légère, à cause de la santé, qui la

demande. Avoir commis avec des hommes le peché contre nature est un cas plus grave & que le desir de se conserver la santé n'excuse pas: parce que les *Méxicaines* sont faciles & pitoyables, vous dira-t'on. Moyennant qu'on se conduise en cette occasion avec une sainte modération & l'intention de vivre dans la chasteté, la nécessité ôte absolument la malice du peché. Cependant on ne laisse pas de dire tout bas dans *Mexico*, que les jeunes Freres font un double Noviciat. A l'égard de la fornication avec les femmes, soit *Indiennes*, *Criolles*, ou *Méxicaines*, c'est une chose publique & qui ne souffre presque pas de difficulté; à cause, comme je l'ai déjà dit, de la santé & du climat, qui porte si fort à l'Amour, que les Religieux creveroient de trop de santé sans le commerce des femmes.

La *Nouvelle Espagne* commence au Nord assez près de *Rio Panuco*, sur les frontieres de la *Floride*, & s'étend au Sud à la Province de *Darien*, par où elle est séparée du *Pérou*. Elle a à l'Est la mer du Nord & à l'Ouest la mer du Sud ou *pacifique*. Les Indiens appellent leur Pays *cicamacan*, *culbacan* ou *caljacan*. Ils sont venus des environs de *Xalisco*. Ils s'habituerent d'abord à l'endroit où est
présen-

Cacao





tement *Mexico*, d'où ils s'étendirent plus loin.

La *Nouvelle Espagne* est donc de fort grande étendue, & renferme plusieurs peuples compris sous les Audiencias de *Mexico*, *Guadalajara*, *Guatimala*, &c. qui se subdivisent en plusieurs Provinces. Ces Provinces sont entr'autres *Mexico*, qui est la première, que les Indiens appelloient *Themistitan*, *Yucatan*, *Guatimala*, les *Honduras*, *Nicaragua*, &c. Car je ne nomme que celles dont je parle ici.

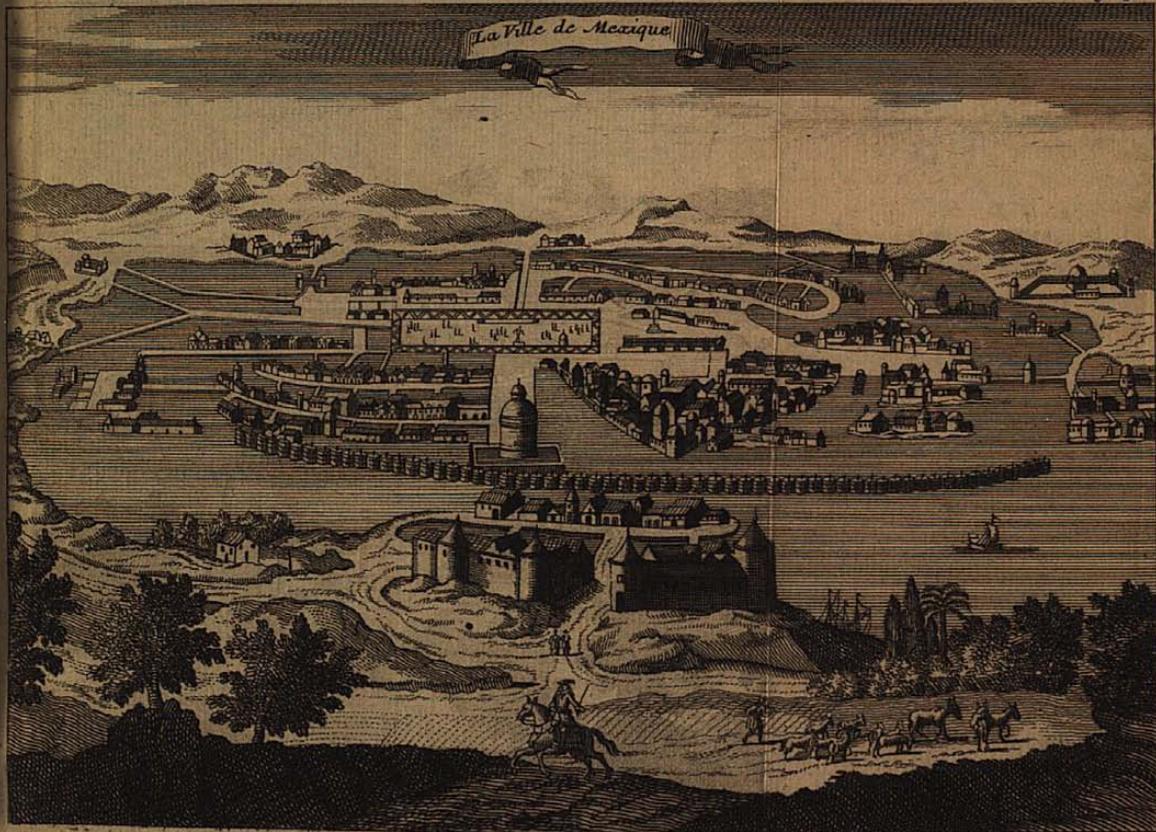
Celle de *Mexico*, que *Fernand Cortez* conquit en 1518. est fort riche en or, en argent, & par le commerce. On trouve dans les Mers voisines beaucoup d'huîtres à perles, & l'on y a plusieurs lacs & des étangs, où le sel se forme par l'ardeur du soleil. Je ne dis rien de tant de drogues, de plantes & de fruits, que le terroir y produit en abondance. Tels sont l'Indigo, la Cochenille, le bois appelé communément bois de *Campêche*, le sucre, le tabac, la cassia lignea, les plantains, le *Cacao* qui y croît en abondance & sert de base au Chocolat. Toutes ces Plantes & drogues sont si connues en Europe, & les Voyageurs en ont si souvent parlé, qu'il seroit inutile

d'en donner ici la description. Le Chocolat est d'un fort grand usage chez les Espagnols & chez les Criolles de *Mexique*; de sorte qu'ils se passeroient aussi-tôt de la *Mante*, de la *Golille* & des *Amancebadas*, que de cette drogue chaude & nourrissante.

Il faut pourtant avoüer, que ce qui peut contribuër à cet usage fréquent & réitéré à toute heure du *Chocolat*, vient des qualitez de l'air du *Mexique* qui ne permet pas une fort longue diette, & qui, à ce qu'il m'a semblé, use & affoiblit l'estomac. Ainsi il ne faut pas peut-être condamner si legerement les usages des Peuples chez qui l'on se trouve nouveau venu.

La Mer & les rivieres abondent en poisson, & l'on y trouve aussi des crocodiles, dont les Indiens mangent la chair. Il y en a de très-grands.

La ville de *Mexico* ou *Mexique*, donne son nom à toute la *Nouvelle Espagne*, bien que l'Audience de *Mexique* n'en soit, comme je viens de le dire, qu'une partie. C'est une Ville véritablement Royale, & la Reine de toutes les Villes du *Nouveau Monde*. Elle est située près d'une chaîne de montagnes, en partie au bord d'un lac, & en partie dans les



52 *Voyages de François Coreal*
habits, la vaisselle, tout cela est d'une magnificence & d'un luxe extraordinaire; bien qu'en ces derniers tems, il semble que le commerce & les avantages qu'il donne ayent diminué considerablement.

Mais entrons un peu plus dans le détail, & faisons mieux connoître au lecteur, combien cette Ville est considerable. On sçait que le Viceroy de l'Amérique Septentrionale & toute sa Cour y résident, qu'elle est le Siege de l'Archevêque, qu'il y a une Université, qu'on y bat monnoye, & que l'Inquisition y est établie. Le Viceroy a des revenus & une Cour qui le rendent incomparablement plus considerable, que ne le sont plusieurs Princes en *Europe*. Il a une Autorité Royale, & il se fait un droit étendu sur tout ce qui se négocie, & sur toutes les denrées de cette belle partie du Nouveau Monde. Mais comme il ne peut exercer toute cette Jurisdiction par soi-même; il l'exerce par une infinité d'Officiers subordonnez les uns aux autres, grands pillars, qui tous ensemble entendent merveilleusement leurs intérêts, & qui sçavent si bien *ferrer la mule*, que les plus grands profits sont ordinairement pour ces gens-là, & les moindres

dres pour le Roi : car on lui donne le moins qu'on peut. Pour faire voir que je n'avance point ceci en l'air, il faut sçavoir qu'il n'y a rien, surquoi les Viceroyes ne prennent leur droit, comme le Roi. Ils prennent sur l'or, sur l'argent, sur le cuivre, & enfin sur toutes les mines quelles que ce soient; sur les *Havacas*, ou trésors & mines que l'on vient à découvrir; sur les héritages & les successions; sur les Manufactures, sur la Marine & sur tout ce qui se vend journellement. Ils prennent sur la sortie & sur l'entrée des marchandises, sur celles qui sont de contrebande, sur les tributs qu'on fait payer aux Indiens, sur les confiscations & sur les prises. Que ces deniers entrent dans les coffres du Roi ou dans ceux du Viceroy, il faut toujours un nombre considerable de gens pour les lever. On ne doit donc pas être surpris que les Viceroyes, qui donnent toutes ces charges, soient aussi puissans que je viens de l'insinuer. Mais comme ces Officiers subalternes veulent s'enrichir à leur tour, & quoiqu'il en coûte, la misere des Indiens, suit nécessairement de cette avidité, aussi-bien que la haine de ces gens pour les Espagnols. Ainsi la Vice-Royauté de *Mexique* &

celle du Pérou sont des postes admirables pour s'enrichir en peu de tems. Heureux les Grands d'Espagne, qui ont le bonheur d'y parvenir!

D'autre côté l'Archevêque ne fait pas une figure moins considerable. Ses revenus annuels montent à plus de cinquante mille pieces de huit, sans parler des autres menus profits. Il a onze Evêques suffragans, un Doyen ou Vicaire de l'Archevêché, & beaucoup de gens, qui peut-être occupent inutilement diverses Charges dans l'Eglise.

L'Université & l'Inquisition y sont établies pour l'instruction & pour le salut des peuples: celle-ci est extrêmement sévère & même religieuse, à ce qu'il semble. Mais je ne voudrois pas me rendre garand de tous ses actes; & pour les lumieres de l'Université, je ne suis pas assez habile pour en juger. Je sçai seulement qu'il n'y a rien de plus ignorant en general qu'un Prêtre, Moine, & Religieux Américain, excepté pourtant les Jésuites, qui sont incomparablement plus éclairés, & qui gardent aussi avec beaucoup de circonspection la bienséance que demande la Religion. Je crois que la conversion de tant de misérables, qui sont hors de l'Eglise, leur

est réservée ; car ils prennent une peine incroyable à faire des conversions , & ils ont , à ce qu'ils disent , le salut des Indiens si fort à cœur , qu'ils souffrent souvent des maux très-rudes parmi les Sauvages , pour tâcher de gagner leurs ames. Du moins je suis témoin des suites fâcheuses qu'a eu leur zele , car j'en ai vû revenir de leurs Missions dans le plus pitoyable état du monde. Enfin, je les révère & les honore , & je leur rendrai ce témoignage qu'ils seroient au désespoir , si la Religion ne s'intéressoit en tout ce qu'ils font.

Les ruës de *Mexico* sont si larges , que plusieurs carosses y peuvent passer de front sans s'incommoder. On y voit quantité de beaux bâtimens , des cloîtres fort riches , & de très-belles Eglises , dont la Cathédrale est la principale. Les revenus de cette Eglise se montent à plus de trois cent mille piastres , ce qui sert à entretenir une douzaine de Chanoines , cinq Prêtres , six Diacres , six Souâdiacres , un Sacristain , plusieurs Aumôniers & deux ou trois Maîtres d'École. Les Foires & les Marchez sont remplis de choses rares , de beaux Ouvrages en or , argent , & pierreries , de très-riches étofes , & enfin de tout ce qu'il y

a de plus estimé dans le Vieux & dans le Nouveau Monde : ce qui augmente beaucoup la vanité & le faſte des Citoyens de *Mexico*, & donne lieu aux dépenses exceſſives qu'ils font.

Les femmes y ſont belles, agréables & ſpirituelles ; mais les maris y ſont en récompenſe d'un eſprit mal fait, entêrez de leur mérite, vains, lâches & parlant ſans ceſſe de leurs richesses, de leurs plaiſirs, & du nombre de leurs eſclaves. A les entendre, ils ſont tous Gentilshommes ; & ce qu'il y a de plaiſant, pluſieurs de ces Gentilshommes ſont ſi pauvres, que n'ayant pas de quoi ſe nourrir, ils ſont réduits à vivre de ce qu'ils gagnent à ſervir les autres. Ceux qui ſont *Crioles*, c'eſt-à-dire, nez en *Amérique*, haïſſent beaucoup les *Chapetons*, (comme on appelle les nouveaux venus d'Espagne,) qui de leur côté regardent avec mépris les *Crioles*, comme s'ils étoient d'un autre ſang. Tous ces gens-là n'ont d'autre ſouci que celui de ſe divertir à prendre du chocolat, & à étaler leur magnificence : du reſte, ils ſont fort paresſeux & fort fainéans, grands dormeurs & adonnez à toute ſorte de luxure. Cependant ils ſont fort religieux en apparence, pratiquant extérieure-

ment tout ce qui est ordonné par l'Eglise, baissant les Images, saluant les Saints; mais si crédules, qu'il n'y a point de sot conte qu'ils ne prennent pour argent comptant. Il ne se passe guères de jour, qu'ils ne parlent de quelque sortilege, ou de quelque méramorphose de forcier en chat ou en quelqu'autre bête. Ce caractère d'esprit est fort avantageux au Clergé qui en profite: car ces faux Chrétiens, pour trouver un tempérament entre la Religion & le Monde, enrichissent les Eglises & les Convents, font bâtir des Chapelles & des Autels. Il suffit que l'Eglise y profite, bien que le Clergé soit convaincu en sa conscience, que ce n'est pas ainsi qu'un pécheur expie ses crimes & les désordres de sa vie. Les Mulatres & les Indiens naturels n'y sont Chrétiens que de nom, & se moquent entr'eux de la Religion chrétienne. Ils ont tous pour principe de tromper les Espagnols & les autres Chrétiens en toutes les occasions. Cependant les Indiens sont extrêmement soumis, & l'on remarque en eux un fond de mélancolie & de nonchalance, qui vient sans doute de la dureté de leur esclavage: d'ailleurs, ils ne manquent pas de génie. Ils sont pénétrants & subtils. Je suis persuadé que

cette stupidité qui paroît en eux vient de leur misere & non de leur tempéramment. Les Moines disent que ce sont des bêtes incapables de goûter le Christianisme, ce qui les fait maltraiter, & les attache à leur Idolâtrie.

A l'égard de l'air, il est quelquefois mal sain à *Mexico*, à cause des vapeurs qui s'exhalent des eaux du lac. Il fait fort chaud pendant le jour, mais au matin & dans la nuit il fait assez de fraîcheur. Les pluyes y durent cinq ou six mois, depuis Septembre jusqu'au mois de Mars. La campagne produit trois moissons, & tout est si abondant, qu'on ne voit que fleurs & fruits toute l'année. On y a quantité de Bétail & de Volaille. Les Chevaux y sont très-bons & valent bien ceux d'Espagne.

Pour le Peuple naturel du Pays, il est vêtu de coton de différentes couleurs; les hommes portent ordinairement une espee de pourpoint, que quelques-uns ornent de plumes & de figures d'oiseaux, des culotes larges & un manteau qui croise sous le bras, ou s'attache sur la poitrine avec une agraffe d'or ou de pierres, si l'on en a le moyen. Ils portent des sandales au lieu de souliers, mais le petit peuple va pieds nuds. Ils ont les

cheveux longs & mal en ordre. Les femmes portent un corset de coton & sont couvertes depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds ; elles se couvrent aussi la tête & le sein d'une espece de voile ou d'habillement fait comme un sac , surtout quand elles vont à l'Eglise & par les ruës : & cet habillement , qui ressemble à un manteau , s'appelle *Mante* ou *Mantille*. Les uns & les autres ont sur la tête une calotte enduite d'argile, pour se garantir de l'ardeur du Soleil , & se tenir la tête fraîche. Les Mestices & les Mulatres sont habillées autrement que les Espagnoles , & portent sur la tête & sur les épaules une espece de sac qui ressemble à une jupe. En general les femmes de *Mexique* sont vives , agréables & amoureuses. Elles sont brunes , & ont les yeux noirs. Leur vanité est extraordinaire.

Elles sont si ravies de voir des *Chape- tons* dans les ruës de *Mexico* , que souvent elles les envoient prier de les venir voir aux heures qu'elles sont assurées d'être délivrées de leurs maris. Les Mexiquaines ont aussi la passion du jeu. Enfin , je ne pense pas qu'il y ait une Ville dans le monde , où le libertinage & la Religion soient mieux confondus

60 *Voyages de François Coreal*
ensemble. On y entend si bien la diffi-
mulation sur ces deux articles, que tel
qui paroît un parfait dévôt, est un scé-
lerat accompli. La seule marque de Re-
ligion qu'ils puissent produire, consiste
en dons aux Églises & aux Convens, en
divers autres legs pieux, & au respect
qu'ils témoignent exterieurement aux
Écclésiastiques, ainsi que je l'ai déjà
dit.

Les Marchandises dont on trafique à
Mexico, c'est l'or & l'argent, dont
il y a quantité de Mines dans la *Nou-
velle Espagne*, entr'autres celles de
Pachmas, qui ne sont pas éloignées de
la Ville de *Mexico*; des perles, du fer
& autres métaux; du baume, de la Co-
chenille, du *Mechoachan*, de la sarse-
pareille, du soufre, des cuirs, de l'In-
digo, du Saffafras, de la laine, du co-
ton, du sucre, de la soye, des plumes,
de l'Ambre gris, du Cacao, des Vanil-
les, de la casse, quantité de fruits, di-
verses pierreries, &c.



CHAPITRE IV.

Suite de la Description de la
Nouvelle Espagne.

LE Côté Occidental de l'Île de *Cuba* a une pointe, nommée la pointe de *saint Antoine*, où il y a bonne aigüade, & un lieu propre à radouber & calfeutrer les vaisseaux. Approchant du Continent à 66. lieües de cette pointe, on vient à celle de *Jucatan*, qui s'avance en mer, comme une presqu'Île. Voici, à ce qu'on dit, l'origine de ce nom. *Tectetan* en langue Indienne, signifie *je ne t'entends pas*, & c'est la réponse qu'on donna aux Espagnols, lorsqu'ils aborderent au havre de *saint Antoine*, pour chercher de nouvelles terres: car ceux-ci se trouvant là firent signe aux habitans de leur dire le nom du Pays où ils se trouvoient; à quoi les Indiens répondirent, *O tectoran*, ce qui veut dire, *Nous ne vous entendons pas*. Les Espagnoles prirent cela pour le nom de cette Côte, & depuis ils en ont fait par corruption *Jucatan*, bien que la pointe de cette Côte soit appelée *Eccampi* par les

Indiens. Cette pointe de *Jucatan* git à 21. Degrés de hauteur. Elle est de grande étendue, & plus elle avance en mer, plus elle est large. Sa moindre largeur est de 85. à 90. de nos lieuës. Elle est éloignée de *Xicalanco* à peu près d'autant. Il y a des Cartes étrangères qui représentent mal à propos cette pointe de *Jucatan* plus étroite, mais il est sûr qu'elle a de l'Est à l'Ouest deux cent lieuës de longueur. Elle fut découverte en 1517. par *Hernandès de Cordoua*, mais seulement en partie. *Hernandès de Cordoua* étant parti de *San Jago de Cuba* pour chercher de nouvelles terres, ou pour prendre des travailleurs pour les Mines, & venant à l'Isle de *Guanaxos* ou *Cagnanaxa* près du Cap des *Honduras*, y trouva un peuple benin, doux & simple, n'ayant point d'armes & paroissant ennemi de la guerre. Ces gens n'avoient d'autre occupation que la pêche. *Hernandès* poussa plus loin & arriva à une pointe inconnüe, où il trouva des chaudières à sel, & de petites tours de pierre avec des degrés, des Chapelles couvertes de bois & de chaume, où il y avoit des Idoles de femmes. Les habitans de cette pointe étoient vêtus richement, & portoient des Mantelines très-fines de

coton blanc & de coton de couleur, des joyaux d'or & d'argent, & des pendans de pierreries. Les femmes y étoient couvertes depuis le milieu du corps jusqu'aux talons, ainsi que sur la tête & sur le sein, des mêmes étofes de coton. De là nos gens passerent à une autre pointe, qu'ils nommerent pointe de *Cotoche*; parce qu'y ayant rencontré quelques pêcheurs, qui de crainte se mirent à crier en fuyant du côté de la terre, *Cotoche, Cotoche*, c'est-à-dire, *à la maison, à la maison*; ils crurent que les pêcheurs leur disoient le nom du Pays. Depuis cela la pointe a retenu le nom de *Cotoche*. Nos gens y trouverent au bord de la mer une grande & belle Ville, où ils furent parfaitement bien reçûs des habitans. Ils y virent de beaux édifices, avec de hautes tours, des temples assés magnifiques, des ruës pavées, & beaucoup de commerce. Les maisons y étoient bâties de pierre & de chaux, mais simplement couvertes de chaume. Les chambres étoient hautes de 10. à 12. degrés.

Les Indiens de ces Pays-là servent leurs Idoles tant qu'ils peuvent; ils leur sacrifioient autrefois des victimes humaines. Tous ceux qui sont sous la domination Espagnole exercent encore leur

Idolâtrie le plus secretement qu'ils le puissent. Ils ont bien pour la plus grande partie le nom de Chrétiens & la réputation de l'être ; mais aussi-tôt que les Ecclésiastiques qu'on leur envoie sont éloignés , ils se moquent du Bapême & des instructions. La haine qu'ils ont pour nous , à cause des injustices & des cruautés qu'on a exercées contre eux , contribué beaucoup à l'aversion qu'ils ont pour notre Religion. Cependant la crainte d'être châtiés & pris pour Esclaves , les rend exacts à l'exterieur , & ils affectent de jeûner , d'aller à la confession , & de porter les *Annates* autant que le meilleur Chrétien d'Espagne : mais avec tout cela , jusqu'à présent les coups de bâton que les Moines leur donnent , ou leur font donner pour l'amour de Dieu , ont été incomparablement plus efficaces que les Sermons ni les Cathéchismes. Cependant ils ne manquent ni de bon sens , ni de pénétration. On assure que les Idolâtres de *Jucatan* & de *Cotoche* pratiquent la circoncision , sans qu'on puisse sçavoir d'où peut venir cette coûtume. Ces Indiens m'ont toujours paru allés droits dans le Négoce. Ils ont quantité d'abeilles , de miel & de cire , dont ils ignoroient , dit-on , l'usage avant

la venuë des Espagnols. Il ne semble pas que cette terre ait des mines d'or ou d'argent ; & quoique le Pays soit rude & pierreux , il ne laisse pas d'être fertile en maïz. On a fort détruit les habitans de ces cantons. Le Pays est presque desert. Il s'en est sauvé grand nombre dans les bois & dans les lieux non conquis , où ils se sont joints aux autres Indiens. Le reste vit dans l'esclavage & l'oppression.

La Province de *Guatimala* , est gouvernée par un Président , dont l'autorité égale celle des Vicerois. *Guatimala* est la principale Ville de la Province qui porte ce nom. Cette Ville fut autrefois (en 1541.) ruinée entièrement par un ouragan des plus violens , où six-vingt mille Espagnols périrent. Le jour qui précéda ce malheur quelques Indiens s'en allerent à l'Evêque , qui s'appelloit *Francisco Maroquin* , & l'avertirent que l'on entendoit un horrible bruit sous la Montagne au pied de laquelle la Ville se trouvoit bâtie. L'Evêque se moqua d'eux , & les censura de ce qu'ils s'amusoient à des visions : mais sur les deux heures après minuit , le fatal ouragan commença , & il sortit de la Montagne comme un torrent d'eau , dont la violence entraîna de gros quar-

tiers de pierres & de rochers, & ravagea tout ce qu'elle rencontra. Cette ravine d'eau fut accompagnée d'un tremblement de terre furieux, qui bouleversa la ville & la ruina de fond en comble. On entendit en même tems un bruit étrange dans l'air, & l'on vit en cette occasion plusieurs phénomènes extraordinaires. La nouvelle *Guatimala* a été rebâtie plus loin & dans une plaine; mais elle n'est pourtant pas à l'abri des tremblemens de terre auxquels tout ce Pays est fort sujet. Du reste l'air y est doux & temperé, & le Pays fertile en grains. On y a porté d'Espagne divers Arbres dont le rapport est médiocre, excepté celui des figuiers & des abricotiers, qui viennent assez bien. Il y a des Cacaotiers, des vanilles, & de l'*Indigo* en quantité, que l'on estime. Pour les mœurs, le genie & la Religion, (j'entends leur mélange de Christianisme & d'Idolâtrie,) c'est ici la même chose sans distinction, que dans la Province de *Mexique*, proprement dite à *Nicaragua*, & enfin dans toute la *Nouvelle Espagne*.

Quoique la ville de *Guatimala* n'ait pas beaucoup d'apparence, elle ne laisse pourtant pas d'être fort considérable pour les

denrées & pour le trafic ; mais sa situation me paroît encore fort exposée aux tremblemens de terre , parce qu'elle est trop voisine des deux Montagnes qui ont causé la ruine de la vieille Ville : bien que , comme je l'ai dit , la nouvelle Guatimala , soit dans une plaine & à plus d'une lieüe de la vieille. L'air y est sain & agréable , & le climat assez tempéré , quoique généralement il soit comme celui de *Mexique*. Les Campagnes & les Montagnes sont remplies de bêtes à cornes , qui y multiplient beaucoup : ce qui paroît à la quantité de cuirs qui se trafiquent dans la Province de *Guatimala*. Le menu bétail n'y est pas tout à fait si abondant , mais toujours est-il certain qu'on peut vivre à très-bon marché dans cette Province.

Guatimala étend son commerce assez loin , & même jusqu'au *Perou* par *Realejo* qui en est à cinquante lieües ; ce qui fait qu'il y a de riches Négocians en cette Ville. Les uns y sont venus avec du bien & l'ont augmenté , les autres y ont gagné tout ce qu'ils ont. Mais ordinairement ces Négocians le gagnent autant par les injustices qu'ils font souffrir aux Indiens , que par le trafic : car il n'y a sorte d'oppression où ils ne les tiennent , jusqu'à

leur ôter tout ce qui leur est nécessaire pour vivre, & cela sous mille prétextes; comme pour n'avoir pas fait leur tâche, pour être un peu plus gais qu'à l'ordinaire, (ce que les maîtres appellent être yvre,) pour avoir manqué de saluer quelque Espagnol. Il arriva de mon tems qu'un *Repartidor* fut châtier à grands coups de bâton sur le dos un de ces pauvres malheureux, qui s'étoit éloigné pour faire ses nécessitez, étant pressé d'un cours de ventre violent; parce qu'il l'avoit fait, à ce que disoit le *Repartidor*, à dessein de manquer de respect à Notre Seigneur, qu'un Prêtre qui passa un moment après, portoit à un agonisant. Outre cela, on manque de parole aux *Indiens* en toutes les affaires qu'on fait avec eux. Si on les prend à son service, on leur retranche le salaire impunément, & si par hazard ils se plaignent de celui qui les a trompé, & que le trompeur soit riche & puissant, ils doivent compter de payer tôt ou tard ces plaintes bien chèrement. On viole leurs femmes, on les leur enleve brutalement, & l'on vend ou garde pour esclave les créatures que ces malheureuses mettent au monde. Enfin, on va jusqu'à les tuer les uns & les autres avec toute l'impunité possible;

si ce n'est qu'il en coûte quelquefois au meurtrier une somme d'argent, qui entre dans la bourse du Président de *Guatemala*, ou dans celle d'un Confesseur, qui gratifie le criminel de quelques pardons de la part de Dieu; sans que la Veuve ou les enfans de l'Indien en reçoivent autre dédommagement. Ces excès ne sont pas tout-à-fait si grands aux environs de *Mexico*; mais à quelques lieuës de là ils vont plus loin que je ne le sçaurois dire, & cela aliene entièrement leur esprit de la Religion Chrétienne, dont ils disent entr'eux que c'est la *Religion du Diable*. Je ne m'étonne donc point que les Naturels de ces Pays-là soient perfides, & fourbes, comme nous l'expérimentons, & comme plusieurs Relations l'assurent; car il est constant que leurs Maîtres en donnent l'exemple, par la conduite qu'ils tiennent. Je ne suis pas surpris aussi qu'ils se portent si facilement à trahir notre Nation, lorsqu'ils tombent entre les mains des Avanturiers, comme j'ai eu occasion de le voir plus d'une fois étant avec ces derniers.

D'autre côté, ces mauvais traitemens font qu'une infinité d'Indiens & de Nègres se sauvent dans les Montagnes & en des lieux escarpez ou inaccessibles, & s'y

tiennent aux aguets pour piller les marchandises & détrousser les passans, qui sont bienheureux, quand ils s'en tirent vie sauve. Il est peut-être à craindre qu'un jour ces gens-là ne s'emparent de ce Pays. Ils se rendoient déjà redoutables au tems que j'étois à *Guatemala*.

Au reste pour faire voir que je n'ai point imposé au Lecteur, lorsque j'ay dit que les Ecclésiastiques sont souvent les causes du peu de fruit que fait la Religion chés les Idolâtres; je vais réciter un fait qui pensa causer beaucoup de désordre parmi les Indiens à *Coban* de *Verapaz*, lorsque j'y passai. De tems immémorial les Curés ont établi chés les Indiens la coûtume de porter un tableau à la Paroisse, en leur persuadant que ce tableau, qui représente un Saint de l'Eglise, les rendra heureux, & les protégera contre toutes sortes de malheurs; parce qu'au moment que le tableau est placé ou suspendu dans l'Eglise, l'Esprit du Saint y vient habiter, & ne quitte point sa demeure, tant que celui qui a donné le tableau se gouverne bien. Jusques-là il n'y a pas à redire encore. Suivant les regles du Christianisme des Indes, c'est une fraude pieuse. Mais le but du Curé est d'excroquer de l'argent

aux Indiens ; de sorte que pour faire descendre l'Ame du Saint dans le tableau , il se fait payer grassement , sans parler des bonnes offrandes qu'il s'assûre annuellement , pour y maintenir cette Ame en faveur de celui qui a placé le tableau & en faveur de sa famille. Il arriva qu'un de ces Indiens ayant gratifié largement son Curé pour faire mettre un tableau de saint Dominique à certain lieu de l'Eglise , un autre Indien jaloux de cela & d'ailleurs son ennemi , paya au double pour y faire mettre le sien , qui représentoit saint Ignace. Soit que ce dernier Saint fut effectivement mieux dans l'esprit du Curé , ou que la seconde offrande plus grande que la première lui eût donné dans la vûe ; saint Dominique fut obligé de céder le pas à saint Ignace & d'aller se loger ailleurs comme il put , sans aucun égard pour son mérite & pour son pouvoir : mais les Indiens prirent parti pour & contre , & la querelle s'échauffa si bien qu'ils vinrent aux coups. Il y en eût plusieurs de blessés à mort. Les deux Saints ne parurent pas , & se tinrent fort en repos pendant la bataille.

C'est par cette méthode que les Curés & les Convens s'enrichissent extrê-

mement ; car pour ne parler que de certains profits qu'ils font , ils tirent par an de ces tableaux une centaine d'écus plus ou moins , selon la quantité qu'il y en a dans une Eglise ; outre les Poules , Chapons , Coqs d'Indes & autres Volailles qu'on leur donne , & generalement presque tout ce qu'il faut pour se bien nourrir : de sorte qu'ils n'ont que la peine d'amasser. De plus on leur fait en fruits , Chocolat & autres délicatesses , des présens si considérables , que souvent ils sont obligés de les revendre , de même que les Cierges dont il y a une prodigieuse abondance dans tous les Convens des Indes & chés tous les Prêtres. Autres choses, dont les Maisons Religieuses font un grand trafic ; ce sont les Bulles que le Pape envoie de Rome aux Indes , sur lesquelles on fait un profit extraordinaire , n'y ayant fils de bonne maison un peu scrupuleux en sa conscience , qui ne s'en munisse , pour deux Réales la piece ; quoiqu'il y en ait de beaucoup plus cheres. Les Espagnols obligent aussi leurs gens , soit Esclaves Negres ou autres d'en acheter , & s'ils n'ont pas le moyen de les payer , on les fait travailler un peu plus long-tems , jusqu'à ce que la somme que coûtent ces
Bulles

Bulles soit payée. Les offrandes, qui se font aux bonnes Fêtes & la Procession des Tableaux dont j'ai parlé, qu'on ne manque pas de porter en cérémonie dans les Villes & Villages aux grandes Fêtes produisent aussi beaucoup de largesses.

Avant que d'aller plus loin, je dirai un mot de *Realeio*, où ceux de *Guatemala*, trafiquent beaucoup. C'est un Port sur la Mer du Sud à trois lieuës du *Volcan-veio*, qui est une Montagne de feu, que l'on voit de vingt lieuës en Mer. La Ville renferme environ six à sept cent Familles; il y a trois Eglises & un Hôpital: mais c'est un lieu fort mal sain. Il y a aux environs plusieurs raffineries & moulins à sucre, beaucoup d'Abeilles, de poix, de goudron, &c. *Pueblo Veio* est à trois ou quatre lieuës de *Realeio*. Tout le plat Pays est entre les mains des Indiens, qui sont Fermiers ou Tributaires de nos Espagnols: & ceux-ci leur envoient des *Padres* qui les instruisent, & qui se font payer grassement de leur fonction, prenant eux-mêmes ce qui les accommode à l'honneur de la Religion, dont ils se disent les très-humbles serviteurs.

Il y a un grand Pays nommé *Fonduras* qui joint à la Province de *Guatemala*, & qui étoit extrêmement peuplé avant la

venüe de nos gens , à ce qu'on asüré :
 mais à présent le peuple y est si fort dé-
 truit, qu'on ne trouveroit pas à armer
 parmi les Indiens quatre cent bons hom-
 mes. On en a fait périr beaucoup au
 travail des mines & dans l'esclavage. Il
 s'en est aussi sauvé quantité dans les bois
 & dans les rochers. Les Espagnols ont
 construit cinq Villes dans cette Provin-
 ce. La principale est *Truxillo* , qui est
 Evêché. *Truxillo* est située sur une col-
 line près de la Mer , du côté du Nord.
 Pour les autres Villes , elles sont chéri-
 ves & abandonnées , à cause qu'il ne se
 trouve plus tant d'or en ce quartier-là.

Je vais retourner à la pointe de *Juca-
 tan*. Il y a vis-à-vis de cette pointe une
 Isle que l'on nomme *Cosmella* , à soixan-
 te-dix lieüs du *havre de saint Antoine* ,
 (qui est la dernière pointe de *Cuba* ,)
 & à cinq ou six de celle de *Jucatan*.
 Cette Isle est d'un assez grand circuit ;
 le sol y est fertile & le terrain plat. On
 ne dit pas qu'il y ait de l'or , mais elle
 abonde en fruits , en légumes & herbes
 potageres , en bétail , en volaille , en
 miel & en cire. Les Indiens sont du mê-
 me naturel que ceux de la pointe de *Juca-
 tan*. Les Espagnols y ont planté diverses
 Croix sur les hauteurs , de même qu'il-

leurs dans les Indes, pour marque de leur prise de possession à l'honneur de la sainte Croix du Sauveur. C'est ce qui l'a fait nommer *santa-Cruz*.

Il y a cent lieuës de la pointe de *Jucatan* à *Rio grande*, & l'on laisse entre deux *Punta de las Mugerres* & la *Baye de l'Ascension*.

Rio grande, est à seize ou dix-sept degrés de hauteur. Il y a cent cinq lieuës de là au *Cap de Camaron*. De *Rio grande* au *Port de Hiqueras*, il y en a trente.

Du *Port ou havre de Hiqueras* à *Puerto di Cavallos* il y en a trente autres. C'est ici la deuxième colonie des Espagnols. *San Pedro* est à une journée de là en une plaine près des Montagnes. C'est la troisième Colonie. *Rio d'Ullua*, qu'un lac partage, n'est pas loin de là. On voit au milieu de ce lac quelques éminences de terres semblables à des Îlets.

De *Puerto de Cavallos* à celui qui porte le nom de *triumpho de la Cruz*, il y a vingt-cinq à trente lieuës. *Guomoreta*, *saint Jâques* & *Traxillo* gisent entre deux.

De *Triumpho de la Cruz* au *Cap de Honduras* il y a trente-deux lieuës & de là à celui de *Camaron* un peu plus de ving.

De là à celui de *Gratias à Dios*, qui est à quatorze degrés de hauteur, on compte soixante & neuf lieuës. C'est la quatrième Colonie. *Carthago* est entre deux.

Carthago, Evêché, peut contenir entre quatre & cinq cent familles, dont il y en a de fort riches. Cette Ville trafique avec *Panama*, *Portobelo*, & *Carthagene*.

De *Gratias à Dios* à *Desaguadera*, qui sort du lac de *Nicaragua*, il y a soixante-dix lieuës. Nous laisserons cette Côte, pour passer à la Province de *Nicaragua*.

C H A P I T R E V.

Suite de la Description de la *Nouvelle Espagne*. De la Province de *Nicaragua*.

VENANT de *Fondura* & passant par les Mines de *Chalatecca* on va à la Province de *Nicaragua*, qui s'étend jusqu'à la Mer du *Sud*. C'est un Pays beau & fertile : mais les chaleurs y sont si grandes, qu'on ne peut y voyager de jour en Esté. Les pluyes y durent six

mois, & commencent ordinairement en May. Le reste de l'année se passe en beaux tems & en une sécheresse continuelle. Il y a abondance de cire, de miel, d'arbres fruitiers, & de baume, &c. On y voit peu de gros bétail, mais en récompense beaucoup de Cochons, dont les premiers ont été amenez d'Espagne, & y ont foisonné extrêmement. Les Villages des Indiens sont assez propres. Leurs maisons sont faites de jonc & couvertes de chaume. Pour les métaux, il ne s'y en trouve pas, que je sçache, bien que nos gens y aient vû de l'or, quand ils y vinrent, à ce qu'on assure. Il y a beaucoup de perroquets & d'autres oiseaux, qui font un grand dégat aux semailles, & qui en feroient bien davantage, sans la prévoyance des habitans, qui les chassent avec des épouvantails faits de cannes & de roseaux, ou les détruisent avec la fronde & le fusil.

On appelle avec raison cette Province de *Nicaragua*, le *Paradis de Mahomet*, à cause de l'abondance & de la tranquillité qui y regnent également. Aussi les habitans y sont-ils voluptueux & fort vains. Du reste, leurs mœurs & leurs manieres se rapportent entierement à ce que nous avons dit des Méxicains. Quoi-

que la cire y soit abondante, on s'y sert ordinairement de torches de pin au lieu de chandelles. Les Indiens de *Nicaragua* parlent quatre langages différens, dont le principal est le *Mexicain*, qui s'étend dans une bonne partie des deux *Amériques*. Par le moyen de cette langue on peut se faire entendre à plus de quinze cent lieuës à la ronde. Les danses de ces Indiens sont assez singulieres. Ils dansent en troupes de trois ou quatre mille, & reçoivent tous ceux qui viennent se joindre à la bande. Ils nettoient fort proprement le terrain sur lequel on doit danser; après cela il y en a un d'entr'eux qui s'avance pour mener le branle. Ils se tournent de plusieurs manieres en dansant, & se prennent tantôt par derriere, tantôt par devant, se séparent ensuite & tournent seuls, pendant qu'il y en a d'autres qui chantent quelques chansons, ou joiënt d'une espece de rambour, au son duquel celui qui mene le branle répond, & après lui tous les autres, tenant entre les mains des calebasses pleines de petites pierres, qu'ils secoïent en dansant. Après avoir fait quelque tems cette figure, i's se croisent, & tournent les uns derriere les autres en faisant mille postures & mille grimaces.

Les uns levent le pied & se prennent au talon en sautant d'une maniere très-agile. Les autres levant les bras. Il y en a qui font les fourds, d'autres les aveugles. Ils rient, ils crient, & font en un mot toute sorte de singeries. Ils solemnisent ces danses le plus promptement qu'ils le peuvent, ornez de plumes & de pennaches, ayant des tours de coquilles aux bras & aux jambes. Après cela ils se régalent & passent la journée à boire ensemble.

Il part fréquemment des Vaisseaux de *Nicaragua*, qui vont à la Mer du *Sud*. *Realeio* est le lieu du rendez-vous. Ce Port a deux passes, dont celle du vent est fort étroite. Il y a outre cela deux mor- nes ou hauteurs qui en font les deux pointes. Les Navires y mouillent souvent pour faire du bois & pour la commodité du havre. La ville de *Léon* est à une journée de là à l'Est. C'est le siege d'un Evêque, qui se tient plus à *Grenad*: qu'en sa Ville Episcopale. Cette Ville a été bâtie sur le bord du lac de *Nicaragua*, par *Francisco Fernandez*, de même que *Grenade* & quelques autres Villes situées sur ce lac, à cinquante petites lieuës de la susdite, presqu'au bout du lac & du côté qu'il dégorge en la Mer du *Sud*.

La Ville de Léon est bâtie fort proprement. Mais les Maisons y sont basses, à cause des tremblemens de terre. Elles ont toutes des jardins & de beaux vergers. Cette Ville, qui renferme autour de douze cens maisons, trafique sur les deux Mers du Nord & du Sud : mais en general les habitans y passent la vie dans la mollesse & l'oisiveté, plus contents de jouir des plaisirs & des commoditez de la vie, que des richesses & du commerce. La beauté du climat & l'abondance dont on y jouit contribuent beaucoup à cette mollesse. Ils s'occupent à dormir, plus qu'à autre chose, à goûter les plaisirs de la campagne, à élever des oiseaux, &c. Cette Ville n'est pas fort éloignée d'une Montagne de feu qui a souvent causé de grands dommages aux environs : mais comme elle brûle présentement beaucoup moins qu'autrefois, les habitans n'en craignent presque plus rien. Plusieurs Espagnols ont été d'opinion qu'il y avoit de l'or, & quelques-uns y ont fait de grandes recherches sans aucun fruit.

De Léon à Grenade le chemin est si égal & si beau, avec une telle abondance de toutes choses, que je n'ai jamais rien vû de plus agréable. Grenade est

une Ville beaucoup mieux bâtie encore que *Léon*, il y a des Négocians fort riches & qui trafiquent à *Carthagene*, à *Guatimala*, à *Comayaga*, & ailleurs: mais les habitans y sont vains, comme ceux de *Léon*. Les Eglises sont magnifiques & les Convents riches à l'excès. Aussi n'y a-t-il point de lieu où les Indiens soient plus maltraitez.

Le meilleur negoce de *Grenade* se fait au départ des frégates qui partent du lac pour *Carthagene*: car en ce tems-là on voit à *Grenade* quantité de marchandises de grand prix, & l'on y voit arriver de tous côtez des troupes de mulets chargez d'Indigo, de cochenille, de sucre, de cuirs, d'argent, &c. L'argent des revenus du Roi se transporte souvent par cette même voye du lac.

Il se trouve de fort grands poissons au lac de *Nicaragua*, entr'autres le *Manati*, ou *Lamentin*. Il a deux allers tout joignant la tête, & est de la forme d'un loutre. Ce poisson à trente-cinq pieds de longueur & douze au moins d'épaisseur. De la tête & de la queue il ressemble au bœuf. Il a les yeux petits, la peau dure, velue & de couleur bleue, & deux pattes courtes sous le ventre. Les femelles de ces ani-

maux font leurs petits comme les Vaches & les élevent de même, ayant des mamelles pour leur donner à teter. Cet animal est amphibie. Les Indiens racontent qu'un de leurs Rois ayant pris une *Mazate* la nourrit pendant plus de vingt-six ans en un étang nommé *Guainaba* près de son Palais, & l'aprivoisa si bien avec des morceaux de gâteau & de viande qu'il lui donnoit, qu'avec le tems elle venoit manger à la main. A l'heure du jour que les Domestiques du Roi avoient accoutumé de lui donner de la nourriture, elle ne manquoit pas de mettre la tête hors de l'eau, & dès qu'on l'appelloit *Mario Mario*, mot qui en Langue Indienne signifie *brave* ou *generoux*, elle nageoit vers eux & sortoit de l'eau, pour aller prendre le manger de leurs mains. Si l'on oublioit de lui donner à manger, elle venoit elle-même le chercher près du Palais, & y joüoit avec les enfans, en prenoit souvent cinq ou six sur son dos & les promenoit sur le lac.

Le lac de *Nicaragua*, n'est guères éloigné de la Mer du *Sud*, & communique à celle du Nord par *Rio Desaguaderos* qui a plus de . . . lieues de cours depuis le lac à la Mer. La descente des frégates par le *Desaguaderos* est quelquefois,

longue & ennuyeuse pour ceux qui prennent cette voye : à cause qu'il faut souvent charger & décharger les Vaisseaux pour les alleguer, quand on passe entre les rochers. Il se tient quantité de Crocodiles autour du lac & de la riviere. Ces Animaux sont fort dangereux si l'on n'y prend garde. Ils font leurs œufs sur terre, dans le sable & de la grosseur des œufs d'Oye. Ils sont si durs, qu'un coup de pierre ne sçauroit les rompre. On mange quelquefois de ces Crocodiles, mais c'est faute de meilleure nourriture, quoique la chair de ces Animaux soit assez du goût des Indiens.

Quand on a passé la Province de *Nicaragua*, on vient à un Pays rude & fâcheux, à cause des Bois & des Montagnes, où les Chevaux & les Mulets ne passent qu'avec beaucoup de peine. On trouve aux environs de ce Pays-là en Mer & sur le rivage de fort grandes tortuës, qui font aussi leurs œufs dans le sable, comme les Crocodiles. Tous ces Animaux ne couvent pas ; ils se contentent de laisser leurs œufs dans le sable, où la force du Soleil les fait éclore en peu de tems. La chair des Tortuës est fort saine & de bon goût étant fraîche. J'en parle par expérience, en ayant mangé avec

84 *Voyages de François Coreal*
les Avanturiers, qui en font leur meilleur ragoût.

Du Cap de *Gratias à Dios à Rio Desaguaderos* il y a soixante-dix lieuës, ainsi qu'on l'a dit. Du *Desaguadero à Corobaro* il y en a quarante.

De *Corobaro* à la vieille Ville de *Nombre de Dios* il y en a *Veragua & Rio Sivero* ou *Suvere* gisent entre deux. Par les distances que je viens de donner, & par celles que j'ai donné au Ghapitre précédent, il paroît qu'il y a cinq cent lieuës de la pointe de *Jucatan à Nombre de Dios*.

Les Indiens qui demeurent entre *Nicoia, & Carthago*, aux environs de *Rio Sivero & près de Veragua*, ne different en rien de ceux dont j'ai parlé, excepté qu'ils sont plus rudes & plus incivils. Ceux des Montagnes entre *Nicoia & Carthago*, sont fort barbares & haïssent à mort les Espagnols qui les appellent *Indiens guerriers*, parce qu'on n'a pû venir à bout de les dompter. Il se trouve dans les Montagnes de ce Pays-là des Tigres, des Singes & autres bêtes sauvages. On y en voit une que ces Indiens nomment *Coscui*, qui ressemble à un pourceau noir. Cette bête est garnie de poils; elle a la peau dure & les

yeux petits , les oreilles larges comme celles d'un Eléphant , l'ongle divisé , le museau dure & une voix si forte , qu'elle étourdit. On assure que la chair de cet Animal est de bon goût & bonne à manger.

Il y en a une autre qui a sous le ventre un sac où elle cache ses petits , lorsqu'elle est obligée de fuir. Elle ressemble au Renard , & a les pieds comme ceux d'un singe , ou plutôt comme les mains d'un homme , & les oreilles comme celles d'une souris.

On voit encore en ces quartiers-là un Animal à quatre pieds qu'on nomme Iguanna. Cet Animal ressemble au lézard. Il a une houpe sous le menton , comme un petit toupet de barbe , sur la tête une crête comme les coqs , & sur le dos des pointes aiguës. Sa queue est longue , fort aiguë , un peu retroussée. Cet Animal est mis entre les Reptiles non nuisibles. Sa femelle pond quarante ou cinquante œufs à la fois de la grosseur d'une noix. Le jaune & le blanc y sont séparés comme aux œufs de poule , & ces œufs sont aussi bons à manger & même de meilleur goût que leur chair. Il ne faut cuire ces œufs d'Iguanna , ni au beurre ni à l'huile , mais seulement à

l'eau. L'*Iguanna* est du nombre des Amphibies, car il vit sur terre & dans l'eau. Il grimpe sur les arbres, & comme sa figure n'est pas agréable à voir, ceux à qui il est inconnu en ont horreur. Cet Animal peut bien vivre dix à douze jours sans manger. Sa chair est de très-bon goût, mais elle est fort contraire à ceux qui ont eû, ou qui ont encore la verole; car s'ils en mangent, elle la fait sortir, & renouvelle leurs douleurs. De sorte qu'il y a peu d'Ecclésiastiques & de Séculariers qui osent en manger parmi nos gens.

Les Espagnols ont commencé à bâtir, vers le milieu de ce Siècle, *Sainte Marie*, sur la Riviere de ce Nom, & cette Ville se rendoit considérable dans le tems que j'étois encore au *Mexique*.



C H A P I T R E V I.

De l'ancienne Ville de Nombre de Dios, abandonnée aujourd'hui, & qui n'a de son ancienne magnificence que le nom. Des deux Panama, de Porto-Belo, de Darien, &c.

IL y a déjà du tems que l'on a abandonné cette Ville de *Nombre de Dios*, à cause de sa mauvaise situation, pour s'aller établir à *Porto-Belo*, où le havre est beaucoup meilleur & de plus facile défense que n'étoit celui de *Nombre de Dios*. Voici pourtant ce que j'ai à dire de *Nombre de Dios*, pour la satisfaction des Lecteurs, qui peut-être ne seront pas fâchés de connoître cette Ville, & je les avertirai en même tems, que ce que j'en dis ici se doit présentement presque tout appliquer à *Porto-Belo*.

Nombre de Dios a été une place fort marchandé du côté du Nord. Après une mauvaise rencontre, *Diego de Niquesa* Espagnol, s'étant retiré en un havre de ce quartier-là avec le reste de ses gens, y dit ces propres paroles, *in nombre de*

Dios, c'est-à-dire, au Nom de Dieu, & se mit ensuite à bâtir quelques petites maisons en ce même lieu, prétendant y commencer une Ville. Après lui d'autres continuerent son projet, & le nom de *Nombre de Dios* resta à la Ville. Cette Ville s'étendoit Est & Ouest en sa longueur, suivant le rivage de la mer, au milieu d'un fort grand bois en un lieu mal sain, surtout en hyver, à cause de la grande chaleur & de l'humidité de la terre, qui y causoient des exhalaisons pestilentielles, sans parler d'un Marais près de la Ville du côté de l'Ouest; ce qui faisoit que les habitans n'y étoient pas de longue vie. Les Maisons y étoient toutes bâties à la manière d'Espagne, de même que celles de *Panama* & des autres villes des Indes Occidentales. La plûpart des Marchands de *Nombre de Dios* avoient aussi maison au vieux *Panama*, qui dans la suite a été aussi abandonné, après que les Anglois Peurent pillé & brûlé, ainsi que je vais le dire. Les Marchandises du *Perou* étoient apportées à *Panama*, & celles d'Espagne & des Mers du Nord à *Nombre de Dios*. Ces Marchands & ces Négocians y faisoient leur résidence tous ensemble, jusqu'à ce qu'ils eussent bien

rempli leur bourse; & alors ils se retiroient ailleurs au *Mexique*, dans le *Pérou*, & la plûpart du tems en *Espagne*.

Le havre de *Nombre de Dios* étoit à l'extrémité Septentrionale, & pouvoit contenir plusieurs Vaisseaux. On y apportoit d'*Espagne* quantité de fruit & de légumes, parce que ces choses venoient rarement à bien. On y portoit de même toutes sortes de denrées de *saint-Domingue*, de *Cuba* & de la Province de *Nicaragua*, comme du maiz, du froment, du pain de *Cassave*, de la chair de porc &c. D'Europe on y portoit encore de la moruë & autres semblables choses; de *Panama* on y amenoit des vaches, on y portoit de la chair fraîche, des fruits des Indes. Et à l'égard des autres Marchandises, les navires Espagnols y venoient décharger annuellement des vins, de la farine, des olives, de l'huile, des figes, des raisins, des étofes de soye & de laine; enfin toutes sortes de Marchandises de debit aux Indes.

Toutes ces Marchandises, denrées, &c. étoient voiturées ensuite & le sont encore aujourd'hui, par des Bateaux plats sur *Rio Chiagro*, jusqu'à un lieu nommé *Venta de Cruze*, à quatorze ou quinze lieues de *Panama*. On les déliroit

là entre les mains d'un Facteur Espagnol, qui les marquoit & les gardoit jusqu'à ce quelles fussent envoyées par terre au vieux *Panama*, à l'autre côté de l'*Isthme*; d'où on les portoit ensuite par mer dans tout le *Perou*, dans la Province de *las Carcas*, au *Chili*, &c. de même que celles de ces Païs-ci étoient portées, en contr'échange dans toutes les parties Septentrionales.

L'or & l'argent que l'on apporte de la Mer du *Sud* se voiture généralement par terre: mais les Marchands Espagnols en font passer beaucoup dans des balles de Marchandise, pour frauder les Droits. Tous ces Marchandises sont embarquées trente jours après l'arrivée de l'*Armada* ou Flote Espagnole, qui part ensuite de *Porto-Belo*, pour faire voile du côté de *Carthagene*, où elle charge l'argent du *Mexique* & se joint à la Patache qui vient prendre pour le Roi d'*Espagne* les taxes & l'argent des Gabelles. Ces Vaisseaux sillent ensuite de *Carthagene* à la *Havana* dans l'isle de *Cuba*, & s'y joignent au reste de la flote, qui charge les effets des négocians de *Mexique* à la *Vera-Cruz*; & tous ces Vaisseaux font ensuite voile de conserve pour l'*Espagne*, en débouquant dans la Mer du Nord par la Mer de la *Floride*.

Le vieux *Panama* est une des premières Colonies des Espagnols dans le Continent, à cause de la communication des deux Mers. cet endroit se peupla bientôt, & seroit encore très-florissant, si le pirate Morgan ne l'eût détruit en 1670. Il y avoit un Gouverneur Espagnol qui tenoit un rang considérable après le Viceroy de *Mexique*. *Panama* étoit alors tout ouvert, sans murailles ni forteresses. Deux méchantes redoutes lui servoient de défense, l'une au bord de la Mer, l'autre sur le chemin de *Cruz*, garnie chacune de six petites pieces de canon. Cette Ville avoit sept à huit mille maisons la plupart de bois & de roseaux. Les rues en étoient assés belles, larges & régulières. Les gros Marchands occupoient les plus belles Maisons de la Ville, & rien ne manquoit à la magnificence de ces Messieurs. On y voyoit huit Convens, une belle Eglise Cathédrale & un Hôpital déservi par les Religieuses. L'Evêque étoit comme il est encore suffragant de l'Archevêque de *Lima* & Primat de *Terra Fierma*. Les Campagnes y étoient assés bien cultivées. De beaux jardins & des fermes ornoient les environs de la Ville. Tout cela fut réduit en cendres par Morgan.

Les Espagnols dénichés de là s'allèrent établir à quatre lieuës plus loin, & bâtirent le nouveau *Panama*, qui donne son nom à une Baye confiderable, où se jettent des Rivieres, autrefois & peut-être encore, fertiles en or. Cette Ville est revêtuë d'une haute muraille de pierre. On y voit de belle Eglises & de riches Convens. La Maison du Président & en général tous les Bâtimens publics y sont magnifiques. Il y a huit Eglise Paroissiales, & trenté Chapelles. Du côté des fortifications il y auroit bien des choses à dire. On y a planté quelques pieces de canon sur les murailles & fait des redoutes vers la mer.

Voici les Officiers Royaux de l'Audience de *Panama* Le Gouverneur, un Capitaine Général, le Président, quatre Conseillers, un Prevôt & le Procureur Général. Un Auditeur des Compres. Un Trésorier Général & un Commissaire, aussi Général.

Les revenus de l'Evêque, dont le Siége est le premier de *Terra-Fierma*, ne sont pas aussi considérables qu'en plusieurs autres lieux des *Indes*.

Il n'y a ni Bois ni Marais près de *Panama*, & l'on n'y est pas exposé aux brouillards. Les humidités commencent à la fin de Mai & durent jusqu'en No-

vembre. Les Vents de Mer y regnent alors du S. O. pendant six mois , mais dans les six autres mois ils soufflent de l'Est & du N. E. les pluyes ne sont pas tout-à-fait si violentes à *Panama* que dans les deux côtés de la Baye.

Comme tout le commerce du *Chili* & du *Pérou* vient aboutir à *Panama*, les Magasins de cette Ville y sont toujours pleins, & la Mer n'y est jamais sans vaisseaux. J'aurai occasion de parler encore de *Panama* dans la seconde Partie de cette Relation.

Je viens presentement à *Porto-Belo*, qui a pris la place de *Nombres de Dios*. Presque tout ce qui a été dit sur le Négoce de cette dernière place ruinée se peut appliquer à *Porto-Belo*, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Le hayre de *Porto-Belo* est grand & commode, de bon mouillage & de bon abri. Il est défendu par deux Forts, outre celui de *saint Michel*, qui est plus avant dans le Port. C'est-là que les galions vont prendre les trésors du *Pérou*, qui sont apportés par terre de *Panama*. La Ville est au fond du havre en forme de Croissant, & c'est sur le milieu du Croissant qu'est le petit Fort susdit environné de maison du côté de la place. Cette place est sous la gar-

de d'un Commandant qui a sous lui 15 ou 20 goujats, qui n'ont rien de guerrier que l'épée & la moustache. Le plus grand des trois Forts est à l'Ouest sur une éminence & à deux cent pas du rivage, Celui-ci est commandé par une hauteur : ce qui fut cause de sa prise par les Anglois. La Ville a deux grandes ruës croisées par plusieurs autres, avec une petite place d'armes au milieu. Les Eglises & les Maisons sont assez belles. Pour l'air, il n'est pas meilleur ici qu'à *Nombre de Dios*, à cause de son terrain bas & marécageux à l'Est. Mais la malignité de l'air se fait surtout sentir au rems de l'arrivée des gallions, à tous ces Marchands, Soldats, Marelots & autres nouveaux venus, qui se laissent aller à manger & boire sans regle & sans aucun régime ; ce qui ne manque pas de leur causer de terribles maux, & particulièrement des fievres ardentes & des diarrhées, qui enlèvent quantité de monde. Ce n'est pas seulement le fruit, & l'air marécageux de *Pertobelo*, qui fait tant de mal aux étrangers : il faut aussi qu'ils se precautionnent contre les mauvaises qualitez des eaux, qui sont fort mal saines à boire. Il faut encore qu'ils prennent garde à ne pas avoir les pieds hu-

mides, ou mouillez en tems de pluye : car cette humidité jointe aux grandes chaleurs de ce mauvais air leur causeroit des fievres mortelles. Je parle de ceci par expérience & comme ayant séjourné à *Porto-Belo* avec nos Flottes. Je suis persuadé que ce qui contribué le plus aux indispositions des hommes qui changent de climat, c'est de ne pas vouloir s'assujettir aux coûtumes & au régime des Pays où ils sont nouveaux venus, & de s'opiniâtrer à y suivre leurs fantaisies & leurs passions. C'est ainsi que les Espagnols venus d'Espagne ne veulent ordinairement rien changer à leur maniere de vivre étant aux Indes : d'où il résulte qu'ils y trouvent fort souvent leur tombeau, ou du moins beaucoup d'infirmitez.

Le *Tabardillo*, regne aussi beaucoup à *Porto-Belo*, & à *Darien* ; & generalement on y est souvent exposé dans toute la *Nouvelle Espagne*. C'est une fievre contagieuse & très-violente, qui consume les entrailles, & fait mourir dès le troisiéme jour. Il s'exhale du corps des malades une puanteur insupportable causée par la pourriture des entrailles & de l'estomac.

Porto-Belo étant extrêmement fré-

quenté par les Marchands au tems de l'arrivée des Galions; les denrées y sont alors d'un prix extraordinaire, & les logements si chers pendant les vingt ou vingt-cinq jours qu'on charge & décharge les marchandises, que les Bourgeois qui loient des appartemens font autant ou plus de profit que ceux qui viennent négocier.

La largeur de la terre entre *Nombre de Dios*, ou *Porto-Belo*, & *Panama*, est de 16 à 17 lieues d'une mer à l'autre.

D'ici aux écueils que l'on appelle *Farrallones de Darien* à huit degrés de hauteur, il y a soixante-dix lieues. *Darien* n'est pas située en un endroit plus sain & moins exposé aux chaleurs que *Porto-Belo*, & c'est ce qui est cause que tous les habitans de ce lieu y sont de fort mauvaise couleur & jaunes comme s'ils avoient la jaunisse. Je ne sçai pourtant si cela vient uniquement de la situation & du climat. Il y a plusieurs autres places situées à pareille hauteur, mais à la vérité dans des lieux où il y a des sources & des fontaines d'eau vive & claire, où les habitans se portent fort bien & ont assez bonne couleur. *Darien* est sur la Riviere de ce nom & est environnée de hautes Montagnes: de sorte
que

que le Soleil du Midi y frappe directement, & que la réverbération de la chaleur de cet astre s'y fait sentir des deux côtez, devant & derriere : ce qui contribue aux ardeurs insupportables & mal saines de l'Esté, plus que le climat où elle est. D'ailleurs, le terrain de *Darien* ne vaut absolument rien, car cette place est dans un Marais d'eau puante. Les habitans y sont continuellement infectez de toutes sortes de vermine. Si l'on y creuse à la profondeur de deux ou trois pieds, on découvre aussi-tôt des sources d'eau corrompue, qui se communiquent à la Riviere, dont le cours est lent & retenu par la bourbe. Cette Riviere va se jeter dans la Mer en traversant la vallée de *Darien*. La garnison de *Darien* est aussi bonne que celle de *Porto-Belo*.

On trouve en ces quartiers - là des Tigres, des Lions & des Crocodiles. Il y a des Bœufs sauvages, des Cochons, & des Chevaux en fort grand nombre, & plus grands que ceux d'Espagne. Il n'y manque ni fruits, ni herbes potageres, ni légumes, excepté, comme je l'ai dit, près de *Darien*, où le sol est stérile & mauvais. Les Indiens de l'isthme & des lieux voisins sont généralement fort bruns & de couleur d'olive, bien

proportionnez de corps, & dispos. Ils ont peu de poil, même à la tête & aux sourcils, & s'ils en ont, ils le font tomber avec certaines herbes, dont j'ai oublié le nom. Ces Indiens vont nuds jusqu'à la ceinture, mais ils sont couverts de la ceinture aux genoux. Les plus distinguez d'entr'eux le sont jusqu'aux pieds.

La Riviere de *Darien* est à huit degrés de hauteur: ainsi les jours & les nuits y sont à peu près égaux.

Je ne dis rien ici des fruits qui se trouvent dans l'Isthme de même que dans toute la *Nouvelle Espagne*, &c. tels que sont les *Sapotas*, *Sapotillas*, *Avogados*, *Goyaves*, *Papaias*, *Junipas*, *Ananas*, *Bananes*, *Plantains*, &c. toutes les relations des Indes Occidentales faisant assez connoître ces fruits. D'ailleurs, mon dessein, en donnant cette relation, est de décrire exactement les choses qui me paroissent avoir été oubliées par les Ecrivains, soit pour la situation des lieux, ou pour l'état présent du Pays.

Il faut que je donne mon avis touchant la maladie qui est le plus à craindre dans ces Pays brûlez & mal sains, surtout du côté de *Panamu*, & le long de la côte de la *Mer du Sud*. Après que l'Esté a fini, il y regne des pluyes continuel-

les tout le reste de l'année, & ces pluies sont surtout fort dangereuses aux nouveaux venus; car aussi-tôt qu'on l'a reçue sur le corps, elle y forme des pustules & des bourgeons, & il s'y engendre outre cela des vers longs & minces entre cuir & chair: de sorte que le corps s'ulcere & se pourrit. Le seul remede est de se tenir sec, & si l'on est obligé d'aller à la pluye, de changer aussi-tôt de linge. Il faut aussi avoir soin de se tenir propre. On ne sçauroit croire combien la propreté du corps contribué à la santé dans les climats Méridionaux.

On trouve à neuf lieuës de *Darien*, & dans cette partie de la *Nouvelle Grenade* que l'on appelloit autrefois *Caribane*, un Village nommé *Futeraca*. A trois lieuës de là on trouve *Vraba* vers le Golfe de *Darien*. *Vraba* a été autrefois considerable & la Capitale d'un Royaume. A six lieuës plus loin on a *Feti*, plus loin à neuf lieuës *Zereme*; à douze lieuës de *Zereme*, *Sorache*. Ce ne sont là que Villages habitez autrefois par des *Indiens*, qui mangeoient leurs ennemis, & les prisonniers faits à la guerre.

Le Golfe a quatorze lieuës de longueur, & six de largeur à son embouchure; car à mesure qu'il s'avance dans

200 *Voyages de François Coreal*
des terres, il va en étrécissant. Tout ce qu'on plante ou sème en ce Pays-là croît fort vite; car on y a au bout de huit à dix jours des concombres, des courges, des melons & autres fruits.

C'est à la rivière de *Darien* que je pris parti en 1681. avec le Capitaine *Coffon* Anglois, qui couroit alors cette côte avec les Flibustiers. Ils trafiquerent là avec les naturels du Pays, & pillerent bravement les Espagnols. Il ne seroit pas difficile aux autres Européens de s'établir en ce Canton, & si l'on y étoit une fois maître de la communication des deux Mers, le négoce de la Mer du Sud, & tout le commerce du Pays tomberoient bientôt entre les mains de ces nouveaux hôtes.

CHAPITRE VII.

De la Nouvelle Grenade, de Carthagene, sainte Marthe, &c.

AU delà du Golfe & du même côté que *Carthagene*, on a *saint Sebastien* de *Buona Vista*, & plus loin la rivière de *Zenu*, où il y a un havre & une Ville à sept ou huit lieues de la

Mer. Il s'y fait assez de trafic en sel & en poisson, & l'on y fabrique divers ouvrages d'or & d'argent. L'or se trouve dans cette riviere au tems des écoulemens des eaux & après les fortes pluyes. Ces endroits ont été découverts en 1502. par *Roderigo de Bastides*. Deux ans après & depuis encore en 1509. *Alonso de Hojeda* & *Giovani Della Cosa* y envoyèrent des gens pour reconnoître ce Pays & ses habitans, & pour s'informer de leurs richesses. Ces Indiens se mirent en défense & prirent les armes pour chasser les Espagnols. Mais ceux-ci leur firent des démonstrations d'amitié & leur donnerent à connoître leurs intentions pacifiques, par un Interprete que *François Pizarre* avoit amené. Ils se déclarerent donc pour gens tranquilles, qui avoient été longtems en Mer, & qui se trouvant dépourvûs de vivres & d'autres choses nécessaires ne cherchoient qu'à se ravitailler, &c. Ces Indiens plus avisez répondirent sagement à nos gens, « Il n'est pas impossible que vous soyez tels que vous dites, mais comme vous ne sçauriez nous en donner aucune assurance, retirez-vous d'ici, car nous ne sommes pas d'humeur de souffrir les bravades des étrangers. On ajoute

qu'un Espagnol de la troupe leur ayant dit qu'on ne pouvoit se retirer de la forte, & qu'on avoit commission du Pape pour les convertir auparavant à la Foi & les baptiser ensuite; ils écoutèrent cela froidement & avec mépris. Mais quand cet Espagnol achevant de montrer l'essentiel de la commission, leur eut dit que le Pape est le Lieutenant de JESUS-CHRIST par tout le monde, qu'il a pleine & absoluë puissance sur toutes les ames en ce qui regarde la Religion, & qu'enfin il avoit donné les Pays du Nouveau Monde au Roi d'Espagne; surquoi eux Espagnols étoient venus pour en prendre possession à la gloire de Dieu & de Notre Saint Pere le Pape; les Indiens se mirent à rire & lui répondirent. » Ce que vous dites de la gloire
» de Dieu est fort bon, mais cet homme,
» que vous appelez Pape, est bien hardi
» ou bien sot, d'aller donner ce qui ne
» lui appartient pas, & qu'il ne sçau-
» roit livrer. Votre Roi doit être bien
» pauvre ou bien affamé, pour vouloir
» prendre par force les Pays des autres
» Peuples, & de ceux qui ne lui font
» aucun mal. Si vous n'êtes pas satisfaits
» de notre réponse & que vous persistiez
» à vouloir nous assujettir, nous vous

» traiterons en ennemis & nous vous cou-
 » perons vos têtes. « Ces menaces n'em-
 pêcherent pas que les Espagnols aidez
 de la force ne les vainquissent, & n'af-
 sujettissent ces Pays, comme tous les
 autres.

Il y a soixante-dix lieues de là à *Carthagene*; de *Carthagene* à *sainte Marthe* il y en a cinquante. On trouve le *Rio grande* entre deux.

Il y a à l'embouchure d'un havre que l'on a nommé *Puerto de* une Isle que les Indiens appelloient autrefois *Codago*; & c'est par là que nos gens commencerent à s'établir en ce quartier du territoire de *Carthagene*. L'Isle dont je parle a deux lieues en longueur & à peu près autant de largeur. Ce Pays étoit habité par des pêcheurs à la venue des Espagnols; mais on les a détruit entièrement, ainsi qu'on a fait ailleurs des habitans du *Nouveau Monde*. Cependant les habitans de cette étendue de Côtes, qui fait partie de l'Audience de *Santa Fé*, où est le *Nouveau Royaume de Grenade*, &c. ont résisté plus longtems & plus courageusement que les autres à la donation de sa Sainteté. Ce Pays abonde en poisson, en fruits & en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les habitans s'ha-

billent de toiles de Cotton. Autrefois tous ces Indiens, hommes & femmes, alloient à la guerre, & ils pratiquent encore la même coutume plus avant dans le Pays, où les Espagnols n'ont pas pénétré. Un certain *Martin Ambise* faisant la guerre sur les frontieres de *Carthagene* contre les Indiens de *Zenu* y prit en 1509. une fille de vingt ans qui avoit déjà tué de sa main quinze ou vingt de nos Espagnols. Ces gens mangent leurs ennemis & se servent de fleches empoisonnées. Ceux qu'on n'a pas subjugué sont, à ce qu'on assure, fort riches. Ils portent aux bras & aux jambes des brasselets d'or enrichis de perles. Ils ont des plaques d'or aux oreilles, & sur le front.

Entr'autres marchandises, il y a sur cette Côte, beaucoup de sel, de poisson, de piment ou poivre de *Bresil*; de l'or, des perles, des émeraudes & autres choses précieuses, des bois de teinture, quantité de fruits, &c.

Ces peuples ne connoissoient pas le commerce avant la venue des Européens: mais on leur a fort bien appris dans la suite la valeur de l'or & de l'argent. On raconte qu'un Espagnol qui avoit faim étant allé chez un Indien pour acheter

un poulet, & lui ayant présenté une Réale en paiement; l'Indien la prit entre ses dents en lui disant qu'il étoit surpris de ce qu'en échange d'une chose bonne à manger, on lui en donnoit une qui ne l'étoit pas. Sur quoi l'Indien lui rendit son argent avec mépris & retira son poulet.

La ville de *Carthagene* est située avantageusement sur la Côte à quinze ou dix-huit lieuës des petites Isles de *saint Blaise*. Cette Ville est divisée en haute & basse. La haute seule s'appelle proprement *Carthagene*; l'autre s'appelle *Gasimana*, & c'est le Fauxbourg. *Carthagene* est très-bien fortifiée & défendue de trois Forts du côté du Port.

Le meilleur & le plus riche commerce de *Carthagene* consiste en perles; que l'on y apporte de la *Marguerite*, sur les Côtes de la *Nouvelle Andalousie*. On y porte aussi tous les revenus que le Roi tire de la *Nouvelle Grenade* & de toute la *Terra-Fierma*. Le trafic en perles qui se fait à *Carthagena* est si considérable, que tout un quartier de la Ville n'a d'autre occupation que celle de les choisir, de les percer & d'en faire des colliers & des brasselets. Outre cela on porte de plusieurs Provinces de la *Nouvelle Espa-*

106. Voyages de François Cœreal
que à Carthagene de l'Indigo, de la
Cochenille, du Sucre, de l'or, de l'ar-
gent, &c. De sorte que cette Ville est
une des plus riches & des plus impor-
tantes de l'Amérique. Carthagene est
Evêché.

On trouve, comme je l'ai déjà dit,
entre Carthagene & sainte Marthe, une
grande Riviere fort rapide & qui se
jette dans la Mer avec tant de force,
sur tout en hyver, qu'elle repousse la
marée. C'est une chose dont les vaisseaux
qui font voile de ce côté-là se peuvent
aprecevoir facilement. Cette Riviere
est connuë sous le nom de *Rio grande*,
& c'est en la remontant du côté de la
Nouvelle Grenade, que l'on trouve les
mines d'émeraudes en la vallée de *Tunia*
ou *Tomana*, assez près de la *Nouvelle*
Carthage, & entre les Montagnes de
Grenade & de *Popayan*.

A l'égard des Indiens qui habitent
dans ces terres; il semble qu'ils adorent
le Soleil & qu'ils le reconnoissent pour
leur principale Divinité. Ils portent à
la guerre, au lieu d'enseignes & de ba-
nieres, les os de leurs vaillans hommes
tuez à la guerre de la main de leurs en-
nemis, attachez à des roseaux, pour
s'animer davantage à la vengeance par

la vûe de ces ossemens, & pour se porter à imiter la valeur de ces braves. On assure qu'ils ensevelissent leurs Rois avec des Colliers d'or enrichis d'émeraudes, & qu'ils mettent auprès du corps du pain & du vin. En effet, on a trouvé souvent de riches sépulchres en ces quartiers-là. Tous ces Indiens tuent, & mangent ensuite leurs ennemis. Ils vivent dispersez & dans des Cabanes. Leurs Chefs ont chacun plusieurs Femmes, dont la première est la plus distinguée, & les enfans de celle-ci sont les seuls & les véritables héritiers. Ils sacrifient leurs ennemis, & il ne paroît pas qu'ils aient idée d'une autre vie, ni qu'ils considèrent celle-ci comme destinée à autre chose qu'aux sens. Ils sont pourtant genereux & donnent libéralement. Peut-être que si l'on n'avoit jamais voulu user de violence envers ces peuples, on auroit pû les assujettir & les convertir par raison. On y envoie des Missionnaires, & si on les en croit, ils y convertissent des sept à huit cens Indiens à la Foi; de sorte que depuis qu'ils y vont tous ces Pays devroient être absolument Chrétiens: Cependant le Christianisme de *Terra-Fierma* ne fait pas grand bruit dans le monde; mais il n'y a rien de si

208 *Voyages de François Coreal*
attirant que l'or, & les pierreries de ces
beaux Pays Méridionaux.

Ces Indiens sont fort habiles à tirer
de l'arc. Ils ne vont jamais à la guerre
& ne se mettent point en campagne,
qu'ils n'ayent pris avec eux une de leurs
principales Idoles. Avant que de com-
battre, ils lui sacrifient des captifs, ou
les enfans de leurs esclaves. Ils frottent
l'Idole du sang de ces victimes humaines,
& mangent ensuite la chair de ces sacri-
fices. S'ils reviennent victorieux, ils
font des réjouïssances, qui consistent à
danser, & à chanter des chansons à
l'honneur des Guerriers. Ces réjouïf-
sances ne finissent point qu'ils n'ayent bû
jusqu'à s'enyvrer d'une boisson que de
vieilles & laides sorcières d'entr'eux com-
posent du suc de quelques racines qu'el-
les mâchent & remâchent. Mais s'ils sont
vaincus, ils questionnent tristement leurs
Idoles, pour sçavoir d'elles en quoi elles
peuvent avoir été offensées; après quoi
on recommence les sacrifices à nouveaux
frais.

Après *Carthagene*, *sainte Marthe* est la
ville la plus considérable de la Côte. Elle
est sur une branche de *Rio Grande* à 11
Degrés de latitude & à plus de cinquante
lieues de *Carthagene*. Cette ville est si-

tucée entre de hautes montagnes, qui malgré la chaleur du climat, sont presque toujours couvertes de neiges. On les apperçoit de loin en mer & cela peut servir de reconnoissance aux Mariniers. On a été quelquefois insulté de ce côté-là par les Anglois & les Hollandois.

Roderigo de Bastidas, qui fut tué par ses propres gens, comme il dormoit, découvrit ce canton & s'en rendit maître en 1524. Les Indiens sont ici fort vaillans & fort féroces. Ils ont chassé & maltraité souvent nos gens; aussi donnerent-ils beaucoup de peine autrefois; car ils poursuivoient à coups de fleches les Espagnols jusqu'à leurs navires & se jetoient dans l'eau, pour mieux les atteindre, sans s'effrayer qu'au bruit & aux coups du canon. Cependant leurs fleches empoisonnées détruisirent beaucoup d'Espagnols.

Le havre de *sainte Marthe* est grand & beau; l'eau y est si claire, qu'on peut appercevoir les pierres du fond à vingt brasses de profondeur. Deux petites rivieres y déchargent, dont l'une, à proprement parler, n'est qu'un ruisseau. On y trouve quantité de poisson de fort bon goût, tant d'eau douce que de mer: aussi y a-t'il beaucoup de pêcheurs. Au

reste le tonnerre est fort frequent de ce côté-là, à cause de la chaleur du País & de la hauteur des Montagnes.

Le trafic de *sainte Marthe* est le même que celui qui se fait à *Carthagene*, & consiste en pierreries, comme saphirs, chalcedoines, jaspes, émeraudes, perles, qui se pêchent beaucoup en ces quartiers-là; en or, en bois de Bresil & autres Bois, & en cochenille, indigo, &c.

On y trafique aussi beaucoup en poisson, en plumes, en coton, & en fil de pite. Les maisons y sont fort propres & parées de nattes de jonc faites avec beaucoup d'adresse. Ils ont aussi des tapis tissus de coton, qui representent toutes sortes de figures d'animaux: Les habitans qui sont Espagnols venus d'Europe & Criolles, y sont du même caractère qu'à *Mexique*, à *Carthagene*, & autres endroits des Indes, aimant la mollesse, jaloux de leur autorité & de leurs richesses, dont ils sont volontiers parade; du reste paresseux, voluptueux, dévots, ignorans; & tyrannisant les Indiens, qu'ils ne regardent pas comme des hommes. Ils font même gloire de le dire.

Tout ce País-là est fort fertile, très-sain & bien temperé; l'hyver y est in-

connu, & l'Été n'y donne pas ordinairement des chaleurs insupportables. Les jours sont égaux aux nuits. Lorsque nos Espagnols y vinrent, ils y trouverent de beaux jardins bien cultivés & même arrosés de canaux & de ruisseaux à la maniere Européenne.

La nourriture ordinaire en ce Pays-là est de maiz, de patates & d'yucas, avec divers fruits, le gibier, & le poisson. Outre cela les Sauvages les plus reculés mangent la chair de leurs ennemis, & de tems en tems quelque peu de chair Espagnolle. On y a une sorte de racine qu'on nomme *agez*, & qui est à-peu-près de la forme & de la grandeur d'un naver. Cette racine est bonne & d'un goût qui approche de celui des châtaignes. L'*yuca* est une racine dont on fait du pain. Celle qui croît à *Cuba*, à *sainte Domingo*, & ailleurs, est mal saine étant mangée crüe; au contraire de celle de *sainte Marthe*, qui est très-saine crüe & se peut manger cuite & crüe. Quand la Racine d'*yuca*, est venue à maturité, c'est-à-dire, six mois après qu'on la plante, elle est de la grosseur du bras; mais ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on en fait le meilleur pain. On la presse alors bien fort entre deux pierres, pour en

exprimer le jus, lequel est mauvais & même mortel, lorsqu'on le prend d'abord ainsi exprimé. Ce jus étant à moitié cuit sert de vinaigre, mais quand il est cuit jusqu'à devenir épais, il est doux comme du miel. C'est de la *pulpe* ou du marc de ces Racines qu'on a pressé, que se fait la *cassave*, qui est le pain des Isles de l'*Amérique*, & d'une bonne partie du Continent. Cette *Cassave* écorche le gosier, à moins qu'on ne la détrempe dans de l'eau, ou qu'on ne la mêle avec autre chose. Je trouve beaucoup meilleur goût au maiz, qui est fait & aussi *substantieux* que notre froment.

Les patates, qui sont aussi fort communes dans toutes les *Indes*, sont des Racines de la grosseur du bras, quoiqu'il y en ait aussi de bien plus petites. Ces Racines sont de bon goût & de bonne nourriture. Leur substance tient le milieu entre la chair & les fruits. Les *patates* sont venteuses étant crues. Il y en a qui en font des conserves & des confitures, qui sont aussi bonnes que les confitures de coings. On en fait encore des gâteaux & des tablettes. Les *patates* croissent aussi en plusieurs lieux de l'Europe.

Il y a cinquante lieux de *sainte Mar-*

the au Cap de la Vela. Le Cap de la Vela
git à 12 degrés & à . . . lieuës de saint
Domingo. On trouve entre sainte Mar-
the & le Cap de la Vela ,

Le Cap d' Aquia ou de l'aiguille.

Ancon de Gacha ,

Rio de Palominas ,

Rio de la Hache.

Rio de Pedra.

Laguna de saint Juan.

Il y a du Cap de la Vela à Coquibocca
. . . lieuës. Ce lieu est une pointe der-
riere laquelle commence le Golfe de Ve-
nezuela.

Cette Côte , depuis le Cap de la Vela ,
jusqu'au Golfe de Paria a été découverte
par Christophe Colomb en 1498. A l'égard
de Venezuela , c'est un Evêché: Cette
Ville a été nommée Venezuela à cause
du rapport qu'elle a à la Ville de Venise ;
étant bâtie sur le lac de Maracaibo ,
(comme les Indiens le nomment ,) au-
trement Lago de Nostra Senora.

Il y a sur la rive de ce même lac la
Ville de Gibrartar , dont le principal
négoce consiste en tabac , connu sous le
nom de tabac de Maracaibo , & en ca-
cao très-bon. Tout le Pais est très-beau
& fait plaisir à la vûë. A l'égard des Na-
turels Indiens ; les femmes de ces lieux

y sont beaucoup plus agreables que celles des autres lieux voisins. Elles se peignent le sein & les bras qu'elles ont nuds. Le reste du corps est couvert d'un linge de coton fin. Elles regardent comme une honte de se laisser decouvrir le moins du monde. Pour les filles, on les reconnoît à la grandeur & à la couleur de certains bandeaux, qui chés eux sont des signes garands de la virginité, les autres signes sont apparemment des témoins aussi suspects qu'en d'autres Pays.

Les hommes cachent leurs parties naturelles sous de certaines coquilles. Ils se servent à la guerre de fleches empoisonnées, & de lances longues de vingt-cinq palmes. Ils ont des couteaux de pierre & de grandes rondaches d'écorce & de cuir. Leurs Prêtres leur servent de Medecins. Ils sont aussi Charlatans que les nôtres. La premiere question qu'ils font aux malades, c'est de leur demander s'ils se confient en eux, & s'ils croyent que les Prêtres les puissent aider. Après cela ils mettent la main sur la partie malade, marmottant méthodiquement à leur mode quelques paroles, font une incision & donnent quelque breuvage. Si le malade ne guerit pas, le Prêtre ne perd rien de son credit, & rejette la faute sur le défaut de confiance & de

foi du malade, ou sur la volonté de leurs Dieux. Tant il est vrai que dans tous les Pays du monde, les hommes, quels qu'ils soient, sçavent employer la même méthode, pour conserver leur crédit.

Il y a 80 lieuës de *Venezuela* au Cap de *saint Romain*. De *saint Romain* à *Curiane*, qui git dans le *Golfe-triste*, il y en a cinquante.

Le havre de *Curiane* a du rapport à celui de *Cadix*. Il n'y a que quelques Maisons : mais un peu plus avant il y a un Village habité par des Indiens d'un naturel assés doux, & que l'on regardoit comme des innocens, parce qu'on assûre qu'à l'arrivée des premiers Européens ces Indiens leur troquerent pour des épingles, des aiguilles, des sonnettes & des grains de verre, plusieurs beaux cordons de perles & autres choses de grande valeur. Ils leur débiterent de même façon les denrées. Ils donnoient un paon pour quatre épingles, pour deux, une grosse oye, pour une, une tourterelle, & ainsi du reste. J'ai dit qu'on les regardoit comme des innocens; mais peut-être qu'ils jugeoient des choses par l'usage & par la rareté. Cela étant, je ne vois pas qu'ils fussent plus innocens que nous, qui ju-

geons de même. Il nous semble à nous autres Européens, qu'un homme d'un pais fort éloigné, qui parle un autre langage, & qui a d'autres manieres, doit penser tout autrement que nous, & fort sottement, avoir des idées fort différentes des nôtres. & qu'il doit toujours être destitué du sens commun.

C'est sur ce fondement que nos Espagnols se croient en droit de traiter fort mal les Indiens, & de les mettre au rang des bêtes. Prévention si forte, qu'apparamment on ne la perdra jamais.

CHAPITRE V.LII.

Suite de la Côte depuis *Golfo Triste* jusqu'à la *Nouvelle Andalousie*.

CE Pays abonde en gibier, les lapins y sont aussi grands que nos lièvres. Il y a quantité d'huitres à perles, & même les Indiens mangent de ces huitres. Les Naturels de cette côte y sont fort adroits à manier l'arc & la flèche. Leurs bateaux ou canots sont tout d'une piece, comme ceux des autres Indiens: mais ceux des Caribes de *saint Domingo* sont beaucoup mieux faits, Leurs mai-

sons font de bois & couvertes ordinairement de feüilles de palmités. Quoiqu'ils soient presque nuds, ils ne laissent pas de s'exposer hardiment dans les bois, armés seulement de l'arc & de la fleche : mais on n'entend pas dire qu'aucun ait été dévoré des bêtes sauvages.

Ces Indiens portoient autrefois à nos gens autant de cerfs & de sangliers qu'ils en vouloient. Pendant que les hommes vont au pâturage & à la chasse, les femmes gardent le logis, ont soin du ménage & de l'entretien de leurs enfans, qu'elles exercent dès le plus bas âge aux mêmes occupations de leurs peres. Ils ont tous les cheveux fort longs & fort noirs & les dents fort blanches. Ceux que l'on n'a pas subjugué conservent toujours leurs manieres de vivre & leurs coutumes : mais la dureté de nos gens les a rendus méchans & farouches. Ils se sont retirez plus loin dans les terres pour se joindre aux Indiens de l'intérieur de l'Amérique. A l'égard de ceux qui sont encore dans le voisinage de la mer, & dans les lieux que nos gens habitent, ils ont perdu une partie de leurs anciennes coutumes, de même que par tout où les Européens se sont venus établir. Leur unique occupation est de cultiver

leurs champs, de boire & de se réjouir, quand ils en trouvent l'occasion : car l'esclavage, qui étouffe ordinairement la gayereté, ne leur a pas encore tout à fait ôté cette vivacité qu'on remarque assez dans les Peuples Américains, & qui à mon avis n'est pas seulement l'effet de la bonté du climat, mais aussi du bien être, & de la liberté. Je suis donc très-persuadé, (quoiqu'en disent certaines gens,) que si, au tems de nos premiers établissemens, on les avoit traités en Créatures raisonnables & créées comme nous à l'Image de Dieu, leur esprit seroit beaucoup plus ouvert, & l'on trouveroit qu'ils ne sont point incapables des arts & des sciences, comme plusieurs se l'imaginent. Pour moi j'avouë franchement que je les ai trouvé quelquefois fort pénétrans & concevant avec beaucoup de vivacité. Ils ne manquent pas de promptitude dans les réparties, ni d'industrie en beaucoup de choses : mais j'ai remarqué souvent avec douleur, que c'étoit un grand malheur pour eux d'être Indiens : parce que, selon plusieurs Européens, *Indien*, *Esclave* & *Bête*, signifient ordinairement la même chose. C'est sans raison qu'on rejette la cause du mépris qu'on fait de

ces Peuples, sur leur attachement aux superstitions & sur leur mauvais tempéramment. On dit avec assurance qu'il les porte à une indolence invincible & les rend lâches & inappliquez ; de sorte que l'on a de la peine à leur faire concevoir plusieurs choses, & que non-seulement on ne peut les gagner au Christianisme, mais que même ils ne paroissent pas avoir les organes disposez pour les comprendre. (C'est ainsi que certaines gens parlent.) Je soutiens que c'est se contredire. Car si d'un côté nos Curez se plaignent ainsi de la stupidité ou de l'inapplication de leurs Paroissiens Indiens : de l'autre il y a des Missionnaires qui parlent avec assurance des grands progrès qu'ils font sur les ames de ces infideles. Il faut donc que les uns ou les autres nous cachent la verité & la nature des choses. Sans cela, je ne sçai pas comment on pourroit accorder ces contradictions. Je reviens à ma description.

On assure que quand les Espagnols arriverent en ce Pays-là, tous les Indiens portoient au col des rubans de perles & y pendoient diverses sortes de bêtes & d'oiseaux faits de pur or, qui leur étoit porté de *Charichieta* à six journées à

l'Ouest. On leur demanda d'où ils avoient cet or, & ils le donnerent à entendre par signes, mais en dissuadant d'y aller; parce que (disoient-ils) les gens du Pays mangioient ceux qui y alloient.

La Côte près de *Comana*, qui est de la *Nouvelle Andalousie*, est fort riche en perles. Tout ce pays est très-beau & délicieux. Il n'y manque ni fruits, ni volaille, ni gibier, & allant plus avant dans le pays du côté de *Val de Saima*, aux Montagnes de *San Pedro* & près de l'*Orenoque*, on assure qu'il y a de l'or en abondance. Mais on n'ose pas s'aller engager trop avant de ce côté-là, parce que ces Indiens haïssent mortellement les Espagnols & même tous les Européens, qu'ils confondent sans aucune distinction sous le nom de *Chrétiens*. Ils les assomment, & les mangent impitoyablement: mais si l'on avoit vécu sagement avec ces peuples; quelques farouches & intraitables qu'ils paroissent, on auroit pû faire avec eux des liaisons de commerce très-avantageuses, & en tirer avec le tems des services considérables. J'avouë pourtant qu'il y a trois ou quatre choses où la barbarie de ces Indiens se manifeste le plus, & qui seront peut-être toujours un peu difficiles

elles à vaincre. C'est l'artifice de leurs *Pidiás*, qui sont Medecins & Prêtres en même tems. J'en parlerai tout à l'heure.

2. Leurs guerres continuelles entr'eux & cette fureur avec laquelle ils mangent leurs ennemis. 3. Leur inclination sans borne pour les femmes. 4. Mais plus que tout cela cette prévention extrême qu'ils ont, que depuis deux cent ans, tous les *Peuples de la Mer* (comme parlent les Indiens) ne viennent que pour les conquerir & se rendre maîtres de leurs familles & de l'or & de l'argent du Pays : à cause de quoi ils appellent indifféremment par dérision tous les Européens *mangeurs d'or*.

Cependant c'est une chose surprenante, à mon avis, que jusqu'à présent ni les Anglois, ni les Hollandois, ni les François, n'ayent pas été disputer le terrain de ce côté-là, ni chercher à y établir des Colonies vers les bouches de l'*Orenoque*, & plus avant : le pays étant aussi riche & aussi bon qu'il l'est, & produisant abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, & propre au trafic. Il faudroit faire peu de frais & peu de provisions pour s'y établir ; parce qu'il y a quantité d'excellent bois de charpente, de coton, de fil de pite, & de

plus ce pays abonde en fruits, viandes & poissons. On remarque pourtant, que vers *Cumama* les habitans, & surtout les naturels, y sont sujets à des vertigés & à des éblouissemens, & cette incommodité vient, dit-on, des eaux de *Cumama*.

Chacun renferme & borne ses terres avec une espece de rets tissu de *Bexuca*, qui est une sorte de coton, & on éleve juiqu'à demi hauteur d'un homme cette muraille d'invention nouvelle pour nous. Ce seroit parmi les Indiens un grand crime d'avoir passé ce rets & celui qui le romproit ou le déferoit, mourroit, disent-ils, très-sûrement de mort subite. On voit par là, que malgré nos Casuistes des Indes, qui ne trouvent que stupidité & brutalité parmi les Américains, ces Peuples conservent toujours les principes de l'équité: mais il y a certainement plus de malice & plus de brutalité dans ces jugemens peu charitables, que je n'en ai trouvé mille fois dans la conduite des Indiens.

Les hommes, comme je l'ai déjà dit, vont à la chasse des bêtes sauvages, pendant que leurs femmes vacquent à la culture des champs, sement leur *maiz*, & plantent des *patates*, & des *Tucas*, &c. On voit en ce Pays-là un arbre qu'on

taille pour en tirer un suc blanc comme du lait, & qui se convertit ensuite en une gomme excellente. Il y en a un autre que les Indiens nomment *Guarima*, dont le fruit ressemble aux mûres, quoiqu'il soit plus dur. Ils tirent de ces arbres une liqueur bonne contre les rhumatismes & les refroidissemens, & du bois ils en font sortir du feu. Il y en a plusieurs autres rares & inconnus en Europe, qui ressemblent aux cedres, & dont le bois, qui est odoriférant, est propre à faire des meubles, mais le pain & les viandes qu'on y renferme en tirent une amertume si grande, qu'il est impossible d'en manger ensuite. Ce bois seroit encore propre pour des navires, parce qu'il ne se corrompt point dans l'eau, & qu'il résiste à la vermine. Il y a enfin de la *Cassia* & quantité de roses & d'herbes odoriférantes, dont l'odeur est si forte, qu'elle entête & surpasse celle du musc. Mais avec tous ces agrémens, il n'y manque pas d'insectes, tels que les sauterelles & les hanetons, qui gâtent les grains & les arbres. Il y a aussi en ce pays-là des veines de charbon de pierre dont on peut tirer de l'utilité.

A l'égard de leurs mœurs, ils aiment naturellement à boire, ils sont fort sou-

mis, & fort craintifs, mais ils se res-
souviennent toujours de l'état de leurs
ancêtres, fort différent de celui où ils
vivent présentement. La tradition, qu'ils
ont soin d'en conserver entr'eux, passera
apparemment jusqu'à la fin des siècles;
& peut-être verra-t'on un jour ces peu-
ples, & plusieurs du *Nouveau Monde*,
secouer le joug Européen, lorsqu'ils au-
ront rencontré ce fatal moment impéné-
trable à la sagacité des hommes, où les
peuples voyent des lueurs favorables à
leur liberté. Dans les jours de solemnité
ils se réjouissent à danser, & ils condui-
sent ces danses en faisant diverses postu-
res bizarres & des gestes assez plaisans.
Ceux qui sont sous le joug paroissent
Chrétiens, les autres sont idolâtres &
adorent le Soleil & la Lune, qu'ils re-
gardent comme mariez ensemble. Ils
ont peur du tonnerre & des éclairs &
croient alors que Dieu est courroucé
contr'eux. Cette pensée n'est pas extra-
ordinaire, & d'ailleurs il y a peu de
gens, qui dans les orages se trouvent à
l'abri de la crainte. Ils ont encore beau-
coup de peur, quand il y a éclipse de
Soleil ou de Lune. Ils jeûnent alors,
les femmes se tirent & s'arrachent les
cheveux, s'égratignent au visage, se

battent & se piquent les bras jusqu'au sang avec des arrêtes de poisson. Quand la Lune décroît après le plein, ils disent qu'elle a été blessée par le Soleil courroucé, & que ces deux Astres ont eu de grosses querelles ensemble. Ils croyent que les Cometes présagent quelque grand malheur, & c'est ce que nous croyons en general aussi-bien qu'eux. A l'apparition d'une Comete ces Idolâtres font un bruit affreux pour la chasser.

Ils attachent leurs enfans nouveaux nez à une certaine figure qui est faite comme une Croix de Bourgogne, pour les garantir des accidens nocturnes : mais je ne sçai s'ils pratiquent cela par précaution ou par quelque superstition. Leurs Prêtres sont de grands & signalés imposteurs, qu'ils nomment *Piaias* ou *Boies*. Ces Prêtres, beaucoup moins bêtes & sauvages qu'on ne pense, ont entr'autres fonctions la commission d'expédier le pucelage des jeunes filles qui se marient. C'est une plaisante chose que le goût & la mode en cette occasion. En Europe on recherche avec avidité ce que l'on fuit très-soigneusement aux Indes : car on assure chez les Indiens, que c'est un grand crime de ne pas ceder aux Prêtres cette fleur si chere & si rare

en nos quartiers. Je crois très-sérieusement que cette opinion est un effet de la superstition de ces pauvres Idolâtres, & de la tyrannie des Prêtres. Il y en a bien parmi nous qui voudroient peut-être qu'un tel sacrifice devint un point de Religion.

Outre cette charge, leurs *Boiës* ont encore celle de guerir les malades & de deviner par des sortileges. Ils guerissent avec des herbes & des racines cruës ou cuites, qu'ils mêlent avec la graisse d'oiseau, de poisson ou de bêtes à quatre pieds. A tout cela ils ajoutent je ne sçai quel bois inconnu, & accompagnent ces compositions d'une gravité qui se trouve assez chez tout le monde, quand on veut persuader quelque chose d'extraordinaire. Ils marmotent en même tems diverses paroles pour aider à l'opération du médicament qu'ils font avaler au patient. Ils sucent aussi l'endroit qui fait mal au malade, pour en tirer, disent-ils, l'humeur corrompue. Et si après cela la guérison ne suit pas, ils lui font entendre qu'il est possédé. Alors ils le frottent vigoureusement par tout le corps, recommencent à marmoter, conjurent l'esprit, & pour le chasser sucent fréquemment & avec force. Ils.

frottent enfin la bouche, le col & l'estomac de leur malade avec une telle vigueur, que l'estomac se vuide & même jusques au sang. Si avec cela le malade meurt, c'est que le Soleil est en colere. Il faut que ces peuples soient bien robustes pour pouvoir résister à des opérations si violentes. Ce qu'il y a de plaisant est que pendant qu'un *Piaia* fait son office avec une gravité sans pareille, les autres Prêtres crient, hurlent, pleurent, soupirent & battent des pieds en faisant mille grimaces des plus risibles.

Vis-à-vis la côte il y a l'Isle de *Cubagua* qui a trois lieuës de tour & git à douze degrés de latitude Septentrionale à quelques lieuës de *Punta d'Arva* où il y a beaucoup de sel. Le terroir, quoiqu'égal, y est stérile, & l'on n'y trouve que des oiseaux de mer & des huitres à perles, dont il y avoit telle quantité au tems de la découverte, qu'on en apporta d'abord pour la valeur de plusieurs millions d'Espagne.

L'étenduë de cette côte depuis la pointe d'*Arva* jusqu'au Cap de *Salines* est de soixante-dix lieuës. Il y a entre deux le Cap des *trois pointes*.

Depuis le Cap de *Salines* a il y a 612. lieuës, à peu près. Fiiiij

C H A P I T R E I X.

Où l'on décrit les Pays situez le long de la Côte vers le Golfe de *Paria* en tirant vers le *Bréfil*.

QUOIQUE je n'aye été qu'en fort peu d'endroits de la Côte que je vais décrire, & que même je n'aye été en ces endroits qu'en courant, pour ainsi dire, le lecteur ne sera pas fâché peut-être, que je lui en apprenne ce que j'en ai moi-même appris de ceux qui ont voyagé long-tems de ce côté-là.

L'Isle de la *Trinité*, qui git au débouquement du Golfe de *Paria*, fut ainsi nommée à cause d'un vœu que *Christophe Colomb* y fit étant en danger. D'autres disent qu'il la nomma ainsi à cause qu'il apperçût là trois montagnes, comme il cherchoit de l'eau douce pour ses gens. La bouche du Golfe s'appelle *Boca de Draco*, bouche du Dragon, à cause du ravage des Courans en cet endroit.

Toute la Côte de *Paria* tirant vers le Sud, est le pays le plus beau & le plus fertile qu'il y ait dans les Indes Occidentales. On peut dire que c'est une es-

pece de Paradis. Ce pays est plat & abonde en tout tems en fruits, fleurs & herbes odoriférantes. Les arbres y sont toujours verts, comme chez nous au mois de May & en Esté. Mais il y a peu d'arbres fruitiers qui soient sains : parce que l'air y est fort humide, ce qui attire beaucoup d'infection & de mauvaises exhalaisons. Il y a aussi quantité de vers, de mouches & de sauterelles. Les hommes qui vont presque nus portent leurs parties naturelles dans une espee d'étrui, & l'on assure que dans les lieux non fréquentés des Espagnols ils ornent ces étruis d'or & de perles. Les femmes mariées se couvrent d'un tablier de coton que les Espagnols appellent *Pampannillas*. Les filles se servent de bandes de coton pour le même usage. Plus avant dans le pays les Caciques prennent autant de femmes qu'il leur plaît, en telle sorte qu'ils en retiennent pourtant une comme légitime, & celle-ci commande aux autres. Les autres Indiens en prennent trois ou quatre, & l'on assure que quand elles sont devenuës vieilles, ils les renvoyent & en prennent des jeunes. Les femmes n'y ont pas cette liberté. C'est une injustice : car si les hommes n'aiment pas les vieilles, les femmes ne

s'accommodent pas mieux des Vieillards. J'en appelle à l'expérience des deux sexes. Pour la virginité, ils la laissent aux Boyez, ainsi que je l'ai déjà dit. Je ne dis rien de leurs mœurs, ni de leur nourriture. Il n'y a aucune différence d'avec ce qui se pratique dans la *Nouvelle Andalousie*. Ils se percent le nez, les lèvres & les oreilles pour y mettre des anneaux, des plaques & des coquilles. Ils se peignent le corps de rouge & de noir. Leurs lits ou hamacs sont de coton. A la campagne ils ont toujours du feu à l'un des côtez de ce lit, pour se garantir du froid de la nuit, qui est fort subtil & fort pénétrant en ces quartiers-là. Ces Peuples, comme ceux de la *Nouvelle Grenade* & de la *Nouvelle Andalousie*, se guérissent par la friction & par des vomissemens violens. Les rhumatismes & la corruption des humeurs du corps causée par l'excessive chaleur du jour, qui se change en un froid piquant dans la nuit, rendent apparemment l'usage de la friction & celui du vomitif nécessaires à ces Peuples. Quelques ridicules que nous paroissent les usages des Américains dans la cure des maladies, il faut supposer qu'il y a quelque raison légitime qui les autorise. C'est cette raison

qu'il faut chercher, avant que de condamner témérairement tout ce qui nous paroît absurde : car il est beaucoup plus aisé de se moquer d'une chose, & de la condamner ensuite, que d'en juger.

Avant que de finir cette première partie de mes Voyages, je ferai un rapport exact des distances de cette côte.

De *Puerto Anegado*, qui git à huit degrés, à *Rio dulce* à six degrés, il y a cinquante lieuës.

De *Rio dulce* au grand *Fleuve des Amazones* il y en a cent dix : de sorte que l'on compte huit cens lieuës d'Espagne en l'étenduë de la côte, depuis *Porto-Belo* jusqu'au susdit Fleuve, dont l'embouchure a plus de quinze lieuës de large.

Entre *Puerto Anegado* & ce Fleuve, il y a *Rio grande*, *Rio dulce*, *Rio de Canoas*, *Corrientes*, *Rio de Ancones*, *Rio de la guertos*, *Rio d'Esquibe*, *Costa brava*, *Cap de Corrientes*, *Rio de Caribas*, *Rio de Canoana*, *Rio d'Arboledas*, *Rio de Montanas*, *Rio d'Apercellado*, *Baya de Canoas*, *Atalaia*, *Rio dos fumos*, *Rio de Prancel*, *Rio d'Yapoko*, *Bahia de Vincent Pincon*, le *Cap du Nort*. C'est là que se jette dans la Mer ce grand Fleuve, qu'on peut appeller une Mer douce. Des

132 *Voyages de François Coreal*
Voyageurs soutiennent que le Fleuve des
Amazones & le *Maragnon* ont une mê-
me source dans la Province de *Quito* près
de *Mullubamba*. Suivant *Orellana*, ce
Fleuve des *Amazones* a quinze cens
lieuës de cours. Il suivit cette grande
étenduë d'eau douce avec une peine ex-
trême jusqu'à son embouchure en la Mer
du Nord. Je ne dirai pas autre chose de
ce Fleuve, dont je n'ai point de connois-
sance.

C H A P I T R E X.

Des causes de la décadence des Espagnols aux Indes Occidentales.

JE crois que j'ai déjà fait connoître
assez la mauvaise administration des
affaires Civiles & Ecclesiastiques dans les
Indes Occidentales : cependant je vais
m'étendre encore plus particulièrement
sur cet article.

Il est certain que les Espagnols doi-
vent la rapidité de la Conquête de l'*A-*
mérique à la frayeur subite & presque
miraculeuse, que les Indiens eurent à
l'approche de leurs nouveaux hôtes. Il

ya grande apparence, que sans cela nous y aurions eu beaucoup plus de peine & mais l'artillerie inconnüe jusqu'alors aux Américains, & la discipline militaire que nous entendions mieux que ces gens-là, nous frayerent avec une rapidité extraordinaire le chemin jusqu'à la *Mer du Sud* & même jusqu'au *Chili* & jusqu'au détroit de *Magellan*. Cette facilité dans nos conquêtes contribua dès-lors à la négligence, qui, depuis ce tems-là, s'est si fort accrue par le luxe & l'oisiveté de nos gens, qu'elle est presque inconcevable. Comme nos gens méprisoient souverainement les Indiens, & qu'il s'en falloit peu qu'on ne les regardât comme une espece d'être, mitoyen entre l'homme & la bête; on crut que des Pays conquis avec tant de facilité ne se perdroient pas de même; & l'on avoit quelque raison de le croire, parce qu'en ce tems-là l'*Espagne* n'ayant point de rivale sur Mer, il n'y avoit rien à craindre que des Indiens mêmes, qui n'étoient pas capables de tenir tête à nos Conquérens. Dans la suite nous eûmes encore moins à craindre, parce que la Monarchie d'*Espagne* devint formidable à toute l'*Europe*: & quand elle a cessé de l'être, les interêts & la politique ont si

fort changé, qu'on a été obligé de nous laisser paisibles possesseurs d'un bien qui pouvoit nous être enlevé avec autant de facilité que nous nous l'étions acquis.

Voilà, suivant mon opinion, la première cause de la décadence des Espagnols en *Amérique*. En voici d'autres qui ne sont pas moins réelles. Dès que l'on eut un pied dans le *Nouveau Monde*, il s'y introduisit une infinité de pillards & de garnemens, qui, sous le nom de soldats, ravagerent ces beaux Pays, pillèrent les trésors des Indiens, tourmentèrent les habitans & leur enlevèrent leurs biens & la liberté, sous mille prétextes indignes du Christianisme & de la générosité Espagnole. de sorte que plusieurs de ces Nations, qui au commencement étoient affectionnées aux Espagnols, sont devenues dans la suite leurs plus mortels ennemis. Ces pillards, que je ne puis nommer autrement, ruinèrent dès le commencement l'autorité du Roi, & empêchèrent par leur méchante conduite tout le bien qu'on devoit attendre de l'amitié des habitans naturels. L'Autorité Royale étant mal soutenue par ces mauvais sujets du Roi, & cette facile abondance qu'ils avoient trouvée les ayant jetté dans toutes sortes de vices,

leur orgueil les accoutuma à regarder les Indiens comme des esclaves, & même comme un bien acquis à la pointe de l'épée, ce qui acheva de nous détruire dans l'esprit des Américains. Il est donc très-sûr que ces Peuples ne demanderoient pas mieux que de secouer le joug de la servitude, sous lequel ils gemissent autant aujourd'hui que leurs Ancêtres autrefois : & je suis assuré que si quelques bonnes troupes bien disciplinées entroient dans le Pays par certains endroits, comme, par exemple, du côté de *Costa Rica*, où sont les Indiens appellez *Indios de guerra*; du côté de la Province de *Guatimala*, soit en suivant la côte sur la *Mer du Sud*, ou en y allant par la *Mer du Nord*, & traversant l'Isthme; je suis, dis-je, assuré, qu'on feroit révolter ces Peuples, les esclaves Nègres, les Mestices, & même peut-être plusieurs Crioles. Il faudroit alors leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, &c. les traiter avec douceur, genereusement & d'une manière désintéressée, pour leur ôter, s'il étoit possible, cette prévention où ils sont, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. Ceux qui habitent dans la *Nouvelle Andalousie*, & dans la

136 *Voyages de François Coreal*
Guiane, ceux des environs du *Perou* ;
& ceux du Chili ne sont pas dans une
meilleure disposition pour nous. Ils
souhaiteroient tous de voir la fin de leur
servitude ou de leur crainte, & ce de-
sir fait que tous les jours il s'en sauve un
grand nombre dans l'intérieur des terres
& dans des montagnes inaccessibles, d'où
il s'en détache de tems en tems des trou-
pes pour détrousser & assommer les
Voyageurs Espagnols.

Il est très-sûr encore que la mollesse
produite par les délices du *Nouveau*
Monde, & l'avidité insatiable des pil-
lards ont comme étouffé l'Autorité
Royale en plusieurs cas importans : car
il n'est que trop vrai que cette Auto-
rité y est souvent méprisée par les Of-
ficiers Royaux, à cause de l'éloignement
du Prince, & que ses loix y sont inter-
prétées selon que l'intérêt de ces Of-
ficiers le demande. Les Viceróis s'enten-
dent avec les Officiers subalternes. Des
gens inférieurs prêtent la main à ceux-
ci dans l'occasion. L'excessive dureté des
Corregidors, qui a déjà fait désertir tant
de malheureux, affoiblit aussi la puissan-
ce Royale dans le *Nouveau Monde* ; car
d'un côté ces tyrans épuisent les pau-
vres Indiens par leurs exactions, & de

l'autre ils anéantissent la justice en recevant des présens ; vendant même la justice au plus offrant & donnant gain de cause à celui qui paye le mieux. J'ai vû plusieurs fois de pauvres gens de plusieurs lieux considérables au désespoir par cette conduite qui les réduisoit à l'indigence. Mais c'est à quoi les * Juges, les Commis & même les † Gouverneurs n'ont guères d'égard, ainsi que je viens de le dire, & d'ailleurs il y en a de si ignorans qu'ils sçavent à peine lire. J'ai vû un Juge à *Porto-Belo* qui jugea pour & contre de la même manière & presque à la même heure, sans vouloir comprendre qu'il y eut de la différence, quelqu'explication qu'on pût lui donner. A la fin sortant de son ignorance comme d'un songe profond, il se leva sur son siege en retroussant sa moustache, & jurant par la sainte Vierge & par tous les Saints, *que les chiens de Lutheriens Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres ceux du Pape Justinien dont il se servoit pour juger dans les causes équivoques : mais s'ils reviennent, ajouta-t'il, d'un air grave, je les ferai tous brûler.*

* *Corregidors.*

† *Regidors.*

Comme l'autorité du Roi est mal soutenüe & ses deniers mal administrés, il en résulte que les Places importantes, telles que sont la *Vera-Cruz*, la *Havane*, *Porto-Belo*, *Panama*, *Carthagene*, *Callao* &c. sont mal munies, presque sans soldats, sans armes, sans magasins. Les soldats sont très-mal vêtus, & mal assortis ensemble; les uns trop vieux, les autres trop jeunes. Enfin ce sont de gens ramassés au hasard. Ils n'ont point de paye réglée, & leur grande ressource est de piller les Indiens. On ne leur fait point faire l'exercice comme en Europe. Ils n'ont aucune discipline & on les prendroit pour des voleurs de grands chemins bien plutôt que pour des soldats. A l'égard des fortifications, il n'y a point d'Ingenieurs.

Il n'y a dans les Indes que de mauvais artisans pour tout ce qui regarde la guerre & même pour beaucoup d'autres choses. Par exemple il n'y a personne qui s'y entende à faire de bons instrumens pour la Chirurgie. On y ignore entièrement la fabrique de ceux qui regardent les Mathématiques & la Navigation.

Le Commerce n'y consiste qu'en des.

fraudes continuelles , parce qu'il n'y a aucune regle bien établie , & s'il y en a , l'avarice des Gouverneurs & des riches Negocians les méprise. Le Quint de l'or & de l'argent qui est dû aux coffres du Roy y est souvent fraudé , & il n'y a point de Marchandise dont il ne reste plus d'un quart des Droits qu'elle doit , entre les mains des *Corregidores* &c. D'ailleurs il n'y a point de vraye subordination dans le commerce & chacun le fait à la mode , pourvû , qu'il ait soin de graiffer la pâte aux Gouverneurs. Les Officiers , même les foldats , y negocient aussi comme il leur plaît , & malgré les Ordonnances Royales , ce qui a favorisé extrêmement les Anglois & les François des Colonies établies dans les Isles , & a fait au contraire beaucoup de tort aux Espagnols. Les enregistremens des Marchandises y sont faux la plupart du tems , & pourvû qu'on ait un passeport des *Corregidores* ou autres Officiers Royaux , on laisse passer outre la Marchandise , quelque visible que soit la fraude.

Les Curés , Prêtres , Religieux &c. se mêlent aussi de trafiquer , & ces gens y font impunément beaucoup de desor-

dre , parce qu'ils sont regardez comme des personnes sacrées , auxquelles on n'oseroit toucher sous peine de la damnation éternelle. Ils ne se contentent pas de trafiquer eux mêmes , ils prêtent aussi la main à une infinité d'abus , & ils arrachent souvent aux Indiens , sous mille prétextes , ce qu'ils gagnent au jour la journée. Dailleurs il y a dans les Indes une infinité d'Ecclesiastiques & de Moines qui sont à charge à l'Etat , les uns par leur conduite déreglée , & les autres par leur fainéantise. Les Curez y sont insupportables par leur avarice & par leur mollesse. Leur nombre extraordinaire ne diminuë que trop les Finances du Roi ; car ils ont tous de bonnes pensions. Cependant ils pourroient vivre largement des dismes & des autres droits qu'ils retirent , ainsi que je l'ai insinuë ci-devant.

L'ignorance des Ecclesiastiques n'est pas moins affreuse que leur mauvaise conduite. Ils ne sont point du tout lettrez , & ne savent que quelques mots de Latin qu'ils appliquent par tout , bien ou mal. Aussi ne font-ils aucun usage de la lecture , & toute leur occupation consiste à battre la Carte ,

à boire du chocolat , & à faire la visite de leur Diocèse ; non pour l'instruction des ames , mais pour tâcher d'escroquer quelque chose aux pauvres Indiens , outre les dismes & les revenus annuels. D'où l'on peut juger comment les Americains sont instruits dans la Religion par ces gens là , & c'est ce que j'ai fait voir assez dans cette Relation.

Enfin les abus qui se commettent dans ce nouveau monde sont si généraux & si étendus , qu'il faudroit , pour les réformer , réformer le Corps Civil & le Corps Ecclesiastique , tous les Religieux sans exception. Mais comme il y a peu d'apparence à cette reforme , je ne doute pas que les affaires des Indes n'aillent de plus en plus en décadence.

CHAPITRE XI.

Des Mœurs & de la Religion des Creoles & des Espagnols des Indes.

IL seroit fort facile de faire le Journal des occupations de ceux qui vivent à leur aise dans les Indes Occi-

dentales. Ils n'en ont point : car je n'appelle pas occupations passer sa vie à dormir , à boire du Chocolat , & à s'ufer auprès des femmes. On pourroit fort bien dire à des gens qui n'ont pas d'autres affaires dans la vie , *que diable êtes vous venus faire dans le monde* : J'ai déjà dit qu'ils sont glorieux ; ils le sont jusqu'à l'ennui. Quelques gueux qu'ils soient , à les entendre parler ils sont tous Nobles. Il est ordinaire de rencontrer de misérables coquins , qui tachent de relever leur misere par une moustache qu'ils retroussent fierement en vous regardant sous le nés , une coquarde usée & une vieille épée rouillée , d'une longueur excessive , qu'ils prennent de tems en tems par la garde avec une gravité sans pareille , en faisant la *Gamba dritta*. Si on fait semblant de ne les pas voir , ils vous jettent une œillade des plus severes , & vous regardant avec dédain du coin de l'œil , il vous disent en jurant , *Por Dios soy hidalgho como el Rey , dineros no tantos. Par Dieu au bien près je suis noble comme le Roi.* Avec cela ils sont ignorans sans honte . & si charmez de ne rien savoir , qu'ils ont toujours pour réponse à ce qu'ils

n'entendent pas, *Valgharne Dios*, *estas son heregas Lutheranas*. Aussi les idées qu'ils ont des choses sont elles extraordinairement ridicules, & si vous ajoutez à cela l'ardeur du climat qui leur brûle souvent la cervelle, on dira d'eux sans leur faire tort, qu'ils n'ont presque pas le sens commun.

Il leur est défendu d'avoir des livres. Il n'y en a que très-peu dans les Pays de la Domination Espagnole, excepté des Heures, des Missels & des Breviaires qui sont pour les Ecclesiastiques. Ceux-ci font entendre au peuple que tous les livres de *los Franceses y Yngleses* sont heretiques, & qu'il faut les jeter au feu. On voit bien qu'ils craignent eux même beaucoup le venin de cette heresie, car ils sont les plus ignorans de tous les hommes.

Un Creole trouva par hazard à *Porto-Belo* les *Metamorphoses d'Ovide*, qu'il n'entendoit pas. Il remit ce livre à un Moine de saint François qui ne l'entendoit pas mieux peut-être. Soit malice, soit ignorance, il fit acroire aux habitans de *Porto-Belo*, que c'étoit une *Bible Angloise*: &

pour preuve que c'en étoit une , il leur monroit les figures de chaque Metamorphose , en disant *voilà comme ces chiens adorent le diable , qui les change en bêtes*. Après cela cette prétenduë Bible fut jetée dans un feu allumé exprès , & le Moine fit à ces bonnes gens un beau discours qui consistoit à remercier saint François de cette heureuse découverte. Il est fort ordinaire aux Creoles , qui demeurent plus avant dans le Pays , & qui ne voient que très-rarement des étrangers , de croire que les Heretiques Luthériens sont noirs , qu'ils ont les ongles crochuës , des cornes à la tête , une longue queue au derriere : & les Curez ne les en desabusent pas.

Ceux des Indiens que l'on convertit , & qui persistent de bonne foi dans la Religion que les Moines ou les Curez leur ont enseignée , n'en sont pour cela pas moins idolatres : car ils adorent & servent nos saintes Images comme autant de Dieux. Les Curez le souffrent , & disent que cela vaut encore mieux que s'ils n'étoient pas baptisez. *Le Saint* , ajoutent-ils , *aura pitié d'eux & les délivrera pour l'amour de son image*. L'avarice de ces Ecclesiastiques

frastiques trouve son compte dans ces abus, car ces Images leur valent de bonnes aubaines. L'envie de faire des Chrétiens est cause que les Missionnaires tolerent d'autres abus aussi grossiers pour le moins : mais ils payent quelquefois bien cherement cette envie. Les Sauvages, qui ne sont pas toujours d'humeur de se convertir, massacrent quelquefois ces Missionnaires ; & quand ils ont le bonheur de se sauver de leurs mains, ils reviennent en fort mauvais état. J'avouë qu'il y a des Missionnaires de bonne foi, qui ont à cœur la gloire de Dieu & le salut des ames des Idolatres. Ceux-là sont en petit nombre. Tous les autres cherchent dans les conversions l'augmentation de leurs revenus & leur profit temporel.

Les sermons sont pleins de bouffonneries plates & grossieres. Les Fêtes sont encore plus scandaleuses. Etant à Carthagene, le jour de la Procession du St. Sacrement, j'eus occasion de voir comment on y profanoit cette sainte ceremonie. Des gens malquez y faisoient toutes sortes de gestes bouffons ; quelques-uns culbutoient devant le St. Sacrement, & d'autres fai-

soient le moulinet. On y portoit des chats & des cochons, emmaillotez, qui en miaulant & en grognant compofoient avec les voix humaines un concert des plus impertinens. L'Enterrement de *Jesús-Christ* & toutes les solemnitez de la semaine Sainte sont à peu près aussi édifiantes que la solemnité du S. Sacrement. Il ne faut pas oublier la Messe de minuit à Noël ; Les Religieux y dansent au son des instrumens, de même que les seculiers, & cela avec les gestes & les grimaces ordinaires aux Mascarades du Carnaval. Les uns se déguisent en diables, les autres en Anges. Ces Anges & ces diables se disent souvent de grosses injures & les accompagnent presque toujours de coups de poings & de croqui-gnoles ; mais les diables sont enfin batus & chassés. Alors on recommence la musique, qui est accompagnée de chansons qui répondent fort bien à la célébration de la Fête.

Un Creole qui meurt doit premièrement ordonner par son Testament bon nombre de Messes pour le salut de son ame. S'il lui reste quelque chose après cela, il le laisse à ses proches ou à ses créanciers, s'il en a ; mais l'ame est toujours la principale héritière. Il ar-

rive souvent que les Curez ou les Convens heritent de tout ce qui reste ; ou qu'ils partagent le bien avec l'ame du défunt.

Les Prêtres & les Moines ont grand soin de détruire tout ce qui reste de monumens Indiens. Ils disent que ces monumens ne servent qu'à conserver le souvenir de l'idolatrie. Ils ont raison en un sens. Le Cardinal Ximenés étoit dans le même goût, lorsqu'il fit détruire avec tant de soin les livres & les autres monumens de la Religion Mahometane dans le Royaume de Grenade ; sans avoir égard à la beauté de ces monumens.

J'ai dit que la Polygamie est un grand obstacle à la conversion des Indiens. Quand on leur parle de cet article, ils nous répondent. *Vous voulez qu'étant devenus Chrétiens, nous nous contentions d'une seule femme, & que nous la gardions jusqu'au jour de sa mort, quoi qu'elle nous devienne inutile quand elle est vieille & infirme. Mais vous autres Européens, qui gardez vos femmes pendant qu'elles sont en vie, vous avez des Maîtresses, & vous voyez celles qui sont communes.* (C'est ainsi qu'ils désignent les femmes publiques.) C'est comme si

148 *Voyages de François Coreal*
vous changiez de femmes. Laissez-nous
donc vivre à la maniere de nos peres,
car elle est aussi bonne que la vôtre, &
nous serons Chrétiens comme vous.

Cet article me fournit une occasion naturelle de parler des suites de la débauche de mes compatriotes. C'est la verole. Malgré le guaiac, cet excellent preservatif, beaucoup d'Espagnols en sont pourris jusqu'aux os, aussi bien que les Portugais, & ils la transmettent à leurs enfans comme un heritage. Ce mal si commun & si dangereux pourtant éfaroucha d'abord nos Ancêtres; mais les descendans s'y sont fort apriivoisez, & la verole, toute funeste qu'elle est; a le privilege d'être regardée aux Indes comme la fièvre en Europe. J'ai connu quelques Creoles qui s'étoient mis dans l'esprit de la conjurer en quelque façon, comme on conjure le diable. On peut dire que la chair étoit combatuë en eux entre une espece de crainte de Dieu & la crainte de la verole. Comment accorder ensemble l'amour de la Religion & l'amour des femmes? Ils se mettoient donc sous la protection de la sainte Vierge, avant que d'aller voir leur Maîtresses, se munissoient d'*Agnus* & de grains benits. Prêts

à recevoir les dernières faveurs de l'amour, ils disoient dévotement quelques Oraisons & des Ave. Les signes de Croix suivoient, mais malgré ces saintes précautions, je les ai vû revenir très-souvent aussi poivrez que les moins dévots des Indes. Il falloit avoir recours au guaiac, & le plutôt n'étoit que le mieux; car quand le mal avoit pris de trop profondes racines tout le guaiac du monde ne l'auroit pas arraché.

Ce détail suffit maintenant. Je remets le reste à la seconde partie de ma relation.

Fin de la premiere Partie.



VOYAGES
 DE
 FRANÇOIS COREAL
 AUX
 INDES OCCIDENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur passe au BRÉSIL & séjourne à
 la BAYE DE TOUS LES SAINTS.
 Description de la Ville. Description
 des Routes, &c.*



PRE's avoir séjourné quel-
 que tems parmi les Anglois
 Flibustiers, je voulus re-
 voir ma patrie. Je m'embar-
 quai pour cet effet à la *Jamâique* sur
 un vaisseau Anglois qui repassoit en

Europe. Nous partîmes le 13. Mai 1684. & nous arrivâmes heureusement en Angleterre d'où je repassai en Espagne. M'étant rendu à Carthagene, je trouvais tous mes parens morts: Depuis 18 à 20 ans que je n'avois vû mes amis de College, ils avoient pris parti de côté & d'autre. Les uns s'étoient mariez, les autres s'étoient allez établir en d'autres endroits de l'Espagne. Quelques-uns étoient en Flandre & en Italie, & quelques autres devenus plus riches & plus fiers, ou ayant changé de goût & d'inclination ne me reconnoissoient plus. Je songeai alors à recueillir le peu de bien qui me revenoit de la maison de mon Pere, & dès que j'eus mis ordre à mes petites affaires je pris le dessein de m'en aller en Portugal pour m'embarquer sur la Flotte allant au Bresil.

Nous partîmes au mois de Juillet 1685. & nous arrivâmes heureusement à la Baie le 31. Octobre, après trois mois & onze jours de navigation.

* *Bahia de todos los Sanctos*, ou *Ciudad da bahia* est la Capitale du Bresil. C'est un lieu de grand commerce pour les Portugais & de grand abord pour les marchandises qui s'y trafiquent, telles que sont les toilles grosses & fines,

les baies, serges, & perpetuanes; les chapeaux, bas de soie & de fil; les biscuits, farines, froment; les Vins de *Porto à Porto* &c. les huiles, beure, fromage; les Bateries de cuisine, Esclaves de Guinée &c. Pour toutes ces choses on y reçoit en retour de l'or, du sucre, du tabac, du bois de teinture, de Bresil & autres, des peaux, des huiles, des suifs, du baume de *Copahu*, de l'*Hippecaquana*, &c. Cette Ville si avantageuse aux Portugais est sur une hauteur de 80. toises qui dépend de la côte Orientale de la *Baye de tous les Saints*. Cette hauteur est très-difficile & l'on s'y sert, pour monter & descendre les marchandises du port à la ville, d'une espece de gruë. Le Terroir de la ville est fort inégal, & la pente des ruës est si difficile que des chevaux attellez à des voitures ne pourroient s'y soutenir.

L'abord à la Ville est défendu par les forts de *saint Antoine* & de *sainte Marie*, quoique pourtant on puisse aisément éviter la portée du canon de ces deux forts, à cause de la largeur du canal. La Ville est en général bien fortifiée; mais la garnison, qui consiste en des soldats Portugais bien faits & pro-

pres à tout excepté au métier de la guerre, est mal disciplinée & adonnée à toute sorte de luxure. Ce sont la plupart des garnemens sans cœur, aussi dangereux assassins qu'ils sont lâches. Les Habitans de la Ville ne valent pas mieux. Ils sont voluptueux, vains, superbes & rodomons, lâches, ignorans, & fort bigots. Ce n'est pas qu'ils ne paroissent courtois & polis dans leurs manieres, mais ils sont si charoüilleux sur le point d'honneur, si jaloux sur le chapitre des femmes & si vains sur leur grandeur, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de s'en faire des amis. Les femmes sont moins visibles qu'au *Mexique*, à cause de la grande jalousie des maris, mais elles n'en sont pas moins libertines, & elles mettent pour venir à bout de leur passion, toutes sortes de stratagèmes en œuvre, quoiqu'aux dépens de leur honneur & de leur vie: car si elles sont surprises dans le crime, leurs maris les poignent, sans qu'il en soit autre chose, & leurs peres ou leurs freres les prostituent. Elles déviennent alors des courtisanes publiques, également au service des Blancs & des Noirs. Si la précaution des Maris n'empêche pas les intrigues de

leurs femmes, celle des peres n'empêche pas que les meres ne prêtent leurs secours charitables aux filles aussitôt qu'elles sont nubiles. Il est même fort ordinaire aux meres de questionner leurs filles sur ce qu'elles sont capables de sentir à l'âge de douze ou treize ans & de les inviter à faire ce qui peut émousser les aiguillons de la chair. Les pucelages sont à l'enchere à *San Salvador* & s'y payent très-cherement, à cause qu'ils sont enlevés de fort bonne heure & que la fleur de virginité doit se cueillir, disent-elles, dans ses premières années, afin qu'elle ne se flétrisse pas.

Avec de telles mœurs, on ne laisse pas que d'être très religieux quant à l'exterieur. Les Eglises y sont fréquentées, la confession y est fort commune, sans doute à cause de la multitude des pechez. Le faste de la religion se montre dans tout le dehors. Je n'ai point vû de lieu où le Christianisme parut avec plus d'éclat qu'en cette Ville, soit par la richesse & la multitude des Eglises, des Convens & des Religieux, ou par l'équipage devot des Gentils-hommes, des Dames & des courtisanes & généralement de tous les Citoyens de la Baye. On n'y marche point sans un rosaire à la

main, un chapelet au col & un saint Antoine sur l'estomac. On est exact à s'agenouiller au son de l'*Angelus* au milieu des rues : mais en même tems on a la précaution de ne point sortir de chez soi sans un poignard dans le sein, un pistolet dans la poche, & une épée des plus longues au côté gauche : afin de ne pas perdre l'occasion de se vanger d'un ennemi tout en disant son chapelet.

Je me trouvai un jour à la Baye dans la maison d'un *Christian veio* de bon exemple aux Portugais par sa devotion, mais aussi peu charitable dans ses actions, que superstitieux & bigot dans tout son extérieur. Je me trouvai, dis-je, chez cet homme, un jour qu'il faisoit déchirer à coups d'aiguillon un pauvre Nègre, pour avoir renversé une tasse de chocolat. Pendant ce tems-là cet homme religieux avoit sur sa table un Crucifix devant lequel il disoit ses oraisons : mais il étoit tourné de sorte qu'en même tems qu'il faisoit ses devotions, il avoit la cruelle satisfaction de voir déchirer son esclave & d'entendre les cris de ce misérable.

Ces malheureux Nègres sont traitez avec la dernière barbarie. Non-seulement on les vend publiquement, mais

on les étales nuds , & on les examine avec autant de soin & de sens froid qu'on examine un cheval chez les maquignons. C'est quelque chose de plaisant & d'insolent en même tems, que de voir un Portugais parcourir le corps d'un esclave avec les lunettes sur le nez , & examiner scrupuleusement toutes les parties du corps d'un Nègre ou d'une Nègresse. Après qu'on les a achetez, on peut les tuer pour la moindre chose , & quand ils sont vieux , on trouve souvent assez de prétextes pour s'en défaire comme d'un vieux chien. Cependant il y a quantité de ces esclaves à la *Baye* & je ne doute pas que , si ces malheureux avoient du cœur & de la resolution , ils ne pussent un jour tailler de l'ouvrage aux Portugais du *Bresil*.

Dans toutes les *Indes* la première chose qu'il faut faire , c'est de s'attirer la protection des Moines , ils y sont très-puissans & d'une intrigue à toute épreuve.

La fainéantise & l'ignorance de nos Espagnols & des Portugais contribuent beaucoup à l'autorité de tous les Religieux , qui n'ont garde de manquer de faire un point de Religion du pouvoir immense qu'on leur laisse : car aux *Indes*

quand on est maître absolu de la conscience d'un homme, on l'est aussi de sa bourse.

La mollesse des habitans de *San Salvador* & la pente des ruës, qui est fort roide, leur fait regarder l'usage de marcher comme une chose indigne d'eux. Ils se font porter dans une espeece de lit de coton à raiseau, suspendu à une perche longue & épaisse, que deux Nègres portent sur leurs épaules. Ce lit est couvert d'une Impériale, d'où pendent des rideaux verts, rouges ou bleus. On y est fort à son aise, la tête sur un chevet & le corps, si l'on veut, sur un petit matelas fort proprement piqué.

L'air de *Bahia de todos los Santos* n'est pas des meilleurs, à cause de la chaleur violente du Climat, qui cause aux habitans, & surtout aux nouveaux venus, des maladies ardentes. Les vivres n'y sont pas bonnes, & les fruits sont si exposez aux ravages des insectes qu'on a de la peine à y en cultiver de mediocres. Ce n'est pas que la paresse des habitans ne pût surmonter ces défauts par l'industrie; mais dans les *Indes* on aime bien mieux dormir, & cajoler les Dames, que s'occuper à la moindre chose pénible.

Le *Bresil* contient diverses Provinces, qui sont pour la plûpart aux Portugais, & s'étend depuis le 2. D. de Latitude Nord au 25. Les vents de mer y modèrent pourtant l'ardeur excessive du soleil, aussi bien que les broüillards, qui rafraîchissent l'air pendant les premières heures de la matinée. Tout ce Pays est divi é en Capitainies, où il y a des Colonies des Portugais, comme *Tamaraca*, *Pharnambug*, *Bahia de Todos los Santos*, ou *San Salvador*, *Puerto Seguro*, *Espiritu Santo*, *Paraíba*, *Rio aneiro S. Vicente* &c. *Pharnambug* est près du Cap de *S. Augustin*. C'est un lieu de grand trafic pour les Portugais, qui en apportent du sucre, du bois de *Bresil*, des cuirs &c. Le Cap de *S. Augustin* git à 8. degréz de latitude Meridionale & a été découvert au mois de Janvier de l'année 1500. par *Vincent Janes Pinzon*. C'est l'endroit de toute l'*Amerique* qui avance le plus vers l'*Afrique*. On ne compte que 500. lieuës depuis le Cap vert en *Afrique* jusqu'à cette côte du *Bresil*.

On compte cent lieuës de ce Cap à *Bahia de todos los Santos*, qui git à 13. degréz moins quelques minutes. Voici les lieux qui gisent entre deux. *Sant*

Alexio, *Sant Miguel*, *Rio d' Aguada*, *Rio Francisco*, *Rio de Cana fistola*, ainsi nommée parce qu'il y a quantité de *Casse*, *Rio real*, *Rio de Tapuan*, *Povoucan*. On compte à peu près cent autres lieux de la *Baye de tous les Saints* aux *Abrolhos*, ou *Cabo dos Baixos*. Il y a entre deux *Rio de S. Giano*, *os ilheos Capitainie*, *Rio de Sant Antonio*, *Rio de Santa Crux*, *Puerto Seguro* &c. Après cela on trouve entre *Cabo dos Baixos* & *Cabo Frio*, *Puerto dal aguado*, *Rio dulce*, *Reios magnos*, *Spiritu Santo*. De là on vient à *Tapenuri* & puis à *Paraiba*. La côte a des sables qui cachent de mauvais écueils. C'est de ce côté là que demeurent les *Ovetacates* Peuple sauvage & cruel. Les *Mackes* suivent, où la côte est aussi pleine d'écueils. Il y a dans ce parage trois petites Isles pleines d'oiseaux si privez, qu'on les peut prendre à la main & les tuer à coups de bâton.

Cabo frio est un fort bon havre, où les *Topinamboux* demeurent. On trouve là beaucoup de poissons à scie & de jolis perroquets. Un peu plus loin est *Rio-Janeyro* & *Bahia fermosa*. Les François y ont autrefois négocié, & ils y avoient un Fort. L'embouchure y est de six

lieuës d'Espagne & de trois ou quatre un peu en dedans des terres. Cette embouchure est dangereuse à cause de quelques écueils. On passe près d'un Cap qui n'a pas plus de 300. pas de largeur, qui descend de biais d'une montagne, qui ressemble à une pyramide. A deux lieuës & demie d'Espagne d'une Isle que les François ont habitée autrefois, & où l'on trouve encore quelques ruines d'un fort, il y en a une autre que l'on appelle la *grande Isle*, que des *Topinamboux* habitent. Elle a trois lieuës de circuit. On trouve encore quelques autres qui ne sont pas habitées où l'on pêche de bonnes huitres. Les Sauvages ont coutume de se plonger en la mer le long du Rivage & d'arracher à belles dents les pierres autour desquelles ces huitres se tiennent si fort attachées, qu'on a de la peine à les en ôter. Elles sont fort bonnes à manger, & l'on trouve en quelques-unes de petites perles que les Sauvages nomment *Lenpes*. La mer y abonde en poissons, sur tout en barbeaux & cochons de mer. Il y a des Balaines aux environs. Là se jettent aussi deux rivières d'eau douce, le long desquelles & des deux côtes il y a plusieurs *Aldejas* ou villages des Sauvages.

Plus loin de là & allant vers *Rio de la Plata* on trouve un golfe découvert autrefois par les François.

CHAPITRE II.

De quelques Sauvages du Bresil & de leurs manieres.

Ces Peuples sont subdivisez en plusieurs autres, sous le nom de *Margajates*, *Ovetagates*, *Maxkes*, *Toupinamboux* &c. les *Margajates* & en général tous les Bresiliens mangent leurs ennemis. Ils vont nus & se frotent tout le corps avec une certaine liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne comme les Prêtres, & se percent la lèvre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe verd. Cela les rend si difformes, qu'on diroit qu'ils ont deux bouches. Je ne puis concevoir le sujet de ce bizarre ornement. Les femmes laisse croître leurs cheveux & ne se percent point les lèvres, mais bien les oreilles, & cela de telle maniere, qu'on y mettoit le doigt tout entier. Elles y mettent des osselets blancs & des pierres qui leur pendent

162 *Voyages de François Coreal*
sur les épaules. Il y a chez les *Margajates* beaucoup de bois de *Bresil*.

Les *Ovetacates*, qui sont toujours en guerre avec leur voisins, ne souffrent pas que personne vienne trafiquer chez eux. Quand ils ne se sentent pas les plus forts, ils fuyent de telle sorte qu'il n'y a cerf qui coure plus vite. Ils vont nus, ils ont cela de commun avec les autres *Bresiliens*; & ceci de particulier qu'ils laissent croître leurs cheveux jusques sur le milieu du dos excepté qu'ils les coupent un peu sur le front. Ils mangent la chair cruë comme les chiens. Ajoutez à cela leur air sale & dégoutant, leur regard farouche, leur physionomie qui tient de la bête. La nature, qui tout simple & sans ornement est quelquefois si agréable, est bien laide & bien choquante en ces Sauvages.

Ce peuple a un langage particulier, assez différent de celui de ses voisins. Son naturel sauvage & barbare est cause qu'on ne lui apporte pas beaucoup de choses. On ne s'y fie que de loin & muni de quelques armes à feu, afin d'é mousser par la terreur que ces armes leur inspirent, un appetit désordonné, qui se reveille à la vuë de la chair de Portugais. On fait les échanges à quel

ques certaines de pas les uns des autres de cette maniere - ci. On porte en un endroit neutre également éloigné des troqueurs la marchandise qui se negocie. On se la montre de loin sans dire mot, & chacun va prendre ce qu'il doit avoir en retour. Il y a tout à la fois de la défiance & de la bonne foi dans cette maniere de negocier : mais d'ailleurs ces Sauvages ont assez de lumières pour se défier des Portugais.

CHAPITRE III.

Des autres Bresiliens Naturels & de leur façon de vivre.

EN general les Bresiliens nous ressemblent pour la taille. Ils sont bien proportionnez de corps, mais plus robustes que nous & peu sujets aux maladies. On ne trouve chez eux guères de paralytiques, ni d'estropiez, ni d'aveugles, ni de boiteux, ni de personnes contrefaites. Plusieurs vivent, dit-on, jusqu'à cent vingt ans. Je le crois presque, car ils vivent sans soucis & n'accumulent pas pour l'avenir. On n'en voit guères qui deviennent gris, preuve

d'un air bien tempéré & qui n'est sujet ni au grand froid, ni à la corruption. Les arbres & les Campagnes y sont dans une verdure éternelle, & les Sauvages toujours également gais. Ils sont heureux de ne connoître ni l'avarice ni les autres passions qui en dépendent: mais ils connoissent à fond la vengeance & toutes ses suites. Leur teint n'est pas noir, mais brun comme celui des Espagnols. Hommes, femmes, enfans, tout y va nud, excepté qu'aux jours de fêtes & de réjouïssances ils se couvrent de la ceinture en bas avec une toile ordinairement bleüe & rayée. Ils pendent à cette toile des sonnettes qu'ils prennent en troc des Portugais, ou de petits os fort durs. Ce sont leurs instrumens de Musique, & l'oreille des Bresiliens y est faite. En tems de guerre ils endossent une espee de manteau de peau: mais excepté ces occasions ils sont toujours nuds comme des vers. Ils commencent maintenant à cacher ce qu'on doit cacher.

Ils ne se laissent aucun poil sur le corps & s'il en vient, ils l'arrachent avec des pincettes ou le coupent avec des ciseaux que les Portugais leur fournissent: mais ils conservent une touffe

de cheveux derriere la tête, qu'ils laissent pendre quelquefois jusques sur le milieu du dos. Ils ont la lèvre inférieure percée dès leur enfance, & l'on y passe pour l'ornement un os blanc comme de l'ivoire. Cet os se tire & se remet quand on veut. Lorsqu'ils sont venus en âge d'homme, au lieu de cet os ils passent dans le trou de la lèvre du jaspe ou une émeraude bâtarde & l'accromodent de telle sorte qu'elle ne puisse tomber. Cette piece est quelquefois de la longueur du doigt. Quelques-uns ne se contentent pas d'une pierre ou d'un os dans la lèvre; ils en enchassent dans leurs jouës & cela fait un effet bien désagréable, surtout aux yeux de ceux qui n'y sont pas accoutumez. Ils ont le nez plat & ils le font tel à leur enfans dès qu'ils sont nez. Cela leur paroît fort beau. Ils se peignent le corps de plusieurs couleurs. Les jambes & les cuisses sont peintes en noir, de sorte qu'on diroit de loin qu'ils portent des culottes noires abatuës sur les talons. Le suc avec lequel ils se noircissent ainsi ne peut s'effacer de fort longtems. Ils portent au col des colliers d'osselets blancs comme albatre. Ces os sont de la forme d'un croissant. Ils les enfilent

en de petits rubans de coron : mais pour la diversité ils portent quelquefois au lieu d'osselets , de petites boules d'un bois noir & reluisant, dont ils font une autre sorte de collier. Comme ils ont quantité de poulets dont la race leur est venuë d'Europe , ils en choisissent les plus blancs & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge , puis ils se l'appliquent sur le corps avec une gomme fort renante. Ils se parent aussi le front de plumes de plusieurs couleurs.

Il y a au Bresil un oiseau noir comme la corneille, que les Sauvages nomment *Tochan*. Cet oiseau a autour du col de petites plumes très-fines jaunes & rouges. Ils se les appliquent quelquefois sur les jouës avec de la cire : mais cet ornement est réservé pour les jours de cérémonie. Ils habillent de cette façon leur visage lorsqu'ils vont à la guerre, ou quand ils celebrent une fête. Une des plus solennelles, c'est lorsqu'on doit tuer un homme pour le manger. Alors, afin que rien ne manque à la solennité du jour, ils font une espece de chaperon de plumes vertes, rouges, jaunes, & s'en ornent fort proprement les bras, de maniere qu'ils semblent parer de manches de velours bigarré. Il

ornent de pareilles plumes leurs *Tacapes*, qui font de ce bois dur & rouge que nous appellons *Bois de Bresil*. Sur leurs épaules ils mettent des plumes d'autruche. Ceux qui entr'eux veulent passer pour gens de réputation, & qui ont mangé beaucoup d'ennemis, se font des taillades & des balafres à la poitrine & en d'autres endroits du corps. Après cela ils y font pénétrer une poudre noire qui rend ces balafres hideuses. A voir ces taillades de loin on les prendroit pour des pourpoints déchiquetéz à la mode de nos Peres. Il faut avoir de la patience de reste pour se taillader ainsi par vanité; mais qu'on ne s'y trompe point: ces taillades ne leur font pas plus de mal qu'en font aux Pelerins qui viennent de Jerusalem les marques qu'ils se font imprimer sur la main ou sur le bras. Quand ils sont en réjouissance, ils prennent provision de certains fruits qu'ils nomment *Ahouai*. Ils les creusent & les emplissent de petites pierres; ensuite de quoi les enfilant à des cordons ils se les attachent aux jambes & dansent au son des *Ahouai*. Ils ont encore dans les mains, outre ces *Ahouai*, des callebasses creuses, pleines aussi de petits cailloux. Ils attachent ordinairement ces callebasses

168 *Voyages de François Coreal*
au bout d'un baton & se donnent l'effor
à la musique des cailloux. Ce digne
instrument s'appelle *Maraque*.

Les femmes vont nuës comme les
hommes, & se coëffent avec une coëffu-
re de coton : mais sans que cela les em-
pêche d'avoir les cheveux épars sur les
épaules. Elles ne se percent ni les lèvres,
ni les jouës, mais pour leurs oreilles,
elles sont percées à y passer le doigt tout
entier, & on les orne de pendeloques
de coquilles si grandes, qu'elles pendent
sur les épaules & jusques sur la poitrine.
Elles se fardent à la Bresilienne, c'est-à-
dire, qu'elles se peignent la face de plu-
sieurs couleurs. Ces femmes portent aussi
des brassulets de petits os fort propre-
ment joints ensemble avec de la gomme
& de la cire. Pour les habits, quand on
leur en présente elles s'excusent de les
recevoir, en disant qu'elles n'ont pas
l'usage d'en porter, & que cela les em-
pêcheroit de se baigner. C'est ce que les
Bresiliens font plusieurs fois dans le
jour. Ils plongent comme des canards.
Si, pour se divertir, on présente des
habits à ces Bresiliennes, elles s'en ha-
billent par complaisance, mais de retour
chez elles, elles se déshabillent fort vîte
& courent ensuite toutes nuës sans
honte de côté & d'autre. A

A l'égard de ce qu'on pourroit penser, que cette nudité provoque à luxure, il semble au contraire qu'elle rend moins luxurieux, & je crois que la parure des femmes Européennes excite plutôt la convoitise des hommes, que la simple & grossière nudité des Indiennes. Il est bien vrai que cette nudité frappe d'abord les nouveaux venus, mais ils s'y accoutument bientôt : la convoitise se dégoûte, & l'on reprend plutôt que l'on ne croit le sens froid de la chasteté. Quoique puisse être ensuite ce que l'on voit, l'œil n'en est pas moins tranquille.

Les Bresiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines ; l'*Aipy* & le *Manioc*. Au bout de trois ou quatre mois qu'on les a plantées, elles sont hautes de demi pied pour le moins, & grosses comme le bras. Etant hors de terre les femmes les séchent au feu sur ce que les aventuriers appellent un *borcan*. On les ratisse avec des pierres aiguës, comme on ratisse des navets, & la farine qu'on en tire est du goût de l'amidon. On cuit cette farine dans des grands pots en la remuant jusqu'à ce qu'elle devienne épaisse comme de la bouillie. Ils en font de deux sortes,

l'une qu'ils font cuire jusqu'à ce qu'elle soit presque dure, afin de la garder pour la provision. Ils en usent à la guerre. L'autre n'est que legerement bouillie, & a le goût du pain blanc quand elle est fraîche. Cette bouillie est fort nourrissante, mais ni l'une ni l'autre ne valent rien pour faire du pain. On en peut bien faire du levain comme celui de froment, mais ce levain cuit, se brûle & se seche par dehors, & reste entierement mol au dedans. De l'une & de l'autre farine apprêtées avec du jus de bonne viande on en fait un met assez approchant du ris bouilli. De ces mêmes racines pilées fraîches & pressées ensuite, ils en tirent un jus blanc comme du lait, & ce jus mis au soleil s'y resserre en sorte qu'il devient propre à être cuit & mangé comme des œufs. Ils rôussent aussi & mangent beaucoup d'*Aipy*. Cette racine se ramollit & a le gout des chataignes. Pour le *Manioc* il faut le réduire en farine & le cuire, sans quoi il seroit fort dangereux à manger. Ces deux racines sont à peu près comme un petit genevrier, & leur feuille ressemble à la *Peonia*.

Leur breuvage est un extrait de ces deux racines & de maiz; mais les fem-

mes feules ont le privilege de les composer, car les Bresiliens croyent que s'il étoit fait par des hommes, il auroit un fort mauvais goût. On coupe ces racines par tranches comme les navets. On fait ensuite bouillir toutes ces tranches en des pots jusqu'à ce qu'elles soient molles. Les femmes, qui sont assises autour de ces pots, mâchent & remâchent ces racines molles & les jettent dans un autre pot destiné à cela. Ces racines y sont une autre fois bouillies & bien remuées avec un bâton, aussi longtemps qu'elles le jugent nécessaire. On verse après tout cela en un autre pot où elles sont pour la troisième fois bouillies & écumées. Cette liqueur est couverte ensuite & conservée pour leur servir de boisson. Elles font de même façon un breuvage de maiz, que ces Sauvages nomment *Caouin*. Ce breuvage est trouble, épais & presque du goût du lait. Ils en ont de blanc & de rouge comme nos vins.

Quand on s'assemble pour quelque festin, (& ce festin est ordinairement le préparatif au massacre de quelque captif dont la chair doit servir à les régaler,) les femmes font du feu auprès des vaisseaux où est ce digne breuvage.

Elles ouvrent ensuite un des pots & en puisent en une courge que les hommes prennent en dansant, & qu'ils vident d'un seul trait. Ils retournent ainsi tour à tour aux pots avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que tout soit vidé. Trois jours se passent ainsi à boire, chanter, sauter & danser. De tems en tems ils exhortent à ne pas manquer de courage contre l'ennemi, & alors ils interrompent les danses & la boisson pour écouter ces exhortations. Les Bresiliens ont cela de particulier, qu'ils mangent & boivent en divers tems. C'est-à-dire, qu'ils s'abstiennent de manger à l'heure qu'ils boivent, & de boire à l'heure qu'ils mangent. Alors ils s'abstiennent aussi de traiter d'affaires, & s'il y a quelque chose à dire, on renvoie après le repas. Je crois que l'on s'imagine assez que les apprêts de ces repas ne sont pas exquis. Des bras, des jambes, des cuisses d'hommes assommez, ou massacrez, voilà leurs grands mets dans les jours de fête, comme je l'ai déjà dit: mais pour l'ordinaire on sert l'*ouipou* & l'*ouientan* (ce sont les deux bouillies de farine dont j'ai parlé) dans un pot où toute la famille frotte la main tour à tour. Le *caouin* se boit de même. Ils

mangent quand ils ont faim, & boivent quand ils ont soif : car il n'y a pas d'heure fixe pour leur repas. Quand on a mangé on parle de ses affaires ; comme d'aller attaquer celui-ci ou celui-là, de le prendre, l'engraïsser & ensuite l'assommer pour le manger. Les plus voisins des Portugais commencent aujourd'hui à s'humaniser & ne mangent plus tant les gens.

C H A P I T R E I V.

Des animaux du BRÉSIL.

LE *Bresil* a divers animaux inconnus chez nous ; par exemple, le *Tapiroso*. C'est un animal qui tient du bœuf & de l'âne. Il a le poil long & roux, & n'a point de cornes. Son col est court, ses oreilles longues & pendantes, ses jambes roides & tortuës ; l'ongle telle que celle de l'âne, & la queue courte. Il a les dents aiguës, mais il ne fait point de mal, car il fuit devant les hommes. Les Sauvages les poursuivent à coups de flèches ou l'assiegent dans son trou pour avoir sa peau qu'ils font sécher au Soleil pour en faire

174 *Voyages de François Coreal*
des boucliers : car par la chaleur du Soleil elle s'endurcit de telle sorte , qu'on ne peut la percer à coups de flèches. La chair de cet animal a presque le goût du bœuf.

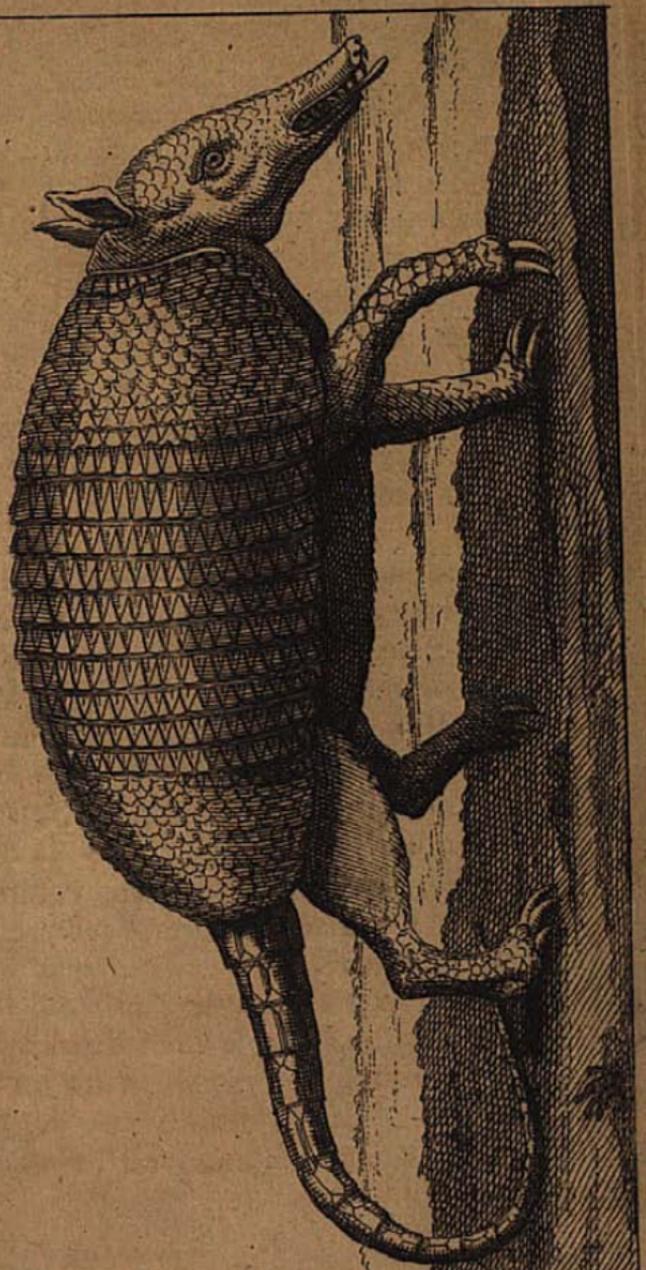
Le *Secouasan* est une espece de cerf un peu plus petit que les nôtres. Il a les cornes petites & le poil pendant comme les chevres.

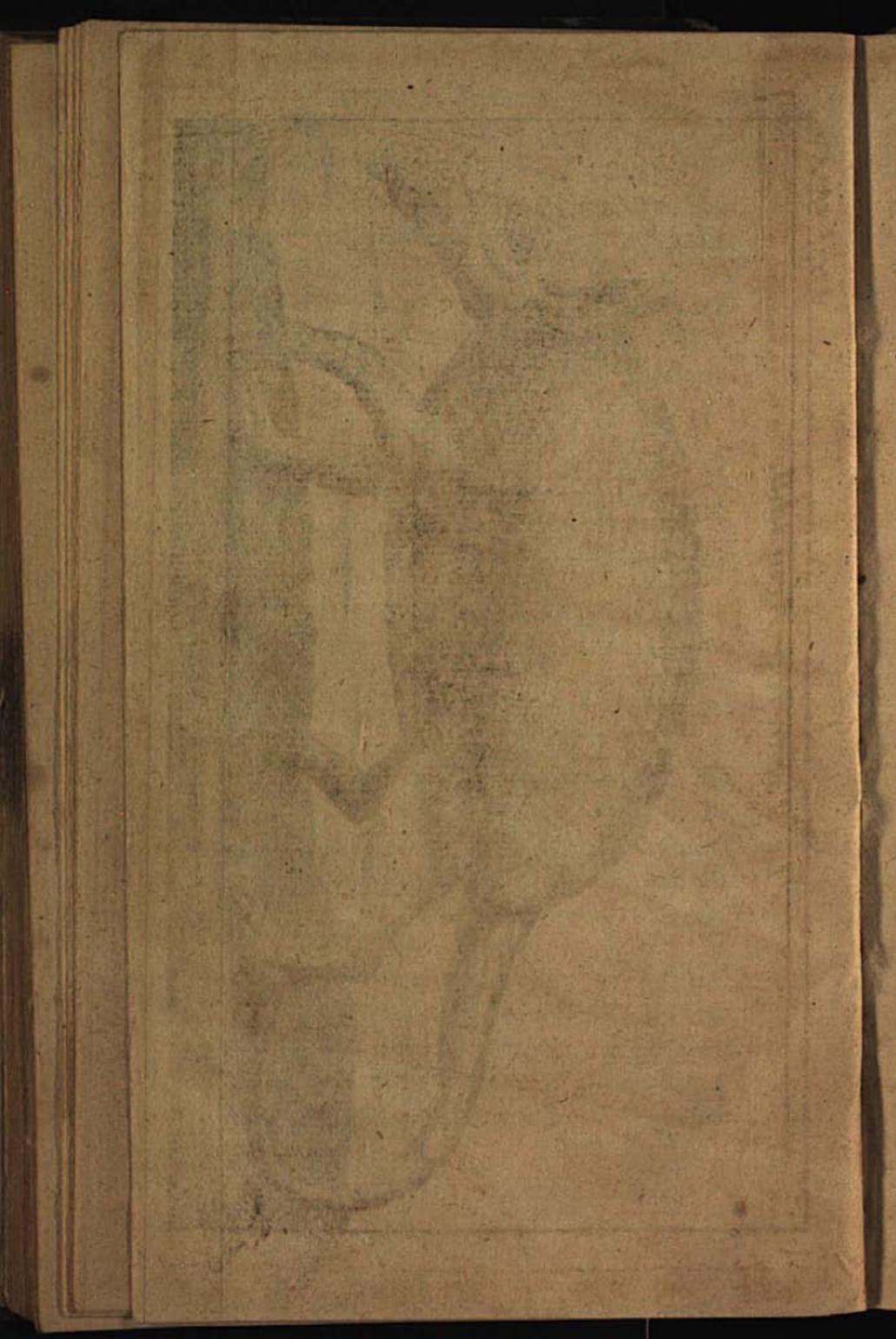
Le *Tajoussou* ressemble au pourceau ; il a la tête , les oreilles & les pieds de même , les dents grosses & aiguës dont il fait beaucoup de mal ; mais il est grêle & maigre , parce qu'il écume extraordinairement. Cet animal est laid & difforme , mais ce qui le rend singulier c'est un trou au dos , par où il respire comme les cochons de mer. Ce *Tajoussou* est de la hauteur d'un cochon.

Il y a au *Bresil* une autre espece de cerf aussi differente du nôtre. C'est l'*Agoury* , qui a l'ongle fourchuë , la queue courte , les oreilles dressées comme le lièvre. La chair de cet *Agoury* est de fort bon goût.

On y voit encore le *Tapiti*. C'est un animal qui ressemble à nos lièvres. Il a le poil roux. On trouve dans les bois certains rats aussi grands que des Ecu-reuils , & dont la chair est du goût de

Le Tatou ou Armadille.



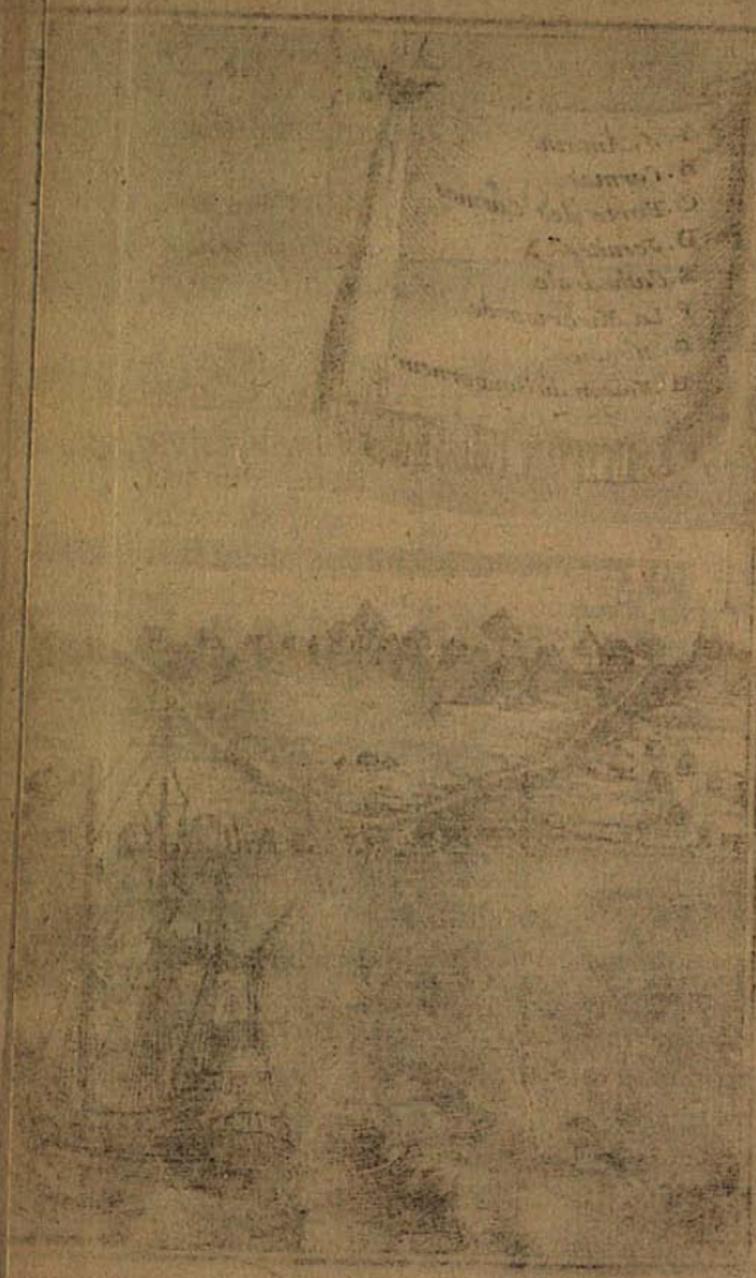


S. SALVADOR

- A. S. Antoine
- B. Carmes
- C. Porte des Carmes
- D. Jesuites
- E. Cathedrale
- F. La Misericorde
- G. Monie
- H. Maison du Gouverneur

- I. Estrapade
- L. Porte St Benoit
- M. S^{te} Therese
- N. S^{te} Barbe
- O. Port des Barques
- P. Bateria
- Q. Fort
- R. Magazine





nos lapins. Une bête nommée *pag* ou *pagina* y a la tête fort laide & une fort belle peau, qui est tacherée de blanc & de noir.

Le *Sarigai* est un animal puant, dont la chair est pourtant fort bonne quand on a ôté les rognons où se trouve l'infection.

Le *Tatou* ou *Armadille* est aussi d'assez bon goût. Il a la chair blanche. Le *Jacara* est une espèce de crocodile, ou plutôt de gros lézard. Il ne nuit pas & il s'en trouve fréquemment dans les maisons. Les petits Brésiliens jouent sans crainte avec ce *Jacara*. Pour les Crocodiles du *Bresil*, ils ont la gueule large & affreuse, la queue fort mince au bout, les pieds assez hauts & épatés. On y voit encore une espèce de lézard marqueté & long de quatre à cinq pieds. Ces lézards sont raisonnablement gros & fort laids. Ils se tiennent dans les rivières & dans les marais comme les grenouilles, sans pourtant faire aucun dommage. Les Naturels du Pays les nomment *Tovous*. On ne les trouve pas trop mauvais au goût. La chair en est courte & blanche, comme la chair du chapon. Ces Sauvages mangent aussi de certains gros crapaux rôtis au *boucan*.

& des serpens longs, de cinq pieds pour le moins & aussi gros que le bras. Il s'en trouve d'autres, principalement dans les rivieres, longs, menus & verds comme l'herbe, où ils se cachent quelquefois. Leur piqueure est fort dange-reuse.

Un animal nommé *Janouvara* n'y vit que de proyc. Cette bête ne ressemble pas mal à nos lévriers par la hauteur & la *gracilité* des jambes, & sa vîtesse à la course. Elle porte sous le menton une espee de barbe à long poil, & a la peau tachetée. Ce *Janouvara* est redoutable. Il déchire tout ce qu'il rencontre & dévore sa proye comme un lion : mais les Bresiliens se vengent de sa cruauté ; car quand ils le peuvent surprendre dans sa taniere, ils le font mourir à petit feu.

Il y a des singes petits & noirs, que les Sauvages nomment *Cay*. Le *Sagonin* est une autre sorte de singe qui de la couleur ressemble à un Ecureüil, & du museau à un lion. Ce *Sagonin* est fort hardi, mais d'ailleurs le plus joli petit animal qui se puisse voir.

Le *Hay* est de la grandeur d'un chien. Il a le regard d'un singe, le ventre comme une mammelle pendante, la queue

& les griffes longues. Quoique ce soit un animal qui vit dans les Bois, on le peut apprivoiser, mais les Sauvages ne s'y frottent pas, parce qu'étant nuds ils craignent les griffes aiguës de cette bête. Personne, disent-ils, ne l'a vû manger, à cause de quoi ils s'imaginent qu'elle vit de l'air.

Le *Coaty*, qui est de la hauteur d'un lièvre, a le poil court & tacheté, de petites oreilles, la tête petite, le museau élevé, long d'un pied, rond & d'égale grosseur par tout. Il a la bouche si étroite, qu'à peine y pourroit-on faire entrer le plus petit doigt. Cet animal est assez singulier. Quand il se sent pris, il se ramasse en un monceau, se laisse rouler de côté & d'autre, mais il ne se défait point qu'on ne lui donne quelques fourmis, ou quelqu'autre insecte. C'est d'insectes qu'il vit dans les Bois.

Il ne manque pas d'Oiseaux de toutes especes au *Bresil*. Il y en a beaucoup de bons à manger. Les Coqs - d'Indes y abondent, les Bresiliens les appellent *Arignou ausou*. Les Poules y ont été apportées par les Portugais. Il s'en trouve de blanches fort estimées chez les Sauvages, à cause de leurs plumes qu'ils teignent de verd pour s'en parer. Ce-

pendant ils n'en mangent d'aucune sorte & croyent que les œufs sont vénimeux. Ils sont même fort surpris de ce que nous en mangeons : aussi y a-t'il une si grande quantité de poules dans les Villages où les Portugais ne vont point, qu'on peut les avoir pour rien. Ils ont des canards dont ils ne mangent pas non plus, de peur de devenir tardifs & pesans comme ces oiseaux : ce qui seroit cause, disent-ils, qu'ils seroient facilement vaincus par leurs ennemis. Cette même raison les empêche de manger de quel qu'animal que ce soit, qui marche ou qui nage pesamment. En cela ils ne sont pas trop sauvages ; car l'expérience confirme leur raisonnement.

Ils ont aussi une espee de poulets noirs, marquetez de blanc & qui ont le goût des faisans ; d'autres qui sont grands comme des Paons, ou peu s'en faut, marquetez de même, & deux sortes de Perdrix de la grandeur des Canards.

Pour les Oiseaux qu'on ne mange pas, il s'y en trouve de bien des sortes différentes. Il y a des Perroquets fort beaux, entr'autres ceux qu'ils nomment *Arao* & *Canidas*, des plumes desquels ils se parent, parce qu'elles sont fort belles, & qu'elles sont de plusieurs couleurs,

rouges, bleuës, jaunes, dorées. Outre cela ils en ont de quatre autres sortes, par exemple, des *Cakotous*, qui ont la tête marquetée de rouge, de jaune & de violet. Les aïles sont d'un fort beau rouge, leurs longues queueës sont jaunes, & le corps vert. Ces Perroquets apprennent à parler distinctement. Il y en a d'une autre sorte qu'on nomme *Maragnas*, & qui sont aussi communs au *Bresil* que les Pigeons en *Espagne*. Les *Bresiliens* ne les estiment point du tout. Mais un oiseau fort singulier entre tous les autres, c'est le *Tochan*, dont j'ai déjà dit quelque chose. Cet oiseau est grand comme un Pigeon & aussi noir qu'un Corbeau par tout le corps, excepté sous le ventre & à l'estomac qu'il a jaunes avec un petit cercle de plumes rouges. Les *Bresiliens* appellent ces plumes, plumes à danser, parce qu'ils s'en parent aux jours de fêtes & de danses. Cet oiseau a le bec plus grand que tout le reste du corps.

Il y en a un autre de la grandeur & de la couleur d'un Merle, excepté que sous l'estomac il est d'un brun rouge comme du sang de bœuf. Ils appellent cet oiseau *Panou* & se servent de ses plumes comme de celles du *Tochan*. Ils

en ont encore un autre qu'ils nomment *Quanpian*, qui est rouge comme l'écarlate.

Il ne faut pas oublier le *Colibri*, qui n'est pas plus gros qu'une grosse mouche, & qui a de petites aîles luisantes, un chant fort haut & mélodieux, semblable à celui du rossignol. Il est presque incroyable que d'un si petit corps il en puisse sortir une voix si forte.

Enfin, il y en a divers autres de différentes couleurs & tous fort differens des nôtres. Les Sauvages en observent un sur tous les autres, qu'ils respectent, & qu'ils regardent comme un oi cau de présage & de bon augure. Il est gris & de la grandeur d'un pigeon. Son chant triste & lugubre se fait entendre plus frequemment la nuit que le jour. Les Sauvages disent que ces oiseaux leur sont envoyez de leurs parens, & amis défunts, pour leur apprendre des nouvelles de l'autre monde, &, en attendant qu'ils y aillent aussi prendre place, les encourager à la guerre contre l'ennemi. Comme, suivant eux, cet oiseau est un messager qui vient de derriere les montagnes, (c'est le Paradis de ces Sauvages,) ils croyent qu'en observant bien son chant, fussent-ils après leur mort

vaincus par leurs ennemis, ils iront trouver leurs Peres derriere ces montagnes, pour y être sans cesse dans les plaisirs & y danser éternellement.

On reconnoît à cela qu'ils ont assez de raison pour croire que leur ame n'est pas mortelle, & pour l'enseigner à leurs enfans.

On voit au *Bresil* des chauve-souris de la grandeur des corneilles. La nuit elles entrent hardiment dans les maisons, & si elles trouvent quelqu'un endormi & couché nud, elles lui succent le sang.

Les Abeilles de ce Pays-là sont plus petites que les nôtres & font leur miel dans les troncs des arbres. Les Sauvages Bresiliens n'employent la cire qu'à fermer les étuys où ils serrent leurs plumes, afin de les garantir des vers.

Difons un mot de leurs Poissons. Ils ont deux sortes de barbeau qu'ils tuent dans l'eau à coups de flèches; ce qui n'est pas difficile, parce que ces poissons nagent en troupe. Quelquefois ils en atteignent deux ou trois d'un trait. Ils font de la farine de la chair de ces barbeaux, qui est tendre & courte. Ils ont de plusieurs autres sortes de poissons, une espece d'anguille, des rayes plus grandes que les nôtres, & qui ont deux

cornes sur le devant de la tête. Leur queue est longue, menuë & venimeuse. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur les animaux du Bresil; mon dessein n'étant point du tout de donner l'histoire naturelle d'aucun Pays. C'est une matiere que je n'entends pas assez pour entrer dans le détail nécessaire. Ainsi je pourrois bien n'avoir rien dit que de fort commun sur cet article: mais puisque j'en ai tant fait, je dirai quelque chose des Plantes de ce beau Pays.

CHAPITRE V.

Des Arbres, Fruits, & autres Plantes du *Bresil*.

IL croît au *Bresil* quantité de ce bois connu en Europe sous le nom de *bois de Bresil*. Les habitans naturels l'appellent *Araboutan*. En grandeur & pour l'épaisseur du feuillage, il ressemble assez à nos chênes. On en trouve qui ont plus de trois brasses d'épaisseur, mais cet arbre ne porte aucun fruit. Sa feuille est semblable à celle du Buis. On transporte ce bois avec beaucoup de peine & de travail aux vaisseaux, &

les Bresiliens naturels ne s'y employent pas volontiers : aussi faut-il beaucoup de tems pour en fréter un navire, à cause de la dureté du bois & de la difficulté que l'on a à le couper & à le fendre. Ajoutez à cela, que par la négligence & la paresse des Portugais, quelquefois il n'y a point de bêtes de charge pour le transporter ou pour le traîner aux vaisseaux. Il faut alors que cela se fasse par le travail des Nègres que les Portugais ont à leur service. Ces Nègres font l'office de bêtes de charge, (aussi les Portugais les mettent-ils au rang de ces bêtes) ils coupent ce bois, le fendent, le chargent sur leurs épaules & le portent jusqu'au vaisseau. On en brûle aussi quantité. Ce bois est naturellement fort sec. Il fait peu de fumée au feu. Les cendres en sont rouges comme le bois.

On a au *Bresil* cinq diverses sortes de Palmiers, & une espece de bois d'Ebène dont les feuilles ressemblent à celles du Palmier. Son tronc est garni d'épines aiguës, son fruit est raisonnablement grand, & a au milieu un pepin blanc comme neige, mais qui n'est pas bon à manger. Ce bois est noir & fort dur. Les Sauvages en font leur *Tacapes*, (c'est une espece d'halebarde) & leurs

flèches. Il est si pesant qu'il s'enfonce dans l'eau comme une pierre. Il y a diverses autres sortes de bois d'ébène, de l'ébène jaune comme du buis, de la violette, de la verte, du bois blanc comme du papier, du rouge pâle, du rouge vernis, du rouge obscur dont ils font aussi des *Tacapes*. Ils ont un autre bois, qu'ils nomment *Copau*, & qui ressemble au Noyer d'Europe. Il distille un baume excellent, mais il ne porte aucun fruit. Ce bois étant travaillé a des veines agréables comme celle du Noyer. Ils en ont encore dont les feuilles sont fort petites, d'autres dont les feuilles sont grandes & longues d'un demi pied.

Il croît aussi au *Bresil* un arbre fort beau & d'une odeur plus agréable que l'odeur de rose, surtout lorsqu'on l'a coupé : mais en revange l'*Aouai* est fort puant. Le bois de cet arbre brûlé ou sié jette une odeur insupportable. Ses feuilles sont comme celles du pommier, & son fruit semblable au gland est si venimeux, que si l'on en mange on ressent aussi-tôt son mauvais effet.

Le *Bresil* produit encore plusieurs sortes de fruits. Il y a des pommes vers le rivage de la mer, dont l'apparence est

Acajou



fo
re
M

Pa
d'
ef
m
le
P.
se
br
le
la
la
qu
en
à
la

bi
P
le
ce
bo
un
m
d
g
g

fort belle, mais elles sont fort dangereuses à manger. Nous les appelons *Mancenillas*.

L'*Hyourvabe*, qui croît en ce Pays-là, est une écorce de l'épaisseur d'un doigt & demi. Cette écorce, qui est de bon goût étant fraîche, est un remède spécifique pour guérir de la verole. Les Bresiliens s'en servent contre les *Pians*. C'est une maladie aussi mauvaise chez eux que la verole. Une autre arbre de hauteur moyenne, dont les feuilles ressemblent en forme & couleur à la feuille de laurier, porte un fruit de la grosseur des œufs d'Autruche, mais qui ne vaut rien à manger. Les Sauvages en font des *Maraques*, & des gobelets à boire. Le *Sabuca* porte un fruit de la longueur de plus de deux pouces.

L'*Acajou* est de la grandeur d'un Sorbier. Son fruit est connu sous le nom de *Pomme d'Acajou*: aussi est-il de la couleur d'une pomme & plus gros qu'un œuf de Poule. Ces *pommes d'Acajou* sont bonnes à manger & renferment un jus un peu aigre & refrigerant. Mais comme ces pommes croissent au plus haut des arbres, elles sont bien souvent mangées par les *Sagouins* & les autres singes, ayant qu'on ait pû les abatre.

Le *Paco* est un arbrisseau de dix à onze pieds de haut. Son tronc, aussi gros que la cuisse d'un homme, est si mol, qu'on peut l'abatre d'un seul coup. Le fruit qu'il porte ressemble au concombre & en a la couleur étant venu à maturité. Il en croît ving-cinq sur une branche.

Les *Cotoniers* sont de moyenne hauteur. Sa fleur est jaune comme la clochette d'une citrouille. Il en sort une petite pomme, qui étant meure s'ouvre en quatre & donne le coton que les Natures appellent *Amenijou*. Au milieu il y a des grains noirs serrez ensemble dans une disposition presque semblable à celle des reins d'un homme. Les femmes sauvages amassent ce coton le travaillent & en font des tabliers, qui leur servent à couvrir la ceinture & les parties adjacentes, des hamacs & autres pareilles choses.

Les Portugais ont planté au Bresil des *Citroniers* qui viennent fort bien & qui portent des citrons de très-bon goût. Les *Cannes de sucre* y abondent & produisent du sucre en quantité, dont on fait un grand commerce pour le Portugal. On sçait que ces *Cannes* étant fraîches rendent une odeur très-douce,

& qu'étant un peu flétries & humectées dans de l'eau elles font de très-bon vinaigre.

Outre les Canes à sucre, il se trouve dans les bois de certains roseaux de l'épaisseur de la jambe d'un homme. Ces roseaux, qui, quand ils sont verts, sont facilement coupez ou abatus d'un seul coup, deviennent, étant secs, d'une fermeté & d'une dureté à toute épreuve. Les Sauvages en font des flèches. Le mastic, qui est une gomme excellente que l'Isle de *Chio* nous envoie se produit aussi au *Bresil*. Il y a enfin beaucoup de fleurs & d'herbes odoriférantes. Et bien qu'aux environs de *Cabo Frio*, il pleuve & vente beaucoup, cependant ni la neige, ni la pluye, ni la grêle n'empêchent pas les arbres d'être toujours verts. comme chez nous au mois de May.

C'est en Decembre que la plus grande chaleur régné & que les jours sont les plus longs : mais excepté dans le tems des chaleurs violentes, l'air y est assez agréable & aussi bon qu'en *Espagne*.

Je ne parlerai pas des *Ananas*. Ce fruit est si connu en Europe, qu'il seroit inutile de repeter ce que les autres en ont dit. Il seroit aussi inutile de par-

C H A P I T R E V I.

*Des Guerres des-Breiliens Naturels &
 de la conduite qu'ils tiennent à
 l'égard de leurs ennemis.*

LEs Sauvages de l'*Amerique* ne se font point la guerre les uns aux autres par un principe d'interêt, ni pour conquérir des terres, ou pour satisfaire à leur ambition. Ces motifs & les passions qui les produisent leur sont inconnus. Ils ont pour but de vanger la mort de leurs parens & amis que d'autres Sauvages ont mangé. Quand on remonteroit à l'infini, on ne trouveroit pas d'autre origine à leurs guerres : ou du moins ils n'auroient pas d'autre raison à alléguer que celle-là. Ils ont la vengeance si fort à cœur, qu'il n'y a aucun quartier à esperer, quand on a le malheur d'être leur captif. Cependant quelque difficile qu'il soit de déraciner cette passion de leur cœur, il paroît que ceux qui sont les plus voisins des Européens s'adouciſſent tant soit peu, qu'ils perdent cette rage qui les porte à

manger les hommes. Il faut esperer qu'à la fin l'humanité prendra le dessus : car quand on leur reproche cette cruauté, & qu'on leur fait voir avec douceur qu'il n'y a rien qui approche plus des bêtes sauvages, que de se manger ainsi les uns les autres; ils baissent la vûe & paroissent fort honteux des reproches qu'on leur fait.

Voici autant que j'ai pû l'apprendre étant sur les lieux, comment les Sauvages du *Bresil* se font la guerre. Ils n'ont ni Princes ni Rois. L'un n'est pas chez eux plus grand que l'autre : mais ils se contentent d'honorer & de consulter leurs anciens, à cause disent-ils, que *l'âge leur donne de l'experience, & que par leurs bons conseils ils fortifient les bras des jeunes guerriers, ne pouvant plus agir eux-mêmes.* Ces anciens sont comme les directeurs des *Aldejas* qui sont les villages de ces Sauvages; ou plutôt ce sont les Conseillers, Presidens de quatre ou cinq Cabanes Bresiliennes posées les unes près des autres, qu'ils appellent une *Aldeja*. Les anciens sont aussi les orateurs des Sauvages, & c'est leur éloquence qui anime, quand il lui plaît, ces Sauvages à la guerre. Ils donnent le signal de la marche, & ne cessent en marchant d'exhor-

ter les guerriers à se venger de leurs ennemis, & à montrer du courage contre ceux qui ont mangé quelqu'un des leurs. Dans leurs harangues ils leur représentent le tort qu'ils reçoivent des *Perosinchipa*, (c'est ainsi qu'ils appellent les Portugais & leurs autres grands ennemis) les violences qu'ils leur font & le mépris avec lequel ils en sont traités, lorsqu'ils sont vaincus. Alors les Sauvages frappent des mains, se donnent des coups sur les épaules & sur les fesses en criant tous unanimement, *Tououpinambaous* (ce mot veut dire *Compagnons*) *vengeons nous, ne souffrons point de la lâcheté, prenons les armes & soyons tuez ou vangez.* Les harangues durent quelquefois six heures, & pendant qu'elles se font, l'assemblée écoute avec beaucoup de patience & de respect. Après ces exhortations ; plusieurs *Aldejas* se joignent, & chacun s'arme de sa *Tacape*, qui est de bois de *Bresil* ou d'une espèce d'ébène noire fort pesante & fort massive. Cette *Tacape* à six pieds de long, & un pied de large. Elle est ronde à l'extrémité, fort tranchante aux bords, & d'un pouce d'épaisseur au milieu. Outre la *Tacape*, ils prennent leurs *Orapats*, qui sont des arcs faits du même

bois que la *Tacape*. Ces Sauvages se servent de leurs arcs avec une dextérité admirable. Leurs boucliers sont faits de peau de *tapiroffou*. Ils sont larges, plats, & ronds comme le fond d'un tambour. Ils se parent de plumes, ainsi que je l'ai dit. Ils marchent dans cet équipage au nombre de cinq ou six mille & plus, avec quelques femmes, pour porter les vivres & autres choses nécessaires. Ceux des anciens, qui peuvent encore agir & qui ont tué & mangé beaucoup d'enemis, sont choisis pour Généraux de cette armée. Ils ont pour donner le signal, une espèce de cornet, qu'ils appellent *inubia*, & ils font des flutes des os des jambes de leurs ennemis. Ils font quelquefois leurs expéditions par eau, mais alors ils ne s'éloignent pas du rivage, à cause que leurs canots, qui sont faits d'écorce d'arbre, ne sçauroient résister contre la force des vagues. Cependant il y a de ces canots qui peuvent bien tenir jusqu'à cinquante hommes, qui tous ensemble manient l'aviron avec adresse. Les moins vigoureux restent derrière avec les femmes à une journée ou deux de chemin, pendant que les guerriers s'avancent dans le Pays de l'ennemi. Pour faire leur coup ils se cachent dans les Bois & s'y tiennent

192 *Voyages de François Coreal*
avec une patience admirable, jusqu'à ce
qu'ils ayent pû surprendre leurs enne-
mis, & quand ils ont eu le bonheur de
les surprendre & de les vaincre, ils en
amènent le moins qu'ils peuvent. Ils les
tuent sur le champ, les rôtiſſent sur
leurs *Boucans*, & les mangent. Ils s'at-
taquent & ſe ſurprennent d'autant plus
facilement les uns les autres, que les
villages de tous ces Sauvages ſont ſans
défenſe, & que leurs cabanes ne ſont
fermées qu'avec quelques branches de
palmiers. Cependant les *Aldejas*, qui
ſont les plus voiſines des terres de leurs
ennemis ſont fermées d'une eſpece de
paliſſade de ſix pieds de long; & c'eſt là
qu'eſt le rendez-vous des guerriers,
quand ils vont faire quelque exploit de
guerre. Ils tuent & mangent tous ceux
qu'ils attrapent fuyant ou les armes à la
main: mais quand ils ſe battent de pied
ferme en pleine campagne, ils le font
avec une furie & une cruauté inexpri-
mable.

A la premiere vûe de leurs ennemis,
ils jettent des cris effroyables: à l'apro-
che ils redoublent ces cris, ſonnent de
leurs cornets, jouent de leurs flutes, &
font des menaces, en montrant les os de
leurs ennemis & leurs dents enfilées à des
cordons

cordons de la longueur de deux aulnes, qu'ils portent pendus au col. Ils commencent la bataille par les flèches. On dit que ceux qui en sont atteints se les arrachent du corps, & les mordent comme des chiens enragez, sans pour cela quitter le combat: car leur ferocité est telle, que tant qu'ils ont une goutte de sang dans le corps ils ne prennent jamais la fuite. Pour moi, qui ai vû la ferocité des Anglois sur mer, je ne trouve rien d'incroyable en cela. Cette nation brave & guerrière autant qu'il se puisse, porte le courage jusqu'à la fureur, & les aventuriers Anglois croyent qu'il y va de leur honneur de se faire hacher, plutôt que de donner quartier ou d'en recevoir. Il faut aussi dire qu'ils sçavent fort bien, que quand ils sont pris, ils sont perdus sans ressource.

On assure que quand ces Sauvages ont fait des prisonniers, & qu'ils sont obligez de les emmener chez eux, il les nourrissent & les engraisent. On donne des femmes aux hommes, mais on ne donne pas des hommes aux femmes que l'on a prises. Ce qu'il y a de plaisant est que ceux qui ont fait ces prisonniers ne font pas difficulté de leur donner leurs filles ou leurs sœurs pour les servir: & par-

mi eux une femme de service tient aussi la place de la maîtresse ; car elle sert également aux besoins du ménage & du mariage. Ces femmes servent de cette manière le captif jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. En attendant ce jour, le prisonnier passe le tems à la chasse & à la pêche. Les femmes qu'on leur donne ont soin de les engraisser, bêchent ou remuent la terre, élèvent les enfans à leur mode, si elles en ont. Le jour de la mort n'est pas fixe & déterminé : il dépend du bon ou du mauvais état du captif. S'il est gras, on l'expédie bien-tôt, mais s'il est maigre il faut l'engraisser. Quand le jour du massacre est venu, ceux des *Aldejas* les plus proches sont invitez à se trouver à la fête, tant hommes que femmes & enfans. Tous ces Sauvages se divertissent à boire & danser. Le prisonnier lui-même est de la partie, bien qu'il sçache que sa vie ne tient plus à rien ; mais on assure qu'il ne laisse pas pour tout cela de surpasser autant qu'il peut tous les autres à boire & à danser. Si cela est, il faut convenir qu'ils n'estiment gueres la vie. Quoiqu'il en soit, après quelques heures de danses, deux ou trois Sauvages robustes l'empoignent & le lient au milieu

du corps avec des cordes de coton, sans que pour tout cela le prisonnier fasse mine de remuer ou d'avoir peur. Il a pourtant les mains libres. Ils le mènent ainsi garroté en triomphe dans les *Aldejas*, & le prisonnier les regarde d'un air fier & assuré, leur raconte fort hardiment ses exploits, & leur dit comment il a souvent lié de cette façon ses ennemis, qu'il a ensuite rôtis & mangés. Il leur prédit que sa mort sera vengée, & qu'ils feront un jour manger comme lui. On le met en montre pendant quelques tems aux autres Sauvages qui lui viennent dire des injures, & cependant les deux hommes qui le gardent se reculent l'un à droite l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant toujours également les cordes dont ils le tiennent lié, en sorte que le captif ne puisse ni avancer ni reculer. Un autre apporte plusieurs pierres à ce misérable, & ceux qui le gardent se couvrent de leurs Boucliers de *Tapiroffou*, lui demandent si avant que de mourir il ne veut pas venger sa mort. Le captif prend ces pierres & les jette avec fureur contre ceux qui l'environnent, & s'ils ne se retirent au plus vite ou ne se couvrent de leurs Boucliers, il y en a toujours quelques-

uns de bien blesez. Si toutes ces particularitez sont veritables, on doit dire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comique.

Quand le prisonnier a achevé de jeter ses pierres, celui qui doit être son Bourreau, & qui s'étoit tenu caché jusques là se presente avec sa *Tacape* parée de plumes. Il en est orné lui-même de toutes les sortes. Ce Bourreau a divers entretiens avec le prisonnier, & l'on peut dire que les discours qu'il tient à ce malheureux sont à peu près l'accusation & la sentence de mort. Le Bourreau lui demande par exemple, s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons; l'autre l'avouë & le défie même, en lui disant, *donne-moi la liberté & je te mangerai toi & les tiens.* Le Bourreau replique & lui dit: *He bien, nous te préviendrons je vais t'assommer & tu sera mangé aujourd'hui.* Le coup suit la menace de fort près, car il est aussi-tôt assommé, & la femme de service se jette vîte sur le corps du mort pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui est attachée sans doute à la ceremonie, car la bonne femme doit avoir sa part du festin & manger de celui qu'elle a aidé à engraisser. Après cela les plus jeunes

femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent & frottent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & de son sang frottent leurs enfans, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant la venuë des Européens ils découpoient les corps morts avec des pierres aiguës; aujourd'hui ils le font avec des couteaux que les Portugais leur troquent. Le corps étant ainsi découpé & les entrailles bien nettoyées, on en rôtit les pieces sur des *boucans* de bois. C'est la commission des vieilles, qui restent au *boucan* jusqu'à ce que tout soit rôti. Ces vieilles coquines ne cessent en mangeant de cette viande, d'exhorter les jeunes gens à bien faire leur devoir à la guerre afin d'avoir bonne provision de chair humaine pour leurs festins.

Voilà ce que j'ai appris touchant ces cruels mangeurs d'hommes. Il ne faut pas douter de la verité de la chose, puisqu'il n'y a point de Sauvage au *Bresil* qui n'avouë que c'est leur coutume, & qui ne soutienne qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour exterminer ses ennemis, que de les manger, à mesure qu'on les attrape. J'en ai vû quelques-uns, qui tout convertis qu'ils étoient au

Christianisme , ne pouvoient s'empêcher de faire gloire d'avoir mangé plusieurs prisonniers : cependant il faut esperer qu'ils perdront cette coutume cruelle , à mesure que l'on avancera dans leurs terres , & qu'ils prendront des mœurs plus douces par la fréquente communication qu'ils ont avec les Portugais.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Sauvages du Bresil.

Ces Sauvages n'ont ni Temples ni Monumens à l'honneur d'aucune Divinité , fort differens en cela des *Mexicains* & des *Perouans*. Ils ne savent ce que c'est que la création du monde , & ne distinguent les tems que par les lunes : mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont absolument point d'idée de la Divinité : car ils levent souvent leurs mains vers le soleil & la lune en signe d'admiration , & s'écriant à plusieurs reprises *Teh Teh*. C'est comme s'ils disoient , voilà qui est admirable. Outre cela ils racontent souvent qu'un *Mair* (c'est-à-

dire un étranger,) fort puissant & qui haïssoit extrêmement leurs ancêtres les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux qu'il réserva pour faire de nouveaux hommes desquels ils se disent descendus : & cette tradition, qui désigne assés le déluge, se trouve dans leurs chansons. Ils s'effrayent fort du tonnerre, & montrent le Ciel en soupirant quand il tonne : mais ils répondent à ceux qui leur disent à cette occasion, qu'il faut adorer Dieu, qui est l'auteur du tonnerre. C'est chose étrange que Dieu, que vous dites si bon, épouvante les hommes par le tonnerre. Enfin, il est sûr que malgré cette grossière ignorance, ils croient l'immortalité de l'ame ; car ils assurent que les ames de ceux qui ont bien vécu en gens de bien s'en iront derrière les hautes Montagnes trouver les ames de leurs Ancêtres, & habiter avec elles dans des jardins agréables, où elles riront, chanteront & sauteront éternellement. *Vivre en gens de bien* chés eux, c'est massacrer ses ennemis & les manger ensuite, comme nous l'avons déjà dit. Assurément l'idée qu'ils ont du Paradis s'accorde fort bien avec l'idée qu'ils ont de la vertu. C'est pourquoi ceux qui travaillent à convertir ces Sauvages de-

vroient commencer par leur donner une juste idée de l'honnêteté civile & de ce que l'on se doit par l'humanité, avant que de leur parler des mystères de la Religion. Ils devroient aussi leur donner de bons exemples & les traiter doucement, afin de gagner par des choses sensibles des hommes qui ne connoissent rien que ce qui touche leurs sens: mais je n'en dirai pas davantage, car je ne suis pas Missionnaire, & je n'ai pas assez de lumières pour donner des avis sur ce chapitre.

Comme ils ont l'idée d'un bonheur avenir, aussi l'ont-ils de quelques peines pour ceux qui auront mal vécu. Ils croyent que ceux qui ont vécu sans honneur & sans avoir eu soin de se défendre contre les ennemis communs seront emportés par le Diable, qu'ils nomment *Agnian*, & qu'ils seront sous son pouvoir en des peines éternelles. On dit qu'ils se plaignent souvent d'être battus de cet *Agnian*.

Une autre preuve qu'ils ont quelque idée de Religion, c'est qu'ils ont une espèce de Prêtres, dont j'ai oublié le nom en langage du Pays. Ceux-ci leur font accroire qu'ils ont une secrète intelligence avec *Agnian*, & qu'ils peuvent donner de la force & du courage à

qui il leur plaît, pour pouvoir par ce moyen surmonter leurs ennemis. Ces Prêtres sont des Anciens des *Aldejas*, qui se vantent que c'est par eux que les plantes & les fruits croissent. Ils ont assés d'adresse dans leur imposture, pour pouvoir joüer le rôle d'*Agnian* & persuader ensuite aux Sauvages que c'est lui qui les maltraite & les tourmente. Ils s'en plaignent surtout la nuit. C'est qu'elle est plus facile à l'imposture.

Enfin une de leurs Fêtes acheve de me persuader qu'ils ont connoissance d'un Principe supérieur aux hommes. Ils s'assemblent & font une troupe à laquelle président ces Anciens que j'ai appelé leurs Prêtres. Ceux-ci entonnent de certaines chansons, & dansent au même tems tenant chacun sa *Maraque*. Ils prennent en dansant & en chantant toujours, les autres personnes de l'assemblée, qui dansent & chantent comme eux en faisant les mêmes postures. Les femmes s'agitent & écument comme si elles étoient attaquées du haut mal. Les hommes & les enfans se frappent à la poitrine, & font avec un bruit Diabolique toutes les figures d'un possédé. Après tout ce tintamare on se repose, on prend un air un peu plus calme & l'on chante

202 *Voyages de François Coreal*
d'un ton plus doux. On se met à danser une danse ronde en se tenant par la main, en pliant un peu à soi la jambe droite, tenant la main gauche pendante & la droite sur les fesses. En cette posture ils continuënt à danser & à chanter. Ils se divisent alors en trois cercles, & trois ou quatre Prêtres emplumés président à chaque branle & présentent aux danseurs cette venerable *Maraque*, d'où ils disent que l'esprit leur parle. Pour faire cette ceremonie ces Prêtres se tournent de côté & d'autre en dansant toujours. Après cela ils prennent de longs roseaux qu'ils emplissent de tabac allumé & se tournant toujours de côté & d'autre, ils en soufflent la fumée sur les danseurs, en disant avec une gravité digne d'un meilleur sujet, *Recevez tous l'esprit de force, par lequel vous pourrés vaincre les ennemis.* Cette ceremonie dure pour le moins six ou sept heures, & se pratiquoit aussi chés les *Caribes*, avec quelque petite difference. Il est certain, ce me semble, qu'elle suppose quelque connoissance d'un Esprit Suprême; à moins qu'on ne veuille soutenir que tout ce qu'ils disent en ces occasions n'est autre chose que des mots, comme un Missionnaire Portugais le prétendoit

dans une conversation que j'eus un jour avec lui sur cette article. Pour moi je erois que par tout où il y a quelque apparence de raison, il y a aussi quelque idée fausse ou vraie, d'un Etre Suprême : & si les lumieres ne font pas assés vives pour éclaircir cette connoissance, il s'en conserve toujours quelque principes grossiers, que les plus brutaux agencent à leur maniere, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les éclairer des lumieres de son très-saint Evangile.

Si l'on me demande sur quoi roulent donc les chansons de ces Sauvages, je répons qu'ils font mention de leurs beaux faits d'armes. Elles conservent la mémoire de la mort de leurs vaillans Ancêtres. Elles parlent du courage & de la force de ceux d'entr'eux qui ont eu la gloire de manger bon nombre d'ennemis. Elles leur font esperer qu'ils iront suivre un jour ces héros derriere les hautes montagnes. Enfin elles menacent leurs ennemis d'une prompte destruction. On reconnoît encore en ces chansons des traces assés visibles du Déluge, ainsi que je l'ai déjà dit. Après que les Prêtres ont passé quelques heures à envoyer l'esprit de courage à droite & à gauche sur l'assemblée, on les traite

avec honneur & respect , sans oublier de les regaler à la Bresiliene. Il est bien juste que de tels Prophetes vivent aux dépens de ceux qu'ils abusent par l'artifice du Diable.

Ces mêmes Prêtres , (je ne sçai quel autre nom leur donner , ayant oublié celui qu'ils ont au *Bresil*) quand ils font la visite de leur Diocese dans les *Aldejas* , n'oublient jamais leurs *Maraques* , qu'ils font adorer solennellement. Ils les élevent au haut d'un bâton, fichent un bâton en terre, les font orner de belles plumes, & persuadent les habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*; parce que, selon les Prêtres, cela leur est agréable , & qu'elle se plaisent à être ainsi régalez. Ils les présentent au peuple avec un respect extérieur qui excite le respect des autres Sauvages. Les Chefs ou les Peres de famille des Sauvages viennent offrir à ces *Maraques* leur farines , leur poisson , leur *Caouin* & leurs autres provisions.



CHAPITRE VIII.

*Des Mariages des Brésiliens & de
plusieurs usages de ces
Sauvages.*

JE confens qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amérique comme fort éloignés des principes d'une bonne Morale & de la véritable honnêteté ; mais qu'elles que soient les abominations de ces malheureux Idolâtres presqu'Athées, les plus simples devoirs de la nature ne sont pas absolument effacés en eux. Les Sauvages du *Brésil* évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mere, leur sœur, ou leur fille. Pour les autres Degrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux. Dès qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de songer à s'en donner une. Il n'est pas question, comme en Europe, de sçavoir si l'esprit a la force de soutenir un ménage & le poids des affaires civiles. Celui qui a jetté les yeux sur quelque fille parle aux parens de la fille ; si elle n'a point de parens, il s'adresse aux amis ou mêm-

me aux voisins de cette fille, & leur demande cette personne pour femme. S'ils l'accordent, il la prend sans autre façon, & elle est dès ce moment la femme. S'ils la refusent, il se retire & jette les yeux sur une autre. Ils ne se tiennent pas à une seule. Celui qui a beaucoup de femmes est fort estimé chés eux, parce que c'est une marque qu'il veut avoir beaucoup d'enfans, qui seront un jour des guerriers. Ce n'est pas la peine de nourrir les femmes & les enfans qui leur coute. Il n'y a qu'à courir les champs pour vivre. L'étoffe & l'éducation leur couteat encore moins. Ces femmes vivent assés en paix ensemble. Elles n'ont ni amitié, ni envie, ni jalousie, & pour l'honneur, elle ne le connoissent pas. Il me semble qu'il faut avoir un peu d'éducation & quelque délicatesse pour être attaqué de ces passions. L'occupation de ces femmes est de faire des hamacs, des filets &c. & de cultiver la terre. On assure qu'ils ont assés de lumiere naturelle, pour avoir en horreur les femmes qui se prostituent, & qu'il est permis à leurs maris de les tuer. Si cela est, ils doivent sçavoir ce que c'est qu'honneur. Pour les galanteries des filles, ils ne s'en embarassent.

pas : mais quoiqu'il en soit, ces Peuples du *Brésil* ne sont pas les plus luxurieux des Indes Occidentales. Les femmes sont plus laborieuses que les hommes & celles qui sont enceintes ne laissent pas que de travailler bien fort. Les hommes plantent, cultivent les arbres, chassent, pêchent, font des *Tatapés*, des arcs, des fleches &c.

Lorsque les femmes accouchent, les hommes reçoivent les enfans, leur coupent le cordon avec les dents, & leur écachent le nés. Après cela le pere lave son enfant, & le peint de rouge & de noir. Ils ne sçavent ce que c'est qu'em-mailloter un enfant, mais sans autre façon ils le portent au hamac, où le pere met près de l'enfant, si c'est un garçon, un petit arc de bois, de petites flèches & un petit couteau. Il lui fait là un discours à sa maniere, pour l'exhorter à être courageux & à se venger de ses ennemis; tout comme si l'enfant l'entendoit. Ensuite il lui donne un nom qu'ils empruntent de choses qui leur sont connues & sensibles. Pour la nourriture qu'ils lui donnent, c'est, outre le lait de la mere, de la farine mâchée ou délayée. L'accouchée ne sçait ce que c'est que de se faire soigner & prendre les

airs d'une femme tout fraîchement devenue mere. Elle s'en va fort peu après à l'ouvrage, & ne s'en porte pas plus mal. C'est un effet de la coutume du Climat, ou plutôt de leur maniere de vivre dure & sauvage. Les enfans viennent fort bien sans être ni contrefaits ni tortus : quoiqu'on les élève sans les emmailloter comme nous. Aussi-tôt qu'ils sont devenus grands, on les mene tuer & manger des hommes.

Si quelque different survient entr'eux, personne ne s'en mêle que les parties, à qui il est permis de décider comme il leur plaît. Il paroît qu'ils traitent comme on les traite. C'est-à-dire, que si on leur a arraché un œil ils en arracheront un à leur tour. Leurs biens sont tels que les peuvent avoir des gens qui n'amassent rien, & qui n'ont d'autre souci que la guerre. On compte dans quelques-unes de leurs *Aldejas* jusqu'à six cens têtes par Cabane. Elles sont très-longues & percées de telle maniere que l'on peut voir d'un bout de la Cabane à l'autre, quand elle auroit trois ou quatre cens pas de longueur. Les *Aldejas* ne sont ordinairement qu'un assemblage de cinq ou six de ces Cabanes. Ils appellent Chefs de famille celui qui préside sur chaque *Aldeja*.

Dans les Capitainies où il se trouve de ces *Aldejas*, les Portugais leur donnent un Inspecteur de leur Nation: mais ceux des terres ne demeurent gueres que cinq ou six mois en un même endroit : après cela ils prennent les materiaux de leurs Cabanes, & s'en vont quelquefois à mille ou deux mille pas de leur premiere demeure. Ils croyent que ces changemens sont fort salutaires & que leurs peres ont toujours eu cet usage, d'où il suit qu'ils doivent le suivre. Ils ajoûtent qu'ils ne vivroient pas longtems s'ils faisoient autrement. Peut-être que l'experience leur a fait connoître l'utilité de cette coutume, qui seroit fort incommode pour des gens qui vivroient autrement que des Sauvages:

Lorsqu'ils vont à la chasse ou à la pêche, ils portent l'hamac avec eux. Les femmes prennent des ustanciles du ménage. Elles ont de la vaisselle de terre de plusieurs façons differentes, des plats, des tasses, des pots; tout cela assés mal fait en dehors, mais vernissé en dedans avec tant d'art, que nos potiers ne feroient pas mieux. Ils font aussi une certaine composition de blanc & de noir détrempee dans de l'eau, & de cette composition ils peignent plusieurs figures

210. *Voyages de François Coreal*
sur leur vaisselle. Ils font aussi de petites
corbeilles tissées fort proprement avec
une espèce de jonc.

A l'égard de leur manière de recevoir
les étrangers, on en jugera par la réception
qui me fut faite dans une *Aldeja*
aux environs de *Rio-Janeyro*. Nous
étions un Portugais habitué depuis plus
de vingt ans au Brésil & moi en voyage
de ce côté-là, & nous nous trouvions à
plus de cent pas des demeures de ces Sau-
vages, quand il en sortit une vingtaine,
qui vinrent au devant de nous, en nous
disant *mair ma apadu*. Ce qu'ils repete-
rent plusieurs fois en nous faisant divers
signes d'amitié à leur manière. Le Por-
tugais m'expliqua ces mots qui signifient
en Brésilien, *Etrangers bien venus*. Ils
nous prenoient entre leurs bras, & nous
pressoient la tête contre leur estomac.
Ensuite un de ces Sauvages nous prit nos
chapeaux, un autre s'empara de nos ha-
bits, & cela avec une telle rapidité que
je crus qu'ils nous alloient mettre nus.
Ce que je trouvai de plus plaisant fut,
qu'avec la même rapidité qu'ils nous
dépoüilloient, deux autres Sauvages en-
dossoient chacun nos habits. Après cela
ils nous conduisirent à leurs cabanes, &
pour plus grande courtoisie nous invi-

terent à nous reposer dans leurs ha-
 macs, où l'on nous laissa un petit espace
 de tems dans un grand silence. Les fem-
 mes vinrent ensuite nous rendre la vi-
 site de ceremonie, & s'acroupissant à
 terre sur leur derriere & sur leurs ta-
 lons, en se couvrant le visage de leurs
 mains, elles nous feliciterent apparem-
 ment sur notre heureuse arrivée: car
 suivant le Portugais, c'étoit à peu près
 le sujet de leur visite. Pour les compli-
 menter dans les regles de leur civilité,
 il auroit fallu leur repeter les mêmes
 choses, & prendre les mêmes postures.
 Le Maître du Logis nous fit à son tour
 son compliment & nous dit. *Bien venus,*
comment vous appellés-vous? que vous
faut-il? &c. avés-vous faim? avés-vous
soif? & sans attendre notre réponse à
 ces questions, il nous présenta de l'*Ovi-*
son, du poisson, de la chair crüe & du
caouin. Tout cela fut mis à terre devant
 nous & pour ne pas leur faire affront,
 il fallut goûter de ces choses, ou du
 moins en faire le semblant; car sans cela
 nous leur aurions fait un grand outrage.
 Ensuite ils nous apporterent diverses
 sortes de leurs denrées & nous inviterent
 à les prendre en troc contre de petits mi-
 roirs, des couteaux & quelques autres

bagatelles que nous avions prise pour échanger. Lorsque nous prîmes congé de ces Sauvages, ceux qui nous avoient deshabillé en entrant nous rendirent nos habits avec la même courtoisie qu'ils nous les avoient ôté, & les Femmes, qui avoient toujours resté accroupies sur leurs fesses comme des singes se couvrirent le visage en pleurant & en soupirant de ce que nous nous en allions. Voilà le cérémonial Bresilien, tel qu'il se pratiqua en notre occasion. Il est sans doute burlesque & comique, surtout en le comparant en nos manieres; mais je ne sçai si la mode ne seroit pas capable de lui donner en Europe le même mérite qu'elle donne aux civilitez obligantes que l'on se fait réciproquement de bouche entre gens qui sçavent vivre.

Lorsqu'un Etranger passe la nuit avec eux, le Chef leur fait apporter un hamac bien net, autour duquel il allume du feu qu'il souffle avec un *Tapacou*, c'est une espece d'évantail qui ressemble assez aux nôtres. Ce feu n'est pas seulement un feu de cérémonie & de civilite; c'est aussi pour eux un feu de Religion, puisqu'ils croient qu'il sert à chasser *Agnian*. Ils allument leur feu avec deux pieces de bois qu'ils frottent

l'une contre l'autre. L'une des pieces est molle, l'autre dure & longue d'un pied, aiguë à l'un des bouts comme un fuséau. Ils font entrer la piece dure dans la piece molle, & l'y tournent avec toute la force dont ils sont capables. C'est de cette maniere que le feu s'allume, que la fumée en sort, & qu'ils s'en servent à s'éclairer. Si l'Etranger est un peu honnête, il fait présent à son hôte de quelque couteau, ou de ciseaux. Il donne aux femmes quelques peignes & un miroir, aux enfans des filetz pour pêcher, ou un petit arc.

Les Sauvages du Bresil n'ont pas l'usage des bêtes de charge. Si leurs hôtes se trouvent las & fatiguez, ils les soulagent, leur aident à porter leurs fardeaux, & même ils chargent leur personne sur les épaules. Ils ont entr'eux les uns pour les autres une affection naturelle plus forte que celle de quelque Nation Européenne que ce soit: car ils ne laissent souffrir personne. Ils ont compassion des Etrangers, & soulagent du mieux qu'ils peuvent ceux qui sont en peine. Mais ils sont impitoyables quand on leur a fait du mal, ou quand on les a payez d'ingratitude. Enfin je suis persuadé que l'on fera quelque chose

de bon de ces Sauvages, quand on prendra une véritable peine à cultiver leur naturel, & à adoucir leurs mœurs.

J'ai dit qu'ils vivent très longtems & qu'ils sont fort sains. Ils ne sont pas cependant tout à fait exemts de maladies, mais elles n'y sont pas fréquentes comme chez nous. On est sujet au *Bresil* à deux ou trois sortes de *Bicho*. La première sorte est celle que forme un petit ver long & délié qui s'attache aux jambes des hommes, & principalement lorsqu'on fatigue beaucoup, que l'on se tient les pieds nus & les jambes découvertes, ou quand on n'a pas soin d'être propre & de changer de chaussure. Ce *Bicho* grossit entre cuir & chair, forme des ulceres & cause souvent la gangrene, si l'on n'a soin de se le faire tirer de bonne heure. Les Sauvages sont fort experts à le tirer, & cela est cause qu'ils ne s'embarassent pas beaucoup de ce mal. On est encore attaqué au *Bresil* d'une maladie qui commence par une inflammation dans le fondement avec des maux de tête insupportables, & une fièvre continuë. Les nouveaux venus prévientront cette maladie, s'ils ont soin de se bien laver après avoir été à la selle. Les *Pians* sont une espece de vérole. Les

Sauvages font faire une très-rude diette à leurs malades, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Ils disent pour raison qu'ils tuent le mal par la faim: cependant quand le malade est presque épuisé ils lui donnent à manger. Comme l'expérience & le raisonnement sont toujours confondus en eux avec la plus grossière brutalité, il ne faut pas s'étonner qu'en quelque état que soit leur malade, ils chantent, dansent, mangent & boivent à leur ordinaire, sans s'embarrasser si la tête du malade en souffre: mais s'il vient à mourir & que ce soit un chef ou un pere de famille, les chants se tournent en pleurs & en lamentations qui durent toute la nuit d'après la mort du malade. Les femmes hurlent & font des plaintes répétées d'une voix aigre & tremblante. Ces plaintes roulent sur le mérite du défunt. Après cela on ôte le corps, on lui fait une fosse ronde en forme de puits ou de tonneau, & on l'y descend droit sur ses jambes. Le corps du Chef, si c'en est un, est entortillé dans son hamac orné de toutes ses plumes & de ses autres ornemens. Comme ils croyent que *Agnian*, ou le Diable emporterait le corps du défunt s'il ne trouvoit de la viande autour de la fosse; ils ont soin

216 *Voyages de François Coreal*
d'y mettre des pots avec de la farine,
de la viande, du poisson & du caouin.
Ils réiterent cette offrande jusqu'à ce
qu'ils croyent le corps corrompu. Com-
me ils changent souvent de demeure,
afin que l'endroit où est la fosse ne de-
viennne pas inconnu, ils la couvrent de
Pindo. (C'est une plante du Bresil) &
toutes les fois qu'ils passent près de ces
fosses, ils font des chants lugubres à
l'honneur des Morts avec un tintamaré
épouventable. On diroit qu'ils veulent
les ressusciter.

C H A P I T R E I X.

*Description de la Ville de Santos, dans
la Capitainie de Saint-Vincent, &
de la petite Colonie de San-Paulo.*

DEUX ou trois mois après mon ar-
rivée à la *Baye*, on équipa quel-
ques Barques pour porter des provi-
sions aux Portugais établis dans la Ca-
pitainie de *saint Vincent*, & comme je
fus commandé pour donner les ordres
sur le Convoy, j'eus occasion de m'in-
struire assez particulièrement de l'état
de cette Capitainie.

Santos

Santos Capitale de la Capitainie est une petite Ville très-bien située près de la mer. Je ne crois pas qu'il y ait un Port dans toutes les Indes Occidentales plus en état d'être bien fortifié que celui-là, & plus propre à contenir de gros Vaisseaux. Cette Colonie est de trois ou quatre cens Portugais Mestices, mariez la plupart à des femmes Sauvages converties au Christianisme, & gouvernez par des Prêtres & des Moines, qui possèdent ce qu'il y a de meilleur dans le Pays: car ils ont quantité d'esclaves, & beaucoup d'Indiens tributaires, qu'ils obligent à leur fournir une certaine quantité d'argent pour tribut. Cet argent se tire des mines des Montagnes qui sont entre *San Paulo* & *Santos*. Je tiens plusieurs des Habitans Ecclésiastiques & Séculiers de la Capitainie de *saint Vincent* pour riches de plus de quarante mille *Cruzades*.

Ces bonnes gens sont les plus ignorans que j'aye jamais vû aux Indes Occidentales. Un de ces Mestices sçachant que je venois de *Portugal* m'envoya prier de le venir voir. Il me reçut à la verité de fort bonne grace; mais il me fit cent questions impertinentes sur les Pays Européens. Il me demanda entr'autres

choses, s'il y avoit aussi des Sauvages en *Portugal* & en *Espagne*: si les hommes étoient faits en Europe comme au *Bresil*: & comme nous tombâmes par hazard sur la position différente du *Bresil* & du *Portugal*, qui fait qu'il est Esté en un Pays quand il est Hyver dans l'autre; qu'il est jour ici, quand il est nuit là, &c. il fit cent signes de croix, & me répondit qu'il n'auroit jamais crû qu'on eût pû faire cela, à moins que d'être forcié. Ce fut bien pis quand je lui dis que j'avois servi parmi les Anglois *Flibustiers*: il me demanda, je crois, plus de trente fois si je n'étois point hérétique; & malgré toutes les assurances que je lui donnai du contraire, il ne pût s'empêcher à la fin d'arroser d'Eau-Benite la chambre où nous étions tous deux. Apparemment qu'il croyoit que les Anglois avoient fait de moi un *Endemniado*.

Il m'arriva à moi-même à *Santos* une aventure assez singuliere. Malgré l'ignorance & la grossiereté de ces bons gens, les femmes sont, en fait d'amour, aussi subtiles & aussi rusées qu'en aucune ville de l'Europe. Un jour que je me retirois chez moi sur la brune, je fus arrêté par une Negresse qui me dit que

la Maîtresse lui avoit ordonné de m'emmener à quelque prix que ce fut. Comme je sçavois le danger auquel je m'exposois en la suivant, je balançai long-tems à répondre à ses instances. Enfin je me laissai gagner. Elle me conduisit par un long détour chez sa Maîtresse, afin que la nuit nous surprit avant que d'entrer. Cette femme me reçut parfaitement bien & avec une politesse que je n'aurois pas attenduë à Santos : mais il n'y a rien qui inspire plus de délicatesse & d'honnêteté que l'Amour. Elle n'épargna rien pour me régaler magnifiquement en plusieurs façons, & je promis de retourner dès le lendemain. Cette intrigue dura plusieurs jours ; mais comme j'étois perdu, si le mari venoit à la soupçonner, la donzelle me proposa de prendre l'équipage d'un Religieux, & je la vis ainsi sans aucun risque pendant que je séjournai à Santos.

Il arriva pourtant à la Baye un accident qui montre qu'il y a exception à cette regle. Un Portugais trouva un Religieux auprès de sa femme dans une situation qu'il prétendoit ne devoir être permise qu'à un Epoux. Il poignarda sur le champ sa femme & le Frere. La chose fit beaucoup de bruit. La Relaçam

en prit connoissance, & comme il sembloit que le meurtrier n'alloit pas avoir beau jeu, on lui conseilla sous main de disposer de ses meilleurs effets en attendant la décision de cette affaire, & de s'embarquer pour Lisbonne. C'est ce qu'il fit.

La maniere dont *San Paulo* se gouverne au milieu de la Capitainie de *San Vincente* est assez singuliere pour en dire ici quelque chose. Cette Ville est à plus de douze lieuës avant dans les terres & enfermée de tous côtez par des montagnes inaccessibles & par la grande & épaisse forêt de *Pernabaccaba*. C'est une espece de République composée dans son origine de toutes sortes de gens sans foi & sans loi, mais que la nécessité de se conserver a forcé de prendre une forme de gouvernement. Il y a des Prêtres, des Religieux, des Portugais & des Espagnols fugitifs; des Créoles, des Mestis, des *Caribocos* (ce sont des enfans nez d'un Bresilien & d'une Negresse,) & des Mulâtres. Cette Ville ne consistoit d'abord qu'en une centaine de ménages qui pouvoient faire autour de trois à quatre cens personnes en y comprenant quelques Esclaves, & les Indiens qui s'étoient donnez à eux. Depuis 15 ou

20 ans, elle s'est accruë dix fois autant pour le moins. Ils se disent libres, & ne veulent pas être sujets des Portugais, mais ils se contentent de payer tous les ans pour tribut le quint de l'or qu'ils tirent de leur domaine. Ce Tribut va bien à huit cent marcs par an. La tyrannie des Gouverneurs du Bresil a donné naissance à cette petite République, qui est si jalouse de sa liberté, qu'elle ne souffre pas qu'aucun Etranger mette le pied dans ses terres; & toutes les fois qu'ils envoient payer leur tribut, ils ont soin de faire connoître qu'ils ne le payent que par respect pour le Roi de Portugal, & non par crainte ou par obligation. On assure qu'ils possèdent quantité de mines d'or & d'argent, & que le Tribut qu'ils donnent n'est pas le quint de ce qu'ils pourroient donner. On en est fort persuadé au *Bresil*; mais comment forcer des gens qui habitent dans des rochers qui sont entierement inaccessibles, & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux passages qu'ils ne croyent pas assez fortifiez par la nature?

Les Paulistes ne marchent qu'en troupes de 60 ou de 80 armez de flèches & de fusils, dont ils ont sçû conserver

Fufage. Je ne ſçai s'ils en ſçavent faire ; mais on aſſure qu'ils n'en manquent pas. Comme ils ont le renom de détrouſſer les Voyageurs qui s'écartent , & qu'ils reçoivent beaucoup de Negres fugitifs , il ſe peut que par ce moyen ils amaſſent des Armes à feu. On aſſure auſſi qu'il y a parmi eux des Avanturiers de toutes les Nations Européennes & quantité de Flibuſtiers. Quoiqu'il en ſoit , ils font de grandes courſes de quatre ou cinq cens lieuës dans l'intérieur des terres. Ils vont juſqu'aux Rivieres de la Plata & des *Amazones* , & traversent même tout le *Breſil*.

Les Jéſuites du *Paraguay* ont fait tout ce qu'ils ont pû pour entrer dans les terres des Pauliſtes , & pour s'y établir de la maniere qu'ils ont fait au *Paraguay* : mais ils n'ont pû y réuſſir juſqu'à préſent : ſoit que les Pauliſtes ſe déſient de leurs vûës , ou qu'ils ne ſoient pas aſſez religieux pour ſe ſoucier de loger chez eux , ces Peres ſi reſpectez en tous les autres endroits du monde.

Lorsque des fugitifs ſe préſentent pour devenir Habitans ou Citoyens de la République , on leur fait faire une eſpece de quarantaine , non pour les purger du mauvais air du *Breſil* , mais

pour ſçavoir auparavant à quoi on pourra les employer, & pour voir ſ'ils ne ſont pas des traîtres & des eſpions. Après un long examen, on les envoie faire de longues & pénibles courſes, & on leur impoſe pour tribut deux Indiens par tête, qu'ils doivent amener pour Eſclaves. On employe ces Eſclaves aux mines & à cultiver les Terres. Si l'on ne ſoutient pas bien l'examen, ou ſi l'on vient à être ſurpris en déſertion, on eſt aſſommé ſans miſéricorde. Quand on eſt enrôlé parmi les Pauliſtes, on y eſt ordinairement pour toute ſa vie : car ils n'accordent qu'avec beaucoup de difficulté la permiſſion de ſe retirer ailleurs.

C H A P I T R E X.

Suite des Côtes du Breſil, &c. Route que l'Auteur vouloit prendre pour aller du Breſil au Paraguay. Description de Buenos - Ayres. Voyage de Buenos - Ayres au Pérou.

DE *Cabo Frio* à la pointe de *Buen-Abrigo*, il y a cent lieuës. Le Tropicque du Capricorne paſſe au travers de cette pointe. De *Buen-Abrigo* à la Baye

224 *Voyages de François Coreal*
de *saint Michel* il y a cinquante lieuës ;
& de là à *Rio de S. Francisco* , à 26.
dégrez de latitude , il y en a soixante-
neuf. De *San-Francisco* à *Rio Tibiguira*
il y a cent lieuës ou à peu près. *Rio dos*
Patos est à 28. degrez. De *R. Tibiguira* ,
vers *Puerto de San Pedro* à l'embou-
chure de *Rio de la Plata* ou du *Paraguay*
près des *Maldonados* , il y a soixante
lieuës. Ainsi il y a du *Cap S. Augustin*
jusqu'à l'embouchure de *Rio de la Plata*
environ six cent soixante-dix lieuës.

Rio de la Plata git par son embou-
chure à 35. degrez de latitude Méri-
dionale. Elle a vingt & trente lieuës de
large à mesure qu'elle approche de la
mer , où son embouchure en a bien 70.
& elle croît & décroît en certains tems
de l'année , ce qui rend le Pays fertile.
Lorsque cela arrive , les Habitans des
environs ont recours à des canots où ils
se jettent , errans de côté & d'autre jus-
qu'à ce que l'inondation soit passéc. plu-
sieurs grandes Rivieres se joignent à *Rio*
de la Plata , comme la *Parana* , *Rio ver-*
mejo , &c. Ceux des Espagnols qui se
sont établis sur ce Fleuve de la *Plata* ou
aux environs , comme à *Buenos Ayres* ,
à *Santa Fé* , ou à l'*Assomption* , ont ré-
monté plusieurs fois jusqu'à la source

du Fleuve, & couru les bords du *Paraguay* & de la *Parana*: mais il n'y a personne qui connoisse mieux, que les Peres Jésuites, l'intérieur du *Paraguay*. Insensiblement on s'est frayé un chemin jusqu'à *Potosi* & au *Péron*, & cette route est si fréquentée, que le voyage peut bien se faire en un mois de tems.

Tout le Pays est fort beau le long de la Côte depuis *Cabo Frio* jusqu'à *Rio de la Plata*. Il y a beaucoup de Bois de Bresil, d'Ebene, &c. Comme ces Côtes ne me sont pas bien connues, je n'en dirai pas davantage.

Le Commerce de *Buenos Ayres* & de tout le *Paraguay* est à peu près entre les mains des Jésuites. On n'en profite que autant qu'il leur plaît. Ils sont si puissans & si riches, qu'il n'y aura pas moyen de tenir contr'eux dans quelques années. Ils ont fait déposer plus d'une fois les Officiers qui leur déplaisent, & comme ils ont le moyen de donner beaucoup, ils sçavent fort bien comment on doit arrêter les procédures d'un Gouverneur. Ils negocient assez ouvertement, & ils ont de puissantes relations dans le *Paraguay*, par le moyen de leurs Conquêtes spirituelles, qu'ils ont étenduës dans l'*Vraguai*, & le *Tu-*

226 *Voyages de François Coreal*
cuman, chez les *Chagues*, & des deux
côtez des *Cordillieras*. Il semble impos-
sible, que des gens qui n'ont pour ar-
mes qu'un Breviaire & leur chapelet,
qui n'ont rien à donner que des *Agnus*,
& qui ne combattent la férocité des
Sauvages que par le signe de la Croix,
puissent vaincre plus de Peuples que le
canon. Il est pourtant sûr qu'avec leurs
armes ils ont rangé quantité d'Indiens
sous les loix du Christianisme. J'en di-
rai davantage dans la suite de cette re-
lation, & je me contenterai maintenant
de dire qu'ils ont quantité d'or & d'ar-
gent qui passe fort bien à *Buenos-Ayres*,
sans être *quinté* pour le Roi.

Je séjournai au *Bresil* jusqu'en 1690.
& je puis dire que le tems que j'y ai passé
a été presque le meilleur tems de ma vie.
Cependant le desir de me retrouver avec
mes Compatriotes me fit prendre la ré-
solution d'essayer de me rendre par terre
du *Bresil* au *Paraguay*. Le dessein étoit
assez difficile. Il paroïssoit même impra-
ticable par cette voye, à cause des Na-
tions sauvages que l'on rencontre dans
cette route. Outre qu'il falloit traver-
ser des montagnes & des déserts inac-
cessibles: mais malgré ces difficultez je
me serois facilement déterminé à me met-

tre en voyage par cette route , à cause qu'elle est connuë des Peres Jésuites , qui ont étendu leurs Missions dans l'*Vraguai* & chez les Gualaches , Peuples sauvages qui bordent la Capitainie de *saint Vincent*. Je faisois donc état de traverser le *Bresil* depuis *Rio de Janeyro* jusqu'aux *Paulistes* , trajet périlleux que j'aurois fait avec le secours des Naturels du Pays , qui m'auroient servi de guides. Je comptois de me joindre ensuite aux Missionnaires qui se trouvent chez les *Gualaches* & chez les autres Sauvages des Terres. Ensuite j'aurois gagné la Colonie qu'ils ont fondée dans l'*Vraguai* sous le nom de *saint Xavier* , & de là suivant avec eux la Rivière qui donne son nom à l'*Vraguai* jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la *Plata* , je serois venu tomber à *Buenos-Ayres*. Pendant que je méditois cette course , il se présenta l'occasion d'un Vaisseau Anglois portant pavillon Espagnol , qui , pour se rafraîchir , vint toucher à *Rio de Janeyro* où je me trouvois pour lors. Comme ce Vaisseau faisoit voile pour *Buenos-Ayres* , je ne balançai point à m'y embarquer.

Buenos-Ayres est une des meilleures Colonies des Espagnols. Cette Ville est

228 *Voyages de François Coreal*
située à l'embouchure de la *Plata* du côté du Midi ; car l'autre côté appartient aux Portugais , qui ont quelques habitations sur le rivage du Fleuve. Les Espagnols y ont un Fort , si tant est qu'on puisse appeller ainsi une mauvaise redoute accompagnée de quelques buttes & défenduë de trois ou quatre pieces de canon qui servent plutôt de parade que de défense. Ce côté est fort exposé aux incursions des *Jarres* & des *Charrouas* , qui sont des Sauvages errans , ennemis jurez des Espagnols & des Portugais. Ces Peuples se conduisent sans aucune forme de police ni de loi. Ils vivent uniquement de ce qu'ils attrapent dans leurs courses. Quand ils font des prisonniers , ils les assomment , les rôtiissent & les mangent sur le champ. Ils n'ont aucune connoissance des métaux , & ne se soucient de quoi que ce soit qu'on puisse leur présenter , excepté de petits couteaux & autres instrumens de fer , qu'ils admirent jusqu'à la folie : car ils les prennent , les baissent & les pressent contre leur poitrine. Ils ont pour armes une espece de *Masuc*. Ils se servent pour couteaux de pierres qu'ils aiguissent du mieux qu'ils peuvent , & de certains os , auxquels

ils donnent aussi un tranchant. On assure que les *Maldonados*, & les environs du *Tibiquiri* renferment beaucoup d'or & d'argent : cependant les Portugais ne font presque aucun cas des habitations qu'ils ont au bord de la *Plata*.

Buenos-Ayres est défendue par un Fort, où il y a passablement de munitions, & par une Garnison assez nombreuse, mais mal disciplinée & incapable de soutenir les attaques d'un ennemi aguerri. Enfin cette Soldatesque ne vaut pas mieux que celle du *Mexique* & du *Pérou*, & n'a rien de guerrier que l'épée & le fusil : mais elle sert à faire peur aux Sauvages des environs. *Buenos-Ayres* fait un grand commerce en Nègres, qu'on envoie par terre au *Pérou*, en suif, en bestiaux, en cuirs, en or & en argent. Le Pays fournit au *Pérou* beaucoup de bêtes de charge.. L'or & l'argent qu'on tire du *Chili* & du *Pérou* s'embarquent à *Buenos-Ayres* pour l'Espagne, ainsi que les cuirs, qui font d'un gros revenu pour cette Place.

Ces cuirs sont les meilleurs des Indes Occidentales, à cause de leur longueur : car les *Creoles* du Pays ne chassent qu'aux Bêtes d'un certain ordre, & abandonnent les autres. Ils sont si experts

à cette chasse, qu'ils connoissent de loia à la vûë, si les Bœufs sauvages sont de la longueur qu'il leur faut. Après avoir dépouillé de leurs peaux les Bêtes tuées ils vendent les cuirs aux vaisseaux qui sont là en charge, à six, sept & huit Réales la piece. Pour les charognes on les abandonne aux chiens sauvages, qui viennent en meûte de sept ou huit cent dévorer ces chairs : de sorte qu'en peu de tems on y voit à peine les os. Jusqu'à présent la paresse n'a pas permis à nos gens de détruire cette prodigieuse quantité de chiens qui enlèvent & étranglent beaucoup de bétail. Ils font bien pis, car souvent ils attaquent les personnes.

Je séjournai environ six mois à *Buenos-Ayres* & résolu ensuite de passer droit au *Pérou*. Nous sortîmes de la Ville six de compagnie, & nous nous mîmes en marche pour aller à *Santa Fé*. On ne sçauroit voir un Pays plus beau que celui des environs de *Buenos - Ayres*. Tout y est rempli d'excellens Arbres Fruitiers & de pâturages, où l'on voit des Bœufs & des Vaches par milliers : mais cela n'empêche pas qu'il n'y fasse assez cher vivré. Les Naturels du Pays sont sujets à de grandes indigestions.

d'estomac ; ce que l'on attribüë à l'extraordinaire quantité de viande qu'ils mangent cruë. Les Jésuites font ce qu'ils peuvent pour les en déshabituer , mais jusqu'à présent ils n'ont pû en venir à bout. De *Buenos-Ayres* à *Santa Fé* le Pays est toujours également beau & bien peuplé. La terre produit beaucoup de froment , & abonde en Bêtes à corne.

Santa Fé est une petite Ville au bord de la *Plata* entre deux Rivieres , assez jolie & bâtie de chaux & de briques. On assure que la terre entre cette Ville & *Cordoue* dans le *Tucuman* est pleine de mines d'or & d'argent. Les Sauvages des environs sont fort souvent visitez des Jésuites Missionnaires , qui de tems en tems viennent enlever au Diable plusieurs milliers d'ames , qu'ils enrôlent ensuite sous la Baniere de saint Ignace , & qu'ils fixent dans les Terres qui dépendent de la Societé. Ces Peuples sont fort courageux & bravent la mort jusqu'à la brutalité ; car ils se battent quelquefois de sens froid entr'eux à coups de flèches , jusqu'à ce qu'ils tombent morts , & celui qui est le plus prompt à recevoir les coups de son ennemi passe toujours pour le plus brave. Ils ne connoissent point de loix que leurs fantai-

232 *Voyages de François Coreat*
sies, mais ils ont quelque idée de la Divinité, car ils ont des Prêtres qui se mêlent de faire les devins. Je m'imagi-
ne que partout où il y a des Prêtres, il y a de la Religion, & que l'un est toujours relatif à l'autre : mais je ne sçau-
rois dire ce que les Sauvages adorent. Tout ce que je sçai est que ces Prêtres haïssent mortellement les Jé-
suites, & qu'ils ne cessent d'exciter les Sauvages à les détruire : ce qui n'est pas étonnant, puisque les Peres de la Société en leur ôtant des oiïailles ren-
versent la puissance de ces Ministres de Satan.

Ces Sauvages vivent ordinairement dans les creux des arbres & dans les trous des rochers comme les Bêtes fé-
roces. Lorsqu'ils vont en campagne, ils portent des nates qu'ils font avec beaucoup d'adresse, & s'en servent pour se dresser des cabanes. Ils vivent de chasse, de serpens & de fourmis. On dit qu'ils mangent aussi des charognes. Ils portent au menton une pierre qui leur pend quelquefois jusqu'à la poi-
trine, & cela fait un effet des plus bi-
zarres. Je n'ai pas vû de Sauvages plus désagréables : cependant les Jésuites en ont civilisé quantité, & l'on dit que ce

ne font pas les moindres Sujets de leurs Missions.

Nous tombâmes à quelques lieuës au-dessus de *Santa Fé*, en tirant vers *Sant Jago d'Estero*, dans un gros de ces Sauvages convertis. Ils avoient à leur tête un homme fort respectable par son air & sa bonne mine. Je ne sçai si c'étoit un Jésuite, mais il portoit une espee de soutane noire, un bonnet carré, une Croix à la main & un chapelet au col. Toute la Troupe avoit aussi des chapelets, & paroïssoit fort soumise à ce Jésuite prétendu. Je crus être au milieu d'une Procession de saint Jacques. Ces dévots Indiens nous firent beaucoup d'honnêteté. Ils nous menerent quelques lieuës plus avant dans le Pays, tirant vers les Sauvages que nos Espagnols ont nommé *Frontones*. Nous y trouvâmes un camp en bon ordre. Il y avoit des Croix au milieu des rangs des cabanes, & la Baniere des Jésuites, où étoient brodées les lettres & les armes de la Société, se trouvoit dans le Centre au haut d'une Croix fort élevée. Ces Nouveaux Chrétiens obéïssent avec un respect surprenant aux ordres de quelques Missionnaires, qui nous ramenerent de chasse, & de fruits. On nous

présenta de l'infusion ou teinture de l'herbe du Paraguay, qu'on nous servit fort proprement. Enfin, tout se ressentit de la magnificence des Jésuites, autant que cela se pouvoit dans un désert comme celui où nous nous trouvions. Je dois dire à la louange des Jésuites, qu'ils sont les gens du monde les plus propres à polir & civiliser des Sauvages. Leur patience, & leurs ménagemens sont inépuisables. Quand ils sont dans une Mission ils tâchent d'abord de découvrir quel est l'objet qui frappe le plus ceux qui veulent convertir. Ils les suivent pied à pied sur cet article, prenant toujours soin de les attaquer avec des raisons qui frappent les Sens. Ils affectent en toutes leurs vûes une douceur & un désintéressement à toute épreuve, & ne cessent de les exhorter à la conversion en leur montrant au bout de la carrière de cette vie une félicité sensuelle, un Paradis où l'on sera toujours dans la joye & dans le plaisir. C'est ce qui entretient dans ces Indiens un souverain mépris de la vie, d'où suit une grande indifférence pour les richesses, & une soumission excessive aux ordres des Missionnaires. Les Jésuites, après les avoir converti, leur

persuadent que rien n'est plus agréable à Dieu que de lui offrir ses biens, & de feconder le zele de ses fidelles serviteurs, qui consiste à lui bâtir des Eglises, à lui orner des Autels, &c. qu'ils doivent donc leur apporter les revenus des terres, & leur payer des tributs. Quand ils ont gagné ce point, ils disposent d'eux en toutes manieres. Ils vont à la chasse pour les Jésuites. Ils apportent aux Jésuites les meilleures denrées, dont une des plus considérables & qui leur produit un grand revenu, c'est l'herbe du Paraguay. Ils leur apportent aussi de l'or qu'ils ramassent dans les ravines d'eau qui le détachent des montagnes, ou qu'ils tirent des mines qui se trouvent du côté des *Calchacos* & dans l'*Vraguai*. Cependant ils ne cessent de prêcher à ces nouveaux convertis, le peu d'état qu'on doit faire de ces richesses qui causent la corruption du Siecle; & ce sermon se fait sans faute à l'arrivée du tribut. Après le sermon un Jésuite enleve ce tribut & le fait porter par des Indiens aux Magasins de la Société.

Il n'y a point de bonheur qui ne soit accompagné de quelques traverses. Les Jésuites sont exposez quelquefois à de fâcheuses épreuves. Les *Chiriguanes*,

qui sont une Nation errante entre le *Paraguay* & le *Pérou*, en ont souvent massacré : & cela me fait ressouvenir d'une rencontre assez plaisante que nous eûmes entre *Sant Jago d'Istero* & *Salta*. A moitié chemin de cette dernière place nous trouvâmes une cinquantaine de *Guapaches* armez de flèches & de massues ayant à leur tête trois Sauvages, que nous prîmes pour trois Jésuites. Nous en avions deux dans notre troupe. Cette rencontre inespérée leur fit tant de plaisir qu'ils en rendirent aussitôt grâces à Dieu. Ils voulurent s'approcher ensuite pour saluer ces trois Missionnaires prétendus, mais ils furent fort étonnez de trouver au lieu de trois Peres trois *Guapaches*, qui avoient le visage peint : ce qui joint avec l'équipage Jésuitique faisoit un effet des plus bizarres sur le corps de ces Sauvages. Leurs Reverences voulurent aborder ces *Guapaches*, mais ceux-ci leur firent connoître par signes qu'ils ne les entendoient nullement. Nous les couchâmes en joue avec nos fusils. Alors toute la troupe se mit à fuir en jettant des cris effroyables. Ces trois Chefs Sauvages portoient des soutanes noires, & des bonnets de Jésuites. Ils avoient chacun

la Croix à la main, & nous ne doutâmes point que cet équipage ne fut la dépouille de trois Jésuites qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains de ces *Guapaches* & d'être massacrez ensuite. A tout hazard on pria Dieu pour les ames des pauvres défunts, & nos deux Jésuites firent pour eux un service aussi solennel qu'on pouvoit le faire sur cette route.

Sant Jago de l'*Istero* est sur la Riviere de *Sant-Jago*. C'est une jolie ville très-bien située pour le commerce du *Pérou* & du *Paraguai*. Les Espagnols y tiennent un *Corregidor*. Les chemins sont fort mauvais jusqu'à *Salta*, & ne sont pas meilleurs de *Salta* au *Porosi*; n'ayant eu dans la route que des montagnes fort difficiles & fort périlleuses à traverser.

Il y a au pied de la *Cordilliera*, entre le *Brésil* & le *Pérou*, divers Peuples Sauvages inconnus à nos Espagnols. Les Jésuites commencent à y établir des Missions, & ils y avoient déjà défriché plusieurs milliers d'Ames en 1692. Ils disciplinent ces nouveaux convertis de la même maniere que dans les Missions du *Paraguai* & vers l'*Vraguai*. Ils leur ont enseigné à faire de la chaux & de la brique, & à bâtir des maisons; car aupa-

ravant ils se nichoient dans les cavernes comme des bêtes féroces. Presentement ils logent & vivent en hommes, sous le gouvernement temporel & spirituel des Peres de la Societé.

Ces Communautés sont fort bien entretenues & les Villages très-bien bâtis. Chaque famille a une certaine étendue de terre, mais on a soin de ne leur donner qu'autant qu'il en faut pour se maintenir entre la pauvreté & les richesses. Sous prétexte de craindre la corruption des ames, on leur ôte tout ce que l'on juge devoir leur être superflu. Le reste entre dans les Coffres de la Societé & sert à entretenir les Missionnaires & les Eglises. Les plus habiles de ces Indiens, & les plus dévoués aux Jesuites sont établis Caciques ou Chefs des Communautés. Il y a des Inspecteurs sur les familles & sur leurs Domaines. Tous ces Caciques & Inspecteurs sont élevés dans une aveugle déférence pour les Peres, & quand il vient des Jesuites dans la Bourgade, les Caciques & les principaux Indiens sont obligés de leur aller faire la Cour & de baiser par respect la manche ou le bas de la Robe de leurs Reverences.

On instruit ces Indiens à faire toutes

fortes d'ouvrages de Méchanique. On leur apprend les Arts, & il y en a qui sçavent déjà peindre & chanter parfaitement bien. Les Missionnaires tiennent tous les ans un Conseil général, que l'on peut appeller leurs *grands jours*, pour faire rendre compte à chacun de son administration. On délivre l'état des Finances à ce Conseil; on y examine les griefs, & l'on dépose & châtie ceux des Caciques & autres Juges & Magistrats qui ont manqué à faire leur charge. Après cela on donne à chacun les nouveaux Reglemens, ou les changemens que l'on a jugé à propos de faire aux vieux, afin que les Officiers établis par les Jesuites tiennent la main à l'exécution. Ces Communautés sont indépendantes des Espagnols, & peuvent être regardées comme une partie de la Monarchie des Missions du *Paraguai*. Les Jesuites défendent même à leurs Sujets la communication avec les Espagnols, & ceux-ci l'entrée dans les Terres des Missions, sous prétexte d'empêcher que les nouveaux Chrétiens ne se corrompent avec eux, & que leur piété ne soit blessée par cette communication. Lorsqu'il arrive à quelqu'Espagnol d'entrer dans les Terres de la Mission, soit dans le *Pa-*

240 *Voyages de François Coreal*
raguai ou vers le Pérou, des gens commis
expres le suivent par tout, ou l'accompa-
gnent, sous prétexte de lui faire hon-
neur.

Les Sauvages de ce quartier-là qui ne
sont pas encore convertis, n'ont aucune
forme de gouvernement. Ils se font justi-
ce par leurs propres mains & vivent er-
rans comme des bêtes. Ils ont parmi eux,
comme tous les autres Américains, des
Prêtres qui leur servent de Médecins, &
qui les guérissent en suçant la partie mal
affectée, ou par la fumée du tabac. Ils se
peignent le visage & le corps comme les
peuples du Brésil, & enfilent à des cor-
dons, qu'ils se mettent autour du corps,
les dents de leurs ennemis, qu'ils ont
massacré & mangé. On assure aussi que
ces Sauvages font mourir les enfans nou-
veaux nés qui ont le malheur de perdre
leur mere.

A l'égard de leur culte Religieux, il
est sans regle & sans raison. Il semble
qu'ils adorent tout ce qu'ils touchent :
car ils venerent leurs arcs, leurs flèches,
leurs filets, leurs hamacs &c. alleguant
qu'il y a un esprit dans toutes ces choses.
Par exemple, lorsqu'une chasse n'a pas
bien réüssi, c'est l'esprit de l'arc ou de la
flèche qui en est cause, & qui est irrité
contr'eux.

contre eux. Alors ils travaillent à l'apaiser par une espece d'invocation, qui est dirigée par leurs Prêtres.

Pour être Prêtre ou Médecin parmi eux, il faut avoir jeuné longtems & souvent. Il faut avoir combattu plusieurs fois contre les Bêtes sauvages, principalement contre les Tigres, & en avoir été mordu, ou égratigné tout au moins. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prêtrise; car le Tigre est chés eux un Animal presque divin, & l'imposition de sa sainte grife leur vaut autant que chés nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Université de *Salamanque*. Ensuite on leur verse sur les yeux le suc de certaines herbes distillées, & c'est là l'onction Sacerdotale, après laquelle ces nouveaux Prêtres sçavent appaiser les esprits de toutes les choses sensibles & matérielles, avoir des relations secrètes avec ces esprits, & participer à leurs vertus.

Je me suis fait souvent cette objection à moi-même. Pourquoi, disois-je, des hommes qui n'ont point d'ambition & semblent ne prendre intérêt à quoi que ce soit qui entretienne l'avarice, qui ne paroissent avoir aucune idée d'une subordination; pourquoi de tels hommes cherchent-ils à tromper les autres hom-

242 *Voyages de François Coreal*
mes ? Car on ne sçauroit nier que tous ces Prêtres des *Indes Occidentales* ne soient autant d'imposteurs plus fins que les autres Sauvages. Je répons à cela, qu'il est bien vrai que les Sauvages se regardent tous comme égaux, mais cela n'empêche pas qu'un raisonnement naturel ne les oblige à établir malgré eux une espede d'inégalité de condition, qui suit des fonctions auxquelles chacun se trouve destiné. Par exemple, la nécessité, qui les oblige de se défendre, les oblige aussi à choisir quelqu'un qui les mene & qui maintienne l'ordre parmi eux. La nature les porte à chercher des moyens pour se guérir lorsqu'ils sont malades, & celui qui prétend les fournir est écouté du patient. Si vous joignés à tout cela quelque idée de Religion plus développée dans les uns que dans les autres, je ne doute pas que l'on ne conçoive, comment il y a des Sauvages qui deviennent capables de tromper les autres.

Il y a d'autres Sauvages nommés *Guaicares*, qui habitent entre le *Paraguay* & le *Bresil*. Ceux-ci sont des plus féroces, suivant le rapport des Missionnaires, & cependant ils ont une déférence & une soumission extraordinaire pour leurs Chefs. On dit que c'est une

coutume inviolable chés eux , que quand leurs Caciques font leurs nécessités , ceux qui sont autour de lui tendent la main pour recevoir cette ordure. Quelque impertinente que soit cette coutume , elle est pourtant véritable , suivant ce que j'en ai entendu dire à Lima de la bouche de deux Missionnaires qui venoient de chés ces Sauvages , & je ne vois pas ce qui les obligeroit à faire de faux rapports de pareilles choses. Ils ne permettent pas aux femmes de se colorer le corps avant que d'avoir mangé de la chair de leurs ennemis.

CHAPITRE XI.

Du Potosi. Des Mines. Description générale du País & des Côtes du Pérou. Traversée de 4 Portugais depuis l'embouchure de Rio d'Esquibe jusqu'à Quito.

J'Arrivai au *Potosi* au commencement de 1692. Cette Ville est dans la Province de *los Charcas* ou de la *Plata* , au pied d'une montagne qui est faite comme un pain de sucre. Elle peut renfermer autour de cinq mille maisons. Il y a plusieurs Eglises , beaucoup de Prêtres &

244 *Voyages de François Coreal*
encore plus de Moines, au grand malheur des Naturels du Pays, qui s'en trouvent fort maltraités. La plus grande partie des Indiens est occupée aux Mines. Ils sont obligés de fournir pour ce travail autant d'hommes que nos Espagnols leur en demandent, & ceux-ci payent leur travail à raison de deux Réales par jour.

Les Espagnols & Créoles du *Potosi* possèdent de grande richesses: c'est ce qui les rend fiers & superbes. Ils ne sont vêtus que d'étoffes d'or & d'argent, car tout autre habillement ne seroit pas assés bon pour eux. Leur vaisselle est toute d'argent, ce qui n'est pas extraordinaire dans un Pays où ce Métal est aussi commun que le cuivre & le fer en Espagne. Je ne dis rien des Eglises où tout reluit d'or & d'argent. Ces Edifices sacrés en renferment plus au *Pérou* & au *Paraguai*, qu'il n'en faudroit pour remplacer tout ce qu'on a tiré de *Porco Plata* & *Potosi* depuis cent ans. Les ameublemens des maisons sont magnifiques à l'excès, & cela paroît même chés les plus simples Bourgeois, qui passent facilement du nécessaire au superflu, tant l'or & l'argent sont communs.

Les habitans du *Potosi* voyagent dans

des branles portés par des Naturels du Pays, à la façon des Portugais de *San-Salvador* & de *Rio-Janeyro*. Quatre Indiens suportent ordinairement ce branle sur leurs épaules. Les femmes n'épargnent rien pour satisfaire le luxe si naturel à leur sexe. Elles reçoivent les visites, couchées sur un petit lit de repos couvert d'une étoffe très-riches d'or ou d'argent, qui est bordée d'une crépine de même façon. Si Madame n'est pas couchée quand elle donne audience, elle est tout au moins appuyée négligement sur son bras, lorsqu'elles ne sont pas obsédées de leurs maris, ou de quelque vieille gouvernante, elles ont la conversation vive & enjouée : & si des hommes s'hazardent pour lors de les voir, ils trouvent des manieres délicates, des yeux passionnés & quelque chose de plus. Pour peu qu'on veuille se risquer alors, il ne sera pas difficile de passer du langage des yeux à celui des mains; mais quand les maris ou les vieilles sont au logis, ce qui arrive presque toujours, elles sont moins visibles que ni à *Méxique*, ni à *Madrid*. Pour lors leur occupation ordinaire c'est de dormir l'après dînée, & de jouer ensuite de la guitare. Au défaut de ces occupations, elles dis-

sent leur chapelet avec beaucoup de dévotion, mâ hant en même tems du *Coca*, jusqu'à ce qu'elles en soient enyvrées. Elles ont aussi la coutume de prendre à toute heute de la teinture de l'herbe du *Paraguai*. Cette teinture & le *Coca* font fort en usage en tout le *Pérou*, & il est ordinaire dans l'Amérique Méridionale de régaler de l'une & de l'autre ceux que l'on invite chés soi.

Cette Ville est extrêmement fréquentée à cause de quantité d'Espagnols qui sont intéressés aux mines. Ces mines attirent au *Potosi* plus de soixante mille personnes, sans parler de quinze ou dix-huit mille travailleurs. Cependant ces Mines ne donnent plus, depuis douze ou quinze années, le profit qu'elles donnoient autrefois : mais il y en a d'autres dans la Province de *Plata* que l'on pourra ouvrir avec le tems. Les Indiens disent qu'il y a beaucoup d'or & d'argent plus haut vers le Nord ; que les habitans du Pays boivent dans des coupes d'or, & mangent dans des plats de même métal ; qu'ils portent des plaques d'or sur la poitrine, que leurs Boucliers en sont garnis, de même que leurs masques, mais qu'ils mangent les gens tout en vie. Ils débitent plusieurs autres pa-

reils contes que l'on croira, si l'on veut. Quoiqu'il en soit, il est très-sûr qu'il y a beaucoup de mines d'or & d'argent en tous ces Pays Méridionaux. Les Sauvages qui habitent au delà du *Potosi* ont accoutumé de crier à nos Espagnols, d'aussi loin qu'ils les apperçoivent, *Oro oro Plata*, (deux mots qu'ils ont appris sans doute à force de les entendre dire.) & leur font signe d'approcher; mais nos gens ne s'y fient pas.

Les Indiens des Mines travaillent nus, afin qu'ils ne puissent rien cacher, & cela me fait ressouvenir de l'avarice de quelques Espagnols de *Terra Fierma*, qui, après que leurs Negres sont revenus de pêcher des perles, leur donnent des vomitifs violens, pour voir s'ils n'en ont point caché dans leur estomac.

Voici un état des Mines du *Pérou*, du *Chili*, & du *Paraguay*, suivant le rapport qui m'en a été fait par les Indiens & les Créoles du Pays, & suivant ce que j'en ai pû apprendre moi-même dans mon voyage de *Buenos-Ayres* au *Potosi*.

au *Paraguay*.

Mines de *Maldonado* incertaines.
de *Tibiquiri* incertaines.

*Voyages de François Coreal*de *Sierra Selada* incertaines.de *S. Michel* & des montagnes.de l'*Vraghai* très-riches suivant
les Indiens du *Paraguay*. La
Société des *Jesuites* les con-
noît mieux que personne.des *Gualaches*des *Tupiques*de *Tajobu*} s'il y en a, elles
} sont d'un accès
} fort difficile, à
} cause des Sau-
} vages.de *L'Assomption* incertaines.des Montagnes du *Paraguay* con-
nuës, mais on prétend qu'el-
les ne valent pas la peine d'ê-
tre fouillées.de *Santa Cruz* la vieille en pos-
session des Sauvages.de *Santa Cruz de la Sierra*.de *Rio Guapai*.au *Pérou* & *Tucuman*.Mines de *Loxa* & *Camora*, *Cuenca*,
Puerto veio, *S. Juan del oro*.d'*Oruro*.de *Titiri*.de *Porco*.de *Plata*de *Potosi* sous plusieurs noms.

} négligées

} fermées.

aux Indes Occidentales. 249

de Tomina.

de Chocaiá.

d'Atacama.

de Xuxui.

des Calchaques.

de Guasco.

de Coquimbo.

des Montagnes qui sont aux en-
virons de Cordoue.

de Vili.

de Caravaja &c.

au Chili.

Mines des Andes. On assure qu'elles
sont très-riches en or, & que
l'on en trouve beaucoup aux en-
virons de *Baldivia* & d'*Osona*
&c.

Je viens maintenant à la description
générale du Pérou. Ce Pays fut décou-
vert en premier lieu par les Espagnols,
sous la conduite de *Pizarre* & d'*Al-
magre*. On comprend sous le nom de
Pérou toute cette étendue de terres qu'il
y a depuis *Quito*, jusqu'au dessous de
Villa del Plata; & si l'on y ajoute le
Tucuman, l'étendue du Pérou sera bien
plus considérable encore. C'est un Pays
très-riche, & qui seroit aujourd'hui une

puissante Monarchie, s'il n'étoit exposé comme les autres Provinces de la domination Espagnole, au pillage des Vice-rois & des Gouverneurs &c. si les habitans n'étoient pas abandonnez au luxe & à la fainéantise ; si une partie des Moines, qui y fourmillent comme autant de Sauterelles qui s'engraissent du revenu de la terre, étoit réduite au travail, & si les Indiens y étoient traitez avec plus d'humanité.

Les *Yncas* du *Pérou* possédoient des richesses immenses à l'arrivée de nos Espagnols. Nos Ancêtres ont écrit, qu'ils trouverent en ce beau Pays des maisons dont le frontispice & les toits étoient couverts de plaques d'or pur. Les armes des Habitans d'*Anzierma* étoient, dit-on, d'or massif. Enfin, si l'on en croit nos Historiens, les Monragnes de la Province de *Quito* donnoient autant d'or que de terre. L'*Yncas Atahualpa* offrit pour sa rançon autant d'or qu'il en pouvoit entrer dans une chambre de 22. pieds de long & de 17. de large, & si haute, que tout ce que pouvoit faire un homme debout en haussant le bras, c'étoit d'atteindre du bout des doigts à la hauteur du monceau d'or. Il offrit le double en argent,

mais nos Conquérans étoient trop bons connoisseurs en fait de métaux. Ils choisirent l'or. Chaque Cavalier eut pour sa part douze mille Castillans en or, sans compter l'argent. Chaque Fantassin, 1450. Castillans sans compter l'argent. La somme qu'offrit l'*Incas* pour la rançon n'approchoit pas de ce que son frere *Guascar* promettoit de payer, s'il eut eu la vie sauve : car ce *Guascar* possédoit tous les trésors de son Pere & de ses Ancêtres.

Je reprendrai la Côte depuis *Panama* au *Pérou*. Il ne faut pas oublier que le vieux *Panama* & *Nombre de Dios*, que l'on a transporté à *Porto-Belo*, étoient deux Villes à l'opposite l'une de l'autre; l'une à la Mer du *Sud* & l'autre à la Mer du *Nord*. Le vieux *Panama* étoit dans une petite vallée. Le nouveau *Panama* a une rade aussi bonne qu'un havre pour de petits vaisseaux, parce qu'elle est couverte de trois Isles qui se suivent en ligne parallele au rivage. Cette Ville est bâtie sur un terrain uni & revêtuë de bonnes murailles du côté de la Mer, sans aucune fortification remarquable. Elle est environnée de *Savanes*, de collines & de bois taillis, avec quelques fermes çà & là, où l'on

nourrit du Bétail. *Panama* est le rendez-vous de la Mer du Sud, & l'on y reçoit les richesses du Pérou. Sa Jurisdiction renferme à présent *Nara*, *Lavelia*, *Realcio*, &c. Entr'autres denrées cette Ville reçoit du Pérou du maiz, de la farine, du miel, & de la volaille. Pour les bœufs & les cochons, ils n'y manquent pas, non plus que les légumes, les herbes potageres & les fruits, qui y croissent en abondance.

La Province de *Panama* a été autrefois très-peuplée & très-riche. Les rivières y rouloient de l'or : mais maintenant & les rivières & le Pays sont également épuisés. Nos gens pillèrent autrefois avec une telle avidité la terre & les eaux, que je ne doute pas qu'ils n'eussent pillé de même l'air & le feu, s'il y eut eu là des trésors à prendre. Quand on veut traverser de *Panama* à *Porto-Belo*, la première journée est assez agréable, mais après cela on tombe dans quelques bois.

La saison la plus favorable pour voyager de *Panama* au Pérou c'est dans les trois premiers mois de l'année ; car alors la mer est ouverte, & les vents de bize y soufflent. On peut aussi voyager à la fin d'Août & en Septembre,

mais non pas si agréablement qu'en Janvier, Février & Mars. Les vents de Sud & Sud-Ouest regnent le reste de l'année, & rendent la navigation de *Panama* au *Perou* fort dangereuse. Les Navires qui partent de *Panama* touchent aux Isles des *Perles* & s'y rafraîchissent. Ces Isles ont été nommées ainsi; parce que quand on les découvrit, on y trouva beaucoup de perles: mais il n'y en a plus maintenant. De là, on prend sa hauteur à l'Ouest, & l'on vient reconnoître la pointe de *Garrachine*, qui est N. O. & S. E. à *Caboga*. Cette pointe est une terre haute & montagneuse. De cette pointe la côte s'étend à *Rio de Pinas* S. O. & S. O. quart au Sud. On voit le long de la Mer quantité de pins dont cette terre porte le nom. La Côte s'étend ensuite S. & S. quart à l'Ouest jusqu'à *Cabo de Corrientes*. Les Courans sont fort rapides de ce côté-là, & c'est à quoi il faut prendre garde. Ces Courans ont leur cours à l'Est. Les Navires qui sillent la nuit dans ces parages doivent souvent mouiller l'ancre, & il leur arrive plus d'une fois qu'au matin croyant avoir avancé, ils se trouvent arrêtez, ou même il se trouve que les Courans les ont fait dériver: ainsi ils

254 *Voyages de François Coreal*
font quelquefois quinze ou vingt jours
à croïler autour de ce Cap sans avancer.
On vient ensuite à *Palmas* & delà à *Bona-
venture*. De *Corrientes* à *Palmas* il y
a 22. lieuës. De *Palmas*, à la Riviere ou
Baye de *Bonaventure* 9. Bord à bord
du Rivage qui est fort élevé git un
écueil haut, & c'est l'entrée de la Baye
à trois degrés & demi. Tout ce côté
est bordé de montagnes fort élevées,
& plusieurs rivières s'y vont jeter dans
la Mer. Les Vaisseaux entrent dans le
havre par l'une de ces rivières, mais les
Pilotes côtiers qui veulent entrer doi-
vent avoir bonne connoissance de la ri-
vière, sans quoi ils mettroient les na-
vires en danger. Depuis ladite Baye la
côte court Est & Est quart au Sud jus-
qu'à la *Gorgene* qui est à . . . lieuës du
rivage. La côte de ce parage est fore-
basse, pleine de bois, & de monticu-
les. Il se jette aussi plusieurs rivières de
ce côté-là, dont la principale est celle
de *S. Jean*.

Les Indiens qui vivent en ce quar-
tier-là sont guerriers & grands ennemis
des Espagnols. Ils habitent en des mai-
sons élevées sur des poutres en maniere
d'échaffauts. Elles sont larges & longues
comme une espee de tonneau, un pou

à la façon de celles qui composent les *Aldejas* des Bresiliens. Ils habitent plusieurs ensemble. Le Pays est fort fertile. Il y a beaucoup de volaille & de gibier : cependant ces Sauvages ne vivent guères que de plantains & de maiz. La terre y est riche en or. Les Courans des rivieres & les torrens en entraînent beaucoup des montagnes : mais ce Pays est si bourbeux & si marescageux, qu'il ne peut être conquis qu'avec une extrême peine & très-grande perte de gens.

L'Isle Gorgone a de circuit environ deux lieus. La terre est élevée. Il y pleut & tonne huit mois de l'année. C'est dans cette Isle que François Pizarre & ses compagnons furent contraints de combattre pendant plusieurs jours la faim & plusieurs autres fatigues, lorsqu'ils allerent à la découverte du Pérou.

Depuis cette Isle la côte s'étend O. S. O. jusqu'à celle qu'on nomme *del Gallo*. Toute cette côte est inégale, & l'on y voit plusieurs rivieres. Cette Isle a une lieue de tour & git à la hauteur de 2. degrés. D'ici la Côte s'étend S. O. jusqu'à la pointe *Manglars*, ainsi nommée à cause qu'on y trouve quantité de Mangles. Depuis l'Isle *del Gallo* à cette

pointe il y a neuf lieuës. Dans tout cet espace la Côte est bordée de basses collines & arrosée de quelques eaux qui se rendent à la mer. De là, elle s'étend au S. O. jusqu'à la riviere de *Sant-Jago*. Il y a un Golfe qui fait un grand coude de terre basse, que l'on nomme *Ancon Sardinias*. Près de l'embouchure de la riviere de *Sant-Jago* le bord est si droit, qu'un vaisseau touchant de prouë le bord se trouve pourtant avoir la prouë à quatre-vingt brasses de profondeur. Il arrive aussi que sillant seulement à deux brasses, on vient incontinent sur quatre-vingt dix. Cela vient du cours impétueux de la riviere, mais cependant ces bancs ne sont pas dangereux & n'empêchent point les Navires de suivre leur route. La Baye de *S. Mathieu* est au S. E. quart au S. D'ici la Côte s'étend à l'Ouest vers le Cap de *S. François* à dix lieuës de *S. Mathieu*. Ce Cap fait partie d'une terre haute. D'ici la Côte court au S. O. jusqu'à la pointe de *Passao*. Entre ces deux pointes il y a les rivieres qu'on nomme *Quiximas*, & divers bons havres où les vaisseaux peuvent faire aiguade & se rafraîchir. Plus loïn tirant vers la terre on voit les montagnes nommées *Quacos*.

Depuis le Cap *Passao* la Côte du *Péron* s'étend au Sud & S. quart à l'O. jusqu'à *Puerto-veio* : mais avant que de venir là on trouve *Characas* qu'on peut aborder sans danger, car l'entrée & le débouquement y sont également sûrs. C'est un lieu fort propre à s'y radouber. On observera pourtant qu'à demi chemin on rencontre quelques Ilets de roches, mais on peut les éviter. *Puerto-veio*, est une des cinq Villes que les Espagnols bâtirent d'abord dans le plat Pays du *Péron* : cependant cette Ville est peu de chose maintenant à cause de l'insalubrité de l'air. On prétend pourtant qu'il y a par là des Mines d'émeraudes : mais jusqu'à présent les Indiens du Pays les tiennent cachées. Ces Indiens avoient autrefois quantité d'or & d'argent ; présentement ils n'ont pas grand chose : mais une ordonnance du Roi, qui n'est pas toujours observée, les soulage dans leur pauvreté, & ils ne doivent payer que le dixième du revenu de leurs terres. Cette pauvreté est cause que les Moines les laissent assez vivre en paix dans la Religion de leurs Peres. A l'arrivée de nos Espagnols les habitans de ce Pays-là se réfugièrent sur les branches des arbres comme les oiseaux. Ils y dres-

soient même des cabanes pour y être à couvert de leurs ennemis : cependant il ne faut pas attribuer cela uniquement aux persecutions de nos gens. C'est un Pays fort marécageux & fort exposé à des inondations. Le peu de sûreté qu'ils trouvent sur terre en certains tems de l'année les a obligez de chercher à se loger entre le ciel & la terre, pour mettre leur vie à couvert. Lorsque nos gens vinrent les attaquer dans leurs marais, ces Indiens se défendirent avec un courage extraordinaire, à coups de pierres & de javelots, en leur voidant sur la tête des pots pleins d'eau bouillante; enfin par tous les moyens imaginables. Ils détruisirent beaucoup de monde; car il falloit essuyer bien des coups avant que de pouvoir abattre les arbres sur lesquels ces demi-oiseaux s'étoient nichés : outre qu'on se trouvoit dans un Pays fort sterile.

C'est en ce quartier-là qu'est le passage fameux de *Guainacapac*. Ce *Guainacapac* étoit Pere d'*Athahualipa*. Celui-ci ayant envoyé ses troupes à la conquête de ce Pays difficile, il fut question de passer une riviere, & pour cet effet ce Prince fit dresser un Pont de cordes : mais ces cordes ayant été cou-

pées par les ennemis, une bonne partie de l'Armée d'*Athahualpa* fut emportée par le courant de l'eau & le reste dissipé. Là-dessus *Guainacapas* assembla de nouvelles troupes, marcha contre ce Peuple & le défit entierement : après quoi il résolut de faire une Digue sur la riviere, afin de pouvoir la passer à pied. Ce projet ne pût réussir, parce que la violence du courant entraînoit les matériaux, à mesure qu'on les posoit.

Au delà de *Puerto Viejo*, & de *Saint-Jago* on a *Monte Christi*, & plus loin au Sud le Cap *saint Laurent*. Plus au delà & vers le Sud-Ouest on trouve l'Isle de *Plata*. C'est là que les Indiens de cette Côte alloient sacrifier à leurs Idoles des brebis, des agneaux & même des petits enfans. Lorsque François *Pizarre* & ses treize compagnons découvrirent le *Pérou*, ils aborderent à cette Isle, & y trouverent des joyaux d'or & d'argent, des manteaux à l'Indienne, & des casaquins d'une laine magnifique. C'est là l'origine du nom de *Plata* qui lui est resté, mais on la nomme aussi *saint Laurent*, à cause du Cap de ce nom. Les Indiens qui habitent de ce côté-là ont beaucoup de manieres Juives, aussi-bien que les *Calchaques*, qui

habitent entre le *Pérou* & le *Tucuman*.
 Ceux-là ont une espece de circoncision
 & ne mangent point de chair de co-
 chon. Ils ont la voix tremblante & par-
 lent entre les dents comme les Mores,
 mais ils sont adonnez à la Sodomie, jus-
 qu'à ne faire cas des femmes, que pour
 la multiplication de leur espece. Ils ont
 beaucoup de commerce avec les *Quixos*
 & les *Chevelus*, ainsi nommez parce
 qu'ils portent de longues chevelures.
 Ces *Chevelus* habitent sur les bords de
 la Riviere des *Amazones* dans un Pays
 si abondant en or, en Emeraudes &
 autres choses précieuses, qu'il n'y en
 a point qui aproche de celui-là pour les
 richesses. Ils portent de grandes plaques
 d'or sur l'estomac, & aux oreilles, à
 cause de quoi on les a aussi nommé *Pla-
 teros*. Ils haïssent fort les Espagnols, par-
 ce que ceux-ci ont essayé plusieurs fois
 de les assujettir pour se rendre maîtres
 de leurs trésors. Les peuplades de ces
 Indiens s'étendent sur l'un & l'autre
 bord de l'*Amazone*, & vers le Fleuve
 de *Putomaia*. Ils changent de nom à me-
 sure que leurs Colonies s'étendent, &
 c'est ce qui est cause que nos gens en
 ont fait differens Peuples. Ils ont tous la
 coutume ridicule d'aplatir la tête & le

visage de leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont venus au monde. Ils leur mettent pour cela la tête entre deux ais destinez à cet usage: ce qui fait qu'avec le tems les traits du visage grossissent si fort en long & en large, qu'on diroit de loin, que le visage est sur la poitrine. Ils n'ensevelissent point leurs morts, mais ils les pendent à l'air jusqu'à ce que la chair se pourrisse: après cela ils gardent les os comme des Reliques. Il y a pourtant de ces Indiens qui brûlent les morts, ou qui les ensevelissent dans des fosses: mais ils celebrent tous des anniversaires à leur honneur par des lamentations & des pleurs extraordinaires, qui sont suivis de festins à leur maniere. Ils boivent alors avec le même excès qu'ils ont pleuré.

Lorsqu'ils sont malades, ils envoient chercher leurs Prêtres. Ceux-ci leur font croire que c'est un esprit qui est cause de leur mal. Alors les Prêtres commencent à conjurer l'esprit, pour l'obliger à sortir du corps du patient, qu'ils parfument en même tems avec des herbes. Ils réiterent cela jusqu'à ce que le malade sente du soulagement. Pendant qu'ils parfument ainsi le malade, ils marmotent des prieres entre les dents,

& font diverses grimaces , jusqu'à ce que le patient acheve d'être soulagé , & si le malade vient à mourir , ils font accroire aux parens du mort , que l'esprit a emmené l'ame du défunt dans un lieu où elle sera toujours dans les plaisirs , & qu'il a choisi celle-là préférablement à d'autres. C'est un expédient pour couvrir leur ignorance : outre que par ces idées ils entretiennent ces Peuples dans la superstition & dans le mépris de la mort.

Ces Peuples sont fort nombreux & étendent leurs courses dans les terres qui sont entre l'*Orenoque* & l'*Amazone*. Ils ont des relations avec les Indiens de la *Nouvelle Grenade* & de la *Guiane* ; même du *Bresil* , s'il est vrai que les *Tapaios* & les *Toubinamboux* aillent négocier avec eux , comme je l'ai appris à la *Baye*. Ce qui est sûr est que tous ces Peuples ont une langue commune , par le moyen de laquelle ils sont en commerce les uns avec les autres. D'ailleurs , je ne suis point du tout surpris des courses extraordinaires de ces Indiens ; car il est certain que toutes ces Nations de l'Amérique ne s'embarrassent guères de la nourriture , ni du ménage. Ils vivent uniquement de ce qu'ils prennent à la

chasse & de leur *Yucas* ou *Manioc*, dont ils font du pain. Ils sont si accoutumés à courir, & si agiles dans leurs courses, qu'ils ont beaucoup de peine à se fixer en un endroit, après qu'on les a civilisé & discipliné selon notre manière de vivre.

Tous ces Peuples ont la vengeance fort à cœur, & font très-cruellement la guerre à leurs ennemis, à la façon des autres Sauvages de l'Amérique. Cependant ils sont dociles & traitables quand on les sçait prendre : & si l'on pouvoit leur ôter cette prévention où ils sont, que l'on veut se rendre maîtres de leur or & de leur argent, je ne doute pas que l'on ne pût avec le tems former de grandes correspondances dans les terres, en s'établissant vers une des Pointes de la *Terra-fierma*. Il ne seroit pas difficile ensuite de s'emparer de l'*Orenoque* en bâtissant sur les bords, au-dessous de *Val de Sayma*, une bonne forteresse : car on seroit en état par ce moyen de profiter des richesses de ces Pays inconnus, & de trafiquer même jusqu'aux portes de *Quito* : ce qui seroit tomber insensiblement une partie du trafic qui se fait à la Mer du *Sud*.

Toutes les particularitez que je donne

ici sont le résultat d'une longue conversation, que j'eus à *Quito* avec un Espagnol fort éclairé sur ces matieres. Cet Espagnol nommé *Dom Pedro de las Fuentes* avoit été longtems Directeur pour le Roi des Mines de *Guancabilca*, & il étoit actuellement Assesseur de *Quito* : Charge dont il s'acquittoit avec beaucoup de prudence & de sagesse. Il me disoit aussi fort souvent, que la négligence & l'avarice des Espagnols seroient un jour cause de la perte de l'*Amerique* : » car, ajoutoit-il, comment » est-il possible qu'une poignée de gens » comme nous sommes, conservent les » vastes Etats des *Indes Occidentales* » contre des milliers d'ennemis Idolâtres » ou Hérétiques ; sans parler de la haine » & de l'envie des *Creoles*, qui, quoi- » que forment la plûpart de notre sang, » ne laissent pas de nous haïr presque au- » tant que les Indiens, parce que nous » les méprisons ? Nous sommes regar- » dez par les Indiens comme des usur- » pateurs & des tyrans, & par les *Creoles* » comme des Etrangers. Si les uns » & les autres pouvoient s'entendre, » il y a longtems qu'on nous auroit » renvoyé en notre *Espagne* : mais j'es- » pere, pour le bien du Roi, qu'ils ne » s'enten-

» s'entendront jamais. C'est d'ailleurs un
» effet de la Providence, que les autres
» Peuples de l'Europe ne mettent pas à
» profit nos désordres & notre mauvaise
» conduite : car combien d'endroits foi-
» bles n'y a-t'il pas dans l'*Amérique*,
» propres à établir des Colonies par les-
» quelles on pourroit bien-tôt s'insinuer
» dans les terres que nous possédons ?
» ce qui seroit à la fin la ruine de notre
» négoce. Je vois d'ailleurs que même
» sans cela les étrangers profitent plus
» que nous du commerce qu'ils font sur
» nos terres. Il ne leur reste donc plus
» que d'achever de nous détruire avec
» nos propres richesses, & c'est ce qu'ils
» feront bien-tôt, si Dieu n'arrête leurs
» progrès, & si le Roi n'y met ordre.

Il est certain que c'est un bonheur
pour nous que les autres Peuples de
l'Europe ne se gouvernent guères mieux
que nous avec les Indiens qu'ils assujet-
tissent. Ils ont le même appétit que nos
Espagnols pour l'or & l'argent du *Nou-
veau Monde*, & cette passion enragée
est cause que les Peuples de l'*Amérique*
se défient autant d'eux que de nous. Ceux
donc qui voudroient s'établir sur l'*Ore-
noque* pénétreroient indubitablement
dans les terres & feroient un des plus

beaux commerce qui se puisse faire, si.
 1. Ils gaignoient assez sur eux pour paroître d'abord indifferens à l'égard des richesses du Pays, & traiter en amis & alliés les divers Peuples qui habitent entre le *Perou*, le *Bresil* & l'*Amazonie*. 2. S'ils dissimuloient les superstitions de ces Peuples jusqu'à ce qu'ils se fussent bien établis chez eux; & pour cet effet il ne faudroit pas charger les vaisseaux & les Colonies de beaucoup de Moines, Prêtres & autres Ecclesiastiques de quelque Religion qu'ils soient. On feroit aussi fort bien de défendre aux Prêtres destinés pour l'équipage, de se mêler en quelque façon que ce pût être des affaires seculieres de la Colonie. 3. S'ils venoient à maltraiter les Indiens sur le fait de la Religion, on feroit fort bien de châtier leur zèle indiscret, sans avoir égard à la robe. 4. Il faudroit se contenter de trafiquer de bonne foi avec les Indiens, sans user ni de détours ni de violence. Il faudroit leur étaler sans affection ce qu'on apporte, & leur faire accroire qu'on a allés de richesses en Europe, pour pouvoir se passer des leurs, si l'on veut. Tous ces Peuples ont une si forte passion pour une infinité de bagatelles

qui viennent d'Europe, qu'ils apporteroient d'eux-mêmes quantité d'or & d'argent, &c. en échange.

J'ai connu plusieurs mariniérs qui se sont hazardés plusieurs fois de pénétrer dans les terres dont je parle, dans l'espérance de se charger de trésors: mais je n'en connois aucun qui soit revenu. Ils ont tous été massacrés. Cependant le même Dom Pedro de las Fuentes me dit à Quito, que quelques années auparavant quatre matelots Portugais, qui avoient fait naufrage à l'embouchure de *Rio d'Esquibe*, remonterent cette rivière jusqu'à la source. De là, traversant plusieurs terres habitées par des Sauvages inconnus, ils vinrent à la Rivière de *Curana*, d'où ils suivirent l'*Amazone* & *Rio Coca*, jusqu'à ce qu'enfin ils vinrent tomber à *Quito*. En voici la Relation, telle que Dom Pedro me fit la grace de me la communiquer.

Ces quatre Matelots Portugais, après s'être sauvés seuls du naufrage de leur vaisseau, gagnèrent les bords de *Rio d'Esquibe* avec quelque peu de provision à moitié gâtées ou pourries par les eaux de la mer: mais ces provisions ne laisserent pas de les soutenir pendant un

allés long espace de chemin qu'ils firent avec beaucoup de péril & de fatigue à travers des montagnes & des rochers, où ils eurent à combattre les tigres & les serpens, jusqu'à ce qu'ils tomberent dans une plaine fort étendue. Ils prirent le parti de suivre, autant qu'ils le purent, le cours de l'*Esquibe* : & ils avoient marché déjà 15. jours, quand les provisions acheverent de leur manquer. Ils s'estimoient alors à quatre vingt ou cent lieuës de la mer. Cependant le défaut des provisions n'étoit pas ce qui leur faisoit le plus de peine, parce qu'ils avoient des fusils avec lesquels ils abattoient chaque jour beaucoup plus de gibier qu'il n'en auroit fallu pour nourrir dix hommes; mais les bêtes féroces, qu'ils étoient obligés d'écarter, principalement la nuit, diminuerent tellement leur poudre, que pour la ménager dans la suite ils résolurent de vivre des fruits qu'ils trouvoient en abondance dans tout ce Pays, & qui ne leur coutoient que la peine de les prendre: sans parler du poisson que la riviere pouvoit leur fournir. Mais comme ils n'avoient pas le moyen de le pêcher, ils s'aviserent de faire des filets avec des roseaux

qui se trouvent au bord de cette riviere : ce qui leur réussit parfaitement bien.

Tout ce Pays, selon leur rapport, est parfaitement beau. Il n'y manque rien que la culture : car le terroir paroît très-fertile, propre au tabac, aux cannes de sucre, & aux pâturages. Lorsqu'ils eurent fait environ la moitié du chemin du cours de l'*Esquibe*, toujours en le remontant, ils rencontrèrent quelques Sauvages, qui firent mine de les venir attaquer, & qui s'enfuirent à leur approche, parce qu'ils apperçurent les armes à feu des Portugais. Mais à force de signes & de caresses ils les aprivoiserent si bien, après leur avoir fait entendre le malheur qu'ils avoient eu, que ces Sauvages les prirent en amitié. Ceux-ci les menèrent avec eux à leurs cabanes, leur offrirent à boire & à manger : car c'est toujours la première marque d'hospitalité chez ces Indiens. Pour arriver à ces cabanes, ils firent plus de quatre journées de chemin, & traversèrent de hautes montagnes, d'où descendent des torrens qui roulent de l'or dans leur sable. Les Indiens leur firent entendre que plus avant dans les terres ils trouveroient des Peuples puissans &

possédant aussi quantité d'or ; mais fort méchans & fort inhumains. Je dirai, à l'occasion de ces signes, que ce langage est souvent fort équivoque, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'expérimenter moi-même.

Ces Indiens vont nus, excepté une écharpe de coton dont ils se ceignent autour du corps. Ils ont les oreilles, le nez & les lèvres ornez de pierres verdâtres fort agréables à la vûë. Le Cacique ou Chef du village avoit, outre ces pierres, une plaque d'or pendue sur chaque jouë, & une autre sur l'estomac. Il ne paroïssoit pas faire beaucoup de cas de cet or, mais il chérissoit fort les fusils, & quand il vouloit les manier, c'étoit avec une précaution capable de les faire rire en tout autre tems, évitant surtout d'aprocher de la détente, quand il eut remarqué que le fusil faisoit feu après qu'on avoit lâché le chien. La première fois qu'ils lâcherent leurs fusils chez les Indiens, ceux-ci sortirent tous de leurs cabanes & coururent les champs en criant comme des enragez. Les Portugais eurent beaucoup de peine à les faire revenir de leur frayeur ; mais ces fusils contribuèrent fort à leur attirer le respect des Barbares qu'ils rencontrèrent.

S'il en faut croire les quatre matelots, ces Peuples ne sont pas aussi intraitables qu'on se l'est persuadé jusqu'à présent : cependant ils sçurent fort bien faire entendre à ces Portugais, que des gens venus de la mer & faits comme eux, avoient été autrefois dans leur Pays pour chercher de l'or. Ils prirent si bien nos quatre étrangers en amitié, que tous les jours ils leur apportoit des poules, des canards, de la farine & des fruits, fort au delà de ce qu'il leur falloit pour se nourrir.

Après qu'on se fut reposé sept ou huit jours, les Indiens se mirent en marche au nombre de deux cent, emmenant avec eux les Portugais. Ces Peuples ne restent pas longtems chez eux, non plus que ceux du *Bresil* & du *Paraguay*. Ils sont sans cesse en campagne, ou pour se faire la guerre les uns aux autres, ou pour trafiquer ensemble; & pendant qu'ils font leurs courses, ils laissent au logis les femmes, les enfans & les vieillards. Ils trouverent, après une journée de marche, les Indiens *Cayaris*, qui se joignirent à eux, & avec lesquels ils marcherent jusqu'au Fleuve des *Amazones*. Les Portugais furent surpris de la grande propreté des cabanes ou cases

de ces Indiens , chez qui ils virent beaucoup d'or & de pierres qu'ils offroient de troquer aux Portugais, s'ils vouloient leur donner du fer, des couteaux & autres pareilles choses : & ceux-ci leur faisoient entendre qu'à leur retour ils apporteroient ce qu'ils demandoient. Mais rien ne frappa davantage les mariniers, que l'adresse avec laquelle ces Peuples travaillent en menuiserie, & la beauté de leurs hamacs, qui étoient peints en rouges avec des compartimens de plusieurs couleurs, aussi-bien faits qu'on pourroit les faire en Europe. Ils virent plusieurs de ces lits en différentes cabanes, tous également propres & tous faits différemment. Cependant ils ne virent aucun instrument de fer en toutes les cases des Indiens. La première fois que ces Matelots parurent, plus de deux cens cinquante canots pleins de femmes & d'enfans descendirent la *Curana* pour les voir, portant avec eux du poisson, du pain fait de farine de *Manioc*, & autres provisions que ces gens offroient avec beaucoup d'humanité. Une femme entr'autres ayant vû des ciseaux à l'un de ces Portugais défit les deux plaques d'or de ses oreilles, & les lui offrit en échange.

Les Bords de la *Curana* sont habitez de plusieurs peuples plus differens les uns des autres par les lieux où ils habitent, que par les manieres & les mœurs. Ils se servent tous de flèches empoisonnées, & sont fort cruels à ceux qu'ils sçavent être leurs ennemis déclarez; mais ils ont beaucoup de compassion pour les misérables, comme cela parut à l'égard de ces Portugais, dont ils apprirent les malheurs à force de signes. Tout le Pays que cette grande riviere traverse est très-fertile, excellent pour la culture, plein de pâturages & de toutes sortes d'arbres fort propres à la charpente. Ces Peuples, au rapport de nos Portugais, sont tous riches en or & en piergeries, courageux & adroits autant qu'il se puisse. Deux Rivieres qui viennent de la *Curana*, ou plutôt deux bras qui s'étendent de celle-ci dans l'*Amazone* renferment un Pays isolé par ces quatre rivieres, qui est un vrai *Potosi*, s'il faut les en croire: car les Naturels prodiguent l'or sur eux & le trafiquent avec des Peuples éloignez, comme nous trafiquions le fer. Ils disoient en avoir vu ramasser en quantité au pied d'un rocher, d'où une de ces rivieres descend avec beaucoup de rapidité pour s'aller jeter dans l'*Amazone*.

Ils séjournerent dix-huit mois avec ces Indiens, vivant comme eux & se faisant à leurs manières, allant en course &c. de sorte qu'ils auroient pû insensiblement s'habituer avec eux, si le desir de revoir leurs compatriotes n'avoit surmonté toutes les commoditez de cette vie sauvage. Ils ne cessioient de le faire entendre par signes aux Indiens, & ce fut aux environs de la *Curana* que ceux-ci les remirent aux *Quixos*, qui viennent tous les ans trafiquer avec les Peuples de l'*Amazonc*. Ils traverserent avec les *Quixos* le Pays des *Chevelus*, qui habitent entre ce Fleuve & le *Putomaio*.

A l'égard de la maniere de traiter leurs ennemis, il n'est pas probable qu'ils les mangent, ou du moins ces Portugais n'eurent pas occasion de le remarquer. Cependant ils les tuent solennellement en leurs jours de fêtes & dans les assemblées publiques. Ces Portugais assisterent deux ou trois fois à de pareilles solennitez. Ils élevent les enfans des captifs à leurs coutumes, & se marient fort bien avec les femmes des prisonniers, si elles leur plaisent. Ils ne marchent jamais sans leurs Idoles : car s'ils vont par eau, ils les placent à la prouë de leurs canots, & s'ils vont par terre, un

Prêtre marche à leur tête avec l'Idole au haut d'une perche. Pour leurs armes elles sont toutes empoisonnées. Outre le javelot, l'arc & la flèche, qu'ils font d'un bois fort dur & extrêmement aigu, au défaut du fer qu'ils n'ont pas, ils ont encore l'*Estalica*. C'est une planche de trois doigts de large & d'une longueur raisonnable, au bout de laquelle il y a un os fait en dent, où ils arrêtent une flèche de six ou sept pieds de long. La pointe de cette flèche est d'un bois très-dur. Ils tiennent l'*Estalica* & la flèche d'une main, en telle sorte que la flèche est arrêtée dans la dent qui est au bout d'en haut de l'*Estalica*, d'où ils lancent la flèche avec une telle adresse, qu'ils ne manquent jamais leur coup. A la guerre ils commencent la mêlée en chantant, & ils obligent les prisonniers de chanter avant que de les faire mourir.

Il y a dans tous ces Pays un nombre infini de rivières & de ruisseaux, qui rendent le terroir fertile, & même une bonne partie de ces rivières roule de l'or dans ses sables, ce qui prouve que les Montagnes d'où elles découlent doivent avoir des mines fort riches. Le cacao, le tabac, le coton, le fil de *pite*, le *racou* y sont abondans. Il y a aussi une

276 *Voyages de François Coreal*
espece de marbre verd excellent, dont
les Peuples de l'*Amazon* font divers ou-
vrages, comme des colliers, des bra-
celets, &c. Ils en font aussi des tasses &
des gobelets, & même de la vaisselle
commune.

Voilà le rapport de ces quatre Mate-
lots Portugais, tel que je l'ai reçu de
Dom Pedro de las Fuentes. Je reviens
maintenant à la suite de la Description
de la Côte. Suivant la route Sud & Sud
quart à l'Ouest jusqu'à la pointe de *sainte*
Helene, on trouve le port del Callo, en-
suite *Salango* & *Rio Colanche*, & enfin
sainte Helene, qui est à 2. degrés de
hauteur. En dedans de cette Pointe il y
a un golfe vers le Nord, qui est un bon
parage. A la portée d'une arbalette on
trouve une eau qui se divise en quatre
ou cinq branches. Il coule de cette eau
une espece de bitume, dont on pourroit
se servir à calfeutrer les navires. Les In-
diens disent qu'autrefois il y a eu des
Geans dans ce Pays, qu'ils vivoient de
poisson, mais qu'ils ne laissoient pas de
manger les gens. En effet, les Espagnols
étant à *Puerto - veio* y trouverent deux
Images de pierre représentant des Geans,
dont l'une étoit la figure d'un homme
& l'autre celle d'une femme. Les Pé-

roïans racontent ainsi la destruction de ces Géans. Ils disent qu'un jeune homme descendit du Ciel tout rayonnant de lumière comme le Soleil, qu'il les combattit avec des flammes de feu ; que les pierres & les rochers, qui furent frappés de ces flammes, se fondirent, ou se fendirent en deux ; de quoi les fentes & les crevasses, que l'on voit aujourd'hui dans les rochers, sont des preuves manifestes suivant eux ; qu'ensuite la peur fit prendre la fuite à ces Géans, qui se sauvèrent en des cavernes & des trous, où ils furent consumés par le feu de ce jeune homme. En 1553. *Juan d' Helmos* Gouverneur de *Puerto-veio* fit fouïller en quelques endroits. On y trouva des ossemens d'hommes si grands & si peu proportionnez aux nôtres, que la chose en paroît presque incroyable. Cependant il étoit facile de reconnoître aux cranes &c. que c'étoient des ossemens d'homme. Les dents des mâchoires avoient trois doigts de large & quatre de long.

Les Naturels du Pays portoient autrefois des joyaux d'or à leur nez & à leurs oreilles. Ceux qui demeurent plus avant dans les terres en portent encore, & possèdent plusieurs mines d'émeraude, à ce qu'on assure. Ils se noircissent

le corps & portent les cheveux coupez devant & derriere la tête. Ils ont aux bras & aux jambes des colliers d'or & d'argent, & trafiquent avec des Indiens, qui demeurent, à ce qu'ils disent, à plus de six cent lieuës d'eux.

Ce Pays est chaud & mal sain. Entre autres maladies il y regne souvent une sorte de galle douloureuse, dont les pustules sont grosses comme des noisettes. C'est une espece de petite vérole, car elle laisse des creux comme celle-ci, mais plus grands & plus difformes. On l'enleve avec des fils fort fins, quand elle est meure.

Ces Indiens ont aussi la coutume de se peindre la bouche & le visage, & de se percer les jouës & les levres pour y mettre des ornemens d'or & d'argent. Leurs canots sont faits de cinq, sept & neuf longs bâtons joints ensemble, de telle sorte que celui du milieu est le plus long, & que les autres vont tous en diminuant. Lorsqu'ils les mettent à l'eau, ils font, pour attirer la bénédiction de leurs Dieux, une espece de sacrifice, qui consiste à jeter dans la mer du pain & des fruits. Lorsque nos Espagnols abordèrent en ce quartier là, ils trouvèrent des Temples très-riches,

tous percés du côté de l'Orient, où pen-
doient de belles toiles de coton. On
voyoit en ces temples deux Idoles de
pierre, chacune sous la forme d'un bouc
noir. Il y avoit devant ces Idoles un feu
allumé où ils jettoient du bois qui dis-
tille le baume connu sous le nom de
Baume du Pérou. Ces arbres croissent là
en quantité, & le baume qui en décou-
le est d'un usage admirable. On voyoit
encore dans ces Temples des figures de
serpens : mais outre les Divinités publi-
ques, chacun avoit la sienne en particu-
lier & suivant sa profession. On voit
encore dans les terres qui aboutissent
au *Cabo Passao* des Temples d'Idoles,
aux pilliers desquels il y a des hommes
& des enfans mis en croix, des têtes
d'Indiens, &c. Tout cela séché & con-
servé parfaitement bien.

De la pointe de *sainte Hélène* à l'Isle
sainte Claire à l'embouchure du *Guaia-*
quil il y a 17. lieuës de *sainte Claire* à
Tumbéz il y en a 6. La Riviere de *Tum-*
bez git S. S. quart à l'Est de ladite poin-
te. Les Montagnes de *Tumbéz* s'étendent
le long de la côte jusqu'à *Punta-maró*.
Entre *sainte Hélène* & la riviere de *Tum-*
bez on trouve l'Isle de *Puna*, ou de *saint*
Jacques, qui a sept lieuës & demie de

280 *Voyages de François Coreal*
tour, autrefois très-riche & fort habitée.
Ces Insulaires étoient perpétuellement
en guerre avec ceux de *Tumbez* & les
autres Indiens de la Terre ferme ; mais
tout cela a changé à la venuë des Euro-
péens. L'Isle de *Puna* est fertile en fruits
& en gibier. On y pêche beaucoup de
poisson. Il y a bonne aiguade. Ces In-
sulaires avoient autrefois des canots qui
pouvoient tenir jusqu'à cinquante per-
sonnes, & qu'ils menoient à voile & à
rame. Ces canots furent cause de la per-
te de quantité d'Espagnols : car, pour
se vanger des mauvais traitemens de
leurs nouveaux hôtes, quand les Pé-
roüans étoient obligés de les passer d'un
lieu à l'autre dans ces canots, ils défai-
soient une partie du fond & les faisoient
noyer. Pour eux ils se sauvoient à la na-
ge. Ils avoient pour armes des frondes,
des arcs, des masses d'argent, des lan-
ces à pointes d'or. Les hommes & les
femmes portoient des bijoux d'or &
d'argent. Le *Cacique* de l'Isle étoit fort
respecté de ses sujets, & si jaloux de
ses femmes, qu'il faisoit non seulement
couper les parties naturelles, mais en-
core le nez à ceux qui en avoient la
garde. *François Pizarre* y fut parfaite-
ment bien reçu, mais les Insulaires re-

marquant qu'il en vouloit à leur or & à leur argent, qu'avec cela les Espagnols s'émancipoient auprès des femmes, & qu'enfin ils n'avoient pas dans leurs manieres toute la bonne foi requise, chasserent *François Pizarre* & ses gens. Celui-ci indigné de ce traitement chercha de s'en vanger sur ceux de *Tumbez* qui se retrancherent plus avant dans le Pays. Alors *Pizarre* feignit de vouloir bien vivre avec eux, rechercha leur amitié & parla de paix. Il invita le *Cacique* à venir chez les Espagnols. Le *Cacique* n'en voulut rien faire: mais les Espagnols trouverent moyen de le surprendre, s'emparèrent ensuite de la Ville de *Tumbez*, & pillerent ce Temple si riche & si fameux qui étoit dédié au Soleil. C'est là aussi que les Espagnols s'instruisirent des grandes richesses du *Pérou*.

On assure qu'il y avoit autrefois dans l'Isle de *Puna* des Temples qui renfermoient de riches trésors. Ces Insulaires étoient de grands idolâtres, & fort enclins au péché contre nature. C'est en cette Isle que se retira *Vincent de Valverde*, Moine, qui fut le premier auteur de la guerre contre les *Pérouens*, & ensuite premier Evêque du *Pérou*. Il

282 *Voyages de François Coreal*
s'y retira pour se sauver de *Diego d'Al-*
magre ; mais ayant été découvert & sur-
pris par les Insulaires, il fut assommé
à coups de massue, digne récompense,
pour s'être mêlé de choses qui ne sont
pas du ressort de la dévotion.

Il croît en cette Isle & à la côte
beaucoup de *Salsepareille*. Les Indiens
en tirent le jus, le mêlent avec de l'eau
chaude, & le donnent aux malades pour
les faire suer.

Les Indiens de *Puna* ensevelissoient
leurs morts à *sainte Claire*, & y faisoient
leurs sacrifices. Leurs sépulchres étoient
fort élevés, & il y avoit beaucoup d'or
& d'argent enfoui à l'honneur des morts
qui logeoient dans ces tombeaux. Voyant
l'avidité de leurs nouveaux hôtes les Es-
pagnols, ils cachèrent ces richesses au-
tant qu'ils purent ; & il arrive encore
aujourd'hui que l'on découvre une par-
tie de ces trésors.

Les environs de la Riviere de *Tumbez*
sont encore assez habitez ; mais ils l'é-
toient bien davantage avant la venue
de nos Espagnols. Une partie de ces
Indiens s'est transplantée en des terres
plus éloignées. Il y avoit autrefois près
de cette Riviere une forteresse bâtie par
les *Incas de Cusco*, qui regnoient sur

tout l'Empire du Pérou & même au delà. Ils y tenoient leurs trésors, & il y avoit aussi là un riche Temple dédié au Soleil, avec un Convent de *Mamacanas*. C'étoient des femmes & des filles qui s'étoient voüées au Soleil, & qui le servoient dans ce Temple, sans jamais rompre le vœu de célibat, ni violer leur virginité, comme les anciennes Vestales Romaines. Quoique cette forteresse ait été entièrement ruinée, on voit encore dans ses masures des marques de la magnificence du bâtiment.

L'embouchure de la Riviere de *Tumbéz* est à quatre ou cinq lieues au Sud. Je ne dois pas oublier, avant que de quitter cette Riviere, une chose assez particuliere. C'est que nos gens trouverent de ce côté-là des personnes à qui il manquoit six dents de la machoire supérieure. On ne sçait, s'ils faisoient cela par un principe de superstition ou de vanité, ou si c'étoit une peine que les *Yncas* imposoient. On croit pourtant qu'ils faisoient de leurs dents un hommage à leurs Idoles.

Depuis la Riviere de *Tumbéz* la côte s'étend au S. O. jusqu'à *Caboblanco*. Ce Cap git à 3. degrés & demi. De là, la Côte s'étend au Sud jusqu'à l'Isle de

Lobos. On trouve entre le Cap & l'Isle la Pointe de *Parina*, qui s'étend en mer à peu près comme le Cap. Depuis la pointe l'étendue de la Côte est au S. O. jusqu'à *Paita*. *Saint Michel* est entre *Cabo-Blanco* & *Patay*. Cette Ville, qui fut une des premières que nos gens bâtirent dans le *Pérou*, sous la conduite de *Pizarre* en 1531. est maintenant peu de chose.

Toute la Côte de *Tumbez* est basse ; sans collines & sans montagnes, excepté quelques petits tertres stériles, pleins de sable & de gravier. Le Havre de *Payta* est par delà la pointe à 6. degrés. C'est un fort bon havre, propre à y donner le radoub aux Navires, & une des étapes du *Pérou*. Il est Est & Ouest à l'Isle de *Lobos*. *Payta* est une petite ville bâtie sur le sable sous une hauteur. Elle renferme 140. à 150. maisons d'un étage, & deux Eglises. Deux Forts la défendent, l'un près de la mer, l'autre du haut de l'éminence. Suivant la Côte au Sud on vient à la pointe de la *Soura*. Cette pointe fait un grand golfe où il y a bon abri pour les vaisseaux. Elle est à 6. degrés de Latitude Méridionale. De là, on vient à deux Isles nommées aussi *Ilhas de Lobos*, & qui

font à la pointe Nord & Sud. La première est à trois lieuës d'Espagne du Continent. De là, à *Malabrigo* la Côte s'étend N. E. & S. O. C'est un lieu où les vaisseaux ne peuvent entrer que par un bon tems. Sept à huit lieuës au delà est le récif de *Truxillo*, mauvais havre, où tout ce qu'on peut faire c'est d'y être à l'ancre. Les Vaisseaux y vont pourtant aborder pour se rafraîchir. *Truxillo* est dans les terres, à deux lieuës de la mer. Cette ville est du nombre de celles que les Espagnols ont bâties dans le Pérou. Elle est sur le bord d'une rivière en la vallée de *Chimo*. Le terroir qui l'environne est très-fertile & très-abondant en maïz & en bétail. La ville est fort bien bâtie. Ses ruës sont larges. Elle a une belle place qui sert de marché, & l'on voit autour de la Ville de beaux jardins, qui sont verts & riens toute l'année. Nos Espagnols y cultivent tous les fruits qu'on voit en Europe, sans parler de ceux du Pays qui sont excellens. Le gibier & la volaille y sont fort communs & de très-bon goût. Les Indiens y apportent leurs denrées de cinquante ou soixante lieuës à la ronde, & c'est un des endroits où je les ai trouvé les plus affables à nos gens.

Truxillo est une des Villes des Indes Occidentales les plus peuplées. Ses richesses sont convoitées des Avanturiers; mais une forteresse les tient en respect; quoiqu'elle ne soit pas à beaucoup près dans l'état où elle devroit être, pour défendre une Place telle que *Truxillo*. On fait en cette Ville un grand commerce d'eau de vie, de sucre, de confitures & de soyes.

Il part tous les ans de *Truxillo* pour *Panama* quatre Navires remplis de marchandises du Pays; & souvent des vaisseaux entiers sont chargez de belles toiles de coton fabriquées par les Indiens. Ces toiles se portent en plusieurs lieux des Indes Occidentales.

Cette Ville a été fondée par *Pizarre* en 1533. Son Evêque a de revenu sept mille pieces de huit, & ceux qui desservent l'Eglise après lui ont à proportion; mais il y a de plus le tour du bâton. La Cour de Justice de *Truxillo* dépend de *Lima*.

Il y a quarante-cinq lieuës d'Espagne de *Truxillo* à *saint Michel*. On passe par la vallée de *Motupa*, qui en est à quinze lieuës. Cette vallée est large & fertile, bien que la riviere, qui prend sa source des montagnes, vienne à se perdre avant

que de se rendre à la mer. A trois lieues de là on trouve la vallée de *Xavanca*, qui est traversée par une riviere. Ces deux vallées ont été fort habitées autrefois, & il y avoit beaucoup de Palais de grands Seigneurs du *Pérou*. De cette vallée on passe à celle de *Tuque-ma*, qui est assez grande & pleine de petits bois fort agréables. On y voit encore les ruines de plusieurs Palais. Une journée au delà on vient à celle de *Cinto*. On ne voit entre ces deux vallées que sable & rochers sans habitations, & ceux qui passent par là ont besoin de bons guides pour ne pas s'égarer à travers les sables. Plus loin on trouve la vallée de *Colliquen*, qui est arrosée d'une riviere de même nom qui la traverse. Enfin on vient à *Zana* ou *Mira-flores*, & ensuite à *Pascamaio*, la plus fertile & la mieux habitée de ces vallées.

On assure que les habitans de toutes ces vallées étoient fort puissans & fort respectez de leurs voisins, avant que d'avoir été subjugués par les *Incas*. Ils avoient des Temples très-riches, où ils sacrifioient à leurs Idôles avec beaucoup de magnificence : mais maintenant ces Temples sont ruinez. Le grand Chemin Royal des *Incas* passe

288 *Voyages de François Coreal*
par plusieurs de ces agréables vallées ,
où l'on voit beaucoup de pâturages , &
de Maisons de Campagne. Il y a plu-
sieurs sucreries considérables dans celle
de *Chancama*. Les Espagnols y ont bâti
un Convent de Dominicains , & ces
bonnes gens y prient Dieu fort à leur
aise , dans une sainte abondance de
toutes choses. Les Créoles y vont faire
leurs dévotions , & ne s'en vont jamais
qu'ils n'y laissent quelque don : sans
parler des dixmes & de plusieurs au-
tres gains sacrez très-considérables.

Il y a encore près de *Truxillo* une
fort agréable vallée. C'est celle de *Chi-
mo*. *Truxillo* est à 8. degréz de latitude
Mérid. De *Truxillo* on va à *Santa*, Isle
& Port de même nom. L'Isle a une
lieuë de longueur. La Ville est à l'em-
bouchure d'une riviere dont l'eau est
très-bonne. Toute cette côte est sans
montagnes, mais il y a seulement quel-
ques petits tertres pierreux & stériles.
Le Port de *Santa* est à 9. degréz. A
quatre lieuës plus loin est le Port de
Ferol. Ce havre est très-bon & très-
sûr, mais on n'y trouve ni eau douce
ni bois à brûler. Cinq lieuës plus loin
on a *Casma*. La Côte s'étend ensuite au
Sud jusqu'à *Los Farallones de Gaura*

On trouve *Guarmay* à l'embouchure d'une riviere agréable. De là on suit la même route toujours au Sud jusqu'à *Barranca*. Quatre ou cinq lieues plus loin on a le havre de *Gaura* où l'on trouve beaucoup de bœuf salé, dont on fait un grand commerce avec *Lima* & *Panama*. Il y a tant de sel de ce côté-là, que je crois, sans exagération, qu'on en pourroit fournir l'Espagne & l'Italie tout à la fois. A trois lieues de là on a les écueils qui sont N. E. & S. O. à la pointe la plus proche. Ces écueils sont à 12. degrés. D'ici la Côte tourne au S. E. jusqu'à l'Isle & Port du *Callao*. A demi chemin & un peu plus vers *Lima*, on a un rocher nommé *Salmerina*. Le *Callao* est à 12. degrés & à deux petites lieues de *Lima*.



CHAPITRE XII.

De l'état des Perouans naturels, qui sont sous la Domination Espagnole. Maniere dont on traite les Héretiques que l'on a fait prisonniers. Baptême des Convertis. Des mines, &c.

LES Naturels du *Perou* s'abatardissent tous les jours de plus en plus, & il est à craindre qu'à la fin on ne voye plus aucune marque de cette industrie avec laquelle ils réussissoient dans tous les Arts Mechaniques & Liberaux. Il seroit pourtant facile de remedier à cela, en arrêtant les insolences & la tyrannie de ceux qui possèdent les Charges Civiles, & en réprimant la licence des Ecclesiastiques : mais il n'y a gueres d'apparence à cette reforme, parce que les Espagnols que l'on envoie au *Perou* y viennent en loups affamés, & que les Ecclesiastiques qui sont la plupart avarés, ignorans & artificieux, ne se soucient de la Religion que pour s'attirer le respect & pour la faire servir à leurs passions déreglées. Je pourrois donner diverses preuves de ce que j'avance;

mais je me contenterai d'indiquer ici ce qui se pratique ordinairement aux Baptemes & aux Enterremens.

Lorsqu'il est né quelqu'enfant dans la Paroisse, la premiere chose à laquelle il faut songer, c'est de payer les droits du Curé. Ces droits montent quelquefois à des sommes excessives pour l'état des Parens de l'enfant : mais le Curé ne regarde gueres à cela, & il arrive souvent que l'enfant meurt avant que l'on ait ramassé la somme qu'exige le Curé. J'ai vû des Parens demander à mains jointes, & les larmes aux yeux le Bapteme de leurs enfans, sans pouvoir l'obtenir, parce qu'ils n'avoient pas de quoi payer. Il en est de même des enterremens, qui ne se font qu'en payant des droits fort hauts, & il en coûte quelquefois aux riches jusqu'à huit ou neuf cens piastres. La pauvreté ne met pas les pauvres à couvert de ces exactions, & cela me fait ressouvenir d'une pauvre femme des environs de Lima, qui n'ayant pas de quoi payer pour faire enterrer un enfant qui lui étoit mort, fut obligée de le garder trois ou quatre jours chez elle, faute de moyens pour l'enterrer. Le Curé, homme dur & grand escroq, ne voulut jamais enten-

dre parler du *gratis*. A la fin la pauvre femme ne pouvant plus supporter la puanteur du corps mort, que la chaleur rendoit excessive, alla jeter ce miserable cadavre à la porte de cet indigne Prêtre, qui fut obligé de le faire enter- rer malgré lui par un Indien.

J'attribuë à ces exactions & à une infinité de violences que l'on commet impunément, la fainéantise des Indiens & toutes leurs fraudes. Ils ont d'ailleurs beaucoup de penchant à la débauche, & à l'ivrognerie, que l'on n'a garde de réprimer; parce qu'elle les rend insensibles & stupides, & par conséquent plus soumis à tout. Ils sont timides & lâches, mais quand ils peuvent se revan- ger contre les Espagnols, ils les traitent fort cruellement. Nos gens disent que les Indiens n'ont point d'honneur, qu'ils vivent comme les bêtes, & qu'ils commettent inceste avec leurs meres & leurs sœurs. Il est bien vrai qu'il y en a de fort vicieux; mais les Curés ne s'en mettent guères en peine. Pourvû qu'ils soient baptisés & qu'ils payent les droits qu'exige le Curé, ils sont toûjours assés bons Chrétiens. D'un autre côté les Indiens sont plus malheureux que les bêtes; car après avoir travaillé comme

des fofcâts aux mines & à tout ce qu'il y a de plus rude , on leur enleve en un jour tout ce qu'ils ont gagné pendant plusieurs mois. Cette tyrannie est caufe que les Colonies diminuent , parce qu'une bonne partie des Naturels retourne à l'idolatrie , pour vivre tranquillement avec les Sauvages qui font plus avant dans les tertes. Il y en a même plusieurs qui abandonnent de défefpoir femmes & enfans ; & nos Espagnols , au lieu d'avoir compaffion de leur mifere , en font des esclaves , pour fe vanger de la fuite de ces miferables opprimés.

Lorsque nos gens attrapent quelque Anglois ou quelque François , (qu'ils regardent comme heretiques , auffi bien que les premiers ,) le moins qui leur arrive est d'être envoyés aux mines : car bien fouvent on les fait mourir de faim , on les déchire à coups de foüet & on les pend. Ils en ufent ainfi à l'égard des Avanturiers , qui font la plûpart Anglois ou François , & de ceux qui viennent negocier fur les Côtes fans permiffion , (laquelle ne s'accorde jamais directement ,) ou fans la collusion des Gardes - Côtes. On employe dans le *Mexique* , beaucoup de ces pri-

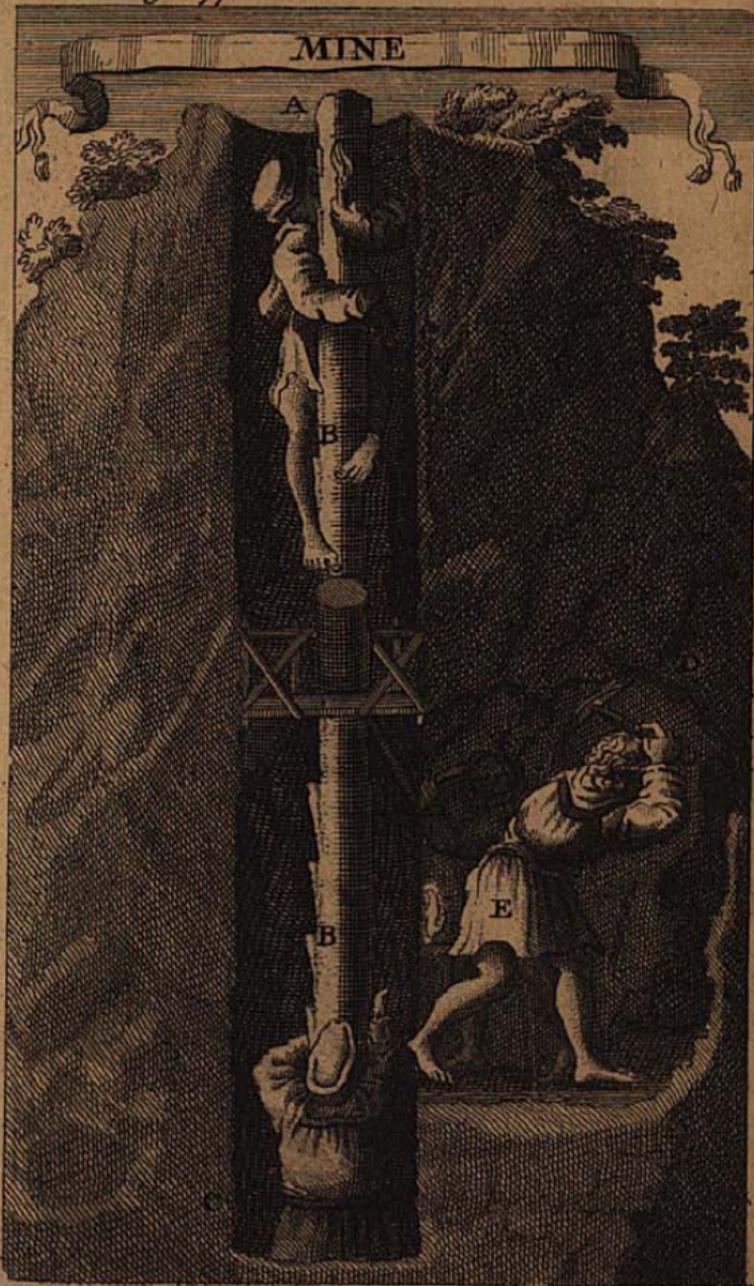
sonniers, à couper du Bois de teinture & à quelques Manufactures, où ils sont traités avec toute la rigueur possible. Avec cela on ne leur donne qu'à moitié leur saoul de méchante nourriture, qui n'est souvent que du pain moisi avec du piment. Il y en a plusieurs qui meurent de fatigue & de misere. D'autres se convertissent & s'établissent dans le Pays. C'est le moyen le plus seur pour s'affranchir de l'esclavage. On rebaptise les hérétiques qui se convertissent, & cette Cérémonie se fait avec beaucoup de solemnité. On donne un parrain au converti; on lui met du sel sur la langue & on le frotte d'huile avec du coton. Après cela on le fait marcher en procession par la Ville en habit blanc & suivi d'une foule de Prêtres & de Moines jusqu'à la principale Eglise du Lieu, où le nouveau Converti fait sa confession de foi. S'il veut s'attirer la confiance publique & de bons patrons, il faut qu'il entre aussi-tôt dans quelque Confrairie. Le coton & le sel qui ont servi au Baptême de l'Hérétique, sont regardés comme des Reliques, & la Cérémonie du Baptême est à peine finie, que les plus dévots s'empresent à tâcher d'en avoir des brins de la main du Prêtre.

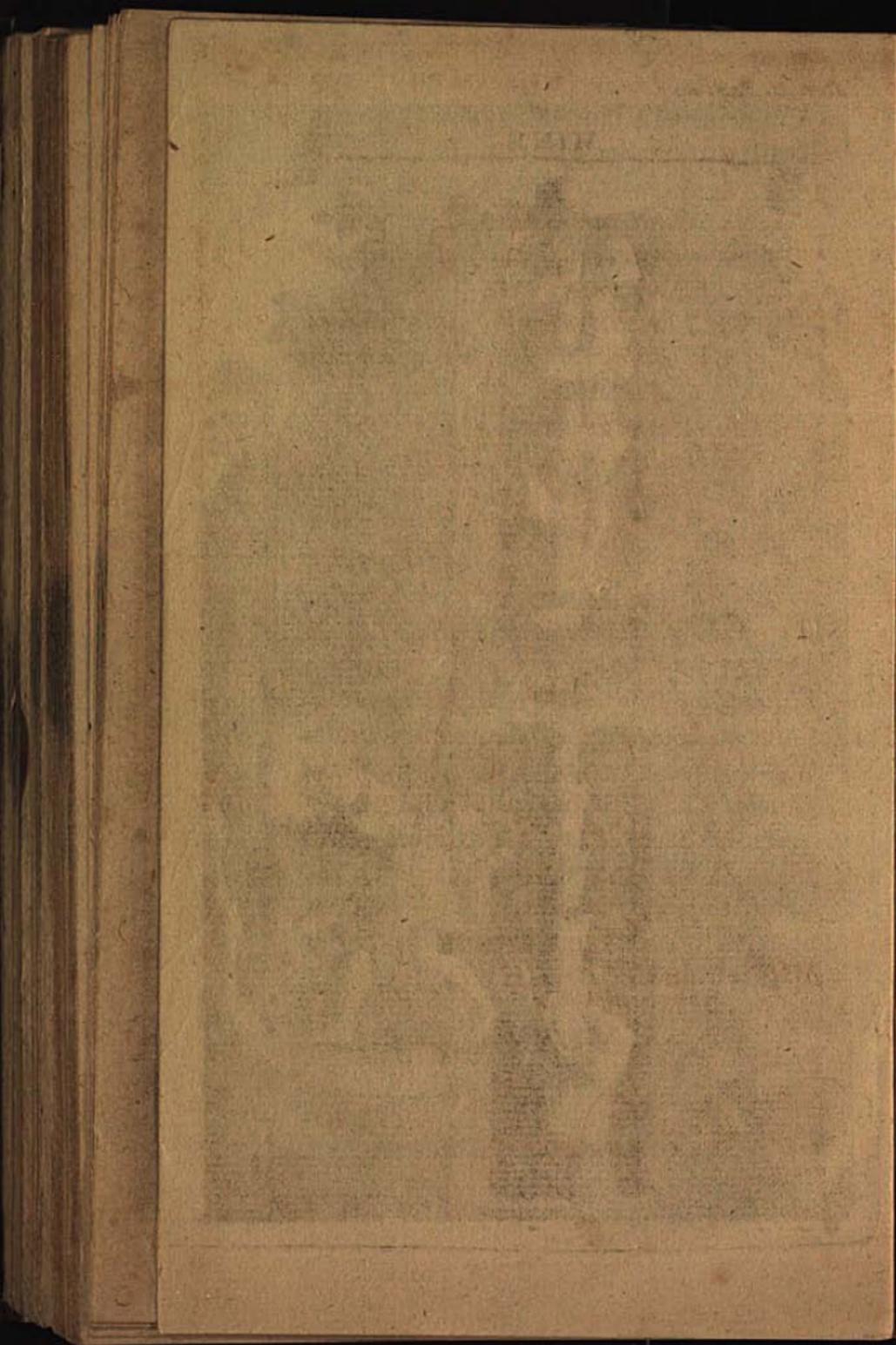
On ne ſçauroit croire combien il périt d'Indiens aux mines, ſoit par les mauuiſes vapeurs, qui les tuent quelquefois du premier coup, ou par la dureté du travail, qui n'eſt pourtant payé qu'à quatre reales par jour. Comme il faut creuſer la mine, à meſure que l'on veut en tirer le mineral, il arrive ſouuent que la terre, qui s'éboule, étouffe les travailleurs. Il en perit auſſi beaucoup à monter & à deſcendre le long des * arbres deſtinés à cet uſage. Ceux qui travaillent aux mines ſe garantiffent du mauuais air, en mâchant beaucoup de *coca* & en beuvant très-frequeument de l'*herbe du Paraguay*. Ceux qui demeurent aux environs des mines ſont obligés de pratiquer la même choſe, à cauſe des ſuffocations continuelles auſquelles ils deviennent ſujets par la malignité de ces vapeurs, qui rendent l'air qu'ils respirent peſant & mal-fain. Les Indiens qui travaillent à

* C'eſt une eſpece de piloti où il y a de diſtance en diſtance des entaillures pour poſer les pieds. On monte & deſcend avec un flambeau à la main, & ce qui contribue à faire périr les travailleurs qui montent, c'eſt la peſanteur du metal qu'ils emportent avec eux, dans un ſac qu'ils chargent ſur les épaules.

ces mines sont encore exposés à un fâcheux accident, c'est un engourdissement douloureux dans tous les membres. Cette maladie saisit ceux qui ne sont pas encore accoutumés à ce travail, ou qui ne sont pas assez robustes pour résister à la fatigue. On assure que le meilleur remède est de rapporter le malade dans la mine : mais quoiqu'il en soit, je sçai bien qu'à force de retomber dans ce fâcheux accident, plusieurs en demeurent perclus pour le reste de leur vie.

C'est au reste une chose remarquable que les Pays où il y a des Mines d'or & d'argent, soient généralement steriles & mal sains ; que les grandes précautions qu'il y faut prendre pour se conserver la santé doivent être continuelles, & que malgré ces précautions, les habitans ayent toujours la couleur mauvaise & pâle ou jaunâtre. Cette indisposition s'étend sur les bêtes & sur les plantes, comme sur les gens ; & je dirois presque qu'elle est l'effet de la peine que Dieu inflige à ceux qui s'habituent dans ces endroits, pour l'amour de l'or & de l'argent qui y croissent.



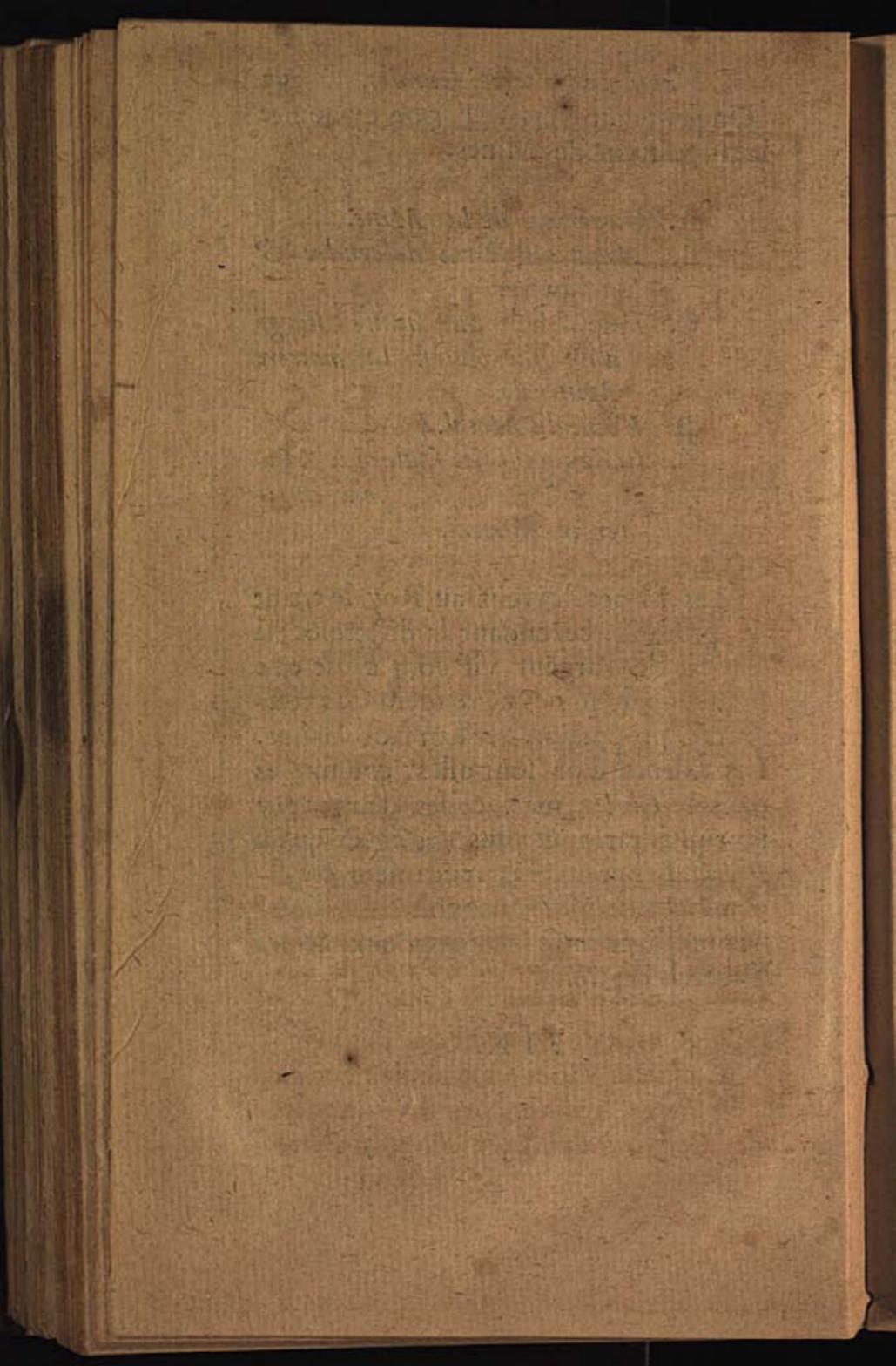


On peut voir dans la Figure cy-jointe
la disposition des Mines.

- A. Ouverture de la Mine.
- B. Arbre qui sert à descendre &
à monter.
- C. Travailleur qui monte chargé
d'un sac où est la matiere
Minerale.
- D. Veine du Metal.
- E. Indien qui fait sauter la Ma-
tiere Metallique , pour en ti-
rer le mineral.

Les Mines doivent au Roy le quint
du produit : cependant la disette & la
chereté de l'argent vif. sont cause que
beaucoup de mines ne rendent pas tou-
jours à proportion de leur abondance.
Les Mines d'or sont assés communes
dans le *Chili* , mais celles d'argent y
sont plus rares & plus negligées qu'au
Perou. Les premieres rendroient confi-
derablement aux Espagnols , si la bon-
ne intelligence regnoit entr'eux & les
Naturels du *Chili*.

F I N.





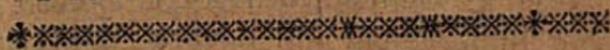
RELATION
DES
VOYAGES
DE FRANÇOIS COREAL.

AUX

INDES OCCIDENTALES;

*Contenant une Description exacte de ce
qu'il y a vû de plus remarquable pen-
dant son séjour, depuis 1666. jusques
en 1697.*

TROISIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*De l'autorité du Viceroy du Pérou. De l'Arche-
vêque de Lima & des autres Ecclesiastiques.
Séjour de l'Auteur à Lima en 1694. Descrip-
tion de Lima. Maniere de vivre de ses ha-
bitans, &c. Les environs de Lima.*

LA ville de Lima est une des prin-
cipales Villes, non-seulement du
Pérou, mais encore de toutes les
Indes Occidentales. Le Viceroy du Pérou

N vj

y reside, comme l'on sçait, & elle est le siege d'un Archevêque, qui ne pourroit pas dire qu'il n'a ni or, ni argent, puisqu'il a plus de trente mille ducats de revenus fixes, sans compter le tour du bâton. L'Archevêque d'aujourd'hui a toute la magnificence d'un grand Seigneur, & toute la gravité d'un Apôtre. Il ne lui manque plus que de faire des miracles : mais il n'est pas né pour cela, & ses mœurs ne seront jamais aussi austères que celles de sainte Rose. Le Viceroy d'aujourd'hui est un des plus riches Seigneurs d'Espagne, avec cela très-charitable & généralement estimé. Sa Cour est des plus superbes.

Quand un Viceroy arrive aux *Indes*, pour gouverner le *Mexique* ou le *Perron*, il ne manque jamais d'appétit. C'est un loup affamé qui dévore tout ce qu'il rencontre. Après avoir dépensé en Espagne tous ses revenus, pour parvenir à l'une de ces Vice-Royautés, il vient chercher aux *Indes* des moyens infinis pour s'enrichir. Il est maître des emplois qui vaquent par la mort de ceux qui les occupent, & il les remplit jusqu'à ce qu'il y soit pourvû de *Madrid*. Les *Corregidores* partagent ordi-

nairement les saisies avec le Viceroy, & le commerce secret produit des gains immenses aux uns & aux autres. Tels sont les profits qu'ils font au transport du vif argent hors du *Perou*, & aux marchandises qui viennent par d'autres voyes que les Gallions. Les particuliers qui font ce commerce risquent de se ruïner entierement, s'ils nes'accomodent avec les Officiers Royaux: mais cet accommodement est fort difficile, parce que ces Officiers veulent tout pour eux. Le plus court est de s'entendre avec ces Messieurs & de leur prêter son nom: car c'est un moyen infallible pour gagner beaucoup.

Le Viceroy du *Perou* porte le titre de GOUVERNEUR & CAPITAINE GENERAL de tous les Royaumes & Provinces de l'*Amerique Meridionale*, des Audiencias de Lima, Chucisagua, Quito, Panama, &c. de VICEROY du Chili, de la Province des Amazones, de Terra Firma. Ses apointemens fixes vont à quarante mille ducats; & le tour du bâton infiniment au-delà. Plus de cent *Corregidores* dépendent de lui. Il est le Chef de la justice; & il nomme à toutes les Charges civiles & militaires, avec cette restriction, que cette nomination

302 *Voyages de François Coreal*
soit approuvée & confirmée. Tout ce-
la se fait avec rapidité parce que le
temps presse. Cinq années, qui sont or-
dinairement le terme fixé pour la Vi-
ceroyauté, bien qu'il arrive souvent
qu'elle est continuée au-delà, s'écou-
lent fort vite. Ainsi les *Corregimientos*
& les autres charges se remplissent avec
diligence, & toujours à beaux deniers
comptans.

L'Archevêque a des Vicaires qui pos-
sedent aussi des revenus considerables.
Generalement tous les Ecclesiastiques
de *Lima* sont fort à leur aise : aussi
n'ont-ils pas l'humilité en partage. Ils
ne passent pas non plus pour fort éclairés,
& leur sçavoir est très-mediocre. Il
est vrai qu'on envoie des (a) Livres
d'Espagne & de *Flandre* au *Mexique*
& au *Perou*, mais ces Livres sont desti-
nés uniquement pour les Eglises & les
Cônvens. Il y en a fort peu d'autres en
usage, & * generalement les habitans

(a) Il s'imprime aussi divers livres à *Mexico*
& à *Lima*, où il y a des Imprimeries, aussi
bien qu'en quelques autres villes des *Indes* ;
mais ce sont des Ouvrages de peu d'import-
tance.

* Voyez Ch. dernier de la premiere Partie.

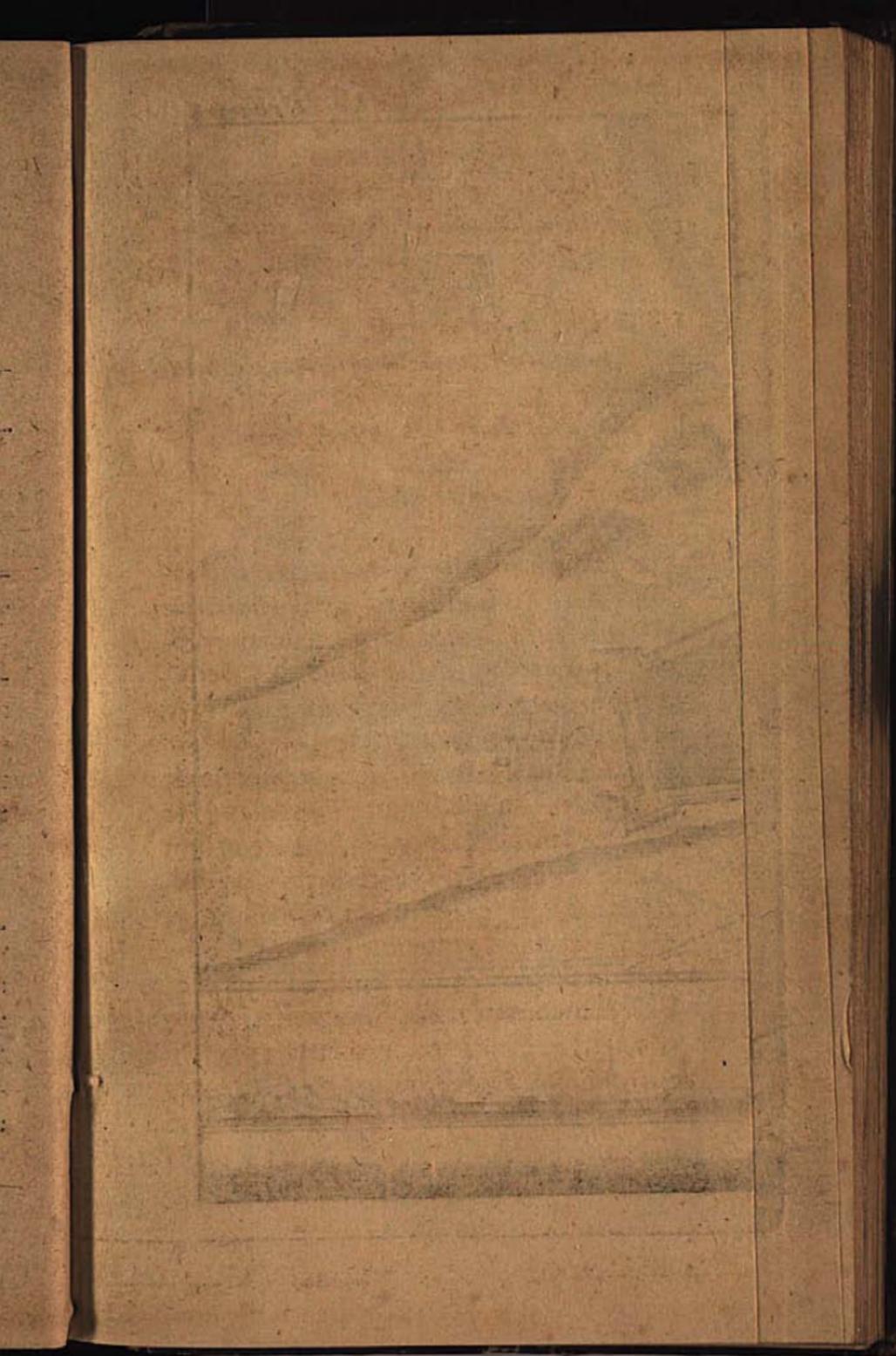
de ces Pays-là font gloire de ne rien sçavoir. Les Jesuites de *Lima* passent pour habiles & éclairés. Ils ont trois ou quatre beaux Colleges, où ils instruisent fort bien les enfans des Creoles, des Espagnols & des Indiens : mais comme l'ignorance est hereditaire aux *Indes*, ces enfans devenus grands affectent ordinairement de ne pas dégengerer de leurs Peres.

Tout ce que j'ai dit dans ma premiere Partie, du relâchement des mœurs des Ecclesiastiques du *Mexique*, peut s'appliquer à ceux du *Perou*. Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, on s'y addonne au libertinage & aux plaisirs. (Je prie mon Lecteur de faire exception d'un petit nombre d'honnêtes gens distingués par leur vertu.) Ce qui me paroît insupportable est le commerce des gens d'Eglise; mais malgré ces scandales des Ecclesiastiques, ils ont le secret de se faire encore respecter. Après cela, il ne faut pas s'étonner des abus qui se glissent parmi les Seculiers; & l'on peut fort bien mettre par Ironie, dans la bouche des Ecclesiastiques cette Apostrophe en quatre vers Espagnols, aux Peuples de ces beaux Royaumes des Indes.

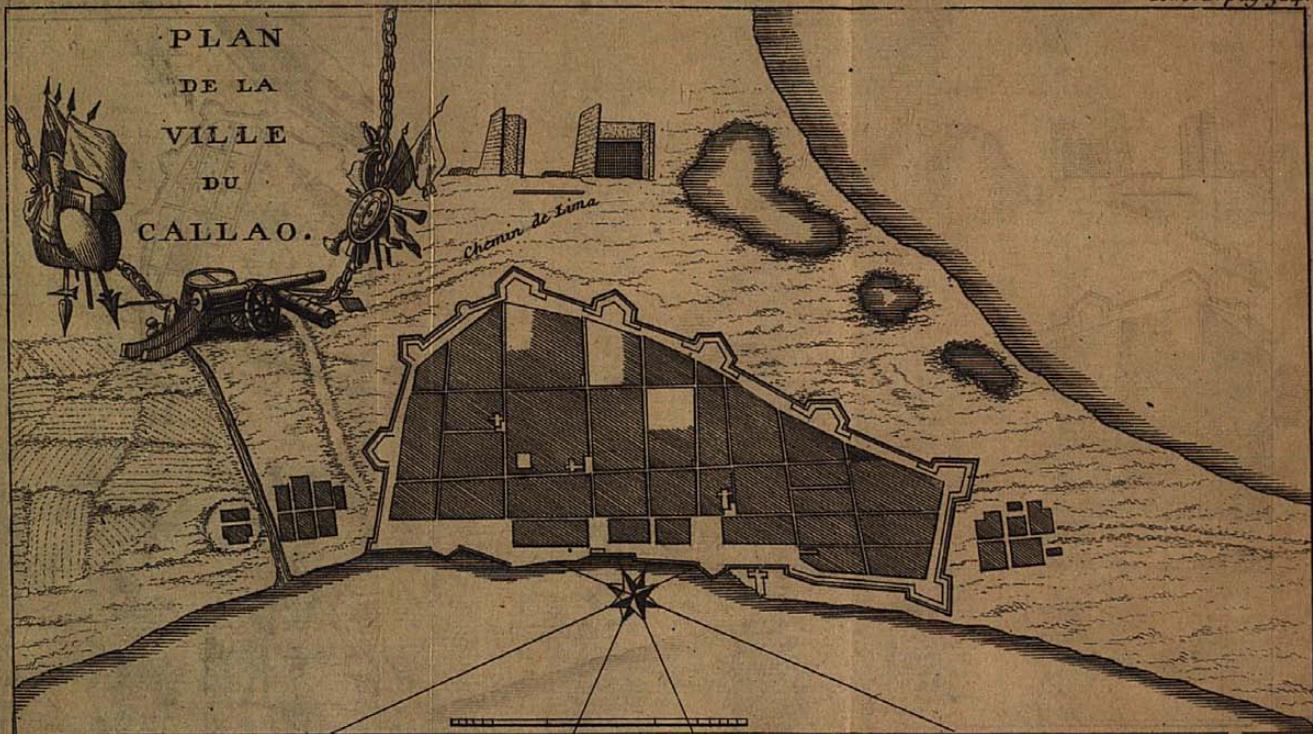
*Vulgo loco y desattento
 Que te paghas de mentiras ?
 Esta enſenança, y documento,
 Que nos debes, es tu guya.*

*Peuple fou & étourdi,
 Est-ce ainſi que tu te payes de men-
 ſonge ?
 Tu nous dois cet enſeignement, &
 cette doctrine.
 C'eſt nous qui te guidons.*

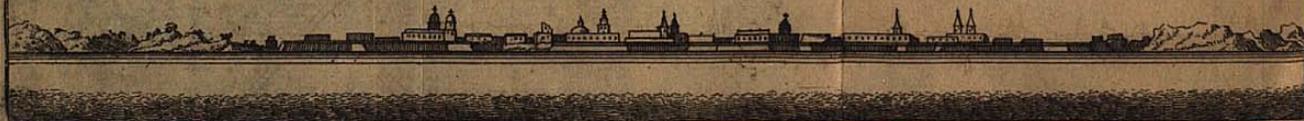
Lima eſt un des principaux rendez-
 vous des Miſſionnaires de l'*Amerique*
Meridionale, qui entretiennent d'é-
 troites correſpondances avec les Jeſui-
 tes de cette Ville, de même qu'avec
 ceux de *Buenos-Ayres*, de l'*Aſſomption*
 &c. Ces correſpondances concernent
 l'état des Miſſions du *Paraguay*, de
Parana & de l'*Uraguai*; la converſion
 des infideles de ces Provinces; la diſ-
 cipline des Indiens ſujets des Jeſuites,
 & le commerce que ces hommes Apo-
 ſtoliques font dans l'intérieur de ces
 Terres inconnuës aux Eſpagnols, parce
 que les Peres ne leur permettent pas d'y
 entrer, & qu'ils défendent rigoureuſe-
 ment à leurs Indiens d'avoïr commerce
 avec nos gens.

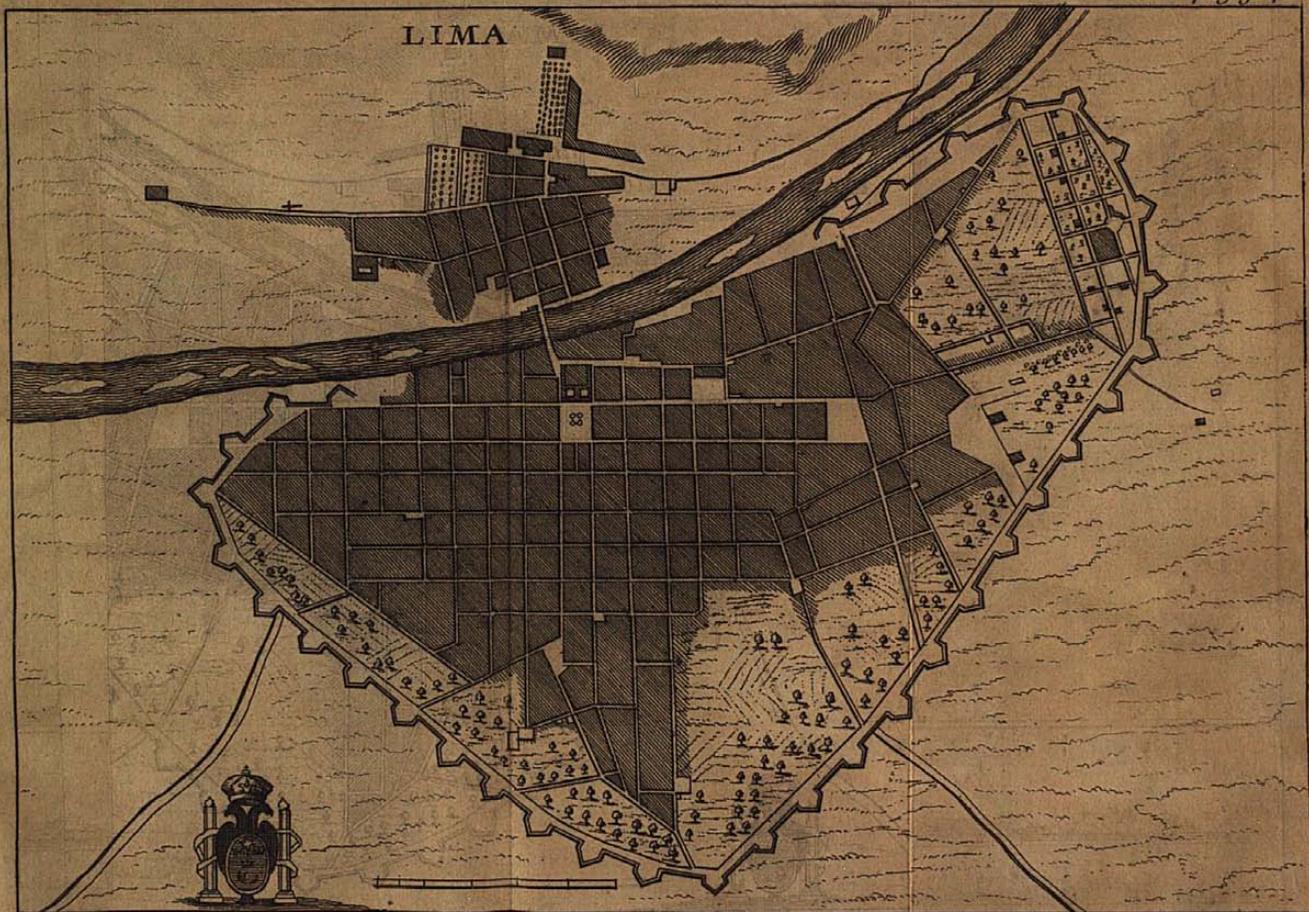


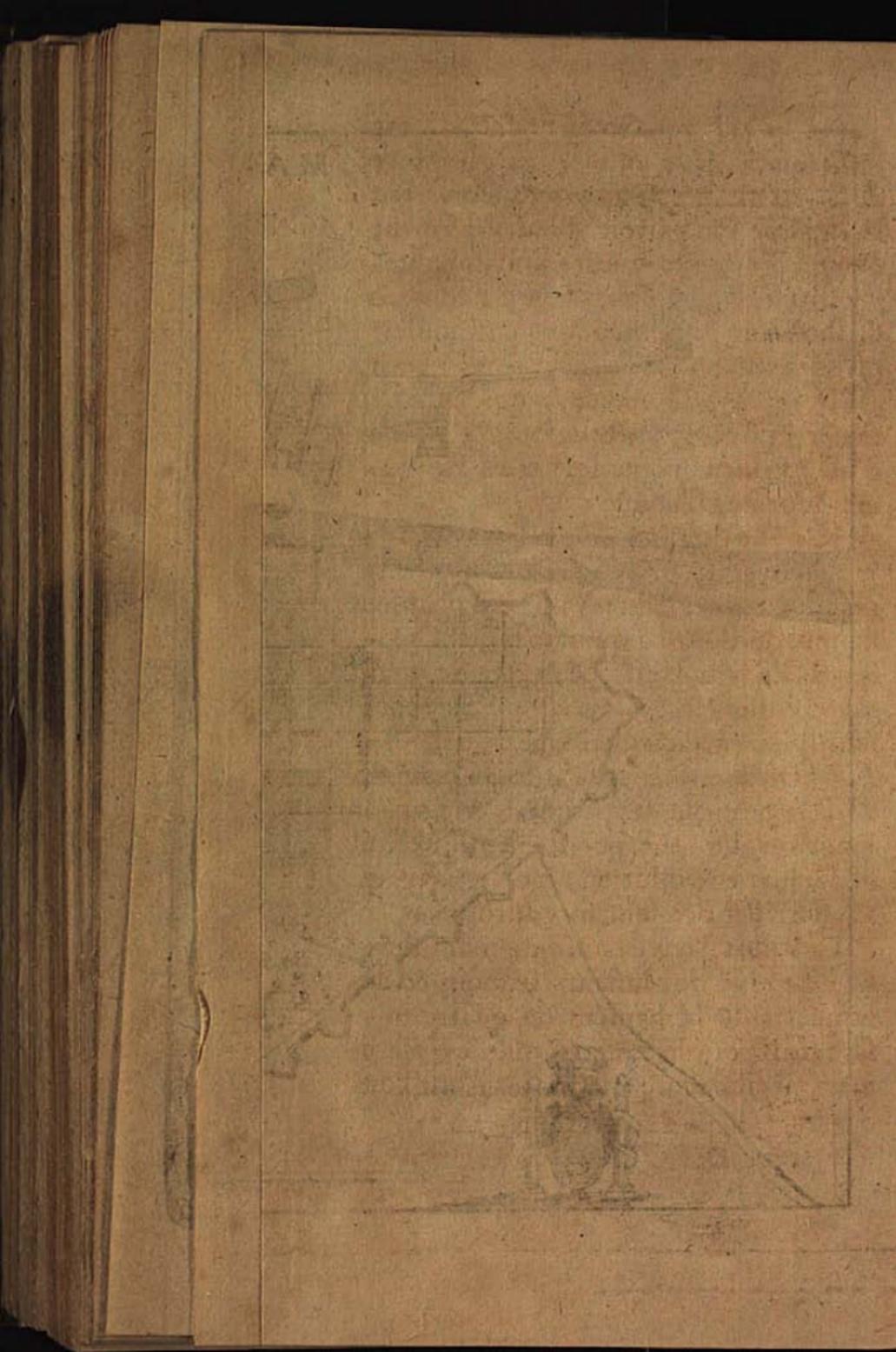
PLAN
DE LA
VILLE
DU
CALLAO.



VUE DE LA VILLE







J'étois à *Lima* en 1694. au plus fort de la guerre que nous avions alors avec la *France*. On parloit assés diversement du succès de cette guerre; mais en general elle déplaïsoit beaucoup aux vrais Catholiques, qui ne pouvoient souffrir qu'on s'alliât avec les Hérétiques, pour détruire une Puissance, qui étoit le seul rempart de la Religion, & l'asyle d'un *Prince qui perdoit trois Royaumes pour une si bonne cause.

La Ville de *Lima* donne son nom à la premiere & la principale des Audiences du *Perou*. Cette Ville est peuplée de plus de douze à quinze mille Creoles ou Espagnols, & peut-être de quarante mille Negres. C'est une race qui multiplie extraordinairement dans les *Indes Occidentales*, à cause du luxe & de la fainéantise des peuples; & je m'étonne qu'elle n'ait point encore excité de fâcheuse revolution; car ces Negres s'aguerrissent & sont fort adroits.

La Ville est environnée de murailles, & défendue de plusieurs bastions & de remparts de la hauteur de quatre toises: mais pour le canon, qui devoit y être, il est encore à la fonte. Ainsi l'on

* Jacques II.

peut dire que *Lima* est sans aucune défense. Les Ruës sont belles & tirées au cordeau : mais les maisons n'y sont gueres que d'un étage, rarement de deux, à cause du tremblement de terre. Du reste, elles sont belles, ornées, (au moins celles qui sont près de la place) de longues galeries sur le devant, & l'opulence qu'on y voit montre que l'or & l'argent sont fort communs dans le *Perou*. Une partie des toits des maisons est couverte de toiles grossieres & l'autre l'est de roseaux ; ce qui n'est pas un inconvenient, parce qu'il ne pleut point à *Lima*. Comme le luxe regne dans les moindres choses, lorsque les richesses sont communes & faciles à acquerir, la magnificence s'étend souvent jusqu'à la couverture des maisons : car les plus riches couvrent les toits de nattes fines & tissües avec beaucoup d'art, ou même de belles toiles de coton. On plante des arbres autour des maisons pour se garantir de la chaleur du Soleil.

Ce que les maisons perdent en hauteur, elles le regagnent en largeur & en profondeur. Il y en a plusieurs qui occupent jusqu'à deux cens pieds en largeur. La profondeur est à proportion de la largeur ; car elles

ont quelquefois dix ou douze grands appartemens de plein pied.

La Place Royale de *Lima* est fort belle. On voit au milieu une fontaine de bronze, ornée d'une renommée qui jette de l'eau. Les côtez de l'Est & de l'Ouest ont divers Edifices publics, tous superbes & bien ordonnés.

La riviere qui traverse *Lima* forme des canaux pour la plupart des maisons: ce qui est d'une grande utilité aux habitans, pour arroser leurs jardins, & pour plusieurs autres usages.

Les Eglises & les Convens de *Lima* regorgent de richesses, & brillent par la magnificence. Le Religion est étouffée, pour ainsi dire, sous l'or & l'argent, & son humilité s'y est comme anéantie. Je n'entre pas dans le détail de la magnificence de la *Mayor*, (qui est la principale Eglise,) des Convens des Jésuites, de saint François, de saint Dominique, &c. Il suffit de dire que le Domaine de l'Eglise est un autre *Porosi*. Tant de Saints, qui sont d'or massifs & revêtus de pierres précieuses, fournissent tous les jours, par leurs opérations miraculeuses, de nouveaux prétextes pour envahir des tresors; & les dévots ne se croiroient pas exaucés.

s'ils venoient prier les mains vuides.

Les pierres qui seruent à la construction des bâtimens de *Lima*, ne sont, à ce qu'on m'a dit, qu'une eau petrifiée, qu'on tire d'une source auprès de *Guanacablos*; & ce qu'il y a d'admirable est, que beaucoup de belles statuës & autres ornemens qu'on voit dans les Eglises & dans les Palais de *Lima*, ne sont autre chose que cette même eau, dont on remplit le moule, qui a la figure, la draperie & les traits qu'on veut donner à la statuë.

Les habitans de *Lima* & du *Potosi* sont en general les plus riches du *Peyrou*. Cent mille & cent cinquante mille ducats ne sont pas un capital extraordinaire dans cette premiere Ville. Le moindre bâtiment qui sort du port de *Callao* en vaut ordinairement huit cens mille. Le Tresor du Roy qui part de *Lima* vaut au moins vingt-quatre millions de pieces de huit: mais avant qu'il soit arrivé de *Lima* à *Panama*, à *Porto-Belo*, à la *Havana*, &c. les *Corregidors*, les Commis, les Douaniers, &c. tous gens de bon appetit, en rognent chacun leur part. Les Couriers, qui donnent avis de l'arrivée & du départ de l'*Armada*, s'expedient fort secreta-

ment. Du reste, cette *Armada* est fort délabrée, & les mariniers de la *Mer du Sud* sont les plus grandes bêtes que je connoisse. Il est vrai qu'à force de courir cette mer la routine leur tient lieu de science & d'habileté.

Ces trésors du *Perou* joints à ceux de la *Nouvelle Espagne*, &c. feroient ensemble plus de cinquante millions de pieces de huit, si les Officiers Royaux ne les entamoient considerablement. C'est ce que j'ai ouï dire à Dom *Antonio de Mata*, riche negociant de *Lima*, qui pouvoit en sçavoir quelque chose, ayant demeuré près de quarante ans aux *Indes*.

Si l'on considere la quantité d'impôts qui sont établis; le quint de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, &c. qui revient au Roi; le revenu des Mines d'Argent vif & la découverte des nouvelles Mines; le quint qu'il perçoit sur les joyaux, la moitié des * *Havacas* qu'il doit retirer; le droit sur le transport des lingots quintés; quatre pour cent sur les Marchandises; le provenu des Charges, des Offices & des Commanderies; le droit

* Trésor qu'on découvre.

310 *Voyages de François Coreal*
qu'il a sur les *Pulperias* ou Cabarets ; les confiscations, les heritages de ceux qui meurent sans heritiers ; le profit de la monnoye, &c. si, dis-je, l'on considere tout cela, ces tresors n'auront rien d'extraordinaire.

Mais, comme j'ai dit, il y a dans les *Indes* une infinité de pillars du premier ordre, qui n'ont d'autre vûë que celle de s'enrichir ; de Moines & d'Ecclesiastiques qui suçent le Peuple & l'Etat jusqu'aux os ; de gens inutiles & fainéans, qui vivent des pensions du Roy & des Vice-Rois.

Les Habitans de *Lima*, ne doivent rien à ceux de *Mexico*, pour l'exterieur dévot. Ils ne sont pas, mais ils se piquent d'être les meilleurs Chrétiens du monde. Cette affectation va presque plus loin qu'à la *Nouvelle Espagne*, & cela les rend insupportables, surtout quand on compare à cette prétendue dévotion la grande sensualité des Perouans, toutes les fraudes qu'ils commettent dans les Affaires Civiles, & les chicanes perpetuelles, qui ne sont que trop autorisées, lor qu'on a trouvé le secret de corrompre ceux qui doivent rendre la justice. Un homme qui se sent chargé de crimes se croit

ensuite si bien reconcilié avec l'Eglise, lorsqu'après avoir entendu la sainte Messe, il a eu l'honneur de baiser la robe de saint François, ou la manche d'un Dominicain, qu'il recommence à nouveaux frais ses injustices avec la même impunité qu'auparavant: parce que d'un côté il est soutenu des Moines, & de l'autre d'un Juge inique. C'est à propos de cela qu'un Flamand, l'un des hommes les plus éclairés que j'aye connu à Lima, me disoit: *Je ne suis point étonné, qu'on pille le Roi dans un Pays où la chicane tient lieu de justice, où il n'y a pour toute Religion que beaucoup d'hypocrisie, & où les gens achettent à prix d'argent la liberté de pécher.*

Mais avec toute cette affectation extérieure de dévotion, qui le fait passer dans l'esprit de ceux qui les voyent la première fois pour des gens qui croient n'en faire jamais assez; j'ai observé en tout le tems que j'ai demeuré au Mexique, & au Perou, qu'il est presque impossible aux gens de ces Pays chauds de s'attacher à la piété, s'ils n'ont toujours devant les yeux des moyens agréables qui réveillent leur attention. J'attribuë ce défaut d'application à leur

indolence & à leur sensualité : mais quoiqu'il en soit, cette ignorance & cette paresse de corps & d'esprit dans laquelle ils aiment à vivre, & qui les empêche de s'appliquer à la priere & à la dévotion sans le secours des plaisirs, autorisent une infinité (a) d'amusemens ridicules & pueriles, dont les Moines se servent, pour leur faire goûter la dévotion.

C'est ce qui donne aux Ecclesiastiques le privilege de solemniser toutes les Fêtes de l'Eglise par des dépenses excessives en representations ridicules, en mascarades, en feux d'artifice, en processions, où les Saints brillent d'or, d'argent & de pierreries. On croiroit que cela ne merite que la dévotion des petites gens, mais on se trompe : car les plus distinguez croient avoir été fort pieux, quand ils ont eu beaucoup d'attention à écouter les plaisanteries des Moines mêlées aux sanglantes flagellations des Penitens, & les bouffonneries ridicules qui accompagnent ordinairement la Morale que les Prédicateurs répandent dans les sermons.

(a) Voyez là-dessus *Fraiser* dans son *Voyage à la Mer du Sud.*

C'est encore ce qui attire aux Convents une infinité de richesses, auxquelles nos gens & les Creoles contribuent fort volontiers : parce qu'ils se persuadent que ce qui se dépense en ces occasions est donné pour l'amour de Dieu. A cause de cela les Creoles appellent *Aumosnes*, tout ce qu'ils donnent alors.

C'est enfin ce qui attire de tous côtez à *Lima* un nombre infini de Moines, dont les Convents remplissent la Ville, ou du moins en occupent les plus beaux quartiers. Je ne donnerai pas le détail des richesses de ces Convents, qu'il est difficile de bien exprimer, mais qu'il est aisé d'indiquer en gros, par la magnificence qui frappe du premier coup d'œil. Je ne dirai rien non plus des dépenses que font les Ordres Religieux, pour primer les uns sur les autres, lorsqu'ils celebrent les Fêtes de leurs Fondateurs, qu'ils accompagnent ordinairement de quelque miracle signalé, pour relever l'éclat de leur Saint.

Un autre abus très-frequent dans le *Perou*, c'est la facilité avec laquelle on rompt les mariages, qui est cause d'une infinité de separations scandaleuses : mais cela n'est pas surprenant dans un

Pays où l'on ruine sa santé pour raffiner en fait de plaisirs de l'amour, & donner tous les jours aux sens quelque chose de nouveau. Après quoi, à la première infirmité de sa femme le mari se dégoûte & cherche un prétexte au divorce. Celle-ci en use de même, lorsqu'elle voit que malgré tous les efforts qu'elle fait pour *attiser le feu* qui s'éteint, il n'y a plus moyen de *l'allumer*. Des prétextes de dévotion leur fournissent alors celui de se retirer au Convent des femmes séparées, où il est permis de vivre comme l'on veut. Cependant on trouve à *Lima* une infinité de vieux pecheurs tout perclus, qui tâchent encore de se satisfaire par la vue, & qui essayent souvent de réunir par le secours des remèdes tout ce qui reste de force à la nature.

J'ai parlé de la vie licentieuse des Moines du *Mexique*. Ceux du *Perou* ne leur cedent point, & ne s'en cachent pas beaucoup : aussi entend-t-on souvent ceux qui se querellent dans les rues de *Lima* s'appeller *hilyo de frayle*, fils de Moine. Ce que je dis de la licence des Moines doit s'appliquer aux Religieuses. Le libertinage des Convents va même si loin, que plusieurs

membres de ces Communautés se trouvent à la fin hors d'état de pouvoir guerir des maladies que la débauche leur cause.

Quoique les habitans du *Perou* soient d'un libertinage & d'une sensualité extraordinaires, & qu'ils mêlent continuellement (a) la débauche & la dévotion : Cependant ils affectent dans leurs exercices de piété une application si forte, qu'on diroit qu'ils sont en extase. J'entrai une fois chez un de ces dévots de *Lima* nommé *Antonio Velasco* de *Xaranca*, que je trouvai dans cette élévation composée. Son attitude étoit burlesque. De grands yeux tout-à-fait ouverts & immobiles, qui se remuoient ensuite avec beaucoup de violence, qui haussioient & baissioient de même en roulant avec vivacité. Des soupirs tirez avec force du creux de la poitrine, & finissant par un remuement bizarre des levres, qui me fit connoître qu'il recitoit son rosaire : car il l'avoit pendu au col, & le regardoit de temps en temps, en faisant les grimaces d'un possédé. Comme cet homme étoit fort

(a) Voyez encore la confirmation de tout ceci dans le *Voyage de Fraixier à la Mer du Sud*,

laid, je fus si frappé de sa dévotion, que je n'en perdrai jamais l'idée.

Je me suis trouvé souvent à parler d'affaires avec des *Creoles*, qui interrompoient cent fois la conversation, pour marmoter des prières sur leur cha-pelet. Cependant la justesse avec laquelle ils répondoient à mes questions, me fait croire qu'ils n'étoient guères attentifs à leurs prières, & qu'au contraire leur dévotion étoit des plus mécaniques.

Leur fierté, ou du moins leur indolence, est si grande, qu'il faut quelque-fois bien des façons pour leur arracher les paroles. Ils répondent par un signe de la tête, ou de la main, quand ils croient qu'on n'est pas digne de leur conversation: & lorsqu'ils jugent à propos de parler, ils font traîner les paroles, ou ne parlent qu'à demi mot.

On n'est pas moins crédule ici sur les sortileges & les charmes, qu'au *Mexique*. C'est une opinion assez commune par toutes les *Indes*, que l'on peut jeter des charmes sur les hommes, les bêtes, les plantes, &c. que les Idolâtres Indiens & les Hérétiques sont tous forciers; que le Diable les change en bêtes, &c. J'avouë de bonne foi, que j'ai été moi-même fort infatué de ces

croyances, avant que d'en avoir été délabusé par les Anglois, qui tombent pourtant en d'autres extrêmitéz, en ne craignant point du tout le pouvoir du Diable. Les femmes ont la sotte & ridicule mode de porter au col une main benite de * bois de figuier, tenant le pouce élevé pour repousser la maligne influence des yeux de ceux qui les regardent trop fixement. Et si malheureusement il s'en trouvoit quelqu'une qui se crût sur le champ incommodée par de tels regards; pour peu que le regardant fût soupçonné, il seroit mis à l'Inquisition; & courroit risque de perdre la vie.

Enfin les Peuples du Pérou, & généralement de toutes les Indes Occidentales, ont une extrême confiance aux Bulles que N. S. P. le Pape envoie tous les ans en Amérique. Ces Bulles contiennent des Dispenses, des Indulgences &c. & il s'en fait un grand trafic dans les Indes, ainsi que je l'ai déjà dit dans la première Partie de cette Relation. Je ne doute pas que ces Bulles ne produisent beaucoup de profit aux Ecclésiastiques des Indes, qui en disposent,

* Fligho.

moyennant un certain droit que ce trafic paye au Pape & au Roi, suivant ce que j'en ai appris.

Si parmi tous ces abus, les Ecclésiastiques continuent à augmenter toujours leur Autorité & leur Domaine aux *Indes*, il est à craindre que le Roi d'*Espagne* n'y devienne leur Vassal. Car ils font continuellement de nouvelles acquisitions en biens, meubles & immeubles : de sorte que les biens de l'Eglise étant inaliénables & ne se partageant pas, comme les biens des Séculiers, cette masse, qui croît sans cesse, leur donnera un pouvoir immense. Peut-être que ce que je crains se verroit déjà, si les Ordres Religieux étoient plus unis entr'eux : mais ils se craignent, & ne cessent de se donner des marques de jalousie.

Les gens de *Lima*, qui sont un peu à leur aise, vont fort rarement à pied. La voiture du Pays c'est la Caleche tirée par une, deux & quelquefois quatre mules. J'ai parlé de la magnificence des habits & de quelques (a) ameublemens de *Mexico* & du *Potosi* ; mais elle n'est pas moindre ici. Les étofes des

(a) Elle n'est pas ordinaire dans les ameublemens.

habits sont couvertes souvent de joyaux & de pierreries.

Les Créoles nous haïssent & nous méprisent ; mais nous le leur rendons avec usure. Il semble pourtant que la générosité Espagnole ait passé dans le sang Créole ; car ils la témoignent dans l'occasion, & j'ai vû souvent avec plaisir des (a) Gentilshommes du Pérou faire une espece de ronde dans les grands chemins, pour voir s'ils rencontreroient de pauvres Voyageurs ; & quand ils en trouvoient, ils les défrayoient jusqu'au lieu où ces Voyageurs devoient se rendre, & payoient même souvent à leur insçu les frais du voyage.

J'ai parlé des manieres des femmes du *Potosi* & de *Mexico*. Tout cela se peut appliquer à celles de *Lima*. Elles passent leur vie aux mêmes occupations que les premières, & vivent exterieurement avec beaucoup de réserve. Mais quand elles trouvent l'occasion, elles sont vives & libertines. Elles ne sortent jamais qu'enveloppées d'une *Mante*, qui ne leur laisse rien de découvert que les yeux pour se conduire ; & cela se pratique de même au *Mexique*. Pour la ga-

(a) *Cavalleros*.

lanterie, elle se pousse fort loin à Lima. Le moins qu'il en coûte c'est l'argent & la santé; car on n'y peut fournir à l'Amour sans des dépenses & des débauches excessives. Il est vrai, que pour la bourse, on peut l'épargner quelquefois, quand on a le bonheur de se trouver de certains talens que la nature n'a pas donné à tous les hommes. Les Perouanes, qui se piquent de connoître un homme à la physionomie, font de grandes avances à ceux-ci: mais alors il y laisse toujours la santé, & même bien souvent la vie.

Quand on n'auroit pas à craindre la jalousie des maris, il y a toujours deux choses capables de faire trembler ceux qui s'hazardent, sans connoître l'air du bureau. C'est le dégoût de celle qui fait les avances, & la jalousie d'un Moine. Si malheureusement la Dame ne trouve pas que le galand réponde à ce que l'on attendoit de lui, ou qu'il se soit épuisé dans les fatigues de l'Amour, elle se vange sur lui de l'infirmité de la nature: car les Perouanes regardent comme le plus grand de tous les outrages la hardiesse d'un homme qui entreprend une expédition sans pouvoir bien l'achever. Pour les Moines, si l'on se trouve avec

eux en concurrence de débauche, il faut toujours se défier du poignard qu'ils portent sous leur habit; car ils ne pardonnent jamais, quelque bonne mine qu'ils fassent, après avoir affecté de se reconcilier. C'est bien pis quand on trouve en son chemin une des premières personnes de l'Eglise: ainsi qu'il m'arriva, lorsque j'étois encore à *Lima*. J'aurois payé cherement la concurrence, si je n'avois eu le bonheur de rencontrer un ami très-generoux, qui contribua de tout son pouvoir à me sauver. C'est à cette fredaine amoureuse que j'ai eu l'obligation de mon séjour à *Quito*, & du pénible voyage que je fis ensuite de cette dernière Ville à *Panama*.

Les Creoles sont d'un temperament plus robuste & se portent beaucoup mieux que les Espagnols qui viennent d'Europe, & qui ne s'accoutument qu'insensiblement à l'air du *Perou*. J'attribue à la bonté de leur temperament la rareté des Medecins; car on n'en voit presque point dans l'*Amerique Meridionale*, & de mon tems il n'y en avoit qu'un à *Lima*, qui étoit un des plus insignes charlatans qu'on ait jamais vû. Il avoit pourtant trouvé le secret de gagner beaucoup aux dépens

322 *Voyages de François Coreal*
des dupes. Il se disoit de *Bruxelles* & affectoit beaucoup de simplicité dans ses manieres, pour mieux tromper ceux qui lui confioient leurs infirmités : mais il évitoit ceux qui n'avoient qu'un bien médiocre & ne cherchoit que les gens fort riches, à qui il faisoit payer jusqu'à cinquante & soixante ducats par cure. D'ailleurs, c'étoit un insigne fripon, qui fut trop heureux de se sauver, après qu'on eut découvert que tous les secrets qu'il vantoit ne consistoient qu'en des herbes & des racines communes qu'il alloit prendre aux environs de *Lima*, & qu'il déguisoit ensuite grossièrement, pour faire accroire qu'elles venoient de fort loin. Il n'en falloit pas d'avantage pour tromper des gens aussi crédules & aussi ignorans que les Créoles du Pérou.

François Pizarre posa les fondemens de *Lima* l'année 1535. & la nomma *Ciudad dos Reies*, c'est-à-dire, la *Ville des Rois*. Les neiges des hautes Montagnes des *Andes* ou de la *Cordilliera* y rendent souvent les matinées extrêmement fraîches, & le changement de tems du froid au chaud & du chaud au froid y cause des maladies mortelles à ceux qui ne connoissent pas l'air du Pays : on en

verra quelque chose lorsque je parlerai des maladies qui regnent à *Lima*. La Riviere qui passe à *Lima* la sépare du Fauxbourg de *saint Lazare*, qu'on peut regarder seul comme une Ville considérable. C'est le rendez-vous des *Indiens*, qui y portent leurs denrées à vendre. Ces *Indiens* sont très-soûmis aux *Padres*, qu'ils entretiennent grassement du plus clair de leurs revenus.

Les Eglises de ce Fauxbourg sont belles, & les Convents ne leur cedent pas. Par exemple, les pauvres Cordeliers logent dans une Maison pourvûe de toutes les nécessitez de la vie, où les cinq sens de Nature se récréent également. Au milieu de la pauvreté que la regle leur prescrit, ils n'ont qu'à parler, & les *Indiens* leur font part de leurs bienfaits avec profusion. Enfin, il ne leur manque rien : car ces Peuples les entretiennent noblement, & portent le plus beau & le meilleur au Convent, qu'ils appellent la *Maison des Seraphiques* (la *Casa de los Seraphicos.*) Les jardins du Convent sont pleins d'excellens arbres fruitiers, de fleurs, de legumes, &c.

* *Seraphique* est le surnom de saint François. O vj

Le *Callao* est à deux lieues de *Lima*. Les environs en sont agréables, remplis de belles maisons de campagne, qui appartiennent aux plus riches du Pays, & de grands vergers pleins fruitiers. La rade du *Callao* est fort sûre. On voit aux environs quantité de cabanes de pêcheurs Indiens, qui pêchent en ces quartiers-là, & qui portent ensuite leur poisson à *Lima* pour la provision des habitans.

Il y a toujours des vaisseaux de guerre au Port du *Callao*, mais si en desordre & si mal pourvûs, n'en déplaît aux mariniers du Pays, qui se croient les plus habiles gens de l'Univers, qu'ils ne résisteroient pas à la première bordée du feu Anglois ou Hollandois.

Depuis *Tumbez* jusqu'à *Lima*, & de *Lima* encore plus loin, tirant au Sud, la côte est sablonneuse & deserte. Il n'y tonne ni ne pleut jusqu'aux montagnes; mais en récompense il y tombe beaucoup de rosée, ainsi que je l'ai déjà dit. Les habitans des environs des montagnes boivent de l'eau des torrens qui se forment de la neige & de la pluye qui tombent de ces montagnes. Ils ont plusieurs sortes de fruits excellens & d'ar-

bres sauvages, du coton, des roseaux, des chardons, des herbes & diverses plantes medecinales. Ils sèment aussi du froment, depuis que nous sommes dans le Pays. Ce froment y vient aussi bon & aussi beau qu'en Europe. Pour arroser leurs terres ils amènent des torrents dans des canaux. Je dirai en passant que ces torrents ont un cours si rapide & si dangereux, qu'il arrive très-souvent qu'il s'y noie des passagers. Ceux qui voyagent de ce côté-là se tiennent éloignés des montagnes, & font en sorte d'avoir toujours la vûe du rivage de la mer. Que si la necessité les oblige de passer ces torrents enflés de neiges ou de pluyes, ils se servent de petits canots très-legers & qui ne vont jamais à fond. Ils se servent même de ces canots en pleine mer, sans craindre ni les orages, ni les Monstres marins, contre lesquels ils se défendent avec un dard long & pointu, ou avec une espee de lance. Très-souvent, au lieu de ces canots, que les Indiens appellent *Balzas*, ils se servent d'un reës, qui est soutenu par dessous & tout-autour de courges ou de calebasses, qui sont legeres & nagent sur l'eau. Le passager se met là-dessus, & s'y étendant ordinairement se fait ti-

326. *Voyages de François Coreal*
rer par un Indien, qui passe le torrent
à la nage sans aucun risque.

* Pour suplèer à ce que dit l'Auteur,
& faire connoître au lecteur comment
les Balzas sont faites, on ne sera pas fâ-
ché d'en voir ici l'explication & la fi-
gure tirées du Voyage du Pere Feuillée,
à la Mer du Sud.

Balza Indienne composée de deux
peaux de Loups marins.

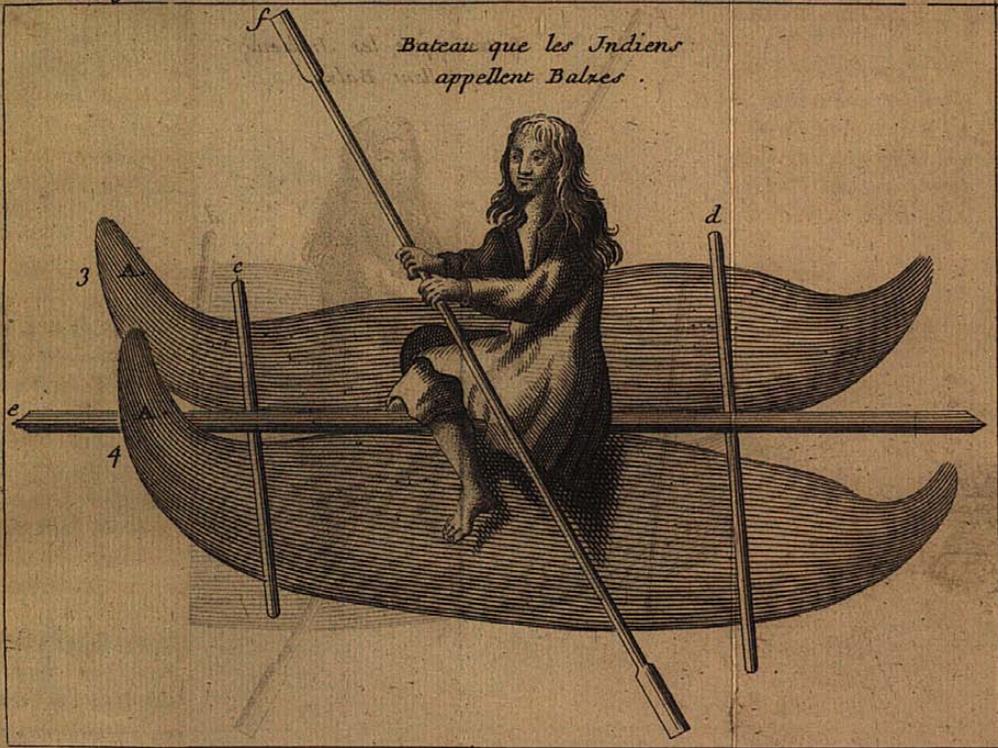
AA les deux peaux enflées. 3. 3. 4. 4.
sont amarrées par le travers vers
leurs extremités avec deux mor-
ceaux de bois. CC. DD.

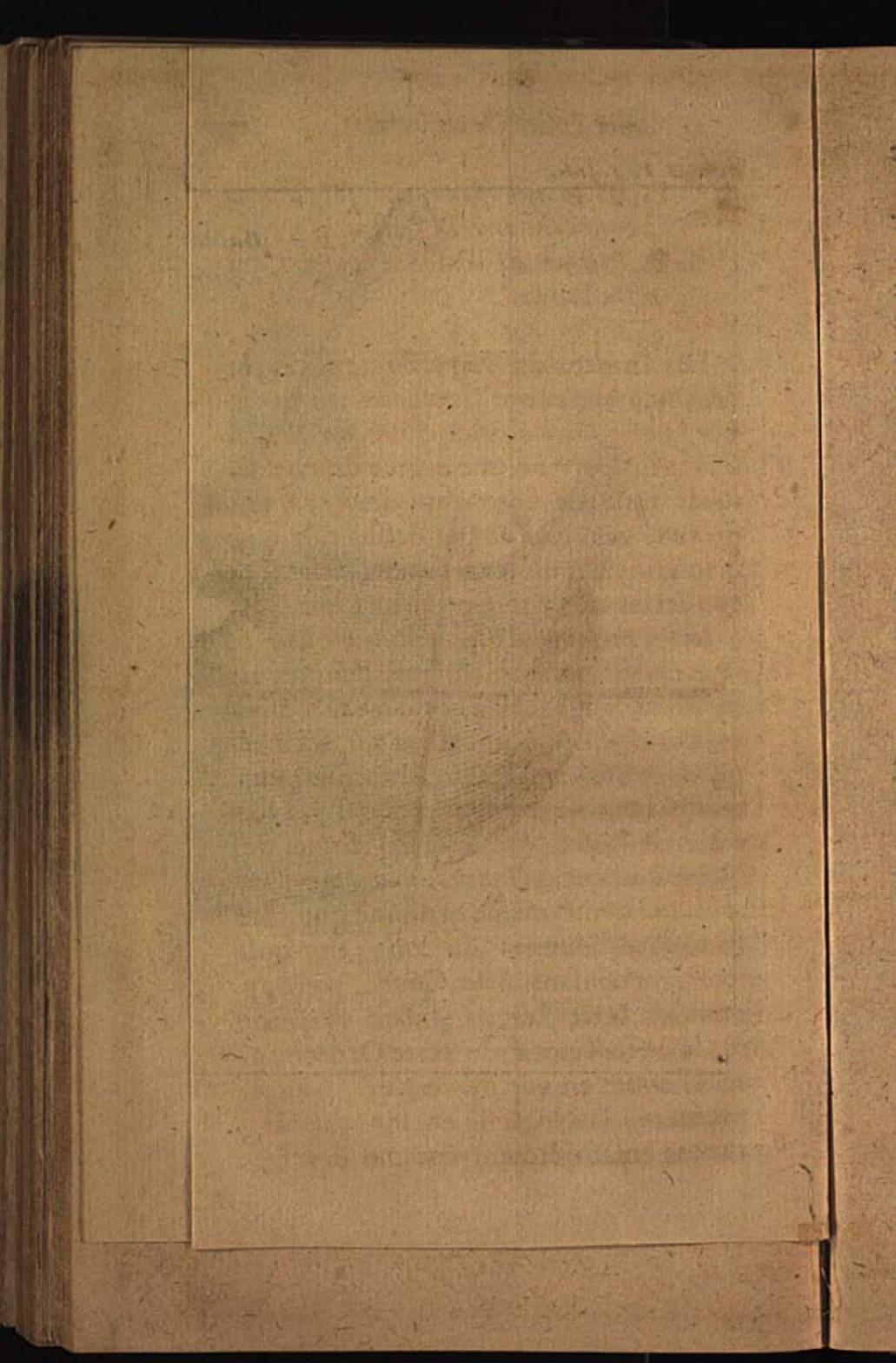
EE. Une petite planche de deux
pouces de largeur, de la longueur
des deux peaux enflées traverse
les deux morceaux de bois vers
leur milieu. Elle est amarrée, ain-
si que les peaux, par des boyaux
de loup marin.

La planche EE. sert de quille à la
Balza.

Quand la Balza est finie, on étend
au dessus une autre peau de
loup marin; que les Indiens a-
marrent par les quatre Angles
aux extremités des deux traver-
siers. CC. DD.

Bateau que les Indiens
appellent Balsaes .





F. L'aviron dont ils se servent
pour conduire la Balza.

G. Posture de l'Indien conduisant
la Balza.

Les Indiens du Pays qui est auprès des montagnes ont leurs demeures en des buttes ou cabanes faites de Maïz. Ces gens portent une espece de chemise de toile de coton qui leur va jusqu'aux genoux, & par dessus cela une manteline. Pour les femmes, elles sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds.

Les Perouans du plat Pais étoient & sont divisez encore en trois Péuples de differens langages, à ce qu'on m'a assuré. Ces peuples sont les *Yungas*, les *Tallanas* & les *Mochicas*. Autrefois, outre les langues particulieres, il y avoit celle de *Cusco*, qui étoit la langue des Nobles. L'Yncas *Guainacapac* pere d'*Atahualpa* avoit même ordonné que tous les Gentilshommes du Pais envoyassent leurs enfans à la Cour, pour apprendre cette langue: mais ce n'étoit pas là le seul motif de cette Ordonnance. Il avoit en vûe de retenir, sous ce pretexte, la Noblesse en son devoir: car ces enfans étoient comme des ôta-

328 *Voyages de François Coreal*
ges, & les garans de la fidelité de leurs
Peres.

A l'égard du Climat, nous avoits dit qu'il ne pleut pas dans le plat País. Cependant il semble que la mer doive amener beaucoup de vapeurs, & les montagnes ne s'y voyent jamais sans neige: mais pour se rendre raison de cela, il faut considerer la disposition des terres. Dans les Montagnes, l'Été commence en Avril & finit en Septembre. Dans le plat País il commence en Octobre & finit en Mars. C'est peut-être cette opposition des deux saisons presque en un même Pays qui est en partie cause qu'il ne pleut pas à *Lima* & aux environs: outre que le froid des Montagnes arrête & condense sur le champ les vapeurs que la chaleur du Soleil a élevées de la Mer & les convertit en torrens, &c. Cette raison me paroît juste. On sçait que les vapeurs ne s'élevent jamais qu'à une certaine distance de la terre; après quoi la cause de leur élévation jointe à leur propre poids les condense & les fait retomber sur la terre. Cette hauteur, à laquelle les vapeurs s'élevent, ne surpasse jamais le sommet des plus hautes montagnes, & même elle est souvent au des-

sous, ou tout au plus parallèle ; comme le témoignent ceux qui ont été sur les plus hautes *Cordillieras*, où l'on voit souvent les nuages disposés horizontalement sous ses pieds tout autour de la montagne. Or, c'est le froid de ces montagnes qui condensant soudainement les vapeurs arrête leur mouvement, en forme de nuages épais, qu'on voit se résoudre très-fréquemment en pluie dans le haut Pays du *Perou* : tandis que dans le plat Pays on n'y voit que de la rosée.

C H A P I T R E II.

Des Maladies qui regnent dans le Perou.

Ceux qui arrivent nouvellement dans un Pays s'épargneroient bien des maux, s'ils vouloient d'abord prendre un regime de vivre conforme à l'air du climat, & s'informer de la maniere dont ceux du Pays se gouvernent. Il arrive fort souvent que non-seulement un bon regime fortifie le temperament, mais que même il corrige les influences de l'air, & empêche que le

330 *Voyages de François Coreal*
corps n'en soit attaqué. C'est ce que
j'ai expérimenté sur moi-même en tous
mes voyages.

Les Etrangers qui arrivent à *Lima*
sont ordinairement d'abord atteints de
la fièvre, que ceux du Pays appellent
Chapetonada. Cette fièvre est maligne
& dangereuse, quand on la laisse s'in-
veterer. Le bon regime contribue
beaucoup à la prévenir, ou du moins
il en diminue la force. Ce n'est pas seu-
lement à *Lima* que l'on est exposé à cet-
te fièvre par le changement d'air: car
on en est attaqué aussi dans toute l'*A-*
merique Meridionale & au *Mexique*.

Je mets au rang des maladies, la pi-
queure du *serpent sonnette*, à cause des
symptomes extraordinaires qui la sui-
vent: car ceux qui ont le malheur d'être
piquez de ce serpent meurent en
moins de demi-heure dans les con-
vulsions, si on ne les assiste prompte-
ment avec des remedes qui arrestent la
rapidité du venin, dont l'action est si
prompte, qu'elle dissout même le corps
du mourant.

On est encore sujet en ces Pays
chauds à des coliques violentes, que
j'attribue à diverses causes. Le sucre en
est une par la quantité de vers qu'il

produit ; mais le changement soudain du grand chaud de la journée au froid de la nuit est généralement la cause des coliques de *Lima*.

C'est à ce froid si d'angereux qu'il faut attribuer une maladie mortelle, qu'on nomme *Pasmus*. C'est une maladie qui réside dans les nerfs, qui les resserre & les roidit, en sorte que peu à peu le mouvement de toutes les parties du corps humain se trouve entièrement suspendu. Elle commence ordinairement par des sueurs violentes, qui continuent jusqu'à ce que les humeurs du corps de celui qui est attaqué du *Pasmus* soient entièrement épuisées. Alors tous les nerfs, les os, les muscles se roidissent entièrement, & le malade perit dans cette cessation entière de mouvement, qui cause aux parties vitales la même contraction qu'aux parties extérieures du corps. Ceux qui se précautionnent pour leur santé évitent le soir & le matin de s'exposer trop au grand air, & de se rafraîchir trop promptement, lorsqu'on se trouve échauffé. Il faut aussi observer de ne pas se lever du lit les pieds nus. Pour guérir cette maladie, on prend de la graine de *Quiuna* ; mais ordinairement elle est incurable.

On est encore sujet en tous ces Pays de l'*Amerique* au *Bicho*, dont je ne dirai rien ici, parce que j'en ai parlé dans ma Relation du *Bresil*.

Je ne dirai rien davantage des Maladies véneriennes, parce qu'on les regarde au *Perou* comme une galanterie qu'on peut transmettre de pere en fils. Tout ce qu'on y fait c'est d'en adoucir la douleur & les incommoditez par quelques remedes.

CHAPITRE III.

Suite de la Côte du Perou. Route de Lima à Arequipa.

IL y a une chose à observer à l'égard du *Perou*, c'est qu'une bonne partie de l'année il ne souffle qu'un même vent dans le bas Pays & sur la Côte. C'est le Sud-Ouest. Ce vent n'est point humide & pluvieux, comme ailleurs; parce qu'il souffle le long des montagnes; au lieu que dans les autres Pays, il vient de la mer, d'où procedé l'humidité qu'amene ce vent. Ce même Sud-Ouest est cause que la mer du Sud a toujours son cours vers le Nord, &

cela rend plus difficile la navigation de Panama au Perou, que celle du Perou à Panama : ce qui est cause encore que ceux qui vont au Callao & aux autres ports du Perou & du Chili sont obligés de naviger en faisant des bordées, & en louvoyant.

Il est bon encore de remarquer, qu'en quelques endroits sous la ligne il y fait chaud & humide, en d'autres froid & humide : & bien qu'au plat Pays il y fait chaud & sec. Pour ce qui est des autres endroits, il y pleut fort frequemment.

A vingt-six lieuës de Lima, tirant au Sud, on a Sangalla; qui est un fort bon havre, à 14. degrés de hauteur. Il y a près de ce havre une autre Isle de Lobos. La quantité de loups marins est cause qu'on a nommé Lobos plusieurs de ces Isles de la Mer du Sud. Toute cette côte est basse, excepté qu'on y voit quelques hauteurs, & quelques dunes. Autour de cette Isle de Lobos il y en a sept ou huit autres qui font routes ensemble un triangle; toutes desertes & inhabitées, sans qu'on y voye autre chose que sable & loups marins. Autrefois les Perouans avoient la coutume d'y aller faire leurs sacrifices, &

cela a fait croire à nos chercheurs de trésors qu'il pourroit bien y en avoir d'enfoüis. Ces Isles sont à trois lieuës de terre ferme. Un peu plus loin sur la même étendue à 14. degrés git une autre Isle de même nom, & à 9. lieuës de là au Sud Oueſt & Sud Oueſt quart au Sud eſt la pointe de *Nasca* à 15. degrés 45. minutes. Les navires peuvent être à l'abri ſous cette pointe. Plus loin on eſt à celle de *ſaint Nicolas* qui git à quinze degrés. D'ici la Côte tourne au Sud-Oueſt, & à neuf lieuës de là on eſt au port d'*Acari*, où les vaiſſeaux peuvent prendre des vivres, de l'eau fraîche & du bois à brûler, que fournit une vallée qui eſt à peu près à quatre lieuës de là. Le port d'*Acari* git à ſix degrés.

Suivant enſuite le cours de la Côte, on vient à *Rio d'Oconna*. La côte eſt fort deſerte de ce côté-là. Un peu plus loin eſt la Riviere de *Camana*, enſuite celle de *Quilca*. Le havre de *Quilca* eſt à demi lieuë de là. *Arequipa* en eſt à 12. lieuës, & git à 12. degrés de Latitude. Après avoir paſſé le port ou havre de *Quilca*, on voit à trois lieuës de là des Isles où les Indiens vont pêcher. Deux lieuës plus loin eſt l'Isle de

Xuli, près du continent. Il y a bon abri pour les navires. Cette Isle git à 17. degrés.

A trois lieuës de Lima, le long de la Côte, on est à la vallée de *Pachacamac*, cette vallée si agréable & si fameuse parmi les Perouans, à cause du temple magnifique qu'on y voyoit autrefois, & qui surpassoit en richesses tous les autres temples du Pays. Ce temple étoit bâti sur une colline. Il avoit ses murailles & ses portes ornées de figures de toutes sortes de bêtes sauvages, &c. Au milieu du temple étoit l'Idole, & là se tenoient les Prêtres avec beaucoup de zèle & devotion. Lorsqu'ils offroient les sacrifices devant l'assemblée du Peuple, ils tournoient le visage vers les portes du temple & le dos à l'Idole, tenant les yeux baissés vers la terre, dans la posture d'un homme qui craint, & pleins d'une frayeur religieuse. Les Perouans disent que l'Idole avoit accoutumé de répondre dans les fêtes solennelles, & que ces réponses étoient certaines & véritables. Ils avoient l'obligation de ces réponses à l'adresse de leurs Prêtres, & cela faisoit valoir le métier.

Les offrandes que les Perouans appor-

toient, consistoient en grand nombre de bêtes & mêmes d'hommes vivans. Il y avoit dans le Temple des trefors immenses d'or & d'argent. Les Prêtres de ces fausses Divinités du *Perou* étoient extraordinairement respectés du peuple. Ceux qui prétendent connoître le génie des Nations Indiennes, disent que ce respect qu'on leur reconnoît, vient de leur temperament & de leur éducation ; que la Religion n'agit point sur leur cœur en cette occasion ; mais qu'ils craignent beaucoup le Diable & les autres mauvais esprits : ce qui les accoutume à respecter les Prêtres, qu'ils croyent pouvoir chasser les Diables & guerir les infirmités humaines. C'est à propos des *Perouans*, que quelqu'un me disoit un jour, *Croyez-vous que ces miserables soient Chrétiens, parce qu'ils respectent les Curés ? point du tout. Quand ce seroient des boucs & des ânes ils leur en feroient tout autant, pourvu qu'on trouvât le secret de leur faire croire que ces boucs & ces ânes font des miracles & chassent le Diable.* Cela est peut-être un peu trop exagéré ; mais il est certain que j'ai vu souvent des *Perouans* (& même des *Creoles*) qui répondoient à leurs enfans, quand ceux-

c'y leur faisoient des questions sur quelque point de la Religion ; *garde toi bien de me demander cela une autrefois, de peur que le Diable ne t'emporte. Il n'y a que le Padre qui doit sçavoir ces choses, parce qu'il a le pouvoir de chasser le Diable.*

Autour du grand temple de *Pachacamac*, il y avoit des logemens bâtis pour les Pelerins, & des tombeaux pour les Rois, les Prêtres & les Grands Seigneurs. Au tems des Fêtes annuelles il s'y assembloit une grande multitude de gens qui chantoient & qui jouïoient des instrumens. Les Rois ou *Incas* de *Cusco* s'étant emparés de cette Vallée de *Pachacamac*, considerant la grandeur & l'antiquité de ce temple, & la dévotion extraordinaire de ceux qui s'y rendoient, ne jugerent pas à propos de le ruiner : au contraire, on en bâtit un autre à l'honneur du Soleil, & ces *Incas* l'enrichirent de grands présents. *Pachacamac*, à ce qu'ils racontent, y consentit, & cela parut par la réponse qu'il fit, par laquelle il donnoit à connoître, qu'il étoit également bien servi en l'un & en l'autre temple. C'est ainsi que les Prêtres Idolâtres abusoient de la credulité de ces pauvres

338 *Voyages de François Coreal*
ignorans. Aujourd'hui encore, bien
que ces temples soient détruits, une
partie des Indiens du *Perou* ne laisse
pas de croire que *Pachacamac* se com-
munique secretement à plusieurs d'en-
tr'eux; & même j'ay vû des *Perouans*
convertis au Christianisme, qui soute-
noient que *Pachacamac* & le Dieu des
Espagnols sont un même Dieu. Les Mis-
sionnaires Jésuites voyant cette opi-
nion des Idolâtres du *Pérou*, la met-
tent adroitement en pratique, & par
une fraude pieuse, après être convenus
avec eux, que *Pachacamac* & le Dieu
des Chrétiens sont un même Dieu, ils
leur enseignent » que *Pachacamac* a
» aboli la loi qu'il avoit donnée à leurs
» ancêtres; qu'il ne veut plus être servi
» selon le culte des *Incas*, & qu'il les
» a envoyé au *Perou* pour prêcher la
» nouvelle loi, & en répandre par tout
» la doctrine, dont un des points prin-
» cipaux est le Baptême. Après cela
ils leur enseignent tout doucement le
reste de la Religion; & selon qu'ils les
voyent disposés à croire, ils leur expli-
quent plus ou moins, une partie des sa-
crés Mysteres. S'ils leur trouvent trop
de repugnance à croire, après leur avoir
dit qu'ils viennent au nom de *Pachaca-*

mac, ils les baptisent seulement, leur enseignent à faire le signe de la Croix à l'honneur de N. S. Jesus-Christ, & leur apprennent le Culte extérieur de l'Eglise. Ils disent, pour justifier cette conduite, que les autres Missionnaires blâment: C'est beaucoup d'avoir lié par le Baptême, & garanti du Diable par le signe de la Croix ces enfans rebelles, qui adorent le vrai Dieu sans le connoître, ou qui ne le voyent qu'avec des yeux troublés par l'imposture de Satan. Nous adorons donc avec eux celui * qui a créé l'Univers, & lui donnent le même nom & les mêmes attributs, pour détruire leurs préjugés & les gagner à l'Eglise, mais nous ne supportons leurs erreurs que pour les détruire avec le tems, & lorsqu'ils commenceront à goûter la foi Chrétienne. J'ai vû, étant en Angleterre, d'habiles gens de ce Pays-là, qui soutenoient que la manière de convertir des Jesuites est en partie celles des Apôtres.

François Pizarre, après la prise d'Atahualpa, envoya son frere en cette Val-

* Pachacamac signifie Créateur du Monde, & ce qu'on assure: & cela fait entendre ce que dit ici l'Auteur de la relation.

340 *Voyages de François Coreal*
lée de *Pachacamac*, pour détruire les
deux temples dont j'ai parlé, & en em-
porter les trefors, mais il n'en trouva
qu'une partie, tout le reste ayant été
caché par les Prêtres, sans que jamais
on ait pû le découvrir.

Cette Vallée est très-fertile, & a-
bondante en bestiaux, & en chevaux.
De la Vallée de *Pachacamac* on vient à
Xilca, où il y a ceci de remarquable;
c'est que quoiqu'il n'y pleuve point, &
que cet endroit ne soit arrosé d'aucune
riviere, cependant le Maïz, les raci-
nes & les fruits y croissent abondam-
ment. Voici comment. Les Indiens
creusent de petites fosses, dans lesquel-
les ils enfouissent leur Maïz & ce qu'ils
veulent cultiver. Tout cela fructifie
ensuite par le moyen de la rosée qui
tombe dans ces petites fosses.

A deux lieuës & un quart de là, est
la Vallée de *Mala*. Une belle riviere
la traverse bordée d'arbres. A quatre
lieuës plus loin on a le *Val de Guarco*
fameux parmi les *Perouans*. Cette Val-
lée est aussi fertile. Il y a beaucoup de
Maïz, & de fruits & quantité de vo-
laille. On dit qu'autrefois cette Vallée
étoit fort habitée, & qu'elle étendoit
son pouvoir sur les Païs des environs.

& même ils ne purent être réduits sous la puissance des *Yncas* de *Cusco*, qu'après une rude guerre. Après qu'on les eut subjugués, ces *Yncas* firent bâtir une forteresse sur une colline pour tenir ceux de la Vallée en bride. Le fondement de cette Forteresse étoit de grosses pierres quarrées, si bien liées, qu'à peine peut-on voir dans ce qui en reste comment elles étoient liées. Il y avoit des degrés pour descendre vers la mer. Les *Yncas* avoient, à ce qu'on assure, de grands tresors dans cette Forteresse. A une lieuë de là est la riviere de *Lucaguana*, qui passe par une Vallée pareille aux autres. Cinq lieuës plus loin est la Vallée de *Chinca*, où il y a un beau Convent de Dominicains.

A peine voit-on maintenant en cette Vallée quatre ou cinq mille habitans, au lieu qu'à la venuë de nos Espagnols, il y en avoit plus de vingt-cinq mille. Il en est péri d'abord quantité par la cruauté excessive de leurs nouveaux hôtes. Les taxes extraordinaires, l'esclavage rigoureux, & la tyrannie des *Padres* ont chassé le reste.

La Vallée de *Chinca* étoit aussi sous

la domination des *Incas*, qui y tenoient un Gouverneur. Ils y avoient aussi fait bâtir un Temple au Soleil : mais outre le Soleil les habitans de la Vallée adoroient encore une Idole qu'ils nommoient *Cincaysama*.

La Vallée de *Chinca* est une des plus grandes de tout le *Perou*. Il y a d'agréables bôcages, & de beaux ruisseaux. Il s'y trouve des citrons en quantité d'un goût excellent. On y voyoit autrefois beaucoup de sepulchres sur des éminences ; mais les Espagnols les ont détruits après en avoir enlevé les richesses.

De *Chinca* on passe à la Vallée d'*Yca*, qui n'étoit pas moins habitée que la précédente. Il y passe une riviere, qui en certains tems est si petite, qu'il y faut faire dériver l'eau des Montagnes par des canaux. Cette Vallée abonde aussi en fruits, en Chevaux, Vaches, Chevres, Pigeons, Tourterelles. Après cette Vallée on a celle de *Taxamalca*, où jadis il y avoit plusieurs Palais, & les Magasins des *Incas*. On y voyoit aussi des sepulchres pleins d'or & d'argent, que nos Espagnols ouvrirent & pillèrent ensuite, après avoir détruit une partie des habitans.

Les Vallées de *Nasca* sont plusieurs

en nombre. Entr'autres il y en a une où il croît beaucoup de cannes de sucre & de fruits qu'on porte aux Villes du voisinage. C'est par toutes ces belles Vallées, que passe le *Chemin Royal des Incas*, qu'ils firent faire pour la commodité des Voyageurs, & pour la sûreté des routes. De ces Vallées on passe à *Acari*, de là à *Ocuna*, à *Tcamana*, à *Tquilca*, &c. lieux autrefois très-habitez & fertiles en fruits & en bestiaux.

Arequipa est dans la Vallée de *Quilca* à cent lieues d'Espagne de *Lima*. Cette Ville est un assez bon port de mer. Elle est bâtie dans l'endroit de la Vallée qui s'est trouvé le plus propre pour une Ville. L'air y est fort tempéré & le plus pur de tout le *Pérou*. *Arequipa* est un séjour fort agréable. Son Evêque est suffragant de *Lima*. Il y a dans cette Ville quatre, ou cinq cens Maisons. Le terroir des environs est très-fertile, & produit de fort bon grain, dont on fait d'excellent pain. Les limites de la Ville d'*Arequipa* s'étendent depuis la Vallée d'*Acari* jusqu'à *Tarapaca* & en quelques lieux du *Condesiuo*. *Hubinas*, *Xiqui*, *Guanitra*, *Quimistaca* & *Golaguas* sont aussi du ressort d'*Arequipa*.

L'entrée du Port d'*Arequipa* est étroite, mais on y peut mouïller sur 18. brasses d'eau. L'ancre y est bon. Cette Ville est mal fortifiée, & mal pourvûe de munitions & de Soldats. Je ne sçai pas sur quoi nos Espagnols fondent leur securité; mais je sçai bien qu'une poignée d'hommes bien armez & bien aguerris chasseroient nos gens de ce poste, comme un troupeau de moutons; surtout si les *Indiens* se mettoient de la partie contr'eux. L'indolence de nos gens est d'autant plus blâmable, qu'*Arequipa* est un des postes importans de la *Mer du Sud*, à cause qu'on y transporte la meilleure partie de l'argent de las *Charcas* & des mines du *Potosi* & de *Porco*, pour l'envoyer ensuite au *Callao*, & de là à *Panama*.

Les Naturels des environs d'*Arequipa* ont été la plûpart détruits par nos Espagnols. Ils adoroient le Soleil comme tous les *Perouans*. Les autres voyant les révolutions de leur Pays par la venue des Espagnols, ont jugé à propos d'abandonner la partie & de se retirer plus loin. Ceux qui restent sont presque tous Chrétiens.

On voit près d'*Arequipa* ce fameux & redoutable Volcan, qui peut être

causera un jour la ruine de la Ville. Il cause souvent de grands tremblemens de terre. Cette Ville fut aussi fondée par *François Pizarre*, au nom du Roi Catholique en 1536. On y porte d'Espagne des vins, des huiles, des olives, de la farine, du froment & diverses autres choses pour pourvoir aux besoins de la Province de *las Charcas* & du *Potosi*. Outre cela on tire des autres Provinces de l'*Amérique* diverses choses absolument nécessaires; comme du *Chili* & du *Mexique*, du coton, de la toile, des cordages & autres agrêts de Navires, &c.

On voit sur le bord de la Mer des Oiseaux semblables aux Vautours, & qui ont des aîles extraordinairement grandes. Ces Oiseaux se nourrissent de loups marins, auxquels ils arrachent les yeux pour les tuer ensuite & les manger. On voit aussi en cette Côte beaucoup d'*Alcatraces*. C'est un Oiseau dont la chair est fort puante & fort mal saine.



CHAPITRE IV.

Des Montagnes, & du haut Pérou.

LA longueur du *Perou* est de cinq cent vingt-cinq lieues d'Espagne : mais la largeur n'est pas à beaucoup près proportionnée à cette longueur. On peut distinguer en trois sortes les Montagnes du *Perou* : premièrement , il y a la *Cordillera de los Andes* , qui est une chaîne de Montagnes pleines de bois & de rochers ; ensuite il y a les Montagnes qui sont étenduës le long des *Andes*. Celles-ci sont très-froides & ont leur sommet toujours couvert de neige , ce qui les rend inhabitables & incultes. Enfin , il y a les hautes Dunes qui s'étendent dans le plat Pays du *Perou* , depuis *Tumbex* jusqu'à *Tanapaca*. Il y fait très-grand chaud , & l'on n'y voit ni eau , ni arbre , ni verdure , ni quoique ce soit qui ait vie , si ce n'est quelques Oiseaux de traverse : mais outre cela il y a encore plusieurs lieux déserts dans le *Perou*. Entre les Montagnes dont j'ai parlé il y a de grandes Plaines & des Vallées , qui ne

font exposées ni aux vents, ni aux orages, d'ailleurs fertiles & pleines de bois, où l'on peut chasser aux Bêtes à quatre pieds & aux Oiseaux. Les *Perouans* des environs des Montagnes sont beaucoup plus robustes & laborieux que ceux du *bas Perou* & de la Côte. Quoiqu'ils ne soient pas encore civilisez selon nos manieres, cependant ils sont intelligens, traitables & industrieux. Ils habitent en des Maisons bâties de pierres, & les unes sont couvertes de terre, les autres de chaume. Dans les Vallées il coule plusieurs rivieres & ruisseaux, qui arrosent le Pays & qui le rendent fertile.

Dans la Vallée d'*Atris* on trouve *Pasto*. De là on va à *Gualnatan* & *Tpiuli*, où l'on recueille peu de Maiz, à cause du froid du climat, qui est cependant près de la Ligne: mais il y croît plusieurs racines & quelques fruits. D'*Tpiuli* à *Guava* on trouve le grand *Chemin Royal* des *Incas* du *Perou*; chemin superbe, & qui ne cédoit en rien à la magnificence des Européens. On y passe aussi une Riviere, sur le bord de laquelle les *Perouans* avoient bâti une forteresse, d'où ils faisoient la guerre aux habitans de *Pasto*, & l'on trouve aux

348 *Voyages de François Coreal*
environs une fontaine, dont l'eau est si chaude, qu'à peine y peut-on tenir les mains, bien que l'eau des Rivieres d'autour de là soit très-froide. La Riviere dont j'ai parlé se traverse sur un pont de pierre que les Naturels du Pays appelloient *Lumichaca*, où les *Yncas* du *Perou* avoient dessein de bâtir un Fort, pour en garder le passage : mais la venuë des Espagnols fit avorter ce dessein.

Il croît de ce côté-là un fruit fort semblable aux prunes. Il enivre ceux qui en mangent, & leur ôte la raison pour vingt-quatre heures. On le met souvent en usage pour joüer des tours de malice aux nouveaux venus.

De *Guaca* on va à *Tusa*. C'est là que finit la Province de *Pasto*. De là, on passe à une Colline où les *Yncas* ont eu une de leurs principales Fortereffes. Plus loin est la Riviere de *Mira*. C'est un quartier de Pays où il fait grand chaud : aussi y trouve-t'on beaucoup de fruits, surtout des Melons, des Oranges, &c. Il y a aussi beaucoup de Lapins, de Tourterelles & de Perdrix ; du Maïz & de l'orge en abondance. De là, on traverse un Lac que les Naturels appellerent en leur Langue *Lac de Sang*. Ce

Lac fut ainsi nommé à l'occasion de *Guainacapas Ynca* du *Perou*, qui détruisit ou fit jetter dans ce Lac plus de vingt mille habitans de cette Province, pour quelque offense qu'il prétendoit en avoir reçu. Cela arriva à peu près au tems de la venue des Espagnols.

Après avoir passé ce Lac, on trouve *Carangua*. C'est un endroit où l'on voit encore de belles citernes, que les *Yncas* firent faire. On voit aussi à *Carangua* de beaux restes des Palais des *Yncas* Rois de *Cusco*, & d'un Temple dédié au Soleil. Tout cela est encore admirable, & entretient dans l'esprit des *Perouans* le souvenir de la magnificence de leurs anciens Souverains.

Il y avoit dans ce Temple deux cent Vierges, que l'on gardoit avec un soin extraordinaire, afin qu'elles ne se corrompissent point, après avoir voüé leur virginité au Soleil. Lorsqu'elles avoient eu le malheur de la perdre, on les punissoit très-sévèrement, & le supplice qu'on leur faisoit souffrir c'étoit d'être étranglées ou enterrées toutes vives. Les Prêtres avoient leur logement auprès du Temple, où ils faisoient tous les jours des offrandes & des sacrifices. Du tems des *Yncas* ce Temple étoit en gran-

350 *Voyages de François Coreal*
de réputation & renfermoit des Tré-
sors immenses. Tous les Vaisseaux &
Ustensiles du Temple étoient d'or &
d'argent ; les murailles étoient aussi
couvertes d'or & d'argent. Il y avoit
une infinité d'émeraudes, de perles &
d'autres joyaux. Les *Incas* tenoient une
forte garnison à *Carangua*, pour rete-
nir de ce côté-là les Peuples dans le
respect.

De *Carangua* on va à *Otaballo* & à
Cocesqui : mais il faut passer par des
montagnes couvertes de neiges. On va
ensuite à *Guallabamba*, qui est à trois
lieuës de *Quito*, où il fait de grandes
chaleurs, parce qu'on est sous la ligne
& que l'air s'échauffe beaucoup plus
qu'ailleurs dans les endroits qui sont
renfermez entre les Montagnes.



CHAPITRE V.

Description de la Ville de Quito, &c.

LA Ville de *Quito* est la principale Ville du *haut Perou*. Cette Ville est dans la Vallée d'*Anaquito*, à un degré de hauteur Meridionale. *Quito* étoit autrefois Capitale du Royaume de *Quito*, dont *Guainacapac* donna la Souveraineté à son fils *Athualipa*. C'est en cette même Ville que *Pizarre* défit *Nannez* & lui fit trancher la tête. En 1545. elle étoit au plus haut point de sa gloire; car c'est alors qu'on fit la découverte de plusieurs mines d'or aux environs de *Quito*: Mais depuis ce tems-là elle a perdu quelque peu de son premier lustre.

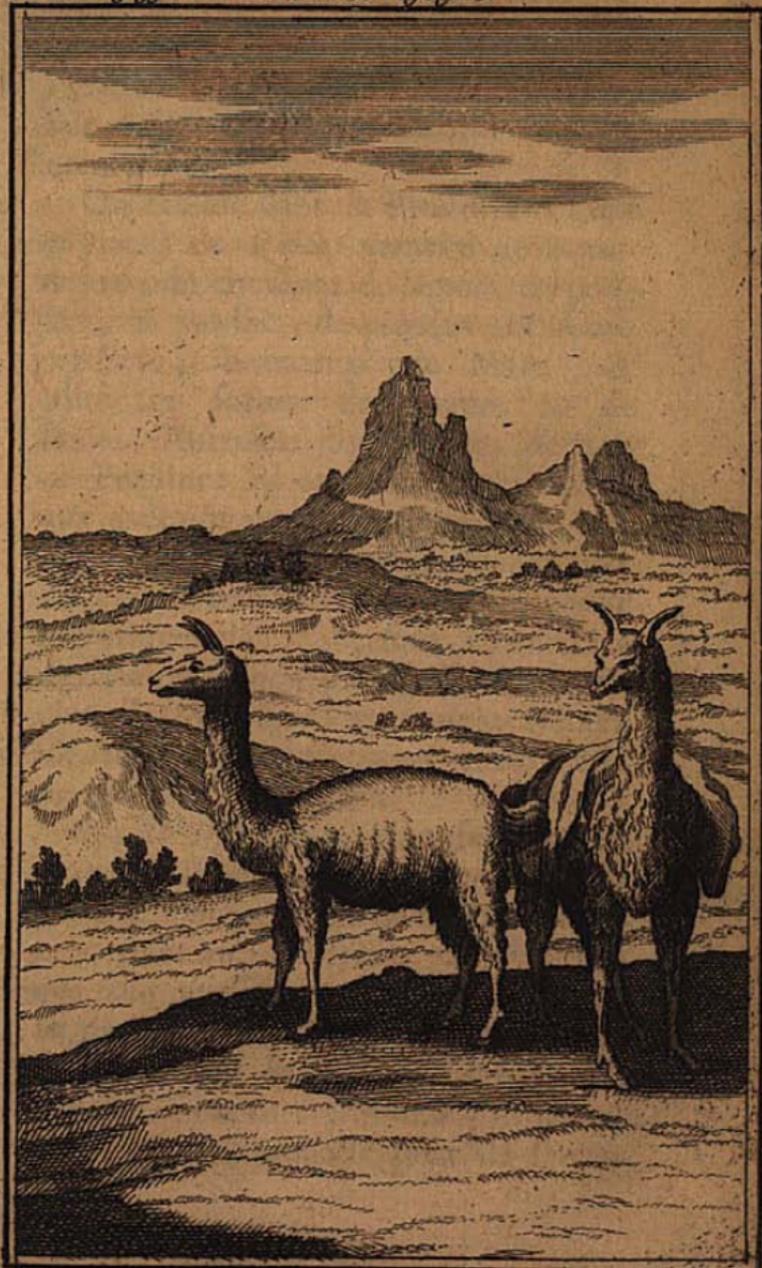
Le terroir de *Quito* est fertile & propre à nourrir du bétail, il y croît des grains & des fruits. On peut dire que le Climat ressemble beaucoup à celui de nôtre Espagne; car l'Eté y est à peu près de même.

Quoique les Indiens de *Pasto* soient d'assés bonnes gens, quand on sçait les prendre, cependant ceux de *Quito* les

352 *Voyages de François Cœreal*
surpassent. Il demeure beaucoup d'Espagnols, mais pour un qu'il y a, on y trouve six Indiens.

Pour le transport des marchandises & des denrées, on se sert à *Quito*, ainsi qu'ailleurs, au *Pérou* & au *Chili*, de certains *Moutons-Chameaux*, que les Naturels du Pays appellent *Llamas*, & les Espagnols *Carneros de la tierra*. Ils ont la tête petite, le col haut & droit, la levre supérieure fendue en deux. Quand on les inquiette, ils se défendent en crachant, ce qui cause des pustules à celui sur qui ces animaux ont craché. Ils portoient depuis quatre-vingt, jusqu'à six vingt livres pesant. Ils ne marchent point la nuit, & ne font que quatre ou cinq lieues par jour. Quand ces animaux sont las, ils se couchent par terre, & y restent jusqu'à ce que les forces leur soient revenues: après quoi ils recommencent à marcher. Il n'y a point d'animal qui marche aussi sûrement que celui-là dans les rochers, parce qu'ils s'accroche par une espèce d'éperon qu'il a naturellement au pied.

Il y a trois ou quatre sortes de *Llamas*; l'Animal proprement nommé ainsi, la *Ki gogne*, les *Guanacos* & les *Al-*





pacas. La laine du *Llamas* n'est pas si belle que celle de la *Vigogne*. La laine de l'*Alpaca* est très-fine & noire. Il se fait de l'une & de l'autre beaucoup de commerce.

On trouve dans la Province & aux environs de *Quito* quantité de pourceaux, de chevres, de lapins, de poulets, de perdrix, de pigeons, & tourterelles; beaucoup de Maïs, & plusieurs sortes de racines & de fruits. Autrefois les Indiens de cette Province filoient & travailloient aux toiles & aux habits, pendant que leurs femmes alloient labourer les terres; mais cela ne les empêchoit pas de s'appliquer dans l'occasion à l'exercice des armes. Aujourd'hui cela est un peu changé: quoique les moins civilisez d'entre ces Indiens vivent encore à la maniere de leurs Pères.

Il y a à *Quito* des Manufactures de drap, de serge & de toiles de coton, qui n'empêchent pas qu'on n'en fournisse quantité d'ailleurs. Ces étoffes, qui sont grossieres, servent à habiller le peuple. On en débite aussi dans le *Pérou* & dans le *Chili*, & même à la *Terra-Fierma* & à *Panama* par *Guiaquil*, qui est comme le port de *Quito*.

On en transporte aussi par terre dans le *Popayan*. Les hautes Montagnes qui enferment cette Ville abondent en or, que les pluyes violentes & les ravines d'eau détachent de ces vastes montagnes, & entraînent avec le sable. Au tems de ces pluyes, & lorsque les neiges forment les ravines, les *Indiens* s'y rendent en troupes, ramassent ce sable & le lavent pour en tirer l'or. C'est cet or si désirable, qui y attire nos Espagnols, & qui fait qu'en certains tems de l'année, *Quito* regorge de gens qui viennent de tous côtez trafiquer avec les *Indiens*, & qui se dispersent ensuite aux environs, comme à *San-Miguel d'Ybarra*, à *Sévillade l'Oro*, & à *Bajeça*, &c. quand il n'y a rien à faire à *Quito*.

Pour diminuer le plaisir & le bonheur que l'on attend des richesses immenses de *Quito*, & des lieux qui l'environnent, on y respire un air mal sain & des broüillards épais, qui causent des fièvres, des coliques dans les entrailles, & des fluxions dangereuses: de sorte que bien souvent, ceux qui vont chercher leur félicité dans les montagnes de *Quito* y rencontrent la maladie & la mort.

Quito est le siège Episcopal. L'Evêque a dix-huit mille Ducats de revenus, son Vicaire & les subalternes ont dequoy s'entretenir à proportion. Le Roy paye cela ; mais ce qu'il paye, & qui est couché sur l'Etat n'est qu'une bagatelle, en comparaison des profits secrets & des revenus cachez.

Les Palais de *Tomebamba*, ou plutôt les restes de ces Palais, sont à trente lieues de là. De *Quito* on va à *Pancaleo*. Les Indiens qui y demeurent different un peu des autres pour l'habillement. Ils ont conservé la langue de *Busco*, mais ils ont leur langage particulier. Ils portent la chevelure longue, & quand elle les incommode, ils la noient avec un ruban. Ils portent aussi une espee de chemise de coton, ou de longues chemisettes, sans manches & sans collet, & par dessus des manteaux de laine ou de taffetas suivant la saison ; ils en portent aussi de coton : mais en général les habillemens de tous les Indiens du *Pérou* ne different pas beaucoup les uns des autres. Les gens distingués par les biens & les honneurs se distinguent en ces choses, comme par tout ailleurs. Pour les femmes, elles portent ordinairement de longues

robes, qu'elles attachent avec une bande fort large de laine. Elles se mettent aussi autour du col des bandes de laine très-fine, qu'elles attachent avec des agraffes d'or ou d'argent. Leur maniere de se parer est assez propre. Elles portent leurs cheveux en cadenettes, qui leur tombent agréablement sur les épaules; & comme avec cela elles ont le teint frais & blanc, elles frappent & plaisent beaucoup, sur-tout quand ces agrémens se trouvent accompagnez d'une grande vivacité.

On a à deux lieuës de *Pancaleo* les restes d'un Bourg qui s'appelle *Mulehalo*. Tout près il y a un Volcan. Plus loin on a la *Tacunga*, qui autrefois n'étoit pas moins fameuse que *Quito*. Ses ruines en font foi. De la *Tacunga* on va à *Muliambo*, de là à *Rio d'Ambato*. Deux lieuës plus loin on est à *Moscia*; puis à *Riobamba* dans le *Purvaes*, où se voyent de belles campagnes pleines de fleurs & d'herbes excellentes. *Caiambi*, *Tambos*, *Tiguicambi*, *Cannaribamba* & *Tamboblanco* suivent ensuite. Tous ces lieux sont du ressort de *los Cannares*, de même que *Tombamba*, qui est dans le *Chemin Royal* au pied des *Andes*, Pays froid, arrosé de deux

rivieres, où l'on voit assez de gibier. Il y avoit dans la terre de *los Cannares* les Magazins & les Arsenaux des *Yncas*, à dix lieuës de distance les uns des autres. Ces lieux étoient gardez par les principaux Officiers des *Yncas*, & ils y faisoient même leur residence par ordre de leur Souverains, afin d'être à portée d'empêcher les troubles.

Le Temple du Soleil, qu'on voyoit autrefois à *Tomebamba*, étoit bâti de belles pierres noires & vertes. C'est une espece de Jaspe, que les naturels de ces montagnes reçoivent en troc contre d'autres marchandises des *Indiens* de l'*Amazonie*. Les portes du Palais Royal des *Yncas* à *Tomebamba* étoient toutes ornées de figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds & de toutes sortes de représentations fantastiques. L'or & l'argent reluisoient par tout, & l'on y voyoit quantité d'émeraudes enchassées en des plaques d'or.

Quand on a passé la *Cordilliera* du côté de *Tomebamba*, on entre dans les Terres des *Pacamoros*. Ce Pays, qui est assez inconnu encore, fut découvert autrefois par *Jean Porzei* & par *Vergara*. Ils y bâtirent quelques Villes, pour tenir en bride les *Indiens*. Ces

Terres sont à plus de 60. lieux de *Quinro* par les montagnes. A quarante-cinq lieux plus loin on entre chez les *Chicapoyas*, où les Espagnols ont bâti *San Juan de la Frontera*. On assure que tout ce Pays, qui est au de-là des *Andes*, est très-abondant en or, & que les *Indiens*, qui habitent au Nord-Est de *San Jago de las Montanas*, n'en font pas plus de cas que nous du cuivre & du fer : mais les Espagnols n'ont pû encore subjuguier ces Peuples, soit à cause des difficultez qu'on rencontre avant que de pouvoir pénétrer dans leurs Pays, ou parce qu'ils se sont mieux défendus que leurs Voisins. Toute l'étendue de terres qui est renfermée entre les *Andes*, *Aguarica*, le Fleuve des *Amazones* & *Majobamba*, est très-riche en or & en pierres précieuses, comme sont les *Emeraudes*, les *Saphirs*, &c. Les peuples y seroient assez dociles, pourvu qu'on les traitât doucement : mais ils sont courageux & guerriers, fort prévenus contre les Espagnols, & se tenant beaucoup sur leurs gardes, quand ils négocient avec eux.

Ces Peuples sont robustes, de haute taille & bienfaits. Les femmes sont bel-

bles & affables. Leurs habillemens sont des toiles de coton, qu'elles fabriquent elles-mêmes, aussi industrieusement qu'on les fabrique en Europe, ou des petites étoffes de *Quito*, des taffetas, & autres étoffes de soye, que nos Espagnols leur troquent avec un profit de deux ou trois cent pour cent. Les hommes s'occupent à la chasse & font des courses dans les terres pour trafiquer avec leurs voisins, ou pour leur faire la guerre. Ces Provinces furent d'abord réduites sous la Domination Espagnole, par *Alonzo d'Alvarado* en 1536.

Des *Chicapoyas*, tirant au Nord-Ouest, on va à *Jaen*, & chez les *Chaguancas*, qui habitent dans les *Andes*. *Jaen* est une petite ville au pied d'une des *Andes*, dans la vallée de *Vega*. Les environs de *Jaen* sont sous la domination Espagnole. Il y a dans les montagnes des mines d'or, & dans la vallée beaucoup de grains & de bestiaux. Autrefois les habitans de ce canton ne s'occupaient qu'à fabriquer les étoffes qui servoient à habiller les *Incas* & leur Cour; parce que tous ces Peuples étoient fort industrieux. Ils conservent encore cette industrie & s'occupent à

des ouvrages qui demandent de la délicatesse & du soin, comme la Tapifferie, les ouvrages de broderie, &c. qui ne cedent en rien à ce qui se travaille le plus proprement en Europe. On assure que la coutume de ces Peuples étoit de faire enterrer les femmes toutes vivès avec leurs maris défunts, & l'on dit que cela se pratique ainsi plus avant vers l'*Amazone*: mais en général pour les mœurs, les coutumes & la Religion, ils ne different pas des autres Indiens.

Des *Chicapoyas* tirant au Sud-Est on se trouve chez les *Moteyones* & l'on va à *Maiobamba*. Au delà, vers le Sud-Ouest on a *saint Leon de Guanuco*, à quarante lieuës de *San Juan de la Frontera*. *Guanuco* est dans un Pays agréable & de bon air, où tous les fruits que l'on a apporté d'Espagne, viennent fort bien. Il y a beaucoup de gibier. Le *Chemin Royal* passe à *Guanuco*.

On trouve à quarante-huit ou cinquante lieuës de *Guanuco* une autre Colonie d'Espagnols. C'est *Guamanga*, que nos gens nommèrent *saint Juan de la Vittoria de Guamanga*. Elle fut bâtie par les Espagnols qui étoient avec *François Pizarre*, pour défendre les passages qui

qui font entre *Lima* & *Cusco*. Il passe à *Guamanga* une riviere dont l'eau est fort bonne, & l'on y voit d'assez jolies maisons de pierre, des jardins & une belle place où les Indiens portent leurs denrées à vendre. Le *Chemin Royal* passe à *Guamanga*.

L'air de *Guamanga* est fort temperé, & sain. Les habitans y sont courtois & affables, passant la vie dans la tranquillité & les plaisirs que la situation du lieu leur procure. Ils ont quantité de parcs pour leurs bestiaux aux environs de la Ville près de *Rio Vinoquo*, qui est la riviere de *Guamanga*. Il passe souvent des Missionnaires par cette ville, pour aller convertir les Peuples d'au-de-là les Montagnes. Le froment qui croît en ce Pays-là est aussi beau que le plus beau froment d'*Espagne*. Il en est de même des fruits.

Je n'oublierai pas de remarquer, qu'il y a près de *Rio Vinoquo* les ruines d'un beau Palais des *Yncas*, d'une structure toute differente des autres Palais du *Pérou*: celui de *Vinoquo* étant carré, au lieu que les autres étoient longs & étroits.

De *Guamanga* à *Cusco* il y a quarante-cinq lieuës. *Bilcas* est à huit lieuës

362 *Voyages de François Coreal*
de *Guamango*. La Riviere de *Bilcas*
vient d'un País affés abondant & plein
de mines, où les Indiens sont guerriers,
& gens de fatigue. De là on passe aux
Andaguaylas & ensuite à *Abançay* sur
la riviere du même nom. Tout ce can-
ton est aussi rempli de mines. Le *Che-*
min Royal passe à *Abançay*: mais cela
n'empêche pas que les routes ne soient
mauvaises, perilleuses, & difficiles à
travers les rochers & les montagnes,
dont les descentes sont dangereuses;
sur tout pour les chevaux & les mu-
lets, quand ils sont chargés. A cau-
se de cela on s'y sert beaucoup de
Llamas.

D'*Abançay* on va à *Matambo*, &
passant les Montagnes de *Villaconga*
on entre dans la Vallée de *Chiguixa-*
gana, terre de mines, comme toutes
les précédentes. Il y avoit autrefois
dans cette Vallée des Jardins & des
Maisons de plaisance des *Yncas*. *Ma-*
tambo n'est qu'à quatre lieuës de *Cus-*
co. On passe par le *Chemin Royal*, sans
quoi la route seroit beaucoup plus
mauvaise. De là on va à *Cusco* autre-
fois la capitale de l'Empire des *Yncas*.
Cette ville fut bâtie par *Mango-capac*,
premier Prince de la famille des *Yncas*,

en un terrain inégal & fermé de montagnes de tous côtez, près de la Riviere d'*Yucay* & de l'*Apurina*. On voit au Nord sur une colline les restes d'une forteresse jadis fameuse par ses trésors. *Cusco* a au Nord & à l'Est les *Andesuios* & les *Omasuios*, au Sud les *Callogas* & les *Condesuios*.

La Ville de *Cusco* est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle *Havan-Cusco* & l'autre *Oran-Cusco*. On voyoit au tems des *Incas*, sur le Mont *Caremga*, qui est auprès de *Cusco*, de certaines tours où ces Princes faisoient marquer le cours du Soleil. Au milieu de la Ville ces mêmes *Incas* avoient pratiqué une belle & grande Place, d'où sortoient, pour ainsi dire, quatre ruës magnifiques, qui représentoient les quatre parties de la Monarchie du *Perou*, & cela subsiste encore ainsi aujourd'hui. On peut dire que de toutes les Villes de ce grand Etat celle-ci étoit la plus superbe, la mieux bâtie, la plus ornée de beaux Bâtimens, la plus riche & la plus puissante. Il n'étoit pas permis d'en transporter des richesses, sans la permission du Souverain, & il y alloit de la vie à s'y hasarder. Le plus riche & le plus fameux Temple du So-

leil étoit à *Cusco*. On le nommoit *Curiacanche*. Le Grand Prêtre du Soleil s'appelloit *Villaouna*. Ce Temple superbe renfermoit des richesses prodigieuses. On y voyoit comme des trophées ou des captifs dûs au Soleil & toutes les Idoles des Peuples que les *Yncas* avoient subjugué. Un quartier de la Ville étoit habité par des étrangers nommez *Mitimaqs*, qui s'étoient soumis aux *Yncas*, & qui observoient une police fort rigide, conformément à leurs propres usages & cérémonies, quoique devenus sujets des *Yncas*. Les *Yncas* avoient leur Palais dans la Forteresse de *Chachsa-huana*, qui étoit en quelque façon composée de trois Fortereses, disposées en triangle. Celle du milieu faisoit le domicile des *Yncas*. Les Murailles y étoient incrustées d'or & d'argent, & ornées de toutes sortes de figures. On ne pouvoit aller à cette fameuse Citadelle que par des souterrains difficiles, dont les chemins embarrassés & tortueux formoient un labyrinthe d'où l'on avoit peine à sortir. Toute la Citadelle pouvoit être regardée comme imprenable, étant bâtie de quartiers de pierres quarrées, d'une grandeur si extraordinaire, qu'à peine plusieurs

bœufs pouvoient tirer une de ces lourdes masses : de sorte qu'on pouvoit regarder ce Bâtiment comme un chef-d'œuvre de l'industrie humaine. Nos gens ont détruit cet Edifice superbe ; mais n'ayant pû remuer ces pierres énormes, ils ont été obligez de laisser subsister la plus grande partie des murailles. Ce qu'ils en ont pris a servi à bâtir plusieurs belles maisons de la Ville.

Du tems des *Yncas* il n'étoit point permis aux habitans de *Cusco* de s'aller établir ailleurs. Il y avoit autrefois en cette Ville un grand concours de sujets de ces Princes, ce qui n'est pas étonnant, puisque la forme du Gouvernement de ces Monarques obligeoit tout le monde à lui venir rendre ses hommages : car les Principaux du Pays étoient forcez par ordre du Souverain de lui remettre leurs enfans comme des otages, sous prétexte de leur faire apprendre la langue de *Cusco*, ainsi que je l'ai déjà dit : & les autres particuliers y venoient pour travailler aux Bâtimens de la Ville, pour nettoyer & entretenir les ruës & les chemins, pour faire toutes sortes d'Ouvrages Mécaniques à l'usage de la Cour, & y exercer les arts sous les yeux du Prince.

Cette forme de Gouvernement entretenoit en même tems la fidelité & l'émulation des *Perouans*.

L'or & l'argent du *Perou* venoient aborder à *Cusco*. Il y avoit autrefois aux environs , & il y a encore aujourd'hui des mines fort riches : mais on les a un peu négligées , à cause de celles du *Porofo* , qui depuis longtems fournissent beaucoup de richesses avec moins de danger que celles des environs de *Cusco*. Celles de *Lampa* & celles de la *Cordilliera* de *Cusco* sont considérables ; quoiqu'il y en ait d'infiniment plus riches vers les *Moxes* , où l'on trouve des Indiens fort riches en or , mais d'un naturel sauvage & farouche. Nos Espagnols ont quelque peu de commerce avec les Peuples qui sont au de là des montagnes de *Cusco*.

Il y avoit à *Cusco* , du tems des *Yncas* , des quartiers assignez pour chaque Province du *Perou*. Les *Collaguas* , les *Caguarens* , ceux de *Pastos* , de *Quito* , &c. demeuoient tous en des Quartiers differens , & s'y gouvernoient suivant leurs propres coutumes & cérémonies : mais les uns & les autres étoient obligez d'adorer le Soleil Pere des *Yncas*. Il y avoit , en differens endroits de la

Ville, des Edifices souterrains où se renoient les Devins & les Enchanteurs : & c'est en ces souterrains que nos Espagnols déterrent de tems en tems quantité d'or & d'argent.

Les Vallées qui sont autour de *Cusco* abondent en grains & en fruits. Celle d'*Tucay* renferme des Jardins & des Maisons de Campagne, où nos gens n'ont rien épargné de ce qui peut occuper agréablement les passions. On y voit aussi de beaux restes de la magnificence des *Incas*. L'air y est si pur que les gens indisposez & malades s'y font mener pour reprendre leurs forces & recouvrer la santé. Les autres Vallées sont aussi fort agréables. Enfin, rien ne manque à *Cusco*, & c'est le séjour où j'aimerois le mieux passer ma vie pour le plaisir & pour la santé ; quoique l'air y soit un peu froid, à cause du voisinage des *Andes*.

On compte dans *Cusco* quinze à seize mille Espagnols, Creoles ou Indiens, sans parler des Etrangers qui s'y rendent pour le trafic. Les Eglises y sont très-riches, de même que les Maisons Religieuses, entre lesquelles brille surtout celle des Jésuites.

C H A P I T R E VI.

Suite de la Description du Perou, depuis Cusco jusqu'au Potosi. Suite de la Côte, depuis Arequipa jusqu'au Chili.

LA Vallée d'*Yucay*, dont je viens de parler, s'étend à plus de trois lieuës au delà de *Cusco* entre de hautes montagnes. A deux lieuës plus loin est le Val de *Tambo*, où l'on voit encore des ruines magnifiques des Magasins & Arsenaux des *Yncas*. Ensuite on se trouve dans le Pays des *Calloguas* & des *Condesuios*, peuples guerriers & belliqueux, qui n'obéissent pas volontiers à nos gens, & qui leur font du pis qu'ils peuvent. Ils habitent dans les hautes montagnes, où ils ont leurs Bourgs & leurs Villages. Ils sont adroits & grands chasseurs, à la maniere de tous les Indiens. Le *Chemin Royal* passe à *Chancas* & des deux côtez du Lac de *Titicaca*, si fameux au tems des *Yncas*. Tout le Pays qui est autour de ce Lac abonde en Mines, dont une partie est découverte; mais les principales restent in-

connuës , à cause de la grande haine que les Indiens de ces terres ont pour la Nation Espagnole , qui les tyrannise d'une maniere impitoyable.

Le Lac de *Titicaca* est dans le Pays des *Calloguas* & des *Omasnios*. Les environs sont bordez des habitations de ces Peuples. On y trouve de fort bon poisson. Il y avoit là autrefois un fameux Temple du Soleil & divers trésors cachez. On assure qu'il y en a encore plusieurs aux bords de ce Lac de *Titicaca* , & nos Espagnols y vont creuser de tems en tems pour en chercher. Au delà du Lac de *Titicaca* le *Chemin Royal* , qui se separoit en deux Chemins à droite & à gauche de ce Lac , n'en fait plus qu'un au-dessous de *Choquiapo* entre les *Andes* , & continuë ainsi jusqu'à *Plata*. Tout ce Pays est fort rude & fort difficile , à cause des Montagnes , qui le rendent d'un accès malaisé , mais en récompense il enferme quantité de richesses dans ses entrailles.

Plata est une jolie Ville dans la Province de *las Charcas* , à cent cinquante lieuës de *Cusco* , & à deux cent , ou à peu près , de *Lima* , dans un des endroits le plus froid du *haut Pérou*. Elle n'est pas maintenant des plus habitées ,

370 *Voyages de François Coreal*
mais les Bourgeois sont tous fort riches,
à cause des Mines. Celles de *Porto* &
du *Potosi* n'en sont qu'à dix huit lieuës.
Voici comment les Mines de *Plata* fu-
rent découvertes. Certains *Indiens*
voyageant un jour dans le voisinage de
cette Ville avec un nommé *Juan de*
Villareal habitant de *Plata*, vinrent à
une haute Montagne située dans une
plaine. Comme ils y apperçurent des
marques d'argent, ils se mirent à fouil-
ler & tirèrent de cette terre grande
quantité de ce précieux métal. Le bruit
de cette découverte s'étant répandu à
Plata, il s'y fit un si grand concours de
monde, qu'en peu de tems le nombre
des habitans augmenta jusqu'à sept ou
huit mille ames. Cela fut cause que l'on
abandonna d'abord les autres Mines de
Porco, de *Sant-Jago*, & de *Caravaia*,
à cause du grand profit qu'on trouva
à celie de *Plata* il est certain qu'il s'en
trouvera quantité d'autres, quand on s'a-
yisera de les chercher, & qu'outre cela
il y a plusieurs veines de Mineraux.

A l'égard de la côte; d'*Arequipa* on
va à *Xuli*. Ces deux Places sont à 17. dé-
grez de hauteur. *Xuli* a été autrefois
de plus d'abord qu'elle ne l'est présentement.
A trois lieuës de là est la ri-

Riviere de *Tambopalla*, & sept lieuës plus loin s'étend une pointe environ une lieuë en mer, au bout de laquelle gissent trois écueils. Une autre lieuë au-dessous de cette pointe on a le havre d'*Yllo* à l'embouchure d'une riviere de même nom, & à 18. degrés & demi de hauteur. C'est un lieu toujours assez bien pourvu de vivres & de rafraichissemens. * De-là, la Côte s'étend au Sud-Est & au Sud-Est quart à l'Est. Cinq lieuës plus loin on a le Cap appelé le *Morro del Diabolo* près de *Rio de Sama*. Au Sud - Est & Sud-quart à l'Est sept lieuës plus loin, on trouve une colline ou monticule avec quelques dunes; après quoi on trouve un islet, & enfin le Port d'*Arica*.

Cette Place est importante à cause des Mines, & défenduë par d'assez bonnes fortifications. Sa rade est à couvert des vents de Nord par de hautes Montagnes steriles. Il y a beaucoup d'*Indiens* aux environs de cette Ville, qui s'occupent à ramasser la *Guana*. Cette *Guana* est de la fiente d'Oiseaux, dont

* Ce Havre d'*Yllo* ressemble assés bien à une Isle, & c'est une pointe de terre basse, qui demande que les Navires se tiennent à distance, à cause qu'elle s'élançe dans la Mer.

on se sert pour fumer les terres, & c'est un des meilleurs revenus d'*Arica*. Autrefois toutes les richesses du *Potosi* & des autres mines de *las Charcas* y étoient voiturées sur des *Llamas* ou *Guanacos*. Maintenant on a changé de route & pris celle de *Lima* comme plus sûre: ce qui n'empêche pas qu'*Arica* ne soit encore une Place de grand commerce.

Vers le Sud il y a un rocher qui met la Ville à l'abri des vents de Sud & lui ôte par conséquent la fraîcheur que ces vents apportent: desorte que l'air de cette ville est mal sain & fievreux. La *Guana* y donne une odeur insupportable aux étrangers; mais les habitans s'y accoutument, quoiqu'avec le tems les exhalaisons qui s'élèvent de cet amas de *Guana*, qu'on voit aux environs d'*Arica*, jointes au mauvais air qu'on y respire, leur causent des maux de tête insupportables & leur donnent une couleur de mort. Outre ces désagrémens, *Arica* est encore fort exposée à des tremblemens de terre.

Avant la venuë de nos Espagnols, les *Perouans* alloient faire leurs sacrifices sur le grand rocher qui couvre la ville du côté du Sud: Après qu'ils a-

voient sacrifié , ils jettoient dans le creux du rocher ce qu'ils offroient à leurs Idoles ; & l'on croit dans le País, que si l'on pouvoit y penetrer , on y trouveroit des trésors immenses : mais les Creoles & les Indiens du Pays disent que le Diable garde ces trésors. On croit la même chose de la rançon que les *Indiens* apportoit à *Pizarre* , pour la délivrance de l'*Ynca Athualipa* , que ce Général Espagnol fit perir inhumainement , après que Frere *François de Valverde* ayant vainement travaillé à le convertir , se crut obligé de solliciter *Pizarre* à tirer l'épée contre ce Prince. Ces *Indiens* apprenant la mort de leur Souverain ensevelirent la rançon ou la jetterent dans les creux des rochers , & l'on s'imagine dans le País , que les Demons s'en sont attribués la garde.

Explication des lettres qui sont dans la Planche qui représente la vüe d'Arica.

- A le grand rocher où les Indiens faisoient leur sacrifice.
- B La Paroisse.
- C Convent des Peres de la Mercy.
- D Convent de Saint François.

E Sucrieries.

F L'endroit du rivage où est la source.

D'*Arica* la côte s'étend sept lieuës vers le Sud-Ouest, où est l'embouchure de la riviere de *Pizzagua*, & tenant la même route, il y a dix-neuf lieuës jusqu'au Cap de *Tarapaca*, vis-à-vis duquel il y a l'Isle de *Gouana*, qui est d'une lieuë de circuit, & à une & demie du Continent. Le Cap de *Tarapaca* est plus haut vers la mer que vers les terres.

De *Tarapaca* la côte s'étend encore au Sud quart de l'Ouest environ quatre lieuës. Alors on arrive à la pointe de *Decacana*. Douze lieuës par de-là cette pointe, on a le havre & la Baye de *Moxillon* ou *Messillones* à 22. degrés & demi de Latitude Meridionale. De *Messillones* la côte s'étend au Sud-Sud-Ouest pendant soixante sept lieuës. On trouve chemin faisant *Moeno*, & quelques autres Caps ou pointes, jusqu'à ce qu'on arrive à *Copiapo*, qui est dans un Golfe. Un peu plus loin on a la Baye de *Rio-Selado*. Cette riviere de *Selado* prend sa source dans les Montagnes de *Guasco* chez les *Calbaques*.

Suivant la Côte encore au Sud-Ouest environ huit lieuës , on trouve une pointe sans bois ni eau douce , près de laquelle est *Coquimbo*. Entre *Coquimbo* & *Guaſco* on a les Isles appellées *Mu-chillones*.

Coquimbo est une belle ville habitée des Creoles , des Espagnols & des Indiens. Cette ville est riche & trafique beaucoup au *Perou* , sur tout à *Lima*. Les Anglois maltraiterent fort cette Place en 1680. & ce qui y contribua en partie fût le manquement de parole du Gouverneur : Mais d'autre côté il étoit fort naturel de se débarasser de tels hôtes , & le manquement de parole est fort excusable , quand la promesse est arrachée.

Cette Ville est environnée de beaux vergers & de jardins , où l'on voit de très-beaux fruits. Il y a beaucoup de froment , d'huile , de poix , de coton , &c. Il y a aussi du cuivre , de l'herbe qui sert à faire des cordages & des toiles : enfin on y voit toutes sortes de denrées nécessaires à la vie. Le Havre de *Coquimbo* est un des meilleurs de l'*Amerique*. On y peut ancrer sur huit ou neuf brasses.

De *Coquimbo* on va à *Herradura* & à

376. *Voyages de François Coreal*
la Baye de *Tongoyo* : de là on va à la
riviere de *Lilmara*. Depuis cette riviere
on suit toujours le même cours jusqu'à
Choapa, qui est une pointe haute &
mauvaise. Quinze lieues plus loin sur
le même cours on trouve le Havre des
Quinteros à 32. degrés : mais avant le
Havre de *Quinteros*, on trouve des
bancs qui paroissent hors de l'eau, &
qui s'appellent les bancs de *Quinteros*.
Toute la terre est très-fertile entre
Quinteros & *Val-paraizo*, à sept lieues
de *Quinteros*.

La Ville de *Sant-Jago* est voisine de
Val-paraizo. C'est un Siege Episcopal :
mais le voisinage de *Val-paraizo* & les
guerres des Espagnols avec les *Chiliens*
l'ont faite tomber en oubli, & elle dé-
cheoit de plus en plus. Pour *Val-paraizo*,
il s'y fait beaucoup de commerce en tou-
tes sortes de choses, & l'on y recueille
ou transporte beaucoup d'or, sur tout
des parties Meridionales du *Chili*. Il
peut y avoir environ trois cent cinquante
à quatre cent familles d'Espagnols
ou de *Creoles*, gouvernez par un Es-
pagnol : mais l'interieur des terres est
sous la puissance des *Caciques* du *Chili*,
dont une partie reconnoît en quelque
façon l'autorité des Espagnols.

De *Val-paráizo* on va à *Topa de Calma*. A neuf lieuës de *Calma* on a la pointe de *Maule* & une riviere de même nom. Les *Chiliens* de ce quartier-là ne sont nullement subjugués, & les terres qu'on a à cette hauteur sont fort peuplées, à ce qu'on assure. Leurs habitations bordent le rivage de la riviere de *Maule* & ils y ont toutes les provisions nécessaires à la vie. De *Maule* on va à *Ytata*, & d'*Ytata* à la *Conception*, ville bâtie par *Valdivia*. La *Conception* est une belle ville, où le Gouverneur du *Chili* fait sa residence. On y fait le même commerce que dans les autres Ports du *Chili*. Les *Araucues*, qui habitent dans les terres sont ennemis mortels de nos gens, & les plus vaillans de tous les *Indiens* du *Chili*. Plus avant au Sud & Sud quarr de l'Ouest on a *Biobio* à dix-huit lieuës d'*Ytata*, ensuite le Port *Canero*, vers lequel la terre est extrêmement haute; puis *Impériale*, ville qui donne son nom à la riviere & fut bâtie par *Valdivia*. Enfin on trouve *Obsorno* & *Carclmapo*. Après cela on trouve des terres inconnues ou peu fréquentées. Tous les *Indiens* du *Chili*, & sur tout ceux des parties Meridionales, haïssent mortellement nos gens.

Le mot de *Chili* signifie froid, à ce qu'on dit : aussi le Pays est-il froid, principalement en allant vers le Pole *Antarctique*. Ces Contrées, furent découvertes en 1539. par *Pedro di Valdivia*. Elles sont fort peuplées dans les lieux qui ne dépendent pas des Espagnols. Les *Indiens* du Pays tiennent du *Perou* pour les coutumes & la maniere de vivre, même pour les habillemens : mais ils sont beaucoup plus braves que les *Perouans*, & beaucoup moins soumis qu'eux aux Espagnols, qui les ménagent, & n'oseroient les traiter comme des esclaves.

Le *Chili* est un Pays très-fertile, où l'air est fort sain. Tous les fruits de l'Europe y viennent fort bien & l'on y trouve quantité de Simples, dont la vertu & l'usage nous sont encore inconnus. On y trouve des Bois entiers de cocotiers ; des oliviers, des amandiers du cumin, de l'anis, de l'ambre, de l'herbe à filer, &c. Il y a de riches mines d'or & d'argent, sur tout à l'Est vers le *Tucuman* & le *Paraguay*, près de la *Conception* & du côté de *Rio de Guanache*, qui traverse le Pays ou quartier de *Cuyo* & le separe de celui de *Pampas*. L'avidité que nos gens eurent pour ces

richesses ruina presque autrefois les Colonies du *Chili*. Depuis ce tems-là les Hollandois & les Anglois ont essayé de s'y établir à leur tour : mais les *Indiens* voyant que ces Peuples ne sont pas moins interessez que nos Espagnols, n'ont eu garde de favoriser leurs entreprises; & je trouve qu'ils sont sages d'en user ainsi. C'est principalement à l'avarice insatiable de *Pedro di Valdivia* qu'est dûë la haine implacable que les Naturels du *Chili* portent à nos gens. Ce *Valdivia* les employoit par milliers à lui amasser de l'or, & quand ils n'avoient pas fourni leur tâche, il les traitoit d'une maniere si cruelle, qu'enfin ils se revolterent sous la conduite de *Caupolica* & massacrerent impitoyablement un grand nombre d'Espagnols. Ils firent perir miserablement ce *Valdivia*, & lui versant dans la bouche après sa mort deux ou trois livres d'or fondu, accompagnerent le suplice du malheureux Espagnol de ces paroles insultantes. » *ô Valdivia*, tu n'a ja-
 » mais pû te rassasier d'or pendant ta
 » vie, quoique nous ayons fait de no-
 » tre mieux pour apaiser ton avidité :
 » mais puisque nous n'avons pû y
 » réussir jusqu'à présent, bois en tout

» ton saoul après ta mort. Voilà de
 » quoi étancher ta soif. » Ceux qui ont
 succédé à *Valdivia* n'ont gueres pro-
 fité de son désastre : ce qui aliene de
 plus en plus l'esprit de ces Peuples du
Chili.

Les Quattiers de *Maule*, d'*Ytata* &
 de la *Conception* sont les plus beaux du
Chili, & c'est-là principalement que
 nos Espagnols sont établis, & où ils
 ont quantité de riches fermes. Celui
 de *Biobio* est fort riche, car cette rivie-
 re passe sur des veines d'or que les *In-*
diens amis de nos gens vont ramasser
 dans les sables que le courant de la ri-
 viere entraine. Les Campagnes de *Bio-*
bio sont pleines de *Sarsaparilla*, & de
 plusieurs autres Simples, dont les *In-*
diens connoissent l'usage, & dont ils se
 servent dans leurs maladies. Quand on
 a passé cette riviere de *Biobio*, on en-
 tre dans les terres des *Chiliens* qui sont
 en guerre avec nous. C'est le Peuple
 le plus guerrier & le plus adroit
 qu'il y ait en *Amerique*; car outre qu'ils
 combattent à la maniere des *Europeans*,
 ils ont encore appris l'usage des armes à
 feu, & à s'en servir comme nous. Il
 ne fait pas bon parmi eux pour ceux
 qui vont essayer de les convertir : car

ils payent fort mal le zele des Missi-
naires. L'avarice des Peuples *Europeans*
a toujours été un grand obstacle à la
Religion Chrétienne en *Amerique* : car
les *Indiens* disent ordinairement, qu'on
les fait Chrétiens pour les rendre esclaves ; & il me semble que cela est assez
veritable.

Je n'entre pas d'avantage dans le dé-
tail de ce grand Pays ; ne le connois-
sant que parce que j'en ai appris au *Pe-
rou*.

C H A P I T R E VII.

*De la Religion & des Coutumes des
Perouans.*

LEs Perouans adoroient du tems des
Yncas, le Créateur du Ciel & de
la Terre sous le nom de *Pachacamac*.
Ceux de la Vallée de ce nom lui avoient
bâti un fort beau Temple , ainsi que
nous l'avons déjà dit. Cependant le
Soleil étoit regardé chez eux comme le
plus grand & le premier de tous les
Etres, le Dieu Souverain & l'Arbitre
de l'Univers. On l'appelloit *Tecebira-
cocha* en langage de *Cusco*, & c'est

par la seule influence que, suivant eux, toutes choses furent créés. Outre le Soleil & *Pachacamac*, ils avoient de la vénération pour plusieurs créatures inanimées, & soutenoient que le Soleil avoit enfermé un esprit dans chacune de ces Créatures; ainsi que le croient encore les Idolâtres du *Perou* & tous les Peuples voisins. C'est à ces esprits qu'ils attribuent le bon ou le mauvais succès de leurs entreprises. Sans le secours d'aucun livre, & par la seule tradition, ils ont conservé jusqu'à maintenant, quoiqu'avec beaucoup de confusion, l'Histoire de leur Origine. Ils disent qu'il vint chez eux des Parties Septentrionales du Monde, un homme extraordinaire, qu'ils nomment *Choun*: que ce *Choun* avoit un corps sans os & sans muscles, qu'il abaissoit les montagnes, combloit les vallées & se faisoit un chemin par des lieux inaccessibles. Ce *Choun* créa les premiers habitans du *Perou*, & leur assigna pour subsistance les herbes & les fruits sauvages des Champs. Ils racontent encore, que ce premier Fondateur du *Perou* ayant été offensé par quelques habitans du plat Pays, convertit en sables arides une partie de la terre, qui

auparavant étoit fort fertile , arrêta la pluye, dessecha les plantes ; mais qu'ensuite émû de compassion , il ouvrit les fontaines , & fit couler les rivieres. Ce *Choun* fut adoré comme Dieu , jusqu'à ce que *Pachacamac* vint du Sud.

Choun disparut à la venuë de *Pachacamac* , qui étoit beaucoup plus puissant que lui , & qui convertit en bêtes sauvages les hommes que *Choun* avoit créés. *Pachacamac* créa les Ancestres des *Perouans* d'aujourd'hui , leur apprit la maniere de planter les arbres & de cultiver la terre. C'est lui qu'ils ont depuis ce tems-là regardé comme leur Dieu , à qui ils bâti des Temples & rendu les autres-Honneurs Divins. *Pachacamac* a été adoré de cette maniere jusqu'à la venuë des Espagnols.

Ils disent qu'il leur apparoissoit autrefois en forme humaine , & c'est sous cette forme qu'il rendoit ses Oracles aux Prêtres. Il paroît qu'ils ont ouï parler d'un ancien Déluge universel , auquel il n'échapa que fort peu de gens , qui se cachèrent dans les creux des hautes Montagnes , où ils s'étoient pourvûs de vivres. Les *Perouans* ajoutent, que pour voir si les eaux avoient diminué sur la surface de la Terre ,

on lâcha deux Chevres à plusieurs reprises ; mais ces Chevres n'ayant pû trouver la moindre petite herbe à brouter , s'en retournerent fort mouillées dans la caverne , d'où ils comprirent que les eaux n'étoient pas encore en état de s'écouler : Ainsi ils ne jugerent pas à propos de sortir encore de leur retraite. Ils les lacherent deux autres fois après cela , & à la dernière ils comprirent , par la bouë qu'ils virent aux pieds des Chevres , que les eaux achevoient d'écouler. Alors ils descendirent dans la Plaine , où ils trouverent quantité de serpens que le limon de la Terre avoit engendré. Ils croyoient aussi la destruction de l'Univers , & qu'elle seroit précédée d'une secheresse extraordinaire ; après quoi l'air échauffé par cette secheresse excessive s'embraseroit de lui même , allumeroit successivement toutes les parties & consumerait les Astres. C'est pour cela que quand ils voyoient quelque Eclipse , ils chantoient des chansons fort tristes , & faisoient des lamentations , croyant que la fin du monde approchoit. Ils croyoient non-seulement la fin de toute la Nature , mais aussi son renouvellement & l'immortalité de l'ame. Ils attendoient.

deient la resurrection des corps : puis-
que quand nos Espagnols nouvellement
arrivez au *Perou* allerent chercher des
tresors dans les sepulchres des morts,
les *Perouans* les suplioient de ne point
endommager les os de leurs Peres, de
peur que cela n'empêchât leur resur-
rection. Quelques sauvages que soient
la plûpart de ces Peuples de l'Ameri-
que, on trouve pourtant chez eux une
idée plus ou moins confuse de l'immor-
talité de l'ame.

Les *Perouans* ensevelissoient leurs
Princes & les personnes distinguées avec
beaucoup de magnificence, si tant est
qu'on puisse appeller ensevelir ce qu'ils
pratiqoient en cette occasion : car ils
les plaçoient sur des sieges élevés &
parés le plus richement qu'ils pouvoient.
Ils ornoient ces morts d'une maniere
superbe, & ensevelissoient ensuite auprès
d'eux, deux de leurs plus belles femmes;
car tous les Peuples de l'Amerique ont
toujours pratiqué la poligamie, & re-
gardé comme une chose dure & ex-
traordinaire, que le Christianisme or-
donne de vivre avec une seule femme
jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.
Nous avons parlé de cela dans la pre-
miere partie de cette Relation. Ce qu'il

y a de plaisant est qu'aucun de ces Peuples ne permette aux femmes une pareille liberté : mais je trouve bien plus plaisant encore , que les femmes des Grands du *Perou* fussent assés folles pour disputer entre elles à qui seroit enlevée avec eux. Il y a apparence que leurs Prêtres & Magiciens trouvoient des raisons pour les persuader à mourir ; mais peut-être qu'elles y étoient forcées par une loi tyrannique des Maris , & que l'honneur que l'on attribuoit à cette mort prétenduë volontaire servoit à en cacher l'horreur. On entéroit encore avec ces Grands deux ou trois domestiques , qui s'offroient de même volontairement à la mort , & quelquefois en si grand nombre , qu'il falloit en envoyer vivre jusqu'à nouvel ordre. Ils ajoutoient pour les besoins de l'autre vie beaucoup d'or & d'argent travaillé, la plus belle & la plus riche vaisselle , des fruits , du pain, du maiz, & autres pareilles choses. De tems en tems on alloit servir à boire & à manger au défunt en lui soufflant la nourriture dans la bouche , par le moyen d'une Sarbacane, craignant qu'il ne mourut de faim après sa mort. Ils le pleuroient plusieurs jours , & mettoient sa figure en bois

sur le sepulchre. L'Artisan y apportoit ses ouvrages, & le soldat y mettoit ses armes: tout cela pour honorer la memoire du défunt. Le deuil du Roy ou *Tncas* duroit pendant toute l'année: le premier mois sans relâche, & dans le cours de l'année on le renouvelloit tous les quinze jours.

Je ne sçai pas s'ils ont eu quelque communication avec le Diable, ni s'ils lui faisoient des demandes, & s'ils en recevoient des réponses. Tout ce qui n'est pas Christianisme, & tout ce qui est Hérésie doit toujors s'attribuer à l'artifice du Diable, mais quoi qu'il en soit du Culte que nos Theologiens Catholiques, Apostoliques & Romains prétendent que tous les *Indiens* ont rendu au Diable; si les *Perouans* l'ont servi, ce n'étoit pas un effet de leur respect, mais de leur crainte; car ils ont toujors regardé le Soleil comme le Dieu Souverain. Lorsque Frere *Vincent de Valverde* se mit à prêcher à L'*Tncas Athualipa* les veritez de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & qu'il lui parla de la *Création du Monde*, de la *Redemption du Genre humain*, par la mort de *Jesus-Christ*, comment il avoit été crucifié, ayant ensuite laissé N. S.

Pere le Pape , pour son Successeur , &c.
l'Yncas lui répondit , » je ne reconnois
» point de Createur de l'Univers que
» Pachacamac. Le Soleil est immortel.
» Vous autres Espagnols croyez tant
» qu'il vous plaira , en Jesus-Christ ,
» qui est mort à ce que vous dites , cru-
» cifié. Pour moi je sçai que le Soleil
» ne meurt point. Je m'en tiens à lui
» & à mes Guacas. (ces Guacas , sont
» en quelque façon les Dieux tutelai-
» res des Perouans ,) il m'importe fort
» peu que le Pape soit successeur de
» de Jesus-Christ , mais je sçai que Pa-
» chacamac a tiré toutes choses du
» néant , &c. Quand les Prêtres , ou
même les personnes distinguées avoient
à faire au Soleil quelque priere extraor-
dinaire , ils montoient de grand matin
au lever de cet Astre, sur un haut é-
chaffaut de pierre destiné à cet usage.
En quelques lieux du Perou, les portes
des Temples étoient du côté de l'Est,
principalement sous la Ligne. Ils y pen-
doient des toiles de coton peintes de di-
verses couleurs. On voyoit aussi dans
les Temples du Perou deux figures de
pierre taillée , qui représentoient deux
Boucs noirs , & devant lesquels on
tenoit toujours un feu allumé. On y

jettoit du Bois de senteur. On voyoit encore dans ces Temples des figures de Serpens : mais cela étoit plus ordinaire vers la Ligne & aux environs de *Cusco*.

Pour les *Guacas*, dont j'ai parlé, les *Perouans* les veneroient sous la figure de pierres, & les regardoient comme les Directeurs de leurs actions. Ces saintes Pierres étoient selon eux les Vicaires ou les Commis de la divinité, qu'ils croyoient trop élevée au dessus des hommes, pour s'occuper de tout ce qui les regarde. Il n'étoit permis à personne de s'approcher de ces *Guacas*, sinon aux Prêtres, qui en approchoient habillez de blanc, & qui se prosternoient ensuite en terre, tenant en leurs mains des linges blancs. C'est en cette posture, qu'ils prioient les *Guacas*, mais dans une langue non vulgaire & non entenduë du Peuple. Ils recevoient les offrandes que les devots leur presentoient, en enfoüissoient une partie dans le Temple, & gardoient l'autre partie pour eux. Ces offrandes devoient être d'or ou d'argent. S'il y avoit quelque chose fort extraordinaire à demander aux *Guacas*, ils leur offroient des animaux & même des hommes, qu'ils ou-

vroient, pour juger par leurs entrailles, si les *Guacas*, leur seroient propices, & si leur colere étoit apaisée; s'ils accorderoient enfin, ou s'ils leur refuseroient encore ce qu'ils avoient demandé. Ceux qui faisoient les offrandes, qui rendoient leurs vœux, ou qui venoient supplier les *Guacas*, s'abstenoient du commerce des femmes, ne cessoient de crier, & de heurler toute la nuit. Ils couroient, comme des extravagans, à l'honneur des *Guacas*, & jeunoient avant que de commencer leurs prieres. Quelques-uns se couvroient les yeux, s'estimant indignes de voir les *Guacas*, & même, il y en avoit qui se les arrachotent par un excès de dévotion. Les *Yncas* & les gens de façon n'entreprenoient rien sans avoir auparavant consulté ces *Guacas* par la bouche de leurs Prêtres, qui oignoient la bouche & la face de ces Idoles, & les portes de leurs Temples du sang des hommes & des bêtes qu'ils avoient sacrifié. J'ai ouï dire, qu'on avoit trouvé en quelques endroits parmi les richesses consacrées à ces *Guacas*, des Crosses & des Mîtres tout à fait semblables à celles de nos Evêques. Mais on ne sçait pas à quel usage les *Peromans* destinoient ces choses.

Outre les Temples du Soleil & des *Guacas*, il y avoit encore en divers lieux du *Perou* des Convens de Vierges, qui étoient comme les Vestales Romaines. Elles étoient obligées de faire vœu de continence & leur chasteté devoit durer autant que leur vie. Elles voüoient leur virginité au Soleil & s'occupoient dans ces Convents à filer, à coudre, à travailler en toile, en laine & en coton. Ces ouvrages servoient à l'usage des Temples & des Idoles. On assure même dans nos vieilles Histoires des Indes, que ces Ouvrages étoient destinez au feu, & qu'on les bruloit avec des os de brebis blanches, pour en jeter ensuite les cendres en l'air, en se tournant vers le Soleil: ce qui signifioit qu'on les lui avoit consacrées. Pour revenir aux Vierges dévouées au Soleil, elles étoient gardées par des Prêtres uniquement destinés à cette fonction, & aucune d'elles ne pouvoit sortir du Convent, sous peine de mort. Si par malheur elles devenoient enceintes, on leur faisoit subir la même peine, à moins qu'elles ne voulussent faire serment qu'elles devoient leur grossesse aux sacrées influences du Soleil: secret infailible pour sauver la mere, l'enfant

& le Prêtre par le moyen duquel le Soleil avoit daigné operer sur le corps de la Vestale. Cette grossesse divine, qui s'attribuoit au prétendu commerce du Soleil avec la Vestale, caufoit sans doute de grands abus, & je m'imagine que le Soleil devoit avoir beaucoup d'enfans. Pour moi je suis persuadé qu'il en revenoit un double profit; car d'un côté les Prêtres se divertissoient à jeu sûr, & de l'autre le Peuple n'étoit pas scandalisé des divertissemens de ses Prêtres.

Tous les ans & en Automne, les *Perouans* celebroident une grande Fête, lors qu'ils faisoient la recolte de leurs grains. La coutume étoit pour lors d'élever au milieu de la Place deux grands mâts, tels que sont nos *Mays* en Europe. On mettoit au haut, autour d'un cercle orné de fleurs, certaines statues de forme humaine. Il y avoit a certaine distance quantité de *Perouans*, tous rangez en bon ordre, qui joiioient du tambour, & qui, en faisant beaucoup de bruit, tiroient, chacun à son tour, sur ces figures, jusqu'à ce qu'elles fussent abatuës. Ensuite les Prêtres apportoient une autre figure, que l'on posoit au pied d'un de ces deux mâts. On y

facrifioit quelque bête, ou même un homme: & l'on frottoit cette figure avec le sang de la victime. Si les Prêtres apercevoient quelque marque dans les entrailles de la victime ils la déclaroient au peuple, & selon que les signes paroïssent bons ou mauvais, la Fête s'achevoit dans le plaisir ou dans la tristesse. On y buvoit comme il faut, on y dansoit, & l'on y jouoit à diverses sortes de jeux en usage chés les *Pérouans*.

CHAPITRE VIII.

Abrégé Historique du Règne des Yncas.

LE *Perou* a été civilisé & gouverné avec succès par les *Yncas*, qui étoient issus du grand Lac de *Titicaca*, Le premier de ces *Yncas* s'appelloit *Mango-capac* que les *Perouans* disoient né d'un rocher qu'ils montrent encore aujourd'hui près de *Cusco*. Ce *Mango-capac* eut un fils nommé *Sicarocha*, qui lui succéda. Il est à remarquer que la succession du Royaume venoit au fils aîné en droite ligne; que celui-ci venant à mourir, son frere lui succédoit, qu'après celui-ci le gouvernement re-

tournoit au fils aîné de son frere aîné ,
 après lui au frere de ce fils , ensuite aux
 enfans de ce fils , &c. La succession
 fautoit , pour ainsi dire , de la li-
 gne directe à la collaterale , & de
 la collaterale à la directe . *Llogue-Tupan-*
ghi succeda à *Sicarocha* & le fils de ce-
 lui-ci , qui s'appelloit *Mayta-capac* ,
 agrandit le Royaume du *Perou* par la
 conquête de la Province de *Cusco*. Il
 eut pour successeur son fils *Capac-Tu-*
panghu , qui fut suivi de *Mamma-Ga-*
gua. Ce *Mamma-Gagua* eut plusieurs
 fils & entr'autres *Yahuar-huacac-Tupa-*
jaghe , qui étoit un Prince fort guerrier,
 & qui réduisit plusieurs Etats sous sa
 domination *Viracocha* son fils lui succe-
 da , & à celui-ci *Pachachutes* , ensuite
Coyan fils de *Pachachutes*. *Coyan* fit bâ-
 tir la forteresse de *Cusco* , que *Tupac*
Ynca-Tupanghi fit achever. Cet *Ynca*
 conquit aussi *Xila* & *Quito* , & fit com-
 mencer le fameux *Chemin Royal* où , il
 établit des postes de demi lieüe en demi
 lieüe , qui couroient aussi vîte à pied que
 nos postes à cheval , portant même les
 voyageurs sur leurs épaules , ainsi que
 l'on assure que cela se pratique aussi au
Congo ; car avant notre venue au *Perou* ,
 il n'y avoit ni chevaux , ni ânes , ni mu-
 lets , ni autre bêtes de charge. On assu-

re que cet *Ynca* laissa cent cinquante fils après lui, entre lesquels *Guainacapac* son successeur ne dégénéra nullement de la générosité & du mérite de ses Ancêtres. Il administra la justice avec beaucoup de droiture, soit dans la paix ou dans la guerre, maintint l'ordre & la police dans l'état, & réduisit le Gouvernement sous une meilleure forme qu'il ne l'avoit auparavant. Il annulla les loix anciennes, changea les vieilles coutumes & leur en substitua de nouvelles. *Guainacapac* eut, dit-on, encore plus d'enfans que son père, & laissa pour successeur *Guaspar Ynca*. *Guainacapac* fut toujours fort respecté de ses sujets, qui, pour lui mieux témoigner leur affection, travaillèrent volontairement à perfectionner les deux grands Chemins Royaux, qu'on peut regarder comme une merveille de l'Univers. Ce Prince étant parti de *Cusco*, pour faire la guerre contre la Province de *Quito*, fut obligé de passer par de hautes Montagnes fort escarpées & d'un accès dangereux. Ses sujets résolurent de lui faciliter le retour, & entreprirent avec une peine incroyable de lui aplanir les montagnes & les rochers, de combler des vallées de quinze & vingt brasses de profondeur.

Ils firent enfin, après un travail immense, un grand chemin de cinq cent lieuës, qui sera toujours un monument de l'amour des *Perouans* pour leurs Princes, & de la grandeur des *Yncas*; quoique nos gens l'ayent gâté en plusieurs endroits, pour rendre les passages impraticables à leurs ennemis, dans le tems des guerres qu'ils eurent entr'eux, ou qu'ils soutinrent contre les Naturels du *Perou*. *Guainacapac* ayant entrepris un nouveau voyage à *Quitto*, pour visiter les Provinces qu'il avoit conquises, prit sa route à travers le plat Pays, & ces mêmes Sujets travaillèrent avec le même zèle & avec une peine inexprimable, à faire un nouveau chemin, en comblant les vallées & les marais, qui se trouvant dans la route de ce Prince la rendoient mauvaise. Ce chemin avoit quarante pieds de largeur, & des deux côtez de hautes murailles. Sa longueur étoit de cinq cens lieuës. Les murs se voyent encore & sont même assez entiers en plusieurs endroits. *Guainacapac* bâtit plusieurs Temples à l'honneur du Soleil, & fit grand nombre de *Tambos*; (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Magazins & leurs Arsenaux) pour y amasser des munitions

pour la guerre, tant dans les montagnes que dans les plaines, & le long des rivières. On en voit en plusieurs endroits des ruines assez entières. Ces lieux étoient toujours remplis de vivres & d'armes pour vingt ou trente mille hommes, & il y en avoit de dix en dix lieues; ou tout au plus ils n'étoient qu'à une journée de distance l'un de l'autre.

Au lieu de Couronne & de Sceptre, les *Yncas* portoient pour ornement autour de leur tête des houpes de laine rouge. Ces houpes leur couvroient presque les yeux, & ils y attachoient un cordeau quand ils avoient à faire faire ou à commander quelque chose. Lorsque l'*Yncas* avoit donné ce cordeau à quelque Seigneur de sa Cour, le peuple étoit obligé de respecter ce signe d'autorité, & d'obéir à tout ce que le Seigneur lui commandoit; quelque extraordinaire que put être le commandement. Par exemple; quand il se seroit agi de ruiner une Province, il auroit fallu obéir à ce Gentil-homme; s'il avoit donné cet ordre injuste ayant le cordeau.

Les *Yncas* étoient portez dans une voiture fort semblable à la Litieré, ou

verte par les côtez, & couverte de plaques d'or. Une centaine de Seigneurs & de Gentilshommes distinguez la porteroient sur leurs épaules, ou le suivoient: mais souvent l'*Yncas* étoit porté sur un brancard. Il falloit bien prendre garde de ne pas heurter ni la litiere, ni l'*Yncas*; car il y alloit de la vie. Il n'étoit pas non plus permis d'approcher de sa personne ou de lui parler, sans avoir les mains garnies de présens. Il falloit lui en faire toutes les fois qu'on vouloit avoir audience; & quand on l'auroit demandée dix fois en un jour, dix fois il auroit fallu se mettre en état de faire des présens à l'*Yncas*. Il étoit aussi défendu de le regarder en face.

Quand l'*Yncas* avoit fait la conquête de quelque Province, il y faisoit de nouvelles Colonies & transportoit les anciens habitans en des Provinces plus éloignées, observant pourtant de faire ces *Trans-migrations* en des Climats qui se ressemblassent. C'est ainsi que les habitans d'un Pays chaud étoient envoyez en un Pays chaud, & ceux d'un Pays froid en un Pays froid; les montagnars dans d'autres montagnes, &c. Il imposoit à ses sujets pour tribut un certain revenu qu'il s'attribuoit sur le

rapport de leur terroir, & personne n'étoit obligé de payer autrement qu'il ne pouvoit, ni au-dessus de ses moyens.

L'*Yncas Guainacapac* ayant conquis la Province de *Quito* y établit son séjour pendant quelque tems. C'est en cette Ville que naquit *Athabaliba* ou *Atahualpa*, fils de *Guainacapac*, qui lui donna la Souveraineté de *Quito*: mais *Cuaschar*, autre fils de *Guainacapac*, ne voulut pas consentir à cette donation, & fit la guerre à son frere; ce qui causa dans la suite la perte de la Monarchie du *Perou*. Le mot de *Guaschar*, signifie corde ou cable, & l'*Yncas Guaschar* fut ainsi nommé, parce que quand il naquit, son pere *Guainacapac* fit faire un cable d'or si gros & si grand, qu'à peine deux cens hommes le pouvoient porter. Ce même *Yncas* avoit une plaque d'or de la valeur de vingt-cinq mille ducats. Elle échut en partage à *François Pizarre*, premier Vice-Roy du *Perou*. Toute la vaisselle, les vases, &c. étoient d'or. Les *Yncas* avoient établi à *Cusco* quantité de boutiques d'orfèvrerie, pour y fabriquer toutes sortes de vaisseaux d'or & d'argent, de joyaux, de statues d'hom-

400 · · · *Voyages de François-Coréal*
mes, de bêtes, d'oiseaux & autres figures. Et bien que les Orfèvres du *Perou* n'eussent pas l'usage des instrumens de fer, comme nous, ils ne laissoient pas de faire ces Ouvrages & de les finir avec beaucoup d'industrie.

La guerre entre *Guascar* & *Atahualpa* fit perir quantité d'hommes de part & d'autres ; mais enfin *Atahualpa* eut du pire & fut pris dans la Province de *Tomebamba*. *Guascar* le fit enfermer dans un Château, d'où *Atahualpa* trouva moyen de se sauver pendant que *Guascar* s'amusoit à se divertir avec ses Officiers après la victoire. *Atahualpa* s'étant ainsi échapé se retira à *Quito*, & y fit accroire que son pere *Guainacapac* l'avoit changé en serpent, que par ce moyen il s'étoit sauvé en se glissant par un petit trou. Il les invita à recommencer la guerre & à lui prêter du secours. Enfin il fit si bien qu'ils se remirent en Campagne, & ils combattirent si vaillamment pour *Atahualpa* ; que *Guascar* fut vaincu à son tour & pris prisonnier. *Atahualpa* le fit mener à *Cusco* : mais *François Pizarre*, qui entra alors dans le *Perou*, profita de la dissention qu'il y avoit entre ces deux freres, & conquit ce

Royaume si riche & si florissant; après s'être rendu maître de la personne du Roy, lui avoir demandé une rançon excessive & presque immense, & l'avoir ensuite fait étrangler dans la grande Place de *Cusco*, contre la parole donnée. Vingt jours avant la mort tragique de l'*Yncas Atahualpa*, il parut une Comete qui fit dire à ce Prince infortuné, qu'elle présageoit la mort prochaine de quelque Grand Prince, sans penser qu'elle pouvoit bien présager la sienne.

Dans le tems qu'il traitoit de sa rançon avec les Espagnols, il fit tirer *Guascar* son frere des prisons de *Cusco* & le fit tuer; craignant que s'il tomboit aussi entre les mains des Espagnols, il ne fut cause qu'ils demandassent une plus forte rançon. Ces deux freres étant morts, la couronne fut donnée à *Manco-Yncas*, autre fils de *Guainacapac*. Ce Prince, qui n'avoit que l'apparence & l'ombre de la Royauté, se fit appeller *Manco-Capac*, *Puchuti Tupan*, & fut soumis au Roy d'Espagne comme son Vassal en 1557. le 6. de Janvier, qui est la Fête des Rois. Dans la suite du tems ceux qui restoient de la Famille Royale des *Yncas*

402 *Voyages de François Coreal*
ne pouvant plus vivre sous la servitu-
de s'allerent, dit-on, établir dans l'in-
terieur de l'*Amerique Meridionale*,
où l'on assure qu'ils se sont emparez
d'un Pays, où ils regnent encore a-
vec beaucoup de magnificence, &
qu'ils y ont conservé les Loix & la
Religion du *Perou*. Le Pays qu'ils oc-
cupent est très-riche en or & en ar-
gent. Telle fut la fin de l'Empire des
Tucas du Perou.



CHAPITRE IX.

Voyage de Quito à Panama. Ville qu'on trouve sur la Route de Quito à Popayan. Coutume des Indiens de la Province de ce nom.

JE partis de *Lima* sur la fin de 1695. pour m'en aller à *Quito*. C'étoit la troisième fois que je me retrouvois en cette Ville, où il n'auroit pas tenu à moi que je n'eusse fini ma vie à l'abri de ma petite fortune, à cause des habitudes que j'y avois contractées autrefois, si l'état de mes affaires me l'avoit permis alors. Mais j'avois à craindre d'ailleurs les poursuites de certaines personnes devotes de *Lima*, qui prenoient à tâche de me décrier par tout, à cause que j'avois découvert certaines intrigues qui ne s'accordoient pas avec la devotion qu'ils professoient, & qu'il m'étoit échappé d'en publier quelque chose. Non seulement ils me haïssoient pour l'amour de Dieu, mais leur pieté m'auroit encore fait saisir par l'Inquisition comme un Heretique, si je m'étois obstiné à demeurer à *Lima*, & que dans la suite du tems on

454 *Voyages de François Cœreal*
eut appris qu'on me trouvoit encore dans le-Perou. Je pris donc la resolution de m'en retourner en Europe, & je sortis de *Quito* après y avoir sejourné deux mois entiers, dans le dessein d'aller par terre à *Panama*, pour peu que la route me parut praticable.

Je profitai de l'occasion qui se presentoit pour aller a *Popayan*, & je me mis en chemin avec le Convoi des marchandises que l'on y transporte qui sont des étofes fabriquées à *Quito*, de la Canelle, qui croît dans la Province de *Los Quixos*, du fer, du cuivre, du vin, diverses étofes de soye & autres fabriquées en Europe, des dentelles d'or d'argent & de fil, & quantité de petits Ouvrages de mercerie, qui se négocient à 4 ou 5 cent pour cent de profit aux *Indiens* qui sont dans les terres. On y transporte encore beaucoup de Maïz & d'autres grains.

On trouve la route de *Quito* à *Popayan* assez agréable jusqu'à *Pasto* pourvu qu'on ait passé les Montagnes de *Quito*. On suit toujours le *Chemin Royal* qui finit à *Pasto*. Cette Ville est à 55 lieües de *Quito* & à 50 de *Popayan*. *S. Michel d'Ybarra*, qui est sur la route de *Pasto* près des Montagne de *Quacos*, est une petite Ville

peuplée d'Indiens assujettis aux Espagnols, & de Creoles. Un *Padre* gouverne ces gens. Le voisinage des Indiens non assujettis est fort incommode aux habitans de *S. Michel*. Cette Place est sur la frontiere de la Province de *Popayan*.

Tout le plat País jusqu'à la mer est habité par des Nations Indiennes, que nos Espagnols confondent sous le nom de * *Braves* & de *Guerriers*, parce qu'elles leur font bonne guerre. Ceux que nos gens peuvent attraper sont envoyés aux Mines du *Pérou* ou du *Popayan*. Pour eux ils massacrent les Espagnols. Ces Nations occupent des Montagnes pleines de mines fort riches, & je ne doute pas que l'on ne tirât de grands avantages d'une alliance avec ces gens que l'on pourroit civiliser avec le tems.

De *Pasto*, qui est une fort jolie Ville habitée par quelques centaines de Creoles, parmi lesquels il y a soixante à soixante dix Espagnols, la route est difficile & dangereuse jusqu'à *Popayan*, tant à cause des Indiens sauvages, qui ne font aucun quartier à ceux qu'ils attrapent, que pour les Montagnes qu'il faut passer, qui sont pleines de precipices

dangereux. Ceux qui voyagent dans ces quartiers-là doivent se munir de bons fusils pour éloigner de tems en tems les *Indiens* & les bêtes sauvages. Il faut aussi prendre garde de ne pas s'écarter des Convois, & de se tenir toujours dans le grand chemin; parce qu'il y a ordinairement des *Indiens* en embuscade dans les défilés & dans les bois. Ces *Indiens* sont fins & subtils, & dissimulent fort bien leur haine, quand ils ne se sentent pas les plus forts. On leur trôqua sur la route diverses bagatelles pour des vi- vres qu'ils nous donnerent en échange. Les *Indiens* du *Popayan* & des environs de cette Province ont pour demeure les creux des rochers, ou tout au plus de petites huttes ou cabanes faites de *Pal- mite*. Ils parlent si fort du gosier; qu'on a peine à distinguer leurs paroles, à moins que d'y être accoutumé. Les fem- mes ont pour habillement une jupe de toile ou un tablier de coton qui leur ceint le corps. Les hommes portent une espe- ce de chemise qui passe à peine la moi- tié de la cuisse. Ils ont au nés & aux oreilles des anneaux d'or & des pier- res que je pris pour des émeraudes; aux bras & aux jambes des brasselets de verte & de corail, qu'ils preferent à tout l'or du monde; & sur la tête des

plumes de diverses couleurs. Ils ont pour le moins autant d'attachement pour les petites bagatelles qu'on leur troque, que nous en avons pour l'or & l'argent. A l'égard du courage, ils en ont jusqu'à la fureur & traitent impitoyablement nos Espagnols, ainsi que je l'ai déjà dit. Ils ont soin d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfans, & leur apprennent avec soin la date & l'Epoque de la Conquête de leurs terres. Ils ont de certains cordons de coton, auxquels ils font des nœuds d'espace en espace, qui par leur grosseur ou par leur couleur signifient les choses qu'ils veulent se représenter. Ils appellent ces cordons *Guappas*. Les Peuples de l'*Amerique* n'avoient pas l'usage de l'écriture avant l'arrivée de Européens, & la plus grande partie d'entr'eux ne conservoit la memoire des choses que par le moyen de ces cordons. Ceux du *Po-payan* montrent à leurs enfans les nœuds qui marquent l'arrivée de nos gens aux *Indes Occidentales*, & les exhortent à se ressouvenir, qu'il vint alors de la mer une troupe de voleurs avec des barques ailées pour leur violer leurs femmes, pour les piller, les tuer, & les détruire avec leurs enfans. C'est

468 *Voyages de François Coréal*
ce que j'ai appris à *Popayan* même.

Cette Ville, qui prend son nom de la Province, ou qui le lui donne, est le Siege d'un Evêque. Les habitans sont tous Creoles ou *Indiens*, excepté quelques Espagnols. Ils vivent fort à leur aise & fort agréablement. L'Evêque & les *Padres* y gouvernent le Temporel autant que le Spirituel : mais les courses des *Indiens* rendent les environs de la ville de *Popayan* peu sûrs, & généralement on peut dire que le plat Pays de cette Province n'est point encore soumis. On a même été obligé d'abandonner plusieurs établissemens dans la Province, à cause des *Indiens* qu'on n'a pu dompter : cependant si l'on en croit les Missionnaires, leurs armes feront sur les Sauvages ce que celles de nos gens n'ont pû faire encore ; car il s'en convertit tous les jours, & leurs mœurs s'adoucissent beaucoup par la conversion. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué que les Creoles de cette Province sont fort adroits aux armes & très-propres à la fatigue. Ils ont beaucoup de courage & ne songent pas tant à leurs plaisirs que ceux du *Mexique* & du *Perou* : ce que j'attribue aux guerres continuelles qu'ils ont avec les *Indiens*,

diens, qui les empêchent de vivre dans la mollesse. J'y ai remarqué encore, qu'aussi-tôt que les *Indiens* sont convertis par nos gens, on les mélange avec les *Creokes* & que l'on s'allie même avec eux, afin de leur faire oublier leurs parens & leurs amis. Cette politique, qui est très-bonne, se pratique dans le *Popayan* & le *Paraguay* bien plus que dans les autres Pays des *Indes Occidentales*. La Province de *Popayan* a beaucoup d'or & diverses sortes de pierres précieuses. On en tire aussi du Baume, du Sang - dragon, du jaspe, & une espece d'agathe. Sa situation est très-forte, à cause qu'elle a d'un côté la mer, & de l'autre les montagnes où se tiennent ordinairement les Naturels du Pays que l'on n'a pas encore pû soumettre. Nos gens trafiquent avec eux par le moyen des *Indiens* convertis : mais ces troqs ne se font jamais selon la valeur réelle des choses, parce que ces Peuples estiment ce qu'on leur offre à proportion du besoin qu'ils en ont, & du plaisir qu'ils trouvent à le posséder.

De *Popayan* à *Cali* nous suivîmes la grande route. C'est à *Cali* que se tient le Gouverneur de la Province. Cette Ville est à quarante lieues de *Popayan*, au

410 *Voyages de François Coreal*
pied des montagnes & sur le bord du
Cauca, riviere qui prend sa source
dans les monts qui séparent le *Perou*
du *Popayan Meridional*. Le voisinage
des *Indiens guerriers* y est incommode
& facheux, mais les habitans ont la
précaution de ne pas s'engager dans les
lieux où les Naturels du Pays se tien-
nent. Ces gens de *Cali* sont adroits &
braves. Ils ont une espèce de lance
qu'ils dardent avec une justesse si gran-
de, qu'ils ne manquent jamais leur
coup. Les environs de cette Ville sont
fort agreables, excepté vers les Mon-
tagnes, où, comme j'ai dit, il y a beau-
coup de mines d'or, que les *Indiens* ca-
chent avec soin.

Pour aller de *Cali* à la Mer du Sud
je traversai les montagnes où se tien-
nent les *Indiens Guerriers*, avec quel-
ques hommes que le Gouverneur en-
voyoit au Fort de *Saint Bonaventure*.
Nous étions tous bien pourvus de pou-
dre & de bonnes Armes à feu, afin de
nous défendre contre leurs insultes,
& nous arrivâmes au Fort après avoir
fait douze mortelles journées avec
beaucoup de fatigue & de danger.
Quand on a passé les montagnes, on
trouve aussi-tôt plusieurs habitations

des *Indiens*. Nous n'y rencontrâmes en arrivant qu'un seul vieillard & quelques enfans. Le vieillard, qui paroiffoit un homme de foixante-cinq ans, nous parla en fort mauvais Espagnol. Il nous dit que ses gens étoient en course, mais qu'ils reviendroient le soir avec les femmes. C'est la coutume chez ces *Indiens*, que les femmes s'occupent à la culture des champs, pendant que les hommes chassent & vont à la course, emmenant avec eux les garçons, dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ans. Lorsque ces hommes retournent aux habitations, ils ramènent leurs femmes avec eux & tous ensemble ils reviennent en chantant & en dansant au son d'une espee de flutè & d'un tambour, dont leurs Prêtres ou Devins jouent. Ceux qui dansent au son de ces instrumens, répondent aux Prêtres par des paroles entrecoupées d'un bourdonnement, qui approche fort de celui des mouches; & ce bourdonnement est toujours accompagné de gestes comiques & ridicules, & d'un mouvement si violent, qu'on diroit qu'ils veulent se disloquer tout le corps. Après qu'ils se sont bien secoués, ils se regalent entr'eux de leur chasse & de leur boif-

son, sans y apporter beaucoup de façon. Quand il y a quelque chose d'important sur le tapis, comme seroit peut-être une partie de chasse, &c. on s'assemble & l'on mange ensemble. Les Anciens président à ces délibérations & donnent les ordres aux jeunes : mais ces Anciens restent au logis avec les filles & les garçons, qui ne sont par encore en âge de pouvoir aider à leur Pere & à leur mere.

Le vieillard, dont je viens de parler, fit d'abord quelque difficulté de nous donner des provisions que nous lui demandions. Nous lui offrîmes de l'argent, qu'il refusa, en nous disant, *qu'il ne sçauroit que faire de cela.* Alors nous lui présentâmes des bagatelles, & il en choisit ce qui l'accommodoit le mieux : mais rien ne lui plut davantage qu'une petite linote de bois, qui imitoit le ramage de cet oiseau, quand, après l'avoir remplie d'eau, on y souffloit par une petite ouverture. Cela divertit extrêmement le vieillard & le mit de fort bonne humeur, si bien qu'il n'eut rien à nous refuser. Cela prouve qu'il est aisé de s'attirer l'affection de ces Sauvages, pour peu qu'on veuille s'appriivoiser à la faiblesse de leur raison. Lorsqu'on a gagné

cela & qu'on a eu l'adresse de remarquer comment il faut prendre les *Indiens*, on peut se flater de se les attacher entièrement : mais quoiqu'ils nous paroissent fort sauvages & des plus bêtes, ils n'aiment pourtant ni la violence, ni le mépris, & sçavent bien défendre leur vie & leur liberté.

La traversée de ces Montagnes est fort longue, & c'est ce qu'il y a de plus dangereux sur cette route. Nous fîmes un séjour de huit à dix jours, à la Baye de *Saint Bonaventure*, dont j'ai parlé cy-devant. Nos Espagnols y ont fait bâtir un Fort, pour assurer la Côte en cet endroit - là, & tenir en bride les *Indiens* des environs. Ce Fort renferme quelques maisons de bois, assez chétives. Il est défendu par quatre Bastions, sur lesquels on a posé quelques piéces de canon fait au *Pérou* : mais il seroit nécessaire que ce poste très-important fût mieux entretenu d'hommes & de munitions ; quoiqu'on n'ait peut-être rien à craindre en cet endroit que de la part des Pirates. A l'égard des *Indiens*, il ne faut pas tant d'affaires pour les tenir éloignés : mais si les Anglois ou les Hollandois, qui font maintenant la guerre pour ôter à l'*Espagne* son Roy

legitime, & lui en substituer un qui soit à leur guise, trouvoient moyen, sous ce pretexte, de s'aller établir un jour dans le Golfe de *Darien*, à l'embouchure de la riviere, & si, en s'alliant avec les *Indiens* des montagnes, qui sont entre l'*Audience de Santa Fé*, & celle de *Panama*, ils penetroient à la mer du Sud; ce Fort & la Baye ne soutiendroient pas six heures d'assaut. Cette Baye de *Saint Bonaventure* est pourtant disposée de telle maniere, qu'il seroit aisé de la rendre inaccessible aux ennemis; & pour garantir la verité de ce que j'avance, on peut lire ce que j'en ai dit dans la seconde partie de cette Relation. Elle a un autre avantage, c'est d'être le port & l'étape de *Cali*, de *Popayan*, de *Santa Fé*, & generalement des parties Meridionales de *Terra ferma*.

Je m'embarquai sur un Vaisseau qui s'en retournoit à *Panama*. Je pris cette route malgré moi, voyant que celle de terre seroit absolument impraticable, & ne trouvant personne qui voulut s'hazarder à la prendre, à cause des Pays deserts & des Nations sauvages qu'il falloit traverser, avant que d'arriver à *Sainte Marie*, d'où le trajet

jusqu'à *Panama* n'est gueres moins difficile & perilleux. Je m'arrêtai à *Panama* le moins qu'il me fut possible, de même qu'à *Porto-belo*, d'où je passai à la *Havana* sur un vaisseau d'avis. Je sejournai à la *Havana* une partie de l'année 1697.

C H A P I T R E X.

Suite de la Description de la Province de Popayan. Des Natwrels de l'Istme de Panama & de leurs Coutume.

EN general tout ce qui croit au *Mexique* & au *Perou* croît effectivement, ou peut aussi croître dans le *Popayan*. Je ne suis point d'avis d'imiter plusieurs Voyageurs, qui, pour trouver quelque chose de nouveau, ont inventé des plantes, des animaux, des hommes, des coutumes & des Pays, qui ne se trouvent nulle part que dans leur imagination. La Terre, le Soleil, le Ciel & les Elemens ne produisent pas toujours des monstres & des prodiges; & quand ils le font, ce n'est pas à cause qu'ils agissent en des climats éloignés du nôtre.

On trouve quantité de Cottoniers dans le *Popayan*. Cet Arbre porte une Noix pleine de laine, qui en sort quand elle est mûre, & dont on ne fait pas grand cas. Les *Indiens* de *Panama* creusent ces arbres par le moyen du feu pour en faire des canots.

Les *Cedres* de ce Pays-là sont fort hauts & gros à proportion. Il en croît beaucoup sur la côte du *Perou* & sur celle de *Mexique*. Le bois en est rouge, & de bonne odeur : mais avant la venue des Européens ils ne servoient aux *Indiens* qu'à brûler, ou à faire des canots. Pour le Palmier il est presque inutile d'en parler, tant il est connu. Sa tige est droite & garnie de piquans. Le cœur de l'Arbre est rempli de moëlle, la côte de la feuille est aussi garnie de piquans, & la feuille est dentelée. Le fruit croît entre les racines des feuilles, en forme de grape de raisin. Les *Indiens* employent le bois de cet Arbre à la structure de leurs Cabanes, ils en font aussi leurs flèches. Les femmes en font des navettes pour leurs toiles de Coton.

Il y a aussi des *Cocotiers* dans le *Popayan*, & des Arbres de *Cacao*, dont le fruit sert à faire du Chocolat.

On y trouve encore des *Plantains*, de même que vers *Panama*, & au *Mexique*. La tige de cet Arbre est couverte de feuilles qui poussent les unes dans les autres jusqu'au sommet, où le fruit croît. Ces feuilles s'écartent du tronc, & forment un panache tout autour. C'est la nourriture des *Indiens* qui les plantent en sillons. On en fait aussi des gâteaux, & des confitures.

Le *Sappota* a son fruit petit, & d'une très-belle couleur quand il est meur. On en trouve dans le *Popayan* & dans le *Perou*, aussi bien que dans le *Mexique*.

Le *Sapotillo* y croît aussi. Cet Arbre n'est pas des plus hauts, il n'a point de branches au sommet; mais on lui voit une tête comme celle d'un *Chêne*. Son fruit est agréable, gros comme une petite *Poire*, & couvert d'une peau assez mince.

Le *Poirier piquant* croît à l'*Isthme* de *Panama*. C'est un Arbrisseau de quatre à six pieds de hauteur, dont les feuilles sont épaisses. Il est rempli de piquans. La *Poire* vient à l'extrémité de la feuille.

Pour les *Cannes de Sucre*, elles ne manquent pas dans les *Indes Occiden-*

418 *Voyages de François Coreal-
tales* ; mais les Naturels du *Popayan* ne
s'embarassent gueres du soin de les cul-
tiver. Je dirai encore un mot du *Man-
cenillo*, dont j'ai parlé cy-devant. Son
fruit porte le nom de *Pomme de Mance-
nille*. Il a l'odeur agréable & l'appa-
rence d'une belle Pomme ; mais c'est
un poison , & si l'on en mange il tuë.
Si l'on mange même de la chair de
quelque animal , qui s'en soit nourri,
l'on en est empoisonné & l'on a peine
d'en revenir. Cet Arbre croît dans les
prairies. Il a le tronc gros & la tête
fort chargée. Le bois peut servir à des
Ouvrages de marqueterie : mais il est
dangereux à travailler.

Je regarde comme infiniment utile
la plante d'où l'on tire de la soye , ou
plûtôt du lin fort délié. Il y en a quan-
tité dans les montagne de *Popayan* &
du *Perou*. La racine de cette plante est
pleine de nœuds ; ses feüilles sont com-
me la lame d'une Epée, de l'épaisseur
de la main dans le milieu près de la ra-
cine, plus minces vers les bords & vers
le haut, où elles se terminent en pointe.
Les *Indiens* & nos gens coupent ces
feüilles, quand elles sont à une certaine
grandeur. Après les avoir sechées au
Soleil, on les bat, & l'on en tire du
Lin plus fort que celui d'Espagne. Les

Indiens en font auffi des cordons pour les Hamacs, des cordages, & des Filets. Nos *Espagnoles* en font des Bas, que l'on estime. Les Mulâtres & les Negres en font des dentelles, dont elles se parent pour les grandes Ceremonies.

Les *Tamarins* font bruns & de très-bon goût. L'Arbre qui les porte est beau; il croît dans un terrain sablonneux auprès des rivieres.

La *Cannelle* croît au *Perou*, de l'autre côté de *Quito*. La gouffe de ce fruit est plus courte que celle de la Fève; mais plus épaisse. Les côtes & les rivieres sont souvent embarassées d'une espece de cannes ou roseaux, qui rendent souvent le terrain impraticable, principalement dans l'Istme de *Panama*. Il en sort jusqu'à trente & quarante tiges d'une seule & même racine, toutes garnies de piquans. Elles viennent beaucoup plus dans un terrain marécageux, que sur le bord des rivieres.

Il y en a de creuses qui sont longues de vingt à trente pieds, & de la grosseur de la cuisse.

Pour les *Mangles*, ils croissent dans l'eau, dans les Isles & en Terre ferme. Ils ont leurs racines si entrelacés les

unes dans les autres, qu'il est impossible de se frayer un chemin à travers. Ces racines s'élevent & s'unissant toutes ensemble vont se rendre en forme d'arcades au tronc d'un Arbre, qui a deux à trois pieds de Diametre. L'écorce des *Mangles*, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & sert à tanner nos cuirs. Les *Mangles* croissent en quantité vers les montagnes du *Perou*, du côté des *Quijos*, & en quelques lieux de la Province de *Popayan*: mais ils y sont plus petits qu'ailleurs. Les *Indiens* en font infuser l'écorce, & en donnent à boire la prisanne à leurs malades: mais je crois qu'ils ont appris ce remede de nos Espagnols du *Perou*.

On trouve par toute l'*Amerique Meridionale* deux sortes de *Poivre*. L'un & l'autre croissent sur un petit Arbrisseau. Le *Bois rouge* croît aussi au *Popayan*. J'y ai vû plusieurs des Arbres, dont on tire ce *Bois rouge*, qui n'est pas ce qu'on appelle *Bois de Bresil*. Ces Arbres sont de la grosseur de la cuisse & de 30. ou 40. pieds de haut. Leur écorce est pleine d'entaillures, & quand le bois en est coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune. C'est avec ce bois & de la terre rouge, que tous les *Indiens* de l'*Amerique Meridionale* teignent le Coton

dont ils font des Branles, des écharpes, des tabliers, &c. Je ne dis rien de la *Cassave*, des *Tucas*, des *Parates*, &c. ni du tabac. Mais il est bon de dire un mot de la maniere dont les *Indiens* du *Popayan* fument. Ils s'asseyent tous en rond sur leurs fesses, les jambes étenduës à terre. Le plus jeune de la compagnie prend un rouleau de tabac, l'allume au bout & faisant le tour de cette illustre assemblée souffle sur le né de chacun la fumée du rouleau de tabac. Les *Indiens* portent leurs mains autour du né & le tiennent bien fermée pour ne pas perdre cette fumée qu'ils reçoivent avec beaucoup de gravité & sans dire mot.

A l'égard des bêtes à quatre pieds, on y voit une espèce de Cochon, qui a le nombril sur le dos. Si on ne le coupe pas trois ou quatre heures après qu'il a été tué, la chair de cet animal se corrompt & rend une puanteur insupportable. Les *Indiens* la fument pour la garder. Ces animaux s'atroupent & courent le Pays. Il y a aussi des *Cerfs* dans les Bois. Les Sauvages les laissent vivre, & témoignent un tel respect pour ces animaux, qu'ils regardent avec horreur & indignation ceux qui en mangent en leur présence. Ils disent que les cerfs emportent les ames de

ceux qui ont bien vécu. Il ne manque pas au *Popayan* de *Singes* de plusieurs sortes : car il y en a de blancs, & de noirs, de barbus & de non barbus, de grands & de petits. On en mange, si l'on veut, mais les *Indiens* n'en mangent pas, peut-être à cause que ces animaux ont souvent de la vermine dans le corps. Pour les bêtes de l'Europe, elles n'y sont pas encore des plus communes, quoiqu'on y voye, déjà beaucoup de chiens, de cochons, de chèvres & de brebis ; mais les chevaux & les ânes y sont plus rares. Les bœufs y foisonneront bien-tôt, aussi bien que les mulets.

Les serpens sont assez communs en ces Pays chauds : mais il n'y en pas de plus dangereux que celui qu'on appelle *serpent sonnette*. On y trouve des sauterelles, des araignées & des *Soldats*, qui sont beaucoup meilleurs que les écrevisses. Cet animal a au gosier une petite bourse, où il cache sa provision, & porte ordinairement la moitié du corps hors de sa coquille. On en tire une huile, dont les *Indiens* ont appris l'usage aux *Europeans*. Elle est excellente pour guérir les foulures & les contusions. Enfin, on trouve dans

le *Popayan* des Brochets & des Ecrivisses de terre, des *Iguanas*, des *Armadillas* & des *Pareffeux*, des Grenouilles, des Crapaux & d'autres Insectes.

Pour les Oiseaux, je ne m'attacheraï pas à décrire ceux que nous avons porté d'Espagne aux *Indes Occidentales*. Il y en a assez de particuliers à cette partie du Monde. Voici ceux que l'on trouve communément dans la *Popayans* & aux environs. Le *Chicali*. Cet oiseau est assez gros; il a la queue d'un Coq, son plumage est pennaché de diverses couleurs vives. Les *Indiens* se font des ornemens des plumes qu'il a sur le dos. Il vole sur les arbres, & s'y tient presque toujours. On ne le voit que fort peu à terre. Il vit de fruit; sa chair est grossiere, mais d'assez bon goût.

Le *Quam* est un gros Oiseau qui vit pareillement de fruits. Il a les ailes brunes, la queue courte, ramassée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du *Chicali*.

Le *Carassou* est noir, & de la grosseur d'une Poule; mais la femelle de cet oiseau n'est pas si noire que le mâle. Le *Carassou* a sur la tête un penna-

424 *Voyages de François Cœreal*
ché de plumes jaunes. Il se tient sur les arbres, & se nourrit de fruits. Son chant est fort charmant pour les *Indiens*, qui n'ont pas l'oreille délicate. Sa chair est un peu coriace, mais d'ailleurs d'assez bon goût.

Les *Perroquets* sont bleus, verts, jaunes, rouges; gris, &c. Il y en a une infinité & la chair en est bonne à manger.

Les *Perruches*, autre espèce de perroquet, sont vertes ordinairement. Elles volent toujours en troupes. Les *Chauve-souris* du *Popayan* & de *Panama* sont plus grosses que les Pigeons, & leurs ailes sont longues & larges. Du reste elles ne different pas des nôtres.

Il y a en divers endroits de l'Isthme des *Guêpes*, des *Cerfs volans*, & plusieurs sortes de *Mouches*; sur tout de celles qui luisent la nuit, comme les *Vers luisans*, dont on voit quantité à l'Isle *Espagnole* & à la *Havana*. Lorsqu'il y en a dans un bois-taillis, on croît y voir briller, autant d'étincelles de feu.

On y trouve aussi des *Abeilles*, & par conséquent du miel & de la cire. Il y a deux sortes d'abeilles, les unes petites & rougeâtres, les autres délicées

& noires. Elles font leurs ruches au haut ou dans le creux des Arbres. Les *Indiens*, qui aiment beaucoup le miel, mettent tout en usage pour l'avoir, jusqu'à brûler les arbres, quand ils ne peuvent avoir autrement les ruches.

Il y a des *Fourmis* ailées fort grosses. Elles élevent la terre sur leurs trous, de même que les nôtres, & piquent comme il faut ceux qui les inquietent. Elles sont fort incommodes; sur tout lorsqu'elles entrent dans les Maisons, ce qui arrive souvent. On en voit une quantité prodigieuse à l'Isthme de *Panama*, & il est impossible de dormir en repos dans les endroits où il y en a. Les *Indiens* prennent garde de ne pas attacher leurs *Hamacs* aux Arbres qui sont près des Fourmillieres; car ces animaux ne manqueroient pas de les inquieter toute la nuit.

A l'égard des poissons, on en trouve de très-bons dans les Rivieres. Les *Indiens* les prennent de plusieurs manieres. Il les pêchent comme nous avec des filets. Ils en prennent aussi à la nage & avec la main. En plusieurs endroits ils les tuent dans l'eau à coups de flèches.

Les Espagnols ont extrêmement dimi-

nué par les mauvais traitemens le nombre des *Indiens* qui habitoient autrefois l'Isthme de *Panama*. Ce qu'il en reste n'est pas à beaucoup près aussi considerable que dans les premiers tems de nos conquêtes, excepté du côté du Nord, & près de quelques rivieres. Ceux-cy sont ennemis jurez du nom Espagnol, & n'ont jamais perdu l'occasion de favoriser à nôtre préjudice les *Flibustiers* & les *Pirates*; non par amour pour ceux-ci, mais pour avoir le plaisir de faire aux Espagnols du pis qu'ils pourroient. Ceux du Sud, vers le *Perou* & le *Popayan*, ne nous haïssent pas moins, & n'en aiment pas davantage les autres Européens. Cependant il faut esperer que les *Missionnaires* & un traitement plus doux les rendront un jour plus traitables qu'ils ne le sont maintenant: bien que je ne croye pas qu'ils aiment jamais veritablement ceux qui viennent d'Europe, quels qu'ils puissent être, & quand même ils seroient doux & affables; parce qu'il arrive, disent-ils, que ceux qui sont des agneaux deviennent avec le tems des tigres. Ils l'ont expérimenté souvent, quand ils se sont jettez entre les bras de *Flibustiers* François & Anglois, qui ayant tiré d'eux

tout ce qu'ils ont-pû les ont-maltraité
 ensuite. Ils disent encore ordinairement
 entr'eux, qu'il n'a pas lieu de se fier à
 des gens qui viennent de si-loin pour a-
 voir de l'or, & que ceux qui en sont si
 affamez ne sçauroient estre gens de bonne
 foi. Ils font là-dessus & sur le genie des
 Européens une infinité de raisonnemens,
 dont on pourroit faire un livre entier,
 si l'on vouloit s'en donner la peine.

Tous ces *Indiens*, tant du *Popayan*
 que de l'Istme, sont fort bien tournés.
 Ils ont la taille droite, la jambe & les
 bras bienfaits, la poitrine large & les os
 fort gros. Je n'en ai pas vû trois qui
 fussent d'une taille contrefaite. Ils sont
 bons coureurs & très-actifs. Pour les
 femmes, elles sont plus petites que les
 hommes, mais agréables & vives, &
 comprennent facilement. Tant qu'elles
 sont jeunes, elles ont de l'embon-point,
 & la taille assez bien faite: mais étant
 âgées, leur peau devient si lâche & si
 rude, & leur taille si engoncée & si é-
 paissée, qu'on a peine à les souffrir. Ce-
 pendant elles conservent toujours leur
 vivacité. Tous ces *Indiens* ont ordina-
 rement le visage rond, le nez gros, les
 yeux grands & pleins de feu, le front
 haut, la bouche grande, les levres pe-

428 *Voyages de François Cöreal*
tites & les dents blanches & saines. Ils ont les cheveux longs, noirs & rudes. Les femmes les tressent ou les attachent avec un cordon. Mais en general ils n'ont point d'autre peigne que leurs doigts : quoi que voyant l'usage que nous en faisons, ils commencent à se servir de peignes comme nous : & c'est même une des marchandises, qu'ils prennent le plus volontiers en troq, & sur laquelle on gagne beaucoup.

Ils ont beaucoup moins de cheveux que les Européans, ce que j'attribue au climat, qui dessèche l'humidité, qui est la source des cheveux & du poil. Il y a des occasions solennelles dans lesquelles ils se coupent les cheveux, mais je n'en fais pas la raison au justé. Au *Popayan* les *Guerriers* les coupent après avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, & à la Nouvelle Lune. Ils aiment fort à les avoir gras & luisans ; car c'est chez eux une grande beauté : aussi prennent-ils la peine d'y essuyer leurs doigts gras. Ils s'oignent de même le corps & le peignent de plusieurs couleurs : mais ordinairement ils se frotent avec de la teinture de *Rocou*. Ils naissent blancs, ou du moins d'une couleur beaucoup plus claire, qu'ils ne sont dans la suite

des-années. Je crois qu'ils ne deviennent de couleur de cuivre & bazanez, qu'à force de se hâler au Soleil. On assure même qu'il y a dans l'Isthme un ordre particulier d'*Indiens* blancs comme du lait, & que ceux-cy sont méprisez des autres *Indiens*, qui regardent comme un défaut considerable cette blancheur éblouissante. Les *Indiens* en disent plusieurs choses merveilleuses, comme par exemple, qu'ils ne voyent, ne sortent & n'agissent qu'au clair de la Lune; que le jour ils sont insensibles, & qu'ils dorment jusqu'à la nuit, &c.

Le bleu, le rouge & le jaune sont les couleurs favorites de ces *Indiens*. Quand elles viennent à s'effacer de dessus leur corps, ils ont soin de les renouveler aussi-tost. Pour mieux imprimer ces couleurs, après avoir tracé une figure sur l'endroit du corps qu'ils veulent peindre, ils le piquent avec des épines ou des arrêtes de poisson fort fines, & le frottent ensuite avec la main, qui est teinte de la couleur qui leur plait le plus.

Les enfans vont nus, les femmes, ainsi que je l'ai déjà dit, on une espee de tablier qui descend à demi-cuisse devant & derriere. Les hommes n'y font

430 *Voyages de François Coreal*
pas tout-à-fait tant de façon ; ils cou-
vrent leur corps, d'une espede de che-
mise, quand il leur en prend envie ;
mais ils cachent général avec quelque
soin ce qui doit être caché aux yeux.

Les Maisons de ces *Indiens* sont or-
dinairement dispersées, sans ordre &
sans arrangement aux bords des rivie-
res & des lacs ; car ils choisissent l'eau
autant qu'ils peuvent. Ils se logent aussi
à l'entrée des Bois & dans les Monta-
gnes. Il y a quelques-unes de ces Mai-
sons qui sont longues & étroites, com-
me des boyaux, mais elles n'ont toutes
qu'un étage. Le Conseil General se
tient dans une maison qui appartient à
toute la Communauté, & qui est com-
me le Fort ou la Citadelle du Village.

Je dois observer une chose à l'égard
des femmes de tous les *Indiens*, que j'ai
vû ; c'est qu'elles sont toujours destinées
à faire tous les Ouvrages fatiguans, ex-
cepté ceux de la chasse & de la guerre
L'amitié que les maris *Indiens* ont pour
elles n'est pas une amitié d'égal à égal,
ni de devoir, mais comme celle d'un
Maître envers son valet & une amitié de
support. Ils suposent qu'elles sont faites
pour servir, & que tout ce qu'on peut
faire, c'est de leur pardonner leurs fat

tes. Ils justifient souvent leur Polygamie en disant, que plusieurs terres labourées par un seul homme lui rendent bien plus de fruits, que s'il n'en labourait qu'une. Les vieilles femmes sont regardées comme une marchandise de rebut, & servent à ce qu'il y a de plus vil, tant qu'il leur reste assés de force pour agir. Ainsi ce n'est pas l'amitié qui établit chés eux le mariage, & rarement arrive-t'il que le mariage la fasse naître. Ils trouvent fort gênans les devoirs que la Religion Chrétienne prescrit à ce sujet; ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs. Quand une femme est accouchée, une commere prend la femme & son enfant nouveau né, les plonge dans la Riviere, sans que la mere ni l'enfant en soient incommodés le moins du monde. L'enfant n'a pour couches & pour langes qu'une piece de bois sur laquelle on l'attache les premiers mois de sa vie. Dans la suite les peres élevent les garçons aux exercices de la chasse, de la guerre, &c. & les meres élevent les filles aux occupations des femmes. Les garçons & les filles vont tout-à-fait nus, jusqu'à ce qu'ils commencent d'être en âge de faire l'amour. Alors ils couvrent leur nudité, & même c'est un usage parmi ces In-

432. *Voyages de François Coreal*
diens, que les filles nubiles ne paroissent plus en public sans un voile sur le visage. Du moins arrive-t-il rarement qu'elles en usent autrement. Mais la retraite & le voile ne captivent pas long-tems ces Beautéz sauvages; car on les met de bonne heure sous la puissance d'un mari. Tous ces *Indiens* de de l'*Amerique* sont grands partisans de la nature, & croient qu'il ne faut pas la laisser oisive: Aussi en fait d'amour, ni les filles ni les garçons n'y soupirent pas long-tems, & ne songent point du tout à faire des réflexions qui les empêchent de se satisfaire. J'attribue à la promptitude avec laquelle les jeunes gens se marient, & à la facilité qu'on trouve à se joindre, la rareté des adulteres parmi les Sauvages. On prétend qu'ils châtient severement celui qui viole une vierge. Pour les mariages, il n'y font pas beaucoup de façon. Toute la recherche, & toute la galanterie consiste de part & d'autre à se demander; car il est au moins permis à la fille, d'insinuer qu'elle voudroit bien d'un tel; au lieu que parmi nous la regle de la bienfiance veut qu'une fille ne fasse aucune declaration. Après s'être demandé & accordé, on se marie

rie d'abord ; & tous ceux qui sont invités à la cérémonie des Noces apportent chacun un présent. Ces présens sont des haches & des couteaux de pierres, du maiz, des œufs, des fruits, de la volaille, des hamacs, du coton, &c. Ils laissent leurs présens en ordre à l'entrée de leurs cabanes, & se retirent ensuite jusqu'à ce que la Cérémonie de faire les présens soit achevée. Après cela on songe à célébrer la nôce. En voici la cérémonie. Celui qui se marie présente à la porte de la cabane à chacun des convives unealebasse pleine de *Chicali*, qui est la boisson ordinaire de ces *Indiens*. Tous ceux qui sont de la nôce boivent ainsi à la porte, même les petits enfans : après quoi les Peres des nouveaux Mariez entrent aussi, menant chacun leur fils & leur fille. Le Pere du garçon fait sa Harangue à l'Assemblée, tenant dans la main droite l'arc & une flèche, dont il présente la pointe. Ensuite il danse & fait diverses postures bizarres, qui ne finissent pas qu'il ne soit accablé de fatigue & de sueur. La danse achevée le pere du garçon se met à genoux & présente son fils à la fiancée, dont le pere aussi à genoux tient sa fille par la main. Mais

avant que de se mettre ainsi à genoux le Pere de la fille danse à son tour & fait les mêmes postures que le premier. A peine a-t'il achevé que les hommes de la suite des mariez courent tous en sautant & en dansant, la hache à la main, pour abatre les arbres, qui occupent le terrain où se doit faire la plantation de ces nouveaux mariés, & à mesure que les hommes défrichent la terre, les femmes & les filles sèment le grain. La boisson ne s'épargne pas en cette occasion, & ils y boivent ordinairement jusqu'à ce qu'il n'en pussent plus, ou du moins jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à boire. Ils ne perdent aucune occasion de boire & de se divertir à leur maniere. Les principales sont, outre les nôces, la tenue du Conseil, la défaite de leurs ennemis, ou lorsqu'ils vont les attaquer; les parties de chasse, le retour des traites, qu'ils font quelquefois à cinq ou six cens lieues de leurs demeures.

Ils dansent au son d'une espece de flûte, ou de tuyau qui forme un son lugubre & desagreable. C'est à leurs Dévins ou Sorciers seuls qu'il appartient d'en jouer. Les Spectateurs & ceux qui dansent répondent au son de cet instru-

ment en bourdonnant d'une maniere qui leur plaît beaucoup, mais qui choquerait fort nos oreilles. Quand ils dansent, ils font un cercle de cinquante, soixante & plus, en s'appuyant sur les épaules les uns des autres. A chaque tour il s'en détache un qui entre dans le cercle, fait diverses cabrioles & saute de plusieurs manieres.

Ce qu'il y a de particulier en tout cela est, que quand ils suent le plus c'est alors qu'ils se jettent le plus volontiers dans l'eau, pour se laver & se rafraichir. Les femmes en usent de même à l'égard de leurs maris, quand ils ont trop bu. Elles les arrosent d'eau à plusieurs reprises, pour les faire revenir de leur yvresse.

CHAPITRE XI.

*Départ de la Havana, arrivée à Cadix.
L'auteur passe à Lisbonne, & de là en
Angleterre & en Hollande.*

Nous partîmes de la *Havana* au commencement du mois d'Aoust 1697. & arrivâmes à *Cadix* à la fin du mois de Septembre. La charge de la

Flote n'étoit pas la moindre qui fut venue de l'*Amerique*, & la patache, sur laquelle j'étois arrivé de la *Havana*, portoit en particulier pour S. M. près de quatre cent mille *pesos*, outre quantité d'argent, de tabac, de corchenille, de cuirs, de vanilles, &c. dont elle étoit chargée pour le compte des particuliers. Nous apprîmes à notre arrivée, que la paix étoit prête à se faire, au grand contentement des Peuples, qui paroissoient tous fort las de la guerre; & nous en apprîmes la conclusion peu de tems après. Je ne sejournei pas long-tems à *Cadix*, où je n'avois rien à faire & je me rendis à *Carthagene*, pour y chercher mes premieres habitudes: car pour le coup je disois un éternel adieu à l'*Amerique*, & à tous les Pays lointains, ne me trouvant plus d'age, ni d'humeur à courir le monde, & pouvant vivre tout doucement de ce que j'avois. Mais la revolution de l'*Espagne*, par l'avencement d'un Prince François à la Couronne de la Monarchie, m'obligea de passer en *Angleterre* & en *Hollande*, pour disposer, avant la nouvelle guerre, de divers effets que j'avois entre les mains des Negocians de ces deux Etats. Je passai à *Londres*

en 1700 d'où j'allai deux fois en *Hollande*, après quoi je restai encore en *Angleterre* jusqu'à la fin de l'année 1706. d'où me voici heureusement de retour chez moi, graces à Dieu, ce 2. Fevrier 1707. & j'e pere d'achever d'y vivre & d'y mourir en bon Chrétien, dans la Communion de l'Eglise notre sainte Mere, en la crainte de Dieu & de Jesus-Christ mon Sauveur, duquel j'implore la misericorde, & sous le Gouvernement de mon Souverain Seigneur & Roi legitime *Don Philippe*, cinquième du nom. Je prie Dieu qu'il le fasse prosperer, & qu'il le maintienne sur le trone, malgré les efforts de ceux qui se sont liguez contre lui, pour lui enlever sa Couronne.

Quoique j'aye été témoin oculaire, en *Angleterre* & en *Hollande*, de la fureur de ces deux Etats contre notre Roy, & que j'aye vû leur orgueil insupportable, a cause de la prosperité qu'il a plû à Dieu, & qu'il lui plait encore de leur accorder; je dois pourtant leur rendre justice. J'ai aquis de grandes lumieres chez eux, mais principalement chez les *Anglois*, où l'on trouve des gens d'un merite & d'une capacité extraordinaires dans les arts & dans

438 *Voyages de François Coreal*
les sciences. On trouve aussi en *Hollande*, des gens d'une grande capacité, mais en général il s'en faut de beaucoup qu'ils n'égalent les premiers. Les *Hollandois* ont peu de délicatesse, & une grossiereté naturelle dans leur maniere de penser & d'agir. Ils n'ont de véritable talent que pour le Commerce. Quelque soin qu'ils prennent d'imiter la politesse des autres Peuples, ils ont beaucoup de peine à réussir, & il gâtent ce qu'ils imitent. Je n'ai jamais vu de railleurs plus grossiers, ni de plaisans plus insupportables. Leur abord froid & brusque choque aussi-tôt les étrangers, qui ne s'accoutument jamais avec eux. À l'égard de l'intérêt dont on les accuse, je leur fais volontiers grâce, parce qu'ils habitent un Pays dur & ingrat, où l'on ne peut subsister un seul moment sans gagner. Je n'ai pas trouvé de Sauvages plus grossiers dans l'*Amerique* que les habitans des petites Isles de la *Hollande*, ni qui ayent de manieres plus desagréables & plus fudes.

F I N.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S

Contenuës dans les Voyages
de François Coreal.

P R E M I E R E P A R T I E.

CHAPITRE PREMIER. L'Auteur, après avoir déclaré le sujet de son Voyage aux Indes Occidentales donne la description des principales Antilles.	page 1
CH. II. Description de la Floride.	23
CH. III. Du Mexique, que l'on appelle Nouvelle Espagne.	46
CH. IV. Suite de la Description de la Nouvelle Espagne.	61
CH. V. Suite de la description de la Nouvelle Espagne. De la Province de Nicaragua.	76
CH. VI. De l'ancienne Ville de nombre de Dios, des deux Panama, de Porto Belo, de Darien &c.	87
CH. VII. De la Nouvelle Grenade de Carthagene, Sainte Marthe &c.	100
CH. VIII. Suite de la Côte depuis Golfo Triste jusqu'à la Nouvelle Andalousie.	116

T A B L E

- CH. IX. Où l'on d'écrit des Pays situés le long de la Côte vers le Golfe de Paria en tirant vers le Bresil. 128
- CH. X. Des causes de la décadence des Espagnols aux Indes Occidentales. 132
- CH. XI. Des Mœurs & de la Religion des Creoles & des Espagnols des Indes. 141

SECONDE PARTIE.

- CH. I. L'Auteur passe au Bresil & séjourne à la Baye de tous les Saints. Description de San Salvador &c. 150
- CH. II. De quelques Sauvages du Bresil & de leurs manières. 161
- CH. III. Des autres Bresiliens Naturels & de leur façon de vivre. 163
- CH. IV. Des Animaux du Bresil. 173
- CH. V. Des Arbres, fruits & autres plantes du Bresil. . . . 182
- CH. VI. Des Guerres des Bresiliens Naturels, & de la conduite qu'ils tiennent à l'égard de leurs ennemis. 188
- CH. VII. De la Religion des Sauvages du Bresil. 198
- CH. VIII. Des Mariages des Bresiliens & de plusieurs usages de ces Sauvages. 205
- CH. Description de la Ville de Santos. 2

DES CHAPITRES.

- dans la Capitainie de S. Vincent, & de la petite Colonie de San-Paulo.* 216
- CH. X. *Suite des Côtes du Bresil &c. Route que l'Auteur vouloit prendre pour aller du Bresil au Paraguai. Description de Buenos-Ayres. Voyage de Buenos-Ayres au Perou.* 223
- CH. XI. *Du Potosi. Des Mines. Description generale du País & des Côte du Perou. traversée de 4 Portugais depuis l'embouchure de Rio d'Esquibe jusqu'à Quito.* 243
- CH. XII. *De l'état des Perouïans Naturels, qui sont sous la Domination Espagnole. Maniere dont on traite les Héretiques que l'on a fait prisonniers. Bapême des Convertis. Des mines &c.* 290

TROISIEME PARTIE.

- CH. I. *De l'autorité du Viceroy du Perou, &c.* 299
- CH. II. *Des Maladies qui regnent dans le Perou &c.* 329
- CH. III. *Suite de la Côte du Perou &c. Route de Lima à Arequipa.* 332
- CH. IV. *Des Montagnes & du haut Perou &c.* 346
- CH. V. *Description de la Ville de Quito &c.* 353

TABLE DES MATIERES.

CH. VI. Suite de la description du Perou depuis Cusco jusqu'au Potosi.	368
CH. VII. De la Religion & des Coutumes des Perouïans.	381
CH. VIII. Abregé Historique du Regne des Yncas.	393
CH. IX. Voyage de Quito à Panama. Ville qu'on trouve sur la Route de Quito à Popayan. Coutume des Indiens de la Province de ce nom.	403
CH. X. Suite de la description de la Province de Popayan.	415
CH. XI. Départ de la Havana. Arrivée à Cadix &c.	436

Fin de la Table.

TROISIEME PARTIE.

CH. I. De l'histoire du Viceroy du Perou.
 CH. II. Des Indes occidentales qui regardent le Perou &c.
 CH. III. Suite de la description du Perou &c.
 CH. IV. Des Indes occidentales qui regardent le Perou &c.
 CH. V. Description de la Ville de Quito &c.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A NOS amez & feaux Confeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien-ame ANDRE' CAILLEAU Libraire à Paris; Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis un livre en main un livre qui a pour titre *Voyage de François Coreal aux Indes Occidentales, traduit del'Espagnol*; qu'il fouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public; mais craignant que quelque Libraires Imprimeurs & autres Personnes mal intentionés ne voulussent entreprendre de lui contrefaire ledit Voyage ci-dessus expliqué, soit par changement de titre, augmentation ou autrement, même de traduction étrangere, ce qui lui feroit un tort très-confidérable, il nous auroit en conséquence très humblement fait supplier de lui vouloir accorder nos Lettres de Privilege, sur ce nécessaire: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Voyage cidessus-spesifié, en tels volumes, formes, marges & caractere conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites presentes: Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de Notre obéissance. Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Voyage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit ex-

posant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A
 la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au
 long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs,
 & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date
 d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans
 notre Royaume; & non ailleurs, en bon papier, & en
 beaux caractères, conformément aux Reglemens de la
 Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le
 Manuscrit ou Imprimé qui aura servit de copie à
 l'impression desdits Livres, sera remis dans le même
 état où l'Approbation lui aura été donnée, es mains
 de Notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux
 de France, le sieur Flauriau Darmenonville. & qu'il en
 sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre
 Biblioreque publique, un dans celle de notre Château
 du Louvre: & un dans celle de notre dit très-cher &
 feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sr. Fleuriau
 Darmenonville, le tout à peine de nullité des Presentes:
 Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de
 faire jouir l'Exposant, ou les ayant cause, pleinement &
 paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
 trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites
 Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement
 ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment
 signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un
 de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, soit
 ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier
 notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution
 d'icelles tous actes requis & nécessaires sans
 demander autre permission, & nonobstant Clameur
 de Haro, Charte Normande & Lettres à ce
 contraires: CAR TEL EST NOTRE BON PLAISIR.
 Donné à Paris le quinziesme jour du mois de Mai,
 l'an de grace mil sept cent vingt-deux, & de
 notre Regne le septiesme. Par le ROI en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

J'ai cédé à Messieur Piffot, d'Espilly, Horthemels, le jeune, & Amaury; tous Libraires à Paris, chacun un cinquième au present Privilege, suivant l'accord fait entre-nous, à Paris ce 19. Mai 1722. CAILLEAU.
Registré le present Privilege ensemble la cession cisdessus sur le Registre V. de la Communauté de Imprimeurs & Libraires de Paris, page 106 N. 122 conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1701. A Paris le 22 Mai 1722. DELAULNE Synd.